DU

MAGNÉTISME

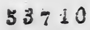
ANIMAL,

Considéré dans ses rapports avec diverses branches de la Physique générale.

Par A. M. J. CHASTENET DE PUYSÉGUR,

Ancien Maréchal de camp, du Corps royal de l'Artillerie.

SECONDE ÉDITION.



DE L'IMPRIMERIE DE CELLOT.

A PARIS,

Chez { L'Auteur, rue Saint-Honoré, n°. 390;
Cellot, rue des Grands-Augustins, n°. 9.

1809.

AVANT-PROPOS.

Lorsque je fis paraître, en 1784 et 1785, des Mémoires pour servir à l'Histoire du Magnétisme animal, j'étais loin d'imaginer l'indifférence que les corps savans mettraient à rechercher et à constater la vérité des phénomènes que, par son moyen, j'annonçais avoir produits pendant le cours de deux années consécutives.

J'avais à lutter contre de fortes préventions, il est vrai, mais j'espérais au moins faire renaître quelques doutes; et quelle reconnaissance j'aurais eue envers les savans et les médecins, qui n'eussent pas alors dédaigné de me les communiquer!

Quelques personnes cependant, dont le jugement n'était ni fixé ni entravé par l'esprit du corps, crurent à la vérité des faits exposés dans mes rapports; le jeune comte de Sérant, étant alors en garnison,

m'écrivait : *Il existe un tel abandon de sincérité dans vos mémoires, que je ne puis me défendre de croire aveuglément à tous les faits que vous rapportez ; l'imagination n'aurait pu les inventer ; je crois à vous...... Lorsque nous nous reverrons, vous m'apprendrez, j'espère, à vouloir, etc.*

Cette disposition à croire à ma bonne foi, comme à la véracité de mes écrits, était un préliminaire déjà suffisant pour engager tous ceux qui l'avaient acquise à faire l'essai de leur action magnétique ; aussi arriva-t-il tout naturellement que beaucoup de personnes, les unes, à l'aide de quelques éclaircissemens qu'elles me faisaient l'amitié de me demander ; d'autres, d'après l'entière conviction qu'elles acquéraient par leur propre expérience, parvinrent à obtenir des résultats semblables aux miens. Dans plusieurs villes de France, il s'établit des traitemens publics ou particuliers ; et dans tous, le magnétisme animal acquit une si grande quan-

tité de partisans, que je ne doute pas que, sans les orages politiques qui s'élevèrent alors en France, et qui dûrent nécessairement entraîner les esprits vers des intérêts d'un tout autre genre, l'opinion générale n'eût, en peu d'années, forcé les compagnies savantes à reconnaître l'existence d'une lumière, dont le voile de la prévention peut seul encore dérober tout l'éclat.

Si les expériences faites par M. le docteur Mesmer devant les commissaires nommés par le roi pour les examiner, n'ont point eu de succès, on ne peut l'attribuer qu'à la complaisance qu'il eut de les leur soumettre, avant de s'être entouré de tous les accessoires qui les eussent infailliblement fait réussir. Mais si, par trop de certitude d'une vérité dont ses propres sensations lui donnaient l'évidence, il a erré dans les moyens de la manifester, il n'en demeure pas moins certain qu'il est le premier qui ait retrouvé et annoncé en France, l'existence d'une action et d'une puissance

magnétique dans l'homme; et s'il est quelque gloire à retirer de cette découverte, c'est à lui seul que la postérité devra la rendre.

Les phénomènes du somnambulisme auraient dû peut-être redonner quelque faveur au magnétisme animal; mais, ainsi que je l'ai observé plus haut, les événemens politiques, d'une part, et de l'autre, l'insouciance ou l'improbation des savans, en arrêtèrent tous les progrès. Réduit à être observé dans le silence, il cessa dès lors de faire le sujet des conversations; et bientôt le public indifférent dut penser, qu'ainsi que toutes les futiles nouveautés qu'un moment d'engoûment met en faveur, le magnétisme animal avait passé de mode.

Il n'en était cependant que plus étudié, et mieux pratiqué par ceux qui en avaient une fois reconnu toute l'importance; mais on n'en parlait plus, on ne divulguait plus aucune expérience, et l'on se cachait même pour l'administrer aux êtres sou-

vent les plus chers. Que de malades, à l'arrivée imprévue du médecin ordinaire de la maison, ou même d'un ami, qui s'en fussent formalisés, ont été remis subitement, par leur magnétiseur, de l'état de somnambulisme clairvoyant, dans leur état de veille ordinaire! que de sarcasmes, en effet, de plaisanteries, de dénigremens il eût fallu essuyer, pour peu que l'on vous eût soupçonné d'avoir encore ce que l'on appelait la folie de croire au magnétisme! Si l'on répondait simplement que l'on ne s'en occupait plus, cela ne satisfaisait pas, on voulait une entière abjuration, il eût fallu déclarer qu'on avait été dans l'erreur; et comme cela était impossible, on vous quittait avec l'air de vous plaindre de n'être pas encore désabusé.

Quelques désagrémens passagers qu'aient pu me causer dans la société mes opinions sur le magnétisme, je puis affirmer cependant, avec vérité, n'avoir jamais manifesté de mécontentement ni de blâme

aux personnes qui ne partageaient pas sur cela ma croyance, et je ne m'en fais point du tout un mérite, car ce n'était ni par vertu philosophique, ni par charité chrétienne ; je trouvais si simple, au contraire, si raisonnable de ne point ajouter foi à des faits que le jugement repousse et que l'esprit ne peut concevoir, que j'eusse trouvé fort injuste qu'on eût voulu m'en faire adopter de semblables. On verra, dans l'historique que je ferai de l'établissement de la société dite *harmonique* de Strasbourg, toutes les précautions dont je crus devoir user pour en amener les membres à la même conviction que moi, et l'on jugera si je pouvais raisonnablement m'étonner et m'affecter de toutes les petites incrédulités partielles dont trop souvent on se plaisait à me tourmenter.

Je ne voyais pas avec la même tranquillité l'insouciance des corps savans ; c'étaient eux que j'aurais désiré pouvoir convaincre, en même temps que j'en sen-

tais toute la difficulté; ils auraient voulu qu'avant de consentir à venir voir les effets du magnétisme animal, je leur eusse prouvé que l'agent qui les produisait devait nécessairement exister, cela m'était impossible.

J'existe, cette plante végète, cet animal se reproduit, vous croyez bien ces faits sans pouvoir en expliquer les causes; la puissance magnétique, également certaine, ne peut s'expliquer davantage : de même que sur l'existence des êtres, la végétation des plantes et leur reproduction, vous avez fait ou adopté différens systêmes, de même, il est vrai, je pourrais vous en présenter sur la cause des effets du magnétisme animal; mais je sens toute mon insuffisance à vous les faire adopter. Venez d'abord vous persuader de ces effets, Messieurs, et c'est alors qu'enhardi par votre assentiment et aidé de vos lumières, je hasarderai de vous faire part des idées que mes réflexions et mon expérience ont pu me suggérer.

Je n'ai pas aujourd'hui plus de moyens de rendre raison des phénomènes du magnétisme animal ; *il existe, parce qu'il existe ;* depuis vingt ans je n'en ai pas appris davantage. Si donc je me permets, dans le cours de ces nouveaux Mémoires, quelques explications à la suite des faits ou des expériences que je rapporterai, ou quelques développemens aux pensées qu'ils m'ont fait naître, je prie mes lecteurs de ne les considérer que comme de simples aperçus, moins dictés dans la vue de les endoctriner, que pour leur offrir matière à leurs propres réflexions. L'influence magnétique animale est pour les sciences un champ qui reste encore à défricher ; puisse la persévérance que je montre à croire à son existence, être de quelque poids dans l'esprit de ceux qui, par leurs précédentes études et leurs méditations, seront en état de le faire fructifier !

Il eût été possible, en effet, qu'à l'âge de vingt-cinq ou trente ans, la vivacité de la tête ou la chaleur de l'imagination

d'un jeune homme lui eussent fait adopter, comme réels, des prestiges et des illusions; mais ce n'est pas à l'âge de plus de cinquante ans, après toutes les réflexions que vingt ans d'expériences ont dû suggérer à ma raison, que l'on peut me supposer assez inconsidéré pour publier de nouveau des faits dont je ne serais pas certain.

Ces nouveaux Mémoires auront, je l'espère, d'autant plus d'avantage sur ceux que j'ai précédemment publiés, que dans les premiers, je ne pouvais annoncer que mes seules expériences, tandis que dans ceux-ci, je rapporterai toutes celles des magnétiseurs avec lesquels mes premiers essais m'ont mis en correspondance.

Je ne peux mieux leur prouver ma reconnaissance pour tous les témoignages d'estime et de confiance qu'ils ont bien voulu me donner, qu'en faisant concourir leurs efforts aux progrès d'une

lumière qu'ils reconnaissent et prisent encore, j'en suis bien sûr, autant que moi.

DU

MAGNÉTISME ANIMAL,

Considéré dans ses rapports avec diverses branches de la physique générale.

CHAPITRE PREMIER.

Des faits qui auraient dû conduire à la certitude de l'existence du magnétisme animal.

Parmi les phénomènes résultans de l'application du magnétisme animal, le plus extraordinaire est sans contredit le somnambulisme magnétique. Tout malade, dans cet état, bien dirigé par un magnétiseur expérimenté, non-seulement connaît la cause, juge des symptômes et annonce le terme de ses maux, mais indique encore tous les moyens qui peuvent aider la nature au travail de sa guérison. Nier que ces facultés existent en lui, parce qu'on

ne peut les concevoir, n'en détruit pas la réalité ; mais comme l'expérience seule peut en donner la certitude, et qu'il est rare qu'on puisse prendre assez de précautions et de soins, pour faire des épreuves tellement satisfaisantes, qu'il ne puisse rester aucun prétexte au doute et à l'incrédulité, il n'est pas étonnant que, par l'annonce seule de ce phénomène, on ne soit pas parvenu à prouver la réalité de l'action magnétique animale.

Mais il est d'autres effets de cette action, non moins admirables, en même temps qu'ils sont plus faciles à produire et à observer, qui eussent dû, ce me semble, amener plus naturellement à la conviction de l'existence de l'agent qui les produit ; je veux parler premièrement du rapport qui s'établit entre un magnétiseur et l'être mis par lui dans l'état complet de somnambulisme ; ce rapport, ainsi que je l'annonçais dans mes premiers mémoires, comparable à celui qui existe entre une baguette de fer et une aiguille aimantée placée sur son pivot, est tellement frappant, qu'on verra toujours, avec plus ou moins de mobilité, le somnambule magnétique obéir à l'indication de son magnétiseur, ainsi que l'aiguille obéit à la baguette qui la fait se mouvoir.

C'est vraisemblablement la singularité de ce premier phénomène aperçu par M. Mesmer, qui lui avait fait désigner sa découverte du nom de *magnétisme animal.*

Le deuxième effet que développe encore plus vivement, peut-être, le somnambulisme magnétique, est la manifestation de tous les phénomènes de l'électricité, communication instantanée, chargement, déchargement, isolement, attraction, répulsion; à l'exception enfin de tout ce qui pourrait amener le désordre et la destruction, tels que la comburence et la détonation, tous les rapprochemens s'y trouvent.... C'est l'observation que j'avais faite de ces rapprochemens qui m'avait porté à désigner dans mes premiers mémoires l'effet de notre action sur le principe vital du malade, par le nom d'électricité, plutôt que de celui de magnétisme animal.

Mais pourvu que l'on s'entende, il importe peu de quel terme ou de quelle langue on se serve; il est d'ailleurs si difficile, je crois, avec d'anciens mots, de pouvoir donner la juste définition de nouvelles connaissances et de nouvelles choses, qu'il faudra nécessairement, lorsque l'on reconnaîtra l'existence d'un agent mis en action par la *manivelle seule de notre*

volonté, lui donner une dénomination qui lui soit propre. Les mots *électricité, magnétisme*, désignant deux phénomènes de la nature que jusqu'ici l'on a cru devoir particulariser, il serait impossible que ces mots pussent donner l'idée juste d'un troisième principe, ou de la source dont, peut-être, les deux premiers émanent.

Mais si les effets qui se manifestent par l'action de la puissance magnétique, sont aussi véritables, aussi frappans que vous l'annoncez, me dira-t-on sans doute, comment se fait-il qu'on ait pu se refuser à les admettre et à les croire? Je ne puis répondre autre chose à cela, sinon que bien peu d'hommes célèbres par leurs profondes connaissances, ou tenant à des associations savantes, se sont donné la peine de venir les voir, et encore moins de mettre tout le soin nécessaire à les bien examiner; et que telle conviction qu'un grand nombre de personnes isolées puissent acquérir de la réalité d'une nouvelle découverte, toujours elle restera et devra rester ignorée ou contestée, tant que les compagnies savantes, seules faites pour diriger l'opinion publique, ne les auront pas reconnues.

Je ne blâme point la méfiance des compagnies savantes à mon égard; elle est trop

justifiée par les erreurs que dans tous les temps elles ont eu à combattre ; mais je crois devoir néanmoins à mes lecteurs le récit de ma conduite et des efforts que j'ai faits pour persuader ces mêmes compagnies.

J'ai parlé dans la deuxième partie de mes mémoires d'une fille épileptique, native de Dormans, nommée Magdeleine, que j'avais admise à mon traitement à Busancy ; soit que, par la faute de cette fille qui, très-peu raisonnable, ne mettait aucune exactitude à suivre, étant éveillée, ses indications somnambuliques ; soit que le degré trop avancé de sa maladie rendît sa cure plus longue à s'opérer, toujours est-il que n'étant pas encore guérie, et mes affaires m'appelant à Paris, je pris le parti, afin de lui continuer mes soins, de l'y mener avec moi.

Cette fille, dans l'état de somnambulisme, était de la plus grande mobilité magnétique; et comme, à ses maux de nerfs près, elle était d'une très-forte complexion, je ne craignais point de nuire à sa santé en la soumettant à toutes les expériences dont elle était susceptible. Parmi tous ceux qui dans ce temps sont venus chez moi satisfaire leur curiosité, il doit sans doute en exister encore beaucoup qui se

rappelleront les heures qu'ils y ont passées et les détails dans lesquels je vais entrer.

Avant de faire paraître Magdeleine, je commençais toujours par annoncer aux spectateurs, non-seulement ce que j'allais opérer, mais ce que chacun, pour sa propre conviction, pourrait opérer lui-même. Cette fille une fois en somnambulisme, disais-je à tout le monde, vous présentera la manifestation de tous les phénomènes de l'électricité et de l'aimant; comparable d'abord en tout, à un corps isolé chargé de *fluide électrique*, elle n'aura de communication qu'avec moi, de telle sorte que, pour la toucher sans risquer de lui faire mal, et vous en faire entendre, il faudra que je vous mette en rapport avec elle. Alors, indifférente au repos ou au mouvement, elle obéira à toutes les indications de votre volonté, avec autant de promptitude qu'une aiguille aimantée obéit au fer qui lui est présenté. On doit bien penser qu'une annonce aussi extraordinaire disposait plutôt les esprits de la plupart des assistans à l'attente d'un spectacle illusoire qu'à celui d'une réalité; mais mon sujet d'expérience était d'une nature tellement rassurante, par l'état passif de toutes ses sensations, que je me croyais bien sûr de triompher par elle de toutes

les incertitudes et de tous les tâtonnemens de l'incrédulité.

Lorsque Magdeleine était entrée, j'opérais donc sur elle ce que j'entendais désigner ironiquement du nom de *grand œuvre* ou *de mystère*. En deux ou trois minutes, et sans qu'aucun mouvement ni changement se pût remarquer en elle, elle fermait les yeux et se trouvait dans l'état *électro-magnétique*. J'invitais alors les deux ou trois personnes qu'avait à l'avance désignées la société, de commencer les expériences. Touchait-on le bras, le tablier seulement de cette fille, on la voyait s'agiter ou souffrir; une parcelle de papier mise sur sa tête à son insu la lui faisait baisser comme si on l'eût chargée d'un fardeau lourd et difficile à supporter. Je dois dire qu'à chaque commotion qu'on lui donnait (car c'en était véritablement une), je m'empressais par mon toucher de remettre ses nerfs en repos; et le mal qu'elle avait éprouvé était aussitôt réparé.... Lui parlait-on, elle ne répondait point, et tel bruit que l'on fit à peu de distance de ses oreilles, elle n'y paraissait pas sensible. Je faisais signe alors, car je ne parlais pas, dans la crainte qu'on ne soupçonnât quelqu'intelligence entre cette fille et moi; je proposais, dis-je, à quelqu'un par

signe de me donner la main; aussitôt, devenue indifférente à son approche, elle lui répondait comme elle l'eût pu faire dans son état naturel. Huit ou dix personnes se tenaient-elles par la main, pourvu qu'elles communiquassent avec moi, la dernière ou la plus près d'elle répétait avec le même succès ces expériences. Lorsque je croyais avoir assez prouvé l'analogie des phénomènes qu'elle avait présentés avec ceux de l'électricité, je passais aux expériences qui devaient de même prouver cette même analogie avec l'aimant. Pour cet effet je me plaçais donc vis-à-vis d'elle, et sans lui parler, je la faisais lever de sa chaise, et je la dirigeais avec ou même sans le signe de la main (qu'elle n'aurait pu voir, au reste, puisqu'elle avait les yeux fermés), dans tel endroit de la chambre ou sur telle chaise où je voulais qu'elle allât se placer; je lui faisais ensuite, et toujours mentalement, toucher, prendre et m'apporter de même tel objet que ce fût: mais comme, en ne la voyant agir que par moi, on eût pu croire, avec quelqu'apparence de raison, que d'après de certaines conventions tacites, je m'entendais avec elle, je disais alors à tous les spectateurs: « Je n'ai fait les expériences que vous venez de voir que pour vous indiquer de quelle manière

vous devez vous y prendre pour les répéter vous-mêmes; celui de vous avec lequel je vais mettre cette fille en harmonie va la faire obéir, ainsi que je l'ai fait, à toutes les indications de sa pensée; je ne vous demande qu'une chose, c'est qu'une fois votre volonté déterminée, elle demeure ferme, constante et ne change plus de direction. Figurez-vous quelqu'un n'ayant jamais vu de boussole, à qui l'on donnerait à tenir une baguette de fer, en lui disant qu'avec elle il peut diriger l'aiguille à sa volonté; si chaque fois qu'il la verrait tourner d'un sens, il allait subitement reporter sa pointe de fer d'un autre, vous sentez que ne produisant en elle alors qu'une oscillation, il en pourrait tirer toutes les conclusions les plus favorables à son ignorance ou à ses préventions. Ce serait bien pire encore si son amour-propre révolté de l'espèce d'acharnement que l'aiguille aurait à suivre toutes ses indications, il allait brusquement sauter d'un pôle à l'autre, car l'aiguille alors, reprenant impérieusement sa première position, mettrait le comble à son incrédulité. Vous allez être à l'égard de cette fille, Messieurs, absolument dans le même rapport que la baguette de fer à l'égard de l'aiguille aimantée; ce sera donc votre faute, et non la sienne,

si vous la voyez un seul instant vaciller à suivre la direction de votre volonté ».

Je ne puis m'empêcher de rire encore en me rappelant aujourd'hui le peu d'empressement que l'on mettait à essayer cette dernière et concluante expérience; autant on en avait indifféremment mis à essayer celle des communications électriques, autant on se refusait pour celle-ci à se mettre en évidence. Il est vrai qu'il fallait d'abord commencer par un acte de foi toujours bien difficile à faire, et se conduire ensuite en conséquence; ce qui peut-être est plus difficile encore. Quoi qu'il en soit, il n'y eut pas une séance où sept ou huit personnes au moins ne fissent l'essai de leur volonté, et dans laquelle il n'arrivât tout ce que j'ai précédemment détaillé. Portait-on fortement sa pensée sur un objet, et le désignait-on de la main ou simplement des yeux, cette fille s'y dirigeait, le touchait ou le prenait sans balancer; arrêtait-on par méfiance ou timidité la direction de sa pensée, cette fille en suivait les oscillations; changeait-on sa direction dans l'espoir de la faire se tromper, on la voyait vaciller, s'arrêter ensuite tout court et rester à sa place. Une volonté faible et peu déterminée était à son égard ce que la baguette de fer est

à l'aiguille aimantée, lorsqu'à une trop grande distance, elle n'en reçoit que de faibles influences.

Quoique cette fille dans l'état magnétique eût toujours les paupières exactement fermées, et que jamais elle ne pût les ouvrir, pour ôter néanmoins tout soupçon d'adresse ou de subterfuges de sa part, je lui mettais, lorsqu'on le désirait, un épais bandeau sur les yeux, ce qui lui était parfaitement égal ainsi qu'à moi; et les résultats de sa mobilité magnétique étaient les mêmes.

Que de personnes à l'estime desquelles j'avais quelques droits de prétendre, et combien d'autres que, d'après la considération dont ils jouissaient dans le monde, il m'eût été flatteur de convaincre de la réalité des phénomènes que je leur offrais, sont cependant sorties de chez moi, non-seulement sans croire à ce qu'elles avaient vu et opéré par elles-mêmes, mais avec plus que du doute de ma bonne foi! Combien l'idée de passer à leurs yeux, si ce n'est précisément pour un thaumaturge, au moins pour un enthousiaste abusé, a été et est encore pénible pour moi! Quel est donc l'empire de la prévention, si la vérité la plus pure, présentée par l'être le moins intéressé à

la déguiser, ne peut en détruire le ténébreux prestige ?

Quoique je me sois imposé la loi de ne nommer aucune des personnes qui, pendant deux mois, sont venues successivement chez moi se rendre acteurs ou témoins de mes expériences, je crois pouvoir cependant sans indiscrétion en nommer une chez qui s'en fit une des plus remarquables. M. le baron de Besenval m'avait écrit pour me témoigner le désir que je me rendisse un soir avec ma somnambule chez M. Mitouard, pharmacien célèbre et savant chimiste. Il y avait une assemblée nombreuse dont je ne connaissais que fort peu d'individus; après avoir exercé avec ma bonne foi accoutumée les facultés électro-magnétiques de Magdeleine, et m'être fort bien aperçu qu'on apportait peu de foi à leur réalité, je priai M. Mitouard, lui-même, de vouloir bien pour un moment supposer vrai ce que je ne pouvais lui persuader; quand même, lui dis-je, il y aurait quelque mystère à ce que je vous propose, et que les faits que vous venez de voir tiendraient à une cause différente de celle que je vous annonce, il sera toujours curieux pour vous, dussiez-vous ne pas deviner pourquoi, de voir cette fille agir d'après votre seule pensée;

mais dirigez-la bien, et veuillez fortement son exécution. M. Mitouard y ayant consenti, il fit part à quelques personnes en secret de ce qu'il allait mentalement exiger de la somnambule; et ce préliminaire, qui m'assurait de la direction fixe de sa pensée, ne me laissa pas de doute sur le succès de l'expérience. Ayant donc mis cette fille en communication avec lui, je la laissai à son entière disposition, et me retirai dans un coin de la chambre. M. Mitouard, après l'avoir fait marcher et s'asseoir, lui avoir fait prendre différens objets, tant sur la cheminée que sur des tables, ce qui, d'après la promptitude avec laquelle elle obéissait à ses intentions, me faisait juger de la fermeté de leur direction, s'arrêta; et, debout devant elle, sans faire aucun mouvement, il demeura profondément recueilli. Dans l'instant la somnambule porte la main vers une poche de son habit, y pénètre jusqu'au fond, et en rapporte trois petits clous à vis qu'il y avait mis et qu'il avait eu en effet l'intention qu'elle allât y prendre..... L'étonnement de M. Mitouard, et l'assurance que chacun avait de l'exécution de sa pensée, en imposèrent pour le moment à l'incrédulité; mais bientôt les *comment se fait-il? cela est incroyable, cela est impossible*, ar-

rêtèrent, j'imagine, la suite des réflexions que chacun dut faire, car depuis je n'en n'ai pas entendu parler.

D'après cet exposé, l'on voit qu'il n'a pas tenu à moi de faire ouvrir les yeux aux hommes instruits de toutes les classes et de tout état, sur l'intéressante découverte du magnétisme animal, et l'insuffisance que je me reconnaissais à leur en pouvoir expliquer les phénomènes, n'aurait pas dû, ce me semble, être pour eux une raison d'en nier la réalité (1).

CHAPITRE II.

De la manière d'acquérir des certitudes, ou de disposer au moins notre esprit à en admettre.

SAVONS-NOUS réellement quelque chose, et pouvons-nous être convaincus de la réalité d'un seul phénomène de la nature, autrement que par l'expérience? C'est elle seule qui m'assure de la reproduction des êtres, c'est par l'expérience que je suis de même assuré qu'une

(1) Voyez pag. 11 de la suite des Mémoires pour servir à l'Histoire du Magnétisme animal.

graine mise en terre, va me reproduire l'arbre ou la plante contenu dans le germe. Rien en physique et en chimie ne peut de même nous être présenté comme certain sans le secours de l'expérience; je ne comprends pas plus la succession spontanée du mouvement, que je ne comprends les altérations que subissent les métaux et les combinaisons des élémens. Mais on met cent billes à la suite l'une de l'autre, et je vois la dernière s'échapper aussitôt que la première est frappée, je vois de même un métal régénéré de son oxide; de l'eau reproduite par un mélange quelconque de parties d'oxygène et d'hydrogène. Sûr alors de ces données, j'écoute avec plaisir les savantes ou séduisantes théories auxquelles elles ont donné lieu; mais soit que je les adopte ou que je ne les adopte pas, les phénomènes n'en sont pas moins des réalités dont l'expérience m'a donné la certitude.

Appliquez ce raisonnement aux phénomènes connus de l'électricité, de l'aimant et du galvanisme. S'il avait fallu attendre, pour les reconnaître, à être d'accord sur les explications de leurs causes, il est à croire qu'on n'aurait aujourd'hui ni paratonnerre, ni boussole, ni pile de Volta. Y a-t-il un fluide électrique, un fluide

magnétique, un fluide galvanique? sont-ce des courans de matière ou des effets particuliers de mouvement? Toutes les théories les plus incohérentes, tous les systêmes imaginables les plus opposés entr'eux, ne peuvent ni ôter ni ajouter à la certitude que l'expérience ma donnée de la réalité de ces phénomènes.

Si, pour le développement des connaissances physiques, on pouvait, ainsi que pour le développement des connaissances mathématiques, partir d'un principe réel et reconnu certain, autant au moins que nos perceptions peuvent nous le permettre, nous aurions alors l'espoir de parvenir à nous démontrer d'avance les phénomènes de la nature, ainsi que d'avance on se peut démontrer toutes les possibilités mathématiques.

Pourquoi les résultats de cette belle science sont-ils si faciles à adopter, si exempts de toutes contradictions? c'est, que pour les amener, l'esprit et le jugement des hommes n'y ont pas la moindre part, et, dès lors que le principe est vrai et que toutes les conséquences en dérivent, l'évidence doit s'ensuivre.

Et remarquez cependant, que rien n'est strictement exact ni correct, même en géométrie, et que nous sommes toujours obligés

de supposer des perfections que jamais nous ne pouvons réaliser : pourquoi? c'est que le point et la ligne d'où l'on est obligé de partir pour la formation des surfaces, étant et devant dans notre esprit être supposé sans dimensions, dès lors que nous sommes obligés, pour nous en servir, de leur en laisser prendre, le résultat de nos opérations doit s'en ressentir.

Existerait-il en physique ainsi qu'en mathématiques un point, un principe de vérité, d'où il faudrait également partir pour que notre esprit fût, dans l'étude de cette première science, aussi sûrement dirigé qu'il l'est dans la seconde? S'il en était ainsi, de même que l'exactitude des opérations mathématiques dérive d'un principe supposé sans dimensions, ne faudrait-il pas alors nous appliquer à en rechercher un de même espèce, pour le faire servir ensuite de base à l'édifice de la science des lois de la nature?

Si J.-J. Rousseau, dont l'esprit morose et chagrin lui faisait trop souvent faire de dangereuses applications des vérités dont il avait le sentiment, au lieu de prétendre nous prouver que les sciences avaient été funestes au genre humain, eût simplement dit, qu'en les subdivisant sans les tenir attachées à la phy-

sique générale, source dont elles ne sont toutes que des dérivés, les hommes en avaient nécessairement fait des centres particuliers d'erreurs et de fausses conceptions; en présentant une idée saine et raisonnable, il n'eût point donné à l'ignorance et à l'incapacité, l'illusoire prétexte de juger et de déprécier ouvertement le mérite réel des savans.

De même, après avoir observé que l'adoption que nous faisons sur parole, de certains principes ou de certains systêmes, est toujours le seul obstacle au développement de notre pensée, il eût eu raison d'en conclure que l'homme le moins savant est souvent le plus apte à apercevoir et reconnaître la vérité, et mon exemple en eût été la preuve; car ce n'est certainement que mon ignorance, ou plutôt le peu de fruit que j'avais retiré de tout ce que l'on m'avait appris, qui ait pu disposer mon intelligence à la conviction de l'existence du magnétisme animal.

En effet, lorsque M. Mesmer, en 1782, arriva à Paris, les circonstances m'ayant éloigné des occasions de suivre les études de physique et de chimie, que je n'avais fait qu'effleurer dans ma jeunesse, j'étais dans cet état de demi-connaissances, que le souvenir seul sans ordre et sans

suite laisse vaguement errer dans la mémoire. J'avais néanmoins de fortes réminiscences des leçons de physique de M. Charles et de celles de chimie de M. Sage ; je croyais aux quatre élémens, à l'attraction, au fluide électrique, à la matière ignée, au gaz méphitique, au phlogistique et à l'air déphlogistiqué, mais comme tout avait changé de nom, je n'y connaissais plus rien : persuadé seulement par les lumières de mon bon sens, qu'un nouvel effet physique, dans le cas où il existerait, devrait nécessairement tenir à quelques branches de science déjà acquise, toute mon occupation et mes observations chez M. Mesmer, ne tendaient qu'à la recherche des rapprochemens de sa découverte ; avec mes petites connaissances, soit prévention, incrédulité, idée de l'influence qu'on exerçait sur mon imagination, je fus très-longtemps sans croire à la réalité de l'action magnétique animale ; mon incrédulité même, je m'en rappelle, était si forte, qu'en voyant deux ans avant moi mes deux frères opérer des effets analogues, et même semblables à ceux qu'opérait M. Mesmer, j'étais plutôt tenté de les taxer de charlatanisme, ou d'être les compères d'un charlatan, que de me laisser aller à ce que je regardais comme une faiblesse d'esprit de

croire; ne voyant rien enfin dans tout cela, qui me rappelât les bluettes de l'électricité, et mes chers acides phosporiques et vitrioliques; j'en concluais avec la plus entière satisfaction de moi-même, qu'il n'y avait qu'erreur et illusions dans tout ce que j'avais vu.

Entraîné pourtant par une multitude alors aussi inconsidérée que moi, je consentis à donner mes cent louis pour suivre le cours de M. Mesmer, dans lequel, nous assurait-on, il nous découvrirait son secret, et les moyens d'opérer des choses fort étonnantes. En disant que le cours achevé, je n'en sus ni n'en crus davantage, c'est faire à peu près l'histoire des quatre-vingt-dix-neuf compagnons de mes études; j'en savais si peu, que, devant deux jours après partir pour aller passer quelques temps dans ma terre, je fus un matin trouver mystérieusement M. Mesmer, pour lui demander comment je devrais m'y prendre pour magnétiser un arbre, et par quel procédé je pourrais parvenir à *émaner* mon fluide, et je me rappelle même n'avoir pas tiré de lui beaucoup plus de lumières, soit que ce fût de ma faute, ou de la sienne.

Comme j'ai décrit, dans la première partie de mes précédens mémoires, de quelle ma-

nière je reçus la conviction des effets du magnétisme animal, j'y renvoie mes lecteurs, afin de ne pas me répéter ; ils jugeront si, d'après toutes les preuves et les manifestations qui me furent données de cet agent de la nature, il pouvait me rester la possibilité d'en méconnaître l'existence.

CHAPITRE III.

Observation que ma certitude de l'existence et des effets du magnétisme animal *m'a porté à faire sur la cause de plusieurs autres phénomènes, tant ceux observés dans la nature, que ceux que nous provoquons par nos expériences.*

Lorsqu'avec ma main, mon doigt, et même seulement ma pensée, je me suis reconnu la puissance de faire agir, marcher, prendre un objet quelconque à un somnambule magnétique, aussi facilement et plus vîte peut-être que je ne lui aurais fait exécuter toutes ces actions en les lui commandant de la voix, j'ai dû nécessairement faire la comparaison de ce phénomène avec celui que présente le fer à l'égard de l'aiguille aimantée *d'une boussole.*

La similitude de ces deux effets me portait à leur assigner la même cause ; et comme j'étais alors persuadé de la présence d'un fluide agissant d'après de certaines lois dans le phénomène de la boussole, j'admis, quoique je ne l'aperçusse pas, la présence et l'émanation d'un même fluide en moi lorsque je magnétisais.

De cette persuasion, j'en concluais la nécessité de reconnaître en moi, ou dans les somnambules magnétiques, des pôles, des courans, et tout ce qu'enfin on m'avait dit exister dans l'aimant.

Je magnétisais donc avec cette persuasion, et avec toutes les observances qu'elle me prescrivait, lorsqu'un jour un des premiers somnambules que j'avais obtenu à Busancy, m'assura que, soit pour le faire entrer dans cet état, soit pour l'y faire agir ou l'en retirer, je n'avais besoin ni de suivre aucune loi, ni d'adopter un nouveau système, et que l'acte seul de ma volonté suffisait pour déterminer l'effet de ma puissance ; cette lumière dont je n'apercevais que bien faiblement la clarté, fut néanmoins le fanal qui me dirigea constamment depuis, dans toutes mes opérations magnétiques.

Comme j'ai rapporté dans mes précédens

mémoires de quelle manière un paysan, très-borné dans son état habituel, fit alors mon éducation magnétique ; j'engage ceux de mes lecteurs qui seraient curieux d'en connaître les détails, à les y chercher à l'article de la cure du nommé *Victor*.

Toujours est-il qu'assuré de n'avoir plus de pôle, ou plutôt de n'avoir pas besoin d'y croire, non plus qu'à l'existence d'un *fluide en moi*, pour bien magnétiser, je demeurai fort embarrassé de savoir comment assimiler mes propriétés avec celle de l'aimant ; car enfin, c'étaient des effets si semblables, qu'il me paraissait impossible qu'il n'y eût pas aussi quelques similitudes dans leur cause.

Le phénomène de la barre de fer, qui s'aimante par l'effet seul d'un choc violent reçu à l'une de ses extrémités, me vint à la pensée. Alors, si la propriété magnétique dans le fer n'était que l'effet d'une transmission subite d'un mouvement communiqué, me dis-je, cela aplanirait toutes difficultés ; mais quelle preuve en ai-je ?

Je me ressouvins alors de l'expérience que j'avais vu faire autrefois des billes d'ivoire suspendues par des fils, et contiguës les unes

aux autres, dont la dernière s'échappe à l'instant que la première est frappée : cette impression du choc de la première bille instantanément reçu par la dernière ; ce balancement ensuite, qui les fait rebondir alternativement, jusqu'à ce que, par l'effort de leur gravité, elles soient ramenées au repos ; ces effets apparens me parurent être l'image de l'effet invisible produit dans la barre de fer, choquée à l'une de ses extrémités. Si la cohésion des parties de la barre de fer empêche qu'aucunes parcelles ne s'en échappent, l'effet du choc, me dis-je, n'en doit pas moins exister ; et comme il ne m'est pas apparu plus de fluide dans le marteau que dans la bille, je ne vois nulle raison pour en admettre dans le résultat de leur choc. De ce raisonnement je tirai la conclusion que la propriété magnétique, soit dans le fer, ou dans moi, n'était qu'un effet de transmission de mouvement communiqué.

Mais quand on admettrait que la cause de la propriété magnétique dans le fer serait une accélération de mouvement dans ses parties constitutives, cela, dira-t-on peut-être, n'expliquerait pas comment l'aiguille de la boussole se dirige constamment vers le nord ;

j'en conviens, cela ne l'explique pas, il faut qu'il y ait une autre cause de ce nouveau phénomène ; je la trouverai, je l'espère : mais en attendant que je la puisse reconnaître, je me garderai bien de préférer à une certitude acquise par expérience, l'hypothétique probabilité d'un fluide magnétique, dont aucun physicien n'a jamais pu constater l'existence.

CHAPITRE IV.

Quelques aperçus sur la Chaleur et le Feu.

SECTION PREMIÈRE.

De la Chaleur.

Les phénomènes résultant de l'action magnétique animale, ne m'ont pas seulement porté à les assimiler à ceux de l'aimant et de l'électricité, ils m'ont conduit encore à des aperçus sur la cause de la chaleur, de l'incandescence et de la lumière, lesquels ne paraîtront pas, j'espère, étrangers au sujet que je traite

Qu'est-ce que la chaleur, et d'où provient-elle ? C'est d'abord à cette question qu'il faut

satisfaire. Je préviens que je ne vais parler qu'en observateur, et non en chimiste, et qu'ainsi je pourrai très-bien ne pas employer les mots reçus faute de les savoir, ou les mal appliquer faute de les comprendre.

Le magnétisme animal et ses effets étant ce dont je suis le plus certain, je prends toujours de là mon point de départ ; je commence donc par m'assurer, d'abord, si je produis de la chaleur en magnétisant : c'est ce dont, je crois, personne ne peut douter ; M. de Jussieu, même, l'avait reconnu ; chacun, d'ailleurs, en laissant un instant sa main sur un corps quelconque, en peut acquérir la certitude.

Or, si par les rapprochemens que j'ai faits entre les résultats des précédentes expériences, j'ai été conduit à en conclure que l'action magnétique était une impulsion de mouvement, de ce que la chaleur s'ensuit, cette première vérité n'en reste pas moins dans toute sa force : au lieu donc d'aller soupçonner ou imaginer une nouvelle cause à ce nouvel effet, je trouve plus naturel de ne le regarder que comme une suite ou *dérivé* de ce mouvement communiqué.

On ne vous dispute pas, me dira-t-on

peut-être, que la chaleur ne se manifeste à la suite d'un mouvement quelconque; mais ce en quoi vous errez, c'est que ce que vous regardez là comme la cause première de la chaleur, n'est que l'accident qui force le principe à se développer. Comme on ne peut prouver cette assertion par aucune expérience, mais seulement par les théories même, uniquement imaginées pour me la faire adopter, je ne puis en admettre les résultats; et voici comment, d'après ma manière de sentir et de raisonner, je répondrais à la question ci-dessus.

La chaleur est l'effet sensible, à mon tact, de la transmission d'un mouvement communiqué.

Cette solution, je le sens bien, ne satisfera pas tous ceux qui, pour admettre un phénomène de la nature, voudraient que, d'avance, il leur fût démontré. Qu'ils veuillent faire attention, cependant, combien il est de faits dont nous sommes certains, et dont on ne peut dire autre chose, sinon *cela est, parce que cela est.* On pourrait même affirmer qu'il n'y a de vérités incontestables que celles qui portent avec elles un tel degré d'évidence, qu'elles ne peuvent être ni analysées ni

contestées. *Il fait jour en plein midi*, est une vérité, par exemple, qu'il n'appartient pas aux savans seuls de reconnaître, tout homme ayant le sens de la vue, en est également en possession. Eh bien! de même un bûcheron sait aussi positivement qu'un astronome que, lorsqu'il a froid, il se procurera de la chaleur en se donnant du mouvement; mais pourquoi arrive-t-il qu'on s'échauffe en marchant? je n'en sais rien; *cela est, parce que cela est.* La chaleur est un produit du mouvement communiqué; je ne sais ni ne veux rien prouver de plus.

Je veux, à ce sujet, rendre hommage à un savant que je n'ai pas l'honneur de connaître, mais qui, à mes yeux, a d'autant plus de mérite, qu'il porte la modestie au point de ne vouloir pas affirmer ce dont ses belles expériences et leurs utiles résultats lui ont donné la certitude; je veux parler de M. de Rumfort. Que moi j'aye acquis l'intime conviction qu'il n'existe pas de calorique principe de la chaleur, rien de plus simple, puisque cela m'a été prouvé par l'expérience; mais que M. de Rumfort, qui n'a peut-être jamais eu d'autre idée du magnétisme animal que celle du ridicule dont on s'est plu à le couvrir, soit arrivé,

sans ce lumineux moyen, au même résultat que moi, c'est ce que j'admire; car cela ne peut avoir été en lui que le fruit de la plus rare perspicacité, jointe aux méditations les plus profondes (1).

Je conçois bien que la croyance à la réalité du calorique, adopté par le savant chimiste auquel ces observations sont adressées, ait dû être d'abord un motif pour M. de Rumfort de douter de la vérité de ses aperçus; mais lors qu'enfin ses expériences lui en ont eu prouvé la justesse, il n'est pas d'autorité, ce me semble, qui le puisse dissuader. Quelle recherche plus importante à faire dans une science que celle du principe sur lequel elle est fondée? Les chimistes, en admettant un calorique principe existant dans les corps, sont d'ailleurs si prêts de la vérité, que l'on ne peut craindre de les offenser, en soulevant le voile léger qui ne leur en laisse pas encore apercevoir tout l'éclat. La preuve de la beauté de leur hypothèse, c'est que tous les résultats qu'ils en ont retirés, ne seraient point infirmés par l'adoption du système de M. de Rumfort; et

(1) Voyez le Traité de la Chaleur, par M. de Rumfort.

certes rien n'est plus admirable que de les voir arriver, en ne partant que d'un effet, à des applications et à des conclusions aussi parfaites que s'ils fussent partis de sa cause. Que M. de Rumfort ait donc plus de confiance en lui, et qu'il soit bien persuadé qu'en soutenant et en continuant à prouver par ses expériences la non-existence du calorique, il ne peut qu'ajouter à la gloire des savans chimistes auxquels il fera partager ses certitudes.

SECTION II.

Du Feu.

Après avoir donné la définition de la chaleur, on ne peut s'empêcher de songer à ce qui en produit le plus; c'est bien certainement le feu. Je me fais donc encore cette question : *Qu'est-ce que le feu, et d'où provient-il ?*

Sachant que les expériences seules peuvent me donner la certitude des choses, je cherche s'il en est quelques-unes à ma connaissance, où j'aye vu le feu se manifester, sans le concours ou le contact d'un corps enflammé; le frottement continu de deux morceaux de bois, la rotation d'un moyeu sur son essieu,

sont bien certainement de ce nombre : mais comme, dans ces deux cas, la chaleur a précédé, cela ne me satisfait pas ; il me faut trouver une autre expérience où, sans le préliminaire de la chaleur, le feu m'ait apparu d'une manière subite et instantanée. La machine électrique me présente assurément bien cet étonnant phénomène ; car, lorsqu'isolé sur un tabouret de verre, j'enflamme avec mon doigt de la poudre ou de l'esprit de vin, comme rien ne brûle sans feu, il faut bien qu'il en soit sorti du bout de mon doigt.

Mais comment un plateau de verre, en tournant entre deux coussinets de cuir, peut-il amener du feu au bout de mon doigt ? J'avoue que ce phénomène a toujours été une énigme dont tout ce qu'on m'a enseigné sur l'électricité ne m'a jamais donné l'explication.

J'étais dans cette ignorance, ainsi que bien d'autres, je crois, lorsqu'après m'être persuadé de la réalité du magnétisme animal, j'observai la similitude de ses effets avec les phénomènes de l'aimant et presque tous ceux que manifeste la machine électrique.

Si, de même qu'en mathématique, pensai-je alors, où il est reçu comme axiôme, que lorsque deux quantités prises séparément sont

égales à une troisième, elles sont toujours égales entr'elles, il était aussi incontestable en physique que, lorsqu'un effet offre la plus parfaite similitude avec deux autres effets, ces deux derniers effets sont semblables entr'eux, il en résulterait qu'il y aurait similitude entre les effets de l'aimant et de l'électricité. Cette réflexion me fit ressouvenir de la première expérience d'électricité que l'on montre aux enfans, qui est d'enlever une paille avec un morceau d'ambre ou de résine échauffé par le frottement. Cette résine ainsi frottée ne me parut plus être en effet qu'un véritable aimant à l'égard de cette paille, et le conducteur de la machine électrique lui-même qui, lorsque le plateau tourne, attire à lui de petites marionnettes de papier, me sembla n'être autre chose encore qu'un faible aimant dont l'action, plus fugitive qu'elle ne l'est dans le morceau d'ambre, n'a de durée qu'autant que la manivelle de la machine est en mouvement.

L'analogie que j'aperçus entre ces deux effets, me porta naturellement à leur attribuer la même cause; dès lors, l'état électrique des corps, de même que leur état magnétique, ne me parurent plus que des effets apparens d'une transmission de mouvement communiqué, et la machine élec-

trique ne fut plus à mes yeux qu'une machine à transmettre du mouvement.

L'idée à laquelle on se laisse aller souvent, d'admettre ou de supposer différentes causes à des effets semblables, est ce qui m'a toujours paru jeter le plus d'obscurité sur les explications de tous les phénomènes, soit de la nature ou de ceux obtenus dans les cabinets des chimistes et des physiciens.

L'inflammation d'un morceau d'amadou, par exemple, a beau se produire de mille manières différentes; n'est-il pas toujours raisonnable de croire qu'un effet, si constamment le même, provient nécessairement de la même cause? Aussi, lorsqu'il y a quelques mois, je fus témoin de l'expérience, alors nouvelle, dans laquelle on allume un morceau d'amadou par le moyen d'un piston vivement enfoncé dans un tube de cuivre, et que j'entendis l'opérateur de cette expérience nous dire que la pensée des physiciens était occupée à rechercher la cause de ce surprenant phénomène, je me dis en moi-même: il faut donc que l'on n'ait pas encore expliqué d'une manière satisfaisante, comment de l'amadou s'enflamme sur une pierre à fusil frappée par un briquet; car enfin, c'est bien le même résultat.

Si l'on ne peut pas appliquer à l'expérience du fusil à vent, l'explication que l'on donne à l'expérience du briquet, c'est la preuve que cette dernière explication ne vaut rien ; il en faut chercher une autre.

Voyons si nous serions plus satisfaits de celle donnée à l'expérience de l'inflammation de l'amadou par le moyen d'une loupe exposée aux rayons du soleil ; mais songeons bien que si c'était au feu solaire que nous attribuassions le phénomène en question, il faudrait que le même feu l'opérât également dans les expériences du briquet et du tube de métal.

Que d'embarras de moins, et que de netteté de plus dans les idées, si, au lieu d'adopter ou de se forger des systêmes, on laissait tranquillement graviter sa pensée vers l'aimant qui tend sans cesse à l'attirer, je veux dire, vers ce qui toujours est le plus simple, et par conséquent le plus vrai !

Comment un morceau d'amadou s'allume-t-il ?

C'est lorsque le feu s'y met.

Comment le feu se met-il à quelque chose ?

Toutes les fois *et quand* la cause dont il n'est que l'effet, a lieu.

Quelle est cette cause ?

J'ai recours alors à la machine électrique, et après avoir placé un morceau d'amadou entre deux pointes, l'une isolée, et l'autre tenant à tout, je prends la manivelle, et fais tourner le plateau. A l'instant mon amadou s'enflamme, et je continue mes questions.

Tenez, dis-je, la cause du feu a sûrement eu lieu ; l'avez-vous aperçue ?

Non, je ne vous ai vu que tourner une manivelle.

Croyez-vous que cela fût nécessaire pour que le feu se manifestât ?

Je suis bien forcé de le croire, puisqu'il n'y aurait pas eu de feu sans cela.

Quel nom donnez-vous à ce que j'ai fait ? Comment quel nom ? c'est.... c'est une action... une....

Vous avez dit le mot, ne vous en repentez pas, rien n'est plus vrai, c'est une action en effet.... Dites-moi à présent quelle est la suite de toute action ?

Où voulez-vous en venir ?

Répondez à ma question.

Eh ! mais rien n'est plus simple, c'est de pro-

duire un mouvement, et d'en communiquer à ce que l'on actionne.

Eh bien! récapitulons. J'ai fait une action, n'ayant pas bougé de ma place, cette action a eu nécessairement son indispensable résultat, qui est de communiquer du mouvement. Par suite de ce résultat, le feu s'est mis à mon morceau d'amadou; d'où je conclus que tous les morceaux d'amadou du monde ne peuvent s'enflammer que par la transmission d'un mouvement communiqué par une action quelconque.

Quant à donner l'explication de la manière dont cet effet de transmission de mouvement a lieu dans les expériences du briquet, de la loupe exposée aux rayons du soleil et du fusil à vent, cela n'est point mon affaire; il me suffit à moi d'être bien certain que cela ne peut être autrement.

CHAPITRE V.

De la Machine électrique et de l'Électricité.

Je ne sais pas précisément à quelle époque et par qui a été fabriquée la première machine électrique; mais si l'on en juge d'après le peu de progrès qu'elle a fait faire aux sciences phy-

siques, l'on pourrait presqu'affirmer qu'aucune étude, et nulle méditation n'en ont préparé ni devancé l'exécution. D'un morceau d'ambre ou de cire d'Espagne, frotté, qui enlève une paille, on sera probablement arrivé, sans s'en rendre raison, à l'état de perfection des machines actuelles, les effets qu'on en aura obtenus excitant la surprise, on ne les aura sans doute offerts d'abord que comme objets de pure curiosité.

Comme on veut cependant toujours s'expliquer les choses, n'ayant point aperçu l'unique cause de tant d'étonnans phénomènes, chacun aura cru probablement pouvoir la deviner. Quelques physiciens attribuèrent donc les effets de l'électricité à des courans de matières subtiles, d'autres au feu principe ou à la matière ignée, d'autres à la présence d'un fluide particulier, etc.... Les aigrettes, les étincelles étaient toujours, comme on doit le penser, la manifestation de l'agent qu'avait imaginé ou adopté celui qui les produisait. Les jarres, les bouteilles de Leyde, furent censées remplies de fluide. Il est vrai que lorsqu'on vous les faisait vider (ce qui ne pouvait se passer sans que vous ne vous sentiez les bras presque disloqués), si vous témoigniez autant de mécon-

tentement que de surprise d'un pareil effet de la part d'un fluide, on vous répondait que, dans ce cas, ce que vous aviez ressenti était une commotion électrique; de-là naissait une telle confusion dans l'esprit, qu'au fait, il en résultait que l'on n'y comprenait rien : heureusement, la différence des théories n'empêchait pas que le plateau de verre, en tournant, ne répétât partout les mêmes phénomènes.

L'on en était à ce point d'incertitude sur la nature de l'électricité, lorsque, d'après les aperçus que l'on avait déjà faits de la similitude de ses effets avec ceux des orages dans l'atmosphère, M. Francklin en fournit la preuve par l'invention de ses paratonnerres. Gloire et reconnaissance lui soient à jamais rendues, pour nous avoir donné le moyen de préserver nos demeures des désastres de la foudre; mais quel progrès cela a-t-il fait faire aux sciences ? aucun. De ce qu'il nous est bien prouvé que le tonnerre est de l'électricité, et que l'électricité est de la nature du tonnerre, à quoi cela nous sert-il, si nous ne connaissons pas la seule et unique cause de ces deux effets ? car enfin, c'est pourtant ce qu'il faut savoir pour attacher une idée précise au mot *électricité*.

Ce mot, au reste, est parfait; et l'on ne pourrait, je crois, en imaginer un meilleur, puisqu'il n'a jamais eu d'acception qu'à l'égard de ce qui a rapport à la machine électrique et aux grands effets naturels dont elle nous offre la faible image. Dès le moment que tout le monde sera d'accord sur la seule et unique cause des phénomènes électriques, le mot *électricité* nous présentera une idée aussi distincte que le mot *jour*.

Si les paratonnerres de M. Francklin n'ont pas fait faire un pas à la physique, ils n'auraient pas dû laisser de doutes au moins sur la nature de l'électricité, et dès lors qu'il était bien reconnu qu'elle était la même que celle des orages, on en aurait dû conclure que rien au monde ne pouvait avoir moins d'analogie avec notre système nerveux. Jamais un coup de tonnerre, si peu fort qu'il soit, ne peut être ni sain ni agréable à recevoir.

J'étais déjà si frappé de cette vérité, lorsqu'il y a plus de vingt ans j'écrivais mes premiers mémoires, que je ne pus me défendre d'y exprimer ma bien forte improbation du traitement de quelque maladie que ce fût par le moyen de l'électricité. Peut-être les médecins électrisans n'ont-ils jamais entendu parler de

mes mémoires ; mais quand même ils les eussent lus, je crois bien qu'ils n'eussent fait aucun cas de mes observations, tant était forte alors la prévention établie contre tous les partisans du magnétisme animal, mais j'eusse désiré que quelques malades au moins, d'après mes conseils, n'allassent plus se soumettre à un traitement dangereux quelquefois par ses effets, ou de nulle efficacité dans ses résultats.

En effet, si l'impression que l'on ressent d'une transmission de mouvement est en raison du choc qui l'a communiqué, combien doit être nul pour nous celle provenant de l'action d'un plateau de verre tournant sur son axe et n'agitant que l'air ! Une mouche qui viendrait en volant nous toucher de son aile, en produirait une mille fois plus perceptible à notre organisation ; aussi, lorsque, sans être isolé, l'on sert de conducteur à l'électricité, tel délicat que l'on soit, n'en peut-on apercevoir ni ressentir la moindre influence.

Est-on isolé, le mouvement s'augmente sans doute, ou plutôt, si l'on peut s'exprimer ainsi, il s'accumule et tourbillonne, mais sans cependant jamais vous rendre son impression sensible ; et l'on sait d'ailleurs, qu'ainsi que dans un vase rempli d'eau, celle que l'on viendrait

encore à y verser coulerait par-dessus les bords, de même, lorsqu'il y a accumulation d'électricité, ce que vous n'en pouvez supporter s'échappe aussitôt d'une manière ou d'une autre; de sorte donc que, dans ce cas, quoique l'effet soit plus apparent, il est à peu près de la même nullité de résultats que dans la première expérience.

Mais si, accumulant de l'électricité dans de vastes bocaux, vous vous rendez son intermédiaire avec le plancher de la chambre, alors vous recevez véritablement un coup de tonnerre, qui vous fait plus ou moins de mal, selon que la somme de mouvement qu'il vous faut transmettre est plus ou moins forte. C'est le cas de revenir encore à la comparaison des billes d'ivoire suspendues à des fils et contiguës les unes aux autres, où l'on voit toujours la dernière décrire un arc d'autant plus grand que le choc de la première a été plus fortement manifesté ; plus violent, enfin, est le choc, plus violent est l'effet de la transmission du mouvement qu'il aura communiqué. Avec cette théorie, qui paraît fondée sur l'évidence et la certitude, on ne peut errer, ce me semble, dans aucune des conséquences que l'on en devra tirer.

D'où provient la vie?

D'une action.

Quelle est la suite d'une action?

De transmettre du mouvement.

Nous n'existons donc que par le mouvement qui est en nous?

Sans doute.

Et quel est le résultat de ce mouvement en nous?

C'est de le transmettre à tout ce qui nous touche.

Mais nous touchons à tout?

Je le sais bien, aussi pouvons-nous transmettre du mouvement à tout.

Quoi, je pourrais d'ici transmettre du mouvement à l'empereur de la Chine?

Bien certainement, si vous le connaissiez.

Pourquoi faudrait-il que je le connusse?

Parce que ce que vous ne connaissez pas n'existant pas pour vous, sur rien l'on ne produit rien.

Eh bien! soit; revenons de la Chine, et n'allons qu'à quatre lieues d'ci, à Versailles; mon frère y est, je le connais bien : voyons comment d'ici je lui pourrais transmettre du mouvement?

Rien de plus simple : rappelez-vous son image, et pensez à lui.

Voilà du mystique et du sortilége.

Point du tout; c'est de la plus saine physique. Tout acte humain n'est-il pas précédé de la volonté de l'opérer? cette volonté n'est-elle pas elle-même précédée de la pensée qui a conçu (soit à tort ou à raison) la possibilité de son exécution? cette pensée en est donc le principe moteur; elle est donc en moi ce qu'est le plateau de verre dans la machine électrique.

Et vous croyez que je pourrais produire quelqu'effet sur mon frère par l'action de ma pensée?

Non, certainement; il s'apercevrait moins encore, dans ce cas, de l'action de votre pensée, que vous ne vous apercevez vous-même, en n'étant point isolé, de l'action du plateau tournant d'une machine électrique.

C'est ainsi qu'il faut, je crois, pousser ses questions; à toutes on doit pouvoir répondre, sans seulement avoir besoin d'y réfléchir; car si une seule venait à embarrasser, on pourrait présumer qu'il y aurait erreur dans le principe d'où l'on serait parti.

Mais revenons à la machine électrique : lorsque j'en observe le mécanisme, si admirable

et si simple, et que je vois les étonnans effets qu'elle produit, je ne puis mieux la comparer qu'au mécanisme de notre existence.

Tant que le plateau d'une machine électrique demeure en repos, n'existant point d'action, il n'y a ni mouvement ni effets de mouvement; c'est l'image de la non-existence : mais si je tourne la manivelle, à l'instant tout ce qui dérive d'une action a lieu, communication, transmission de mouvement, et tous les effets qui en dérivent. C'est, pour ainsi dire, une sorte de vie que je donne, et qui subsiste, tant que je ne suspends point mon action.

De même notre existence dérivant d'une action, dès lors que nous existons, et tant que nous existons, c'est la preuve que cette action n'est point suspendue. D'une action naît le mouvement, et point de mouvement qui ne se transmette à l'instant : donc notre existence est une continuelle transmission de mouvement, dont nous pouvons d'autant plus facilement modifier l'intensité, que cette action agissant en nous, est dans beaucoup de choses soumises à notre volonté; ainsi s'opèrent tous les actes dérivant du mécanisme de notre organisation, jusqu'à ce que l'action première venant à s'arrêter, tout mouvement

cessant avec elle, la mort aussitôt s'ensuit (1).

Quant à vouloir savoir ensuite, comment et par qui se tourne la manivelle qui produit cette action qui nous donne ou qui fait notre existence, c'est une question que, dans ce moment-ci, je n'ai point à résoudre : nous en sommes aux expériences de physique, et parmi elles je n'en connais pas qui puisse porter l'esprit à plus de réflexions, que celles de la machine électrique et de l'électricité.

Je ne puis mieux terminer ce chapitre qu'en citant à l'appui de mon opinion sur l'électricité, la définition qu'en avait faite, bien long-temps avant moi, un homme déjà fort savant alors, et devenu depuis justement célèbre et considéré, je veux parler de M. de Lacépède; dans un ouvrage imprimé, il y a vingt-cinq ans, ayant pour titre : *Essai sur l'Electricité.* Voici comment il s'exprime :

« L'état de mouvement *inhérent* aux pre-
» miers élémens de la matière, cette action
» et réaction, cette attraction, cette élasticité,
» qui, malgré l'état de repos apparent des corps,
» existent dans leurs parties intégrantes, est ce
» que l'on désigne sous le nom d'*Electricité* ».

---

(1) C'est le fil d'Atropos de la Fable.

Peut-on dire plus clairement que l'électricité n'est qu'un effet apparent de mouvement?

Le mot *inhérent*, pourrait seul être le sujet d'une légère discussion ; mais mettez *devenu inhérent*, et la définition ci-dessus est la plus parfaite que l'on ait jamais donnée de l'électricité.

Voyez encore dans le même ouvrage comment cet auteur définit le feu.

« Un état d'action et de réaction continu » et excessif, provenant du rapprochement » plus intime des molécules de matière pre-» mière, etc. voilà le feu ».

Après avoir dit qu'un état d'action et de réaction dans les premiers élémens de la matière (autrement dit le mouvement tonique de cette matière) était de l'électricité, pourquoi M. de Lacépède n'en conclut-il pas que le feu qui n'est que cet état d'action et de réaction plus violent, excessif enfin, ne peut être conséquemment qu'une électricité plus apparente et plus active, autrement dite une accélération du mouvement tonique dans la matière?

C'est ici que l'on voit comment l'homme de génie, malgré le développement de sa pensée, par respect pour des opinions reçues ou adoptées avant lui, n'ose presque jamais ma-

nifester ouvertement la sienne. D'ailleurs, les belles expériences de Lavoisier n'avaient pas encore fait justice de l'air et de l'eau comme élémens, et M. de Lacépède, jeune alors et plein de modestie, ne voulait pas probablement s'ériger en maître.

Quoi qu'il en soit, et tel jugement que l'on puisse porter sur les aperçus que le magnétisme animal m'a fait prendre sur la nature de l'électricité, de la chaleur et du feu, j'aurai toujours la satisfaction de n'avoir rien dit de plus que ce que MM. *de Rumfort* et *Lacépède* en avaient dit et publié avant moi.

CHAPITRE VI.

De la Lumière.

Après avoir reconnu, ou plutôt m'être persuadé que la chaleur et le feu ne sont que des accidens d'une transmission de mouvement communiqué, j'ai dû me demander ce que c'était que la lumière.

J'étais bien certain qu'avant moi cette question avait été résolue; mais comme il y avait division d'opinion entre les physiciens sur la cause de ce grand phénomène de la nature, je me trouvais embarrassé du choix à faire entre les diverses théories qui leur servaient à l'expliquer.

Les uns, d'après l'autorité de Descartes, ne considéraient la lumière que comme un effet, ou plutôt une modification du mouvement dans la matière universelle; les autres, d'après leur manière d'interpréter les idées de Newton, la regardaient comme un principe, une cause agissante par elle-même, comme un des rouages enfin du mécanisme de l'univers.

D'après l'hypothèse de Descartes, le soleil ne serait qu'un corps inerte, et dont toutes les propriétés se réduiraient à communiquer, par sa rotation sur lui-même, au centre de notre système planétaire, un mouvement aux globules de matière répandus dans l'espace.

Selon l'hypothèse dite Newtonienne, le soleil serait, au contraire, un foyer de feu et de lumière dont les rayons nous donneraient la manifestation.

Comme dans toutes mes recherches je pars d'un point d'où les physiciens ne sont pas encore partis, mes idées ne peuvent être influencées par aucune des théories reçues; il m'est donc absolument égal qu'il y ait ou qu'il n'y ait pas un fluide lumineux; ce qu'il m'importe, est de découvrir laquelle de ces deux hypothèses s'accorde le mieux avec mes certitudes expérimentales, et c'est à coup sûr

celle adoptée et annoncée par Descartes.

Que dans le temps où vécut ce grand philosophe on n'ait point admis la réalité de ces aperçus, cela ne m'étonne pas; les sciences d'alors, encore enveloppées des ténèbres de l'astrologie judiciaire, croyaient s'en dégager en rejetant tout ce qui ne parlait qu'à l'intelligence. Un soleil foyer de lumière et un fluide lumineux qu'on imagina pouvoir soumettre aux calculs et aux manipulations chimiques; joints à la prétention de tout comprendre et de tout expliquer, dûrent donc faire donner la préférence au soi-disant système de Newton; si je dis le soi-disant système, c'est que ce grand géomètre ne l'avait lui-même donné que comme une hypothèse, et que dans mille occasions il n'avait cessé de répéter, qu'il croyait *les corps mus par des agens invisibles qui jusqu'alors s'étaient refusés à tous les moyens de constater leur existence.*

Lors donc que par ma puissance magnétique, non-seulement je puis reconnaître, mais constater l'existence d'un agent invisible aperçu par Descartes, et soupçonné par Newton; et lorsque déjà, d'après les effets produits par cet agent, tant par moi que par les appareils électriques et galvaniques, j'ai pu acquérir

la preuve que la chaleur et le feu n'en étaient que des accidens, quelle présomption cela devait me donner que la lumière n'en était qu'une autre manifestation! Mais comme en physique une présomption n'est rien si elle n'est appuyée et justifiée par l'expérience, je vais chercher s'il n'en est pas quelqu'une où la lumière me puisse apparaître sans le préalable d'un corps en combustion; je ne vois que la machine électrique qui puisse me produire encore cette lumière-là; il n'est personne qui n'en ait vu le magique effet dans les cabinets de tous nos physiciens.

Que ce soit par l'arrangement de petites plaques métalliques non contiguës les unes aux autres, ou par d'autres moyens, qu'on explique ensuite cela tout comme on voudra, peu m'importe; le fait est, qu'au moyen du plateau tournant d'une machine électrique, vous produisez, dans l'obscurité, une illumination dont la clarté est en tout semblable à celle des éclairs.

Si l'on venait à objecter que la lumière, ici, n'est qu'une suite, un dérivé de l'effet électrique que j'ai déjà appelé feu, je demanderais d'abord quelle raison l'on a de supposer du feu là où rien ne brûle: mais de plus, en supposant même que cette lumière annonçât l'ap-

proche ou la présence du feu, toujours serait-il bien certain qu'elle l'aurait précédée, et que, sans la moindre crainte du feu, l'on pourrait en être éclairé tout le temps qu'avec l'arrangement qui l'a produit, l'on ferait tourner le plateau de la machine électrique.

Soit donc que la lumière soit un produit médiat ou immédiat de la machine électrique, il est certain qu'elle en est un produit. Mais d'une machine à transmettre du mouvement, l'on ne peut tirer que des effets de mouvement, donc la lumière n'est et ne peut être, ainsi que le feu, qu'un effet de la transmission d'un mouvement communiqué.

Cette conclusion est, je le sens bien, difficile à adopter: déjà le feu, comme un des effets de cette transmission de mouvement, m'avait moi-même étrangement surpris, et la lumière, à présent, m'étonne encore bien davantage; mais que font à cela ma surprise et mon étonnement? fallait-il donc, pour que je ne m'étonnasse pas; que MM. *Priestley*, *Nollet*, *Francklin*, et tant d'autres, cassassent les premiers instrumens qui leur avaient appris à se jouer des effets du tonnerre? est-ce donc, d'ailleurs, une impression si fâcheuse, et dont on doive tant se défendre, que celle

de l'étonnement ? Je crois, au contraire, qu'avec beaucoup d'esprit, c'est une preuve de sottise que de n'être étonné de rien ; car enfin tout, dans la nature, est étonnant, et si nous voulions bien y faire attention, nous verrions même qu'il n'y a jamais d'admiration sans étonnement, et la raison en est simple, c'est que l'on n'admire jamais que ce que l'on ne peut faire ou imiter ; témoin les œuvres de *Dieu*, qu'on ne peut comprendre, ou les actes des grands hommes, à l'intelligence desquels la nôtre ne peut s'élever.

J'avais entrevu et déjà déduit des effets de mon action magnétique, il y a plus de vingt ans, tous les résultats que j'en tire aujourd'hui ; mais trop occupé alors à agir et à multiplier mes expériences, il me restait trop peu de temps à donner aux méditations et aux réflexions qu'elles me portaient à faire : je reconnaissais d'ailleurs toute mon insuffisance à pouvoir donner à mes idées les développemens dont elles étaient susceptibles ; il eût fallu que des personnes plus instruites et plus éclairées que moi s'en chargeassent, et voilà pourquoi leur prévention contre le magnétisme animal me faisait tant de peine.

Ayant cependant lu dans ce temps les ou-

vrages de quelques philosophes grecs, je me hasardai de citer, à l'appui de mes aperçus, leurs opinions sur les premiers principes des choses: ce que Pythagore appelle l'*âme du monde*, se manifestait à mon intelligence par ma puissance magnétique, et ce qu'il désigne du nom de *souffle, esprit*, qui met cette âme en activité, me semblait devoir être ma pensée, qui, de même, met en action ma puissance magnétique. Pythagore, Platon, Hermès avant eux, Aristote depuis, et toute son école, ne comprenaient sûrement pas plus ce qu'ils professaient et ce dont ils étaient pourtant bien persuadés, que je ne comprends aujourd'hui ma puissance magnétique et ses effets. Mais que de génie, de sagesse, d'esprit et de perspicacité il leur fallait pour avoir pu reconnaître d'aussi grandes vérités, sans qu'aucune expérience ne leur en eût jamais, comme à moi, donné la preuve?

Une de mes plus grandes privations, depuis que je m'occupe de ces intéressans objets, a été de ne pouvoir m'en entretenir avec des hommes justement célèbres par leurs profondes connaissances; mais une sorte de timidité m'a toujours empêché de céder au désir que j'avais de leur aller faire part de mes idées; il me

semblait tellement porter avec moi le fardeau de l'opinion défavorable qu'ils avaient prise du magnétisme animal, que je ne me sentais pas le courage de leur en aller seulement prononcer le nom. Cet isolement de tous secours scientifiques, dans lequel je suis resté depuis vingt ans, a dû nécessairement nuire au développement de mes pensées, et lorsqu'aujourd'hui je laisse aller ma plume au gré de leurs confuses inspirations, je sens combien tout ce qui s'en produit doit être incorrect et incomplet; mais comme ce n'est d'abord qu'aux magnétiseurs que je m'adresse, et ensuite à ceux qui le deviendront, j'espère qu'en faveur de la vérité du principe d'où je pars, ils auront de l'indulgence pour toutes les conséquences qu'à tort et à travers je me permets d'en tirer; mon but, je le répète, n'est point d'endoctriner; l'expérience, seule, apprend à connaître les hommes et les choses, et chacun doit travailler soi-même à son instruction. J'aurai rempli mon but, si, sans faire de mal à personne, l'ouvrage que j'écris peut conduire quelques-uns de mes lecteurs à se persuader, par leurs propres réflexions, que l'exercice et l'énergie de leurs facultés seront toujours en raison du degré de persuasion qu'ils auront du

principe dont elles émanent, en même temps qu'ils reconnaîtront leur incapacité à le pouvoir comprendre et à se l'expliquer.

CHAPITRE VII.

De la Pile de Volta et du Galvanisme.

Peu de temps après la découverte qu'avait faite Galvani de l'effet électrique que causait l'approche des métaux aux nerfs d'une grenouille nouvellement disséquée, j'eus l'occasion de faire connaissance avec M. le commandeur Dolomieu : cet homme intéressant, dont la modestie ornait beaucoup de mérite et de vastes connaissances, arrivait alors d'Italie ; il ne croyait point au magnétisme animal, parce qu'il n'en avait vu aucun effet satisfaisant, mais il ne niait cependant pas la possibilité de son existence. Comme je recherchais alors tout ce qui pouvait servir à communiquer ma certitude à des hommes aussi instruits que lui, je le priai de me rendre témoin des expériences de galvanisme, dont il rapportait les procédés, d'après celui même qui, le premier, les avait fait connaître. S'il allait arriver, pensai-je en moi-même, que j'empêchasse, ou que j'augmentasse par mon action *électro-*

magnétique les effets de l'électricité galvanique, ce serait une belle preuve à donner à M. Dolomieu de la réalité de cette action. Plein de cette espérance, je ne songeai plus qu'aux moyens de l'effectuer. Après avoir dépecé une grenouille, nous armâmes les nerfs d'une de ses cuisses d'une bande de plomb ou de zinc, et après en avoir mis le corpsdans un verre rempli d'eau, nous eûmes le plaisir, avec les deux pointes d'une paire de ciseaux, de le faire sauter plusieurs fois hors du verre; nous mettant ensuite en chaîne, nous obtînmes les mêmes résultats : un bâton de cire d'Espagne, tenu par les deux bouts, arrêtait la communication galvanique. Je me rappelle même avoir observé qu'une personne dont les nerfs étaient affectés, n'interceptait pas absolument, mais diminuait beaucoup l'intensité de l'effet produit sur la grenouille. Tout enfin me confirma dans l'idée que cette découverte n'était qu'une application nouvelle des effets de l'électricité. Quant à ceux que j'espérais obtenir de mon action électro-magnétique, ils furent à peu près nuls : je dis à peu près, par la raison qu'ils ne furent point aperçus de M. Dolomieu, car je n'affirmerais pas qu'ils n'eussent eu aucune efficacité; et comme depuis lors je n'ai point

eu l'occasion d'en répéter la tentative, je ne puis, sur cela, manifester aucune opinion.

Quoi qu'il en soit, dès lors que le galvanisme est de l'électricité, tout ce que j'ai dit au chapitre de la machine électrique doit s'appliquer à l'appareil galvanique : tous ces résultats ne sont de même que des effets de transmission de mouvement communiqué, lesquels n'étant modifiés par aucune filière analogue à celle de notre organisation, ne peuvent qu'être nuisibles, ou tout au plus indifférens à notre système.

Mais de ce que le galvanisme ne peut être utilement appliqué au traitement des maladies, il n'en résulte pas moins que c'est une des plus belles découvertes qu'ait obtenues depuis longtemps la physique expérimentale, et que rien n'est plus digne d'observation et d'attirer l'attention des savans, que la pile de Volta.

En effet, supposons que l'on ne sache pas, ou plutôt que l'on n'ait admis aucune hypothèse sur la nature de l'aimant et de l'électricité, et examinons les effets produits par la pile de Volta.

Si l'on place plusieurs disques de métal les uns sur les autres, tant que les pièces de cet assemblage demeureront sèches, il ne s'y manifestera que peu ou point d'effets sensibles;

mais si l'on ajoute entre chaque disque de métal un disque de carton mouillé, et que l'on isole l'appareil, alors tous les phénomènes de l'aimant et de l'électricité se manifesteront instantanément, et leur développement sera toujours en raison composée du diamètre de ces disques (tant de carton que de métal), de leur épaisseur partielle, et du nombre successivement appliqué des uns sur les autres dont on aura composé la pile ; l'eau, dans la pile de Volta, joue absolument le rôle du plateau de verre dans la machine électrique ; en se décomposant, elle y opère un mouvement tonique ou intestin, leqnel s'y perpétue, et s'y manifeste par les phénomènes galvaniques, tant qu'il se conserve de l'humidité dans l'appareil.

Que l'eau, en se décomposant, oxide plus ou moins les métaux qui l'avoisinent, que ces métaux eux-mêmes, par leur électricité particulière, ajoutent ou participent à la manifestation des effets galvaniques, c'est ce que je n'examine pas ; je ne considère que le fait, et je conclus des effets de la pile galvanique de Volta : 1°. que les phénomènes de l'aimant et de l'électricité s'y manifestent sans l'intervention d'aucun fluide particulier ; 2°. que ces

deux phénomènes ne sont que des modifications différentes d'une même cause, laquelle est toujours la transmission, avec plus ou moins d'intensité, d'un mouvement tonique existant ou occasionné dans les corps. Jamais certes aucune expérience de physique n'avait jusqu'ici démontré cette vérité d'une manière aussi victorieuse.

Mais ce qui, dans la pile de Volta, est plus admirable encore, c'est l'image qu'elle nous présente de la vie dans le règne végétal, et même dans le règne animal; dans l'un comme dans l'autre règne, en effet, n'est-ce pas toujours l'espèce et la somme du mouvement, dans la combinaison des solides et des fluides composant chaque être, qui développe et entretient en eux l'existence; et cette sève, dans les végétaux, qui, s'élevant et s'évaporant dans leurs filières, en étend les parties et parvient à en opérer tout le développement, n'est-elle pas la manifestation du phénomène observé dans la pile galvanique de Volta? Lorsque le soleil par l'ardeur de ses rayons tend à priver une plante de son humidité radicale, si avant son dessèchement complet vous l'arrosez, ne reprend-t-elle pas à l'instant sa fraîcheur avec une vigueur nouvelle? L'eau se décompose, l'oxygène s'élève

dans les branches, l'hydrogène descend aux racines; si vous noyez la plante, l'évaporation ne pouvant plus se faire à travers ses filières, vous la verrez périr encore.

Il en est de même, quoiqu'avec plus de variétés, dans le développement et la vie des corps du règne animal : c'est toujours de l'équilibre entre les solides et les liquides, que dépend leur conservation et leur existence.

Je n'étendrai pas plus loin mes observations sur le principe de la vie dans le règne animal et dans le règne végétal : c'est aux savans de toutes classes à en faire les applications aux objets de leurs sciences et de leurs études : ce qui seul entre dans le plan que je me suis tracé, et ce qui, je l'avoue, me fait un plaisir extrême, c'est de pouvoir offrir les expériences du galvanisme comme une nouvelle preuve des vérités, que le magnétisme animal m'avait fait entrevoir. Cela confirme bien l'opinion que j'avais, dès l'origine de cette dernière découverte, qu'il fallait pour qu'elle existât, que non-seulement elle eût des rapports directs avec toutes les sciences acquises, mais qu'elle servît encore à les rallier toutes, malgré la différence apparente de leur résultat, à un seul et unique principe, source de tous les phéno-

mènes de la nature et de tous les produits de nos humaines facultés.

CHAPITRE VIII.

De l'Aimant et des Sourciers.

SECTION PREMIÈRE.

De l'Aimant.

Ce que le somnambule magnétique Victor m'avait appris, il y a près de vingt-cinq ans, ce que long-temps avant beaucoup de physiciens avaient entrevu et présumé, et ce qu'en 1786 l'académie de Munich avait hautement proclamé, savoir qu'*il n'y a pas de fluide magnétique*, étant aujourd'hui complétement démontré et physiquement prouvé par les belles expériences du galvanisme, on peut, ce me semble, en conclure avec une sorte de certitude, que la cause des propriétés magnétiques de l'aimant dérive uniquement d'un mouvement tonique et intestin dans le fer, d'une nature à peu près semblable à celui reconnu exister dans la pile de Volta.

Quant à la tendance opiniâtre et constante du pôle attirant de l'aiguille de la boussole vers le nord, elle ne doit être attribuée qu'à l'at-

traction exercée sur elle par un pôle également attirant et nécessairement existant à cette extrémité du globe. On sait en effet que plus l'on s'avance vers le cercle arctique, et plus on y découvre des mines de fer très-abondantes en métal; celles de *Danemora* en Suède donnent, à l'extraction, soixante-quinze livres de fer sur un quintal de minerai, selon toutes apparences, et l'aiguille de la boussole en est la preuve, toute la capacité intérieure dans cette partie du globe est remplie de semblables mines, et probablement de beaucoup plus riches encore.

L'on s'étonnera sûrement beaucoup par la suite de ce que si long-temps l'on ait pu admettre l'existence d'un fluide, dans le courant duquel rien n'ait été entraîné, et qu'à l'aide des lumières de la chimie, aujourd'hui si perfectionnée, on n'ait pas classé plutôt le phénomène de la boussole dans la loi générale des attractions chimiques ou des affinités

SECTION II.

Des Sourciers.

Lorsqu'en 1785 et 1786, on opposait aux rapports de M. Touvenel sur l'existence des

sourciers la même incrédulité qu'aux effets du magnétisme animal, je cherchai les moyens de pouvoir fixer mon opinion sur ce phénomène annoncé, et ne fus pas long-tems sans me convaincre qu'il existait en effet des êtres susceptibles d'apercevoir, ou plutôt de ressentir des émotions à l'approche des fluides et des métaux, tant dans l'intérieur qu'à la surface de la terre. Bletton avait fourni la preuve de ce fait par un si grand nombre d'expériences, qu'il me semblait qu'on ne pouvait plus les contester.

Comme cependant M. Touvenel, en soupçonnant et en annonçant dès cette époque une électricité souterraine, n'en pouvait fournir d'autres preuves que la sensibilité du sourcier Bletton, aux émanations de tous les corps du règne minéral, les savans ne crurent pas plus à sa découverte qu'à celle de son confrère le docteur Mesmer, et cela devait être, car, d'après ses propres sensations, ou le témoignage que l'on rendra de celles d'un autre, on ne parviendra jamais à persuader un fait, pas plus qu'on ne réussirait d'après son sentiment à prouver l'existence d'une réalité.

Quoi qu'il en soit, le galvanisme, en prouvant aussi évidemment aujourd'hui les effluves électriques, qu'il anéantit victorieusement l'exis-

tence des courans d'un fluide soi-disant magnétique, confirme et justifie pleinement tout ce que M. Touvenel avait annoncé.

Quant à l'égard des sourciers et à l'idée que l'on en doit prendre, je pense qu'ils ne doivent être considérés que comme des individus malades, ou tout au moins dans un état de susceptibilité habituelle très-pénible à éprouver. Conçoit-on rien de plus désagréable en effet que de ne pouvoir faire un pas sans risquer d'avoir la fièvre ou de prendre des étourdissemens ?

La nature heureusement ne nous a point organisés de manière à ressentir de fâcheux effets des effluves électriques des corps sur lesquels nous marchons ou dont nous nous approchons; et aujourd'hui qu'une seule expérience de galvanisme en apprend plus que tous les tremblemens des sourciers, il est à désirer pour eux que, tout en profitant de leur infirmité, on s'occupe en même temps du moyen de les soulager et de les guérir.

CHAPITRE IX.

Des hommes qui, à différentes époques, ont eu la certitude de l'existence de l'agent moteur de la nature, et du principe de nos facultés.

J'AI déjà parlé de Pythagore; mais n'ayant plus ses idées aussi présentes à la mémoire que je les avais il y a vingt ans, je craindrais, en les citant, de les affaiblir ou de les dénaturer. J'engage mes lecteurs à se procurer le plaisir d'en prendre connaissance dans ce que ses disciples ou ses commentateurs nous ont transmis de ses opinions.

Celles de Platon ne sont pas moins recommandables et satisfaisantes.

Lorsque l'on réfléchit sur la sévérité des principes de toutes les sectes auxquelles les opinions de ces grands philosophes ont donné naissance, on ne peut s'empêcher d'en conclure qu'il fallait que la base sur laquelle elles étaient fondées, dérivât elle-même d'une source bien pure.

En effet, si l'on peut juger de la croyance des hommes (j'entends ceux qui se conduisent

conséquemment à leurs opinions), si, dis-je, on peut juger de leur croyance d'après leurs actes et leurs déterminations, quelle grande idée ne doit-on pas avoir de celle de ces deux sages, dont tous les préceptes et les enseignemens n'avaient pour but que d'amener les hommes à l'état de perfection dans lequel ils existaient eux-mêmes ?

Sans doute il dut se glisser parmi leurs disciples des erreurs et des exagérations, tant par les fausses conséquences tirées de leurs principes, que par les diverses interprétations qu'ils dûrent nécessairement en faire. Les épicuriens et les stoïciens en ont offert l'exemple. Quoique ces deux sectes s'honorassent également de provenir de l'école de Pythagore et de Platon, elles en différaient essentiellement par les applications erronées qu'elles faisaient de leur doctrine; les épicuriens, ne remontant qu'à l'action-principe de nos actes et de nos déterminations, ne voyaient, comme perfection, que l'équilibre à conserver dans l'économie de leur organisation; la sobriété et la tempérance n'étaient point pour eux des vertus, mais des obligations nécessaires à l'entretien de leur existence. Il en était de même de leur exactitude à remplir tous les devoirs so-

ciaux, tels que ceux de la probité, de la fidélité dans les engagemens, de la vérité dans les discours, etc. Comme ils étaient persuadés que les peines de l'âme affectent la santé, ils croyaient se les éviter par la pratique austère de toutes les vertus, et le précepte de ne faire jamais à autrui que ce que l'on voudrait qui fût fait à soi-même, n'était véritablement pour eux qu'une ordonnance de médecins : du reste, toutes les fois qu'en s'abandonnant à l'impulsion de leurs goûts et de leurs penchans, ils se pouvaient procurer des jouissances, sans nuire à celles des autres, pourvu que cela ne dérangeât pas l'équilibre de leur santé, ils croyaient en les goûtant obéir aux lois de la nature : leurs idées ne s'élevaient point au-delà.

Les stoïciens, au contraire, exagérant tous les principes de leurs fondateurs, ne faisaient consister la vertu que dans les privations et le détachement de toutes les choses et de tous les intérêts de la terre.

Pythagore et Platon, en admettant l'existence d'un premier principe, ou d'un dieu créateur et moteur de l'univers, n'en avaient tiré que la conséquence d'ennoblir toutes nos actions par l'amour et la reconnaissance.

Les stoïciens ne se contenant point dans ces bornes si judicieusement placées, imaginèrent se rapprocher davantage du premier principe, en concentrant exclusivement en lui toutes leurs affections. Les liens du sang, l'amitié, les devoirs sociaux, la nécessité de veiller à ses intérêts, de bien ordonner sa fortune, et de prendre soin de sa santé ; tous les sentimens naturels, leur paraissaient des faiblesses. Exagérant l'amour enfin, ils négligeaient la reconnaissance, car dès lors qu'ils croyaient tenir de Dieu la composition de leur être, il était de leur devoir de ne point diviser ce que, dans sa sagesse, il avait uni. Telle est et telle sera toujours la marche de l'esprit humain, toutes les fois qu'on ne bornera pas ses jouissances au sentiment de la vérité ; ne pouvant qu'être aperçue, c'est déjà s'en écarter que de la vouloir soumettre au raisonnement, et l'on ne s'écarte pas de la vérité, sans nécessairement prendre la route des erreurs, ou celle des exagérations.

Parmi les hommes les plus savans de l'antiquité après Pythagore et Platon, on doit citer Hippocrate, dont les préceptes manifestent éminemment les grandes lumières qui les lui dûrent dicter. Qu'il ait été de la secte des

stoïciens, ou des épicuriens, peu m'importe: ce que j'admire en lui, c'est le médecin qui, assuré de cette action première et sans cesse agissante en nous, part de cette vérité pour établir sa doctrine conservatrice de la santé des hommes. Lorsqu'avec la certitude acquise de la réalité du magnétisme animal, on lit les aphorismes d'Hippocrate, on serait tenté de croire qu'il en avait, ou vu, ou deviné tous les effets. Mais qu'avait-il besoin de les connaître, puisqu'il avait aperçu la source qui les produit? La preuve de la supériorité de ses connaissances et de la profondeur de ses pensées, est le respect, pour ainsi dire religieux, que ses successeurs dans tous les temps lui ont rendu, malgré les différens systêmes qui, depuis lui, ont pu s'élever, sur l'art de guérir: tant les conséquences d'une vérité ont de force sur l'esprit de ceux qui, désirant sincèrement la connaître, ne l'auraient pas même encore aperçue.

Si d'Athènes je passe à Rome, je vois le plus grand poète latin pénétré de l'existence de cette action principe, et toujours agissante en nous, dérivée elle-même d'un mouvement communiqué par l'intelligence suprême, dont le premier résultat en nous est la pensée, qui

nous la fait reconnaître, en même temps qu'elle devient principe de tous nos actes et de toutes nos déterminations.

Virgile n'était-il pas persuadé de cette grande vérité, lorsque, dans son Énéide, il traçait ces vers qui la renferment si énergiquement ?

Spiritus intus alit totamque infusa per artus,
Mens agitat molem et magno se corpore miscet.

Cicéron de même dit :

Jupiter est quodcumque vides, quocumque moveris.

Mais ce qui est la preuve la plus frappante d'une vérité, c'est lorsqu'indépendamment des positions, des intérêts, des opinions diverses, des dogmes religieux même, on s'accorde à la reconnaître et à la manifester presque dans les mêmes termes. Je crois bien que les premiers pères de l'église étaient un peu imbus des principes de la philosophie d'Aristote, au milieu de laquelle la religion chrétienne avoit pris naissance ; mais quand cela serait, il n'en résulterait pas moins que nous devons être persuadés qu'ils n'annonçaient que ce dont ils étaient convaincus.

Rapprochez donc ce que j'ai cité de Cicé-

ron, de ce qu'a dit saint Paul, et jugez vous-même.

Si l'un a dit :

Jupiter est quodcumque vides, quocumque moveris ;

Saint Paul a dit, en parlant de Dieu :

In ipso vivimus, movemur et sumus.

Ils avaient donc tous deux la même pensée ; tous deux avaient la certitude de l'action dans l'homme, dérivant d'un mouvement communiqué par le grand moteur de l'univers.

Je ne ferai point parade d'une érudition que je n'ai pas, en poussant plus loin sur cet objet mes citations. J'avais fait ces notes il y a long-temps, et les trouvant applicables à mon sujet, je ne les présente ici que comme l'appui que je crois le plus respectable de toutes les idées qu'a fait naître en moi la certitude d'une action magnétique dans l'homme. Heureux si ces étonnans effets, après tant d'erreurs et de fausses philosophies, nous peuvent conduire à des certitudes, que, sans ce moyen secondaire, les hommes les plus sages et les plus éclairés des temps anciens avaient acquises, tant sur l'existence d'un premier principe, que sur les dérivés de son *action* toute puissante !

CHAPITRE X.

De deux hommes les plus célèbres des temps modernes, Galilée et Descartes.

Lorsque, parmi les hommes célèbres des temps modernes, je distingue particulièrement Galilée et Descartes, je dois dire les motifs qui m'y déterminent.

J'observe d'abord qu'il est plusieurs moyens d'acquérir de la célébrité. Si j'avais à citer les hommes qui, par leurs faits éclatans ou par leurs écrits mémorables, se sont rendus véritablement célèbres, je feuilleterais l'histoire du monde, et, depuis l'origine des sociétés jusqu'à ce jour, je ne serais embarrassé que du choix à en faire, et de la place à leur assigner dans le tableau qui les comprendrait tous.

Le siècle de Louis XIV seul n'a imprimé de si grands souvenirs que par toutes les célébrités que son règne a fait éclore, et sur lesquelles, sans les effacer, la sienne a répandu tout l'éclat de son nom.

Mais il est une sorte de célébrité qui, en outre de l'admiration qu'elle inspire, a des titres particuliers à notre reconnaissance; je

veux parler de celle acquise par des bienfaits ou des enseignemens dont tous les hommes, indifféremment, peuvent jouir et profiter, sans même jamais savoir de quelle main ils les tiennent, et c'est sous ce point de vue que je considère Galilée et Descartes.

Avant que Galilée publiât ses observations sur notre système planétaire, il est de fait que l'on croyait généralement que la terre était immobile, et que le soleil tournait à l'entour d'elle; tous les hommes instruits, au milieu desquels il vivait, en étaient convaincus, et tous les calculs astronomiques devaient être basés sur cette supposition. Mais Galilée, frappé de la majestueuse simplicité du système que Copernic avait formé, et le trouvant d'accord avec des observations éparses des anciens, s'empara de la découverte, l'étendit et se la rendit propre, en lui donnant un degré de certitude dont, jusqu'à lui, elle n'avait pas paru susceptible.

Sa belle découverte des satellites de Jupiter vint compléter la démonstration du système qu'il avait adopté.

Le voilà donc bien persuadé que c'est la terre qui tourne, et non le soleil; mais, comment le faire croire à d'autres? quel sera l'homme

déjà célèbre par ses écrits, ou le corps savant qui, le premier, consentira seulement à l'entendre? Nos yeux, dûrent-ils tous dire d'abord, nous donnent seuls la preuve de l'absurdité de cette hypothèse. Heureusement Galilée était à la hauteur de toutes les sciences, et pouvait appuyer ses certitudes par toutes les preuves mathématiques. Peu à peu, donc, il dut parvenir à persuader les savans. Mais, que d'autres persécutions il avait encore à essuyer! Si, parmi les savans, il en est qui ne voient de réalité que dans les formes soumises à leur analyse ou à leur calcul, autrement dit dans la satisfaction de leur amour-propre; combien il en est qui, dans la religion, ne voient de même comme essentiel que les formes qui n'ont été établies que pour nous aider à la révérer! Galilée, non-seulement croyait en Dieu, puisque c'était cette croyance même qui l'avait conduit à la vérité. Il était, de plus, chrétien, et en pratiquait toutes les observances..... Mais il était dit dans l'Ecriture-Sainte que le soleil s'était arrêté; donc, Galilée, en annonçant qu'il restait toujours en place, était un impie qu'il fallait dévouer à l'anathême; il avait beau dire et affirmer qu'il révérait plus qu'un autre les saintes écritures;

que, s'il y était dit que le soleil se fut arrêté, cela n'avait sans doute été prononcé que comme une manière de peindre un phénomène non observé jusqu'alors dans le ciel; que, d'ailleurs, il n'est pas de texte qui, traduit d'une langue dans une autre dont le génie lui est entièrement opposé, ne finisse par se falsifier et se dénaturer. Tout cela était inutile; la lettre disait que Josué avait arrêté le soleil; il n'était plus permis d'en douter.

Je n'entrerai point dans les détails de tout ce que Galilée eut à souffrir, tant de la part des savans prévenus, que de celle des gens peu éclairés de son temps; il me suffit d'avoir prouvé que, parmi les hommes célèbres, il est un de ceux qui, par la promulgation qu'il a faite d'une vérité, s'est acquis le plus de titres à notre reconnaissance.

Descartes, arrivant dans le monde après Copernic et Galilée, dut nécessairement profiter des lumières que ces savans avaient répandues, tant sur la forme de notre globe, que sur le mécanisme de notre systême planétaire. Probablement l'étude des sciences, dites exactes, ne nuisait ni n'entravait point alors les émanations et le développement de la pensée; or, Descartes croyait, ce dont peu de personnes

alors ne doutaient, je veux dire à un premier principe, créateur et moteur de l'univers, et la satisfaction que lui procuraient ses résultats mathématiques ne l'en pouvait dissuader. Partant de cette conviction, son génie dut nécessairement en tirer des conséquences applicables aux objets de ses études et de ses méditations. Copernic et Galilée avaient fait un grand pas, en prouvant la rotation des planètes autour du soleil. Descartes, étendant plus loin sa pensée, conclut du mécanisme de notre système planétaire, la nécessité d'un semblable mécanisme parmi tous les globes répandus dans l'espace.

Mais quelles étaient les lois sous l'empire desquelles un ordre aussi admirable s'entretenait dans l'univers? Descartes ne doutait pas, d'après sa croyance en Dieu, qu'elles n'émanassent de lui; mais cette certitude qui, pour l'homme raisonnable et peu éclairé, n'a d'autre effet que de motiver son respect et son adoration, ne pouvait se borner, en Descartes, à ce sage et simple résultat. Lorsqu'il reconnaissait un auteur de la nature, il savait d'ailleurs que chercher à découvrir un de ses secrets, n'est qu'un hommage de plus à lui rendre, puisque ce n'est que par le plus précieux de ses dons,

par la pensée seule, que l'on peut y parvenir.

Une autre réflexion cependant dut encore ordonner ses recherches : si la pensée, dut-il dire, nous peut seule faire remonter à la reconnaissance du principe dont elle émane, il est également certain que tous ses résultats ne peuvent être que des sentimens. Or, dès que nous ne sommes point des êtres purement intellectuels, nous ne sommes point destinés sur la terre à n'exister que de contemplation. Dieu, en ordonnant la matière, et en en revêtant notre pensée, a donc voulu que nous rendissions utiles ses facultés au profit de notre existence ; les plus beaux et les plus sublimes résultats de notre organisation, en ce qu'elles tiennent de plus près à la pensée, sont sans contredit le raisonnement, la combinaison et l'ordre des idées.... Descartes dut donc rechercher si, parmi les sciences, dont il connaissait toutes les profondeurs, il n'en était pas quelques-unes qui pussent faciliter à son intelligence le moyen de se rendre raison du mécanisme de l'univers.

Les mathématiques sont bien certainement, parmi toutes les sciences, celles qui nous conduisent aux résultats les plus exacts. Descartes,

en les regardant comme le plus beau produit de nos facultés, dut donc chercher à s'en servir comme d'un échelon, qui, d'un effet si satisfaisant, le pourrait faire remonter à la cause qu'il désirait découvrir.

Arrêtons-nous ici, et par notre pensée essayons de juger nous-mêmes ce que dut être celle de Descartes, au moment où, pour s'expliquer une vérité qui n'était encore en lui qu'un sentiment, il resserra son intelligence dans les bornes étroites de ses calculs et de ses équations. Si, d'un côté, il voyait l'unité, principe de toutes ses opérations arithmétiques, de même il voyait toutes ses solutions géométriques dériver d'un point idéal sans forme et sans dimension.

Comment deux abstractions, saisissables seulement par la pensée, auraient-elles pu servir à lui donner l'explication des choses matérielles ? L'univers n'était pas une abstraction : tous les globes répandus dans l'espace étaient des objets réels et bien visibles : pour s'en démontrer le mécanisme, il lui était donc nécessaire d'établir ses opérations sur des bases qui fussent elles-mêmes réelles et bien palpables. Ainsi donc, il dut donner une acception à l'unité, et se rendre le point sensible, en le marquant sur le papier.

Mais qu'arriva-t-il alors, si, lorsqu'en divisant, comme en multipliant l'unité abstraite, sa pensée n'avait plus trouvé de bornes où pouvoir s'arrêter ? De même il voyait, qu'en si petite partie qu'on supposât réduite une chose quelconque, toujours il resterait un tout qui, nécessairement, aurait deux moitiés, tout comme, en la multipliant, on pourrait toujours y ajouter. De quelque côté qu'il tournât ses calculs, il n'apercevait donc que l'infini, et son intelligence allait pour ainsi dire s'y absorber.

Voyons si la géométrie lui offrira plus de ressources. Comme il en connaissait toutes les profondeurs, il en prisait nécessairement tous les résultats : mais ce point indivisible, et déjà dénaturé par l'image qui le représente, était une borne au-delà de laquelle il n'apercevait plus que la pensée qui l'a conçue.

C'est pourtant de ce point grossier qu'il faut partir pour en former la ligne, qui, dès lors qu'elle est sensible à nos sens, participe à toutes les imperfections de son origine. Le cercle de même, entouré d'une ligne, n'est que l'image d'une perfection qu'on ne peut réaliser. Pour qu'un cercle fût parfait, il faudrait qu'il n'eût point de limite ; et qu'est-ce qu'un cercle sans

bornes et sans limites, sinon l'immensité? C'est là ce qui rend la mesure exacte du cercle, autrement dit sa quadrature, impossible à trouver.

L'infini s'offrait sans cesse à lui, il embrassait pour ainsi dire toutes ses facultés, et devenait la conclusion de toutes ses opérations. Mais quelle satisfaction il dut éprouver, lorsqu'en avançant dans ses recherches, il arriva, par l'ellipse et la parabole, au dernier résultat des profondeurs de la géométrie, à l'hyperbole, qui nous présente l'infini dans l'image de deux lignes qui, se rapprochant sans cesse, se prolongent indéfiniment, sans pouvoir jamais se confondre! Quelle lumière pour un être qui, comme Descartes, cherchait si sincèrement la vérité! Il n'avait fait que sentir et apercevoir l'infini! au moyen de la science la plus transcendante, il parvint à se le démontrer : *Il n'y a ni commencement ni fin, l'univers est éternel; son espace est l'immensité. Avec l'infini, qui n'a point de bornes, le vide qui en supposerait ne saurait exister.* Telles sont les conclusions dont son esprit dut acquérir la certitude.

Fort de les avoir obtenues, je le vois s'empresser d'en faire l'application à l'ordre de l'u-

nivers. Etant sans bornes, et la matière en remplissant l'immensité, dès qu'il y avait du mouvement dans notre systême planétaire, il y en avait sûrement dans la matière universelle. Mais comment, dans une matière sans limites et sans discontinuité, peut-il y avoir du mouvement qui suppose des intervalles et des déplacemens?... Ici nul raisonnement, nulle démonstration appliquée à des objets sensibles, ne peuvent aider l'intelligence à se l'expliquer: *cela est, parce que cela est.* Il y a nécessairement une âme du monde, et cette âme est le mouvement dans la matière infinie. Mais le mouvement n'est qu'un effet, il n'existerait pas s'il n'avait été communiqué; au-dessus de cette âme du monde, de ce mouvement, principe de toutes les facultés de la matière agissante et agitée, il y a donc une cause première de ce mouvement, et cette cause est Dieu, embrassant tout, et présent partout.

Quel repos dut succéder, dans l'esprit de Descartes, à toutes les agitations que ses profondes recherches y avaient long-temps entretenues! La nécessité d'un Dieu, principe et moteur de l'univers, qu'il n'avait fait que sentir et apercevoir, ses démonstrations mathématiques venaient de le lui prouver.

Si Descartes se fût arrêté à ce sublime aperçu; de ce qu'il lui était démontré que le mouvement est imprimé à la matière, il n'en eût tiré que la conclusion simple, que toute espèce de résultat, dans la matière, ne pouvait être que des effets de ce mouvement communiqué par le principe moteur de tout, et, laissant les hommes sur le chemin de la vérité, il leur eût laissé la douce tâche d'en appliquer les conséquences à tous les effets apparens de la matière. Mais Descartes voulut pénétrer ce que Dieu ne lui avait point manifesté, et dès ce moment il tomba dans l'erreur, fruit toujours résultant de notre présomption à vouloir nous expliquer les œuvres de la Toute-puissance. Le mouvement imprimé à la matière était une vérité. La création des germes, le principe des choses visibles et la cause de toutes les formes, dès lors qu'on ne peut que les imaginer, sont nécessairement des erreurs. Descartes, en voulant expliquer le mystère de la création, s'éloigna donc de la vérité, et ses atômes, ses courans, ses tourbillons ne furent qu'un système attaquable sur tous les points, et qui, après avoir occupé quelque temps les esprits, finit par se réunir et se confondre avec toutes les illusions qui

l'avaient précédé. Mais si, par ses imaginaires atômes et ses probables tourbillons, Descartes a payé son tribut de présomption à l'humanité, il n'en est pas moins un de ses bienfaiteurs par la vérité qu'il a su découvrir, et dont la lumière nous a conduits non-seulement à apercevoir, mais à la certitude démontrée d'un principe créateur du monde et unique moteur du mouvement qui entretient son existence et sa durée.

CHAPITRE XI.

De Newton.

Si, parmi les hommes célèbres des temps modernes, la prééminenee est due à celui dont le génie a imprimé le plus de traces, et dont les travaux ont obtenu le plus d'admiration, c'est sans contredit à Newton qu'on doit l'accorder.

Les atômes et les tourbillons de Descartes ayant, pour ainsi dire, voilé les vérités qu'il avait annoncées, le monde savant ne s'occupait plus qu'à réfuter ses systêmes, ou à en imaginer d'autres qui lui pussent être substitués. Ses sublimes aperçus sur le mouve-

ment imprimé à la matière, éclairaient bien encore tous les esprits ; mais, ainsi qu'il arrive de tout texte quelconque, dont on finit toujours par dénaturer plus ou moins l'esprit par les interprétations diverses que l'on en fait ; chacun avait tiré, de ses enseignemens, des conséquences analogues à ses préliminaires opinions ; la plus dangereuse, en ce qu'elle éloignait le plus de la vérité, avait été de conclure de la reconnaissance du mouvement dans la matière, que la matière elle-même était à la fois moteur et créateur de tous ses effets.

Le philosophisme, autrement dit l'esprit d'erreur, opposé en tout à la philosophie, qui est l'esprit de vérité, commençait dès lors à s'élever dans les écoles des sciences ; une métaphysique erronée, dont les résultats étaient aussi incohérens que les imaginations qui les enfantaient, venait siéger dans leur enceinte ; influencée et dirigée par le philosophisme, son but était la destruction de toutes les bases que l'ancienne et vraie philosophie avait posées pour le bonheur des hommes et la noble fin de leurs actions. Trouvant et devant donc trouver des contradicteurs parmi tous ceux qui, par état ou par conviction, défendaient ou soutenaient ce qu'avec tant d'éclat on voulait atta-

quer, les obscurités métaphysiques d'une part, et les controverses théologiques de l'autre, établirent une guerre d'opinions qu'aucune raison humaine ne pouvait terminer. Malheureusement toutes les passions trouvant leur satisfaction dans les opinions du philosophisme, tandis qu'au contraire les opinions religieuses ne tendaient qu'à les maintenir et à les régler, la lutte entr'elles était inégale, non que celles-ci pussent être vaincues, mais les premières devaient nécessairement s'attirer plus d'auxiliaires.

Si la diversité d'opinions ne fût venue que d'un désir sincère de connaître ou de soutenir la vérité, se maintenant mutuellement dans de justes bornes, on ne s'en fût pas au moins éloigné; mais bientôt les erreurs dans un parti, les exagérations dans l'autre, devinrent telles, qu'il n'y eut plus entr'eux que du désordre et de la confusion. Si les unes rejetaient toute espèce de formes, les autres y attachaient trop de prix. Sous d'autres acceptions enfin, l'on vit renaître les sectes des épicuriens, et des stoïciens : tant il est vrai que les hommes, en s'écartant de la vérité, ne peuvent que reproduire les mêmes catastrophes et les mêmes événemens.

C'est alors que parut l'ingénieux et indifférent Bayle, qui, mettant tout en question, laissa tout en probabilité. Après lui vint *Spinosa*, qui, doutant de tout, ébranla les fondemens de tout; et *Hobbes* enfin, qui nia tout, fut au moment d'amener les hommes à la stérile jouissance de ne plus croire à aucune réalité. Mais, ainsi que dans les orages politiques où, après s'être écarté des limites, principe de toute association, on en est venu à l'oubli de tous devoirs, à la confusion de toutes les idées et à toutes les horreurs d'une sanglante anarchie, le besoin de l'ordre fait recevoir comme un bienfait du ciel, celui qui, s'emparant du gouvernement, veut bien se charger d'en rétablir tous les ressorts; de même, après les luttes scandaleuses d'opinions que l'erreur et l'exagération font éclore, on sent le besoin de se rallier à celle offerte par un homme célèbre qui, ostensiblement, n'en a manifesté d'avance aucune.

Newton tenant par sentiment, autant que par conviction, à la philosophie de Descartes, était en même temps révéré des savans comme le plus grand physicien de son siècle. Personne ne pouvait donc mieux que lui rallier tous les partis; et c'est en effet ce qui arriva

lorsqu'il publia son systême de l'attraction.

Je ne me hasarderai pas à scruter toutes les profondeurs d'une aussi sublime conception; je me borne à l'admirer, ainsi que le grand génie qui l'a produite. Mais s'il n'appartient qu'à peu d'hommes d'oser pénétrer dans le sanctuaire des sciences, il appartient à tous, non-seulement de jouir des fruits qu'ils en rapportent, mais d'apprécier leur mérite d'après l'utilité qu'ils en retirent.

Voyons donc quels ont été et quels sont les résultats encore existans de l'adoption générale de ce que l'on appelle le *Systême de Newton*.

Pour mettre de l'ordre dans cet examen, je veux commencer par me faire une idée juste de ce qu'étaient, avant la publication du systême de l'attraction, les opinions et la croyance de son auteur sur tout ce qu'avaient découvert ou enseigné les hommes célèbres qui l'avaient précédé.

D'abord, il avait dû adopter tout ce qui était reconnu incontestablement vrai avant lui, tel que la pesanteur spécifique ou la gravitation des corps. Les belles expériences de Toricelli ayant prouvé qu'une colonne d'air faisait équilibre à vingt-huit pouces environ de mercure,

son esprit conséquent en avait déjà probablement conclu que, puisque l'air était pesant, il n'était point un élément. Comme il y avait eu de tous les temps des corps durs, des corps mous et des corps élastiques, Newton était fort au fait de toutes les diverses explications que l'on avait faites des effets respectifs de tous les corps entr'eux. On savait encore, avant lui, que tout ce qui était liquide était composé de parties évaporables et incohérentes entr'elles, tandis que tout ce qui était solide et avait forme, était composé de parties adhérentes entr'elles, autrement dit, dans un état de cohésion.

Enrichi des découvertes de Copernic, de Galilée et de Descartes, Newton savait encore, avec tout le monde, que la terre était à peu près ronde, et que toutes les planètes de l'univers tournaient à l'entour d'un soleil, centre commun de leur système. Il était convaincu, de même, que le mouvement était imprimé à la matière.

Toutes ces connaissances étaient bien certainement acquises avant Newton, et tous les savans de la terre en étaient en possession; mais ce qu'aucun d'eux ni lui-même ne savaient pas, c'est pourquoi et comment tous ces effets

avaient lieu et par quelles lois ils étaient ordonnés.

Arrêtons-nous encore ici, et voyons si en effet Newton ne savait rien de plus que les savans ses contemporains, ou pour mieux m'exprimer, s'il ne s'était pas persuadé d'autres réalités; car c'est lorsque l'on connaît la façon de penser d'un grand homme, que l'on juge plus sainement de l'esprit de ses œuvres et de ses écrits.

Oui, certainement, et nous n'en pouvons douter, puisqu'il nous en a sans cesse assuré lui-même : Newton croyait encore avec Descartes, que non-seulement le mouvement était devenu inhérent à la matière, mais que ce mouvement lui avait été nécessairement communiqué par un principe d'action supérieur à la matière, donc immatériel, et dont par conséquent les intentions et les desseins ne pouvaient jamais être aperçus par l'intelligence humaine.

Avec la certitude de l'infini, Newton ne pouvait assigner de borne à rien dans l'univers, et, comme le vide en eût supposé, il était donc, ainsi que Descartes, intimement convaincu que tout était plein dans l'immensité.

Assuré sur cette base que la philosophie de

Newton était la même que celle de Descartes, entrons à présent dans l'examen de son système.

Dès le moment que je le vois revenir à fixer ses pensées dans les bornes de ses calculs et de ses opérations mathématiques, je ne dois plus le considérer que comme un mathématicien qui, plus habile et plus profond que ses contemporains, cherche et va trouver dans les ressources de son génie les moyens de satisfaire leur curiosité.

L'observation qu'il avait faite de la rotation de la terre et des planètes autour du soleil, lui avait fait conclure probablement dans son intelligence, que dès lors qu'elles roulaient toujours en se tenant à peu près à même distance du soleil, il fallait nécessairement qu'elles fussent soumises à deux forces, dont l'une les poussait en ligne droite, tandis que l'autre les retenait par les lois de la pesanteur ou de la gravitation. Mais ce n'était là qu'un aperçu, et pour un géomètre, un aperçu n'est rien, s'il ne peut le soumettre à ses calculs. Or, comment dans le plein absolu, où le déplacement est impossible, admettre des compositions et décompositions de forces qui ne sauraient y exister ?

C'est alors que Newton dut se ressouvenir que, pour obtenir la mesure de la moindre surface, il avait fallu que les hommes fussent partis de la supposition d'un point invisible, et par conséquent sans dimensions. Son génie alors lui dut probablement inspirer la pensée que, pour calculer les effets dans la matière en mouvement, il fallait de même qu'il supposât un vide relatif ou imaginaire, car l'homme enfin ne peut agir qu'avec les moyens bornés qui lui ont été assignés dans l'ordre général de l'univers.

Une fois le vide supposé, Newton ne trouva plus d'obstacles; bientôt, à l'aide de ses calculs appliqués, tant à l'égard des surfaces que de la masse et de la vîtesse des planètes, il découvrit qu'on pouvait en effet annoncer presque juste leur retour au point d'où elles étaient parties. Rien jamais en physique et en mathématiques n'avait égalé la sublimité d'une pareille découverte. Il la proposa, la publia, et à cette loi combinée de la force de projection et de celle de la gravitation, il donna le nom générique *d'attraction*, et cette loi que Kepler avait entrevue lorsqu'il donna sa belle théorie du mouvement des corps célestes, se trouva donner les résultats les plus satisfaisans.

Comment alors ne pas couronner d'une gloire immortelle le génie transcendant qui, après avoir pour ainsi dire surpris la nature sur le fait, donnait aux hommes le moyen d'en calculer les principaux ressorts?

Voyons à présent, d'après les diverses interprétations qui en furent faites, quels ont été les résultats de cette grande découverte.

Si, d'une part, des hommes de génie, guidés par l'esprit de vérité, tels que Leibnitz, Euler, Pascal et Mallebranche, ne considérèrent l'attraction que comme une hypothèse, tous les sectateurs de la matière l'adoptèrent comme une réalité. Le vide que Newton n'avait fait que supposer, fut regardé par eux comme existant réellement dans une matière finie, et bientôt enfin, l'œuvre de l'homme le plus croyant à un principe immatériel, créateur et moteur de l'univers, et qui aurait dû le plus servir à le prouver, entièrement dénaturé par ceux qui ne reconnaissaient rien au-dessus de la matière, devint le texte d'après lequel ils appuyaient leurs erreurs.

Le système de l'attraction, qui aurait dû rallier tous les esprits, fit donc renaître entr'eux plus de divisions qu'il n'y en avait eu précédemment; quoique chaque parti s'appuyât

également de l'autorité de Newton, ils différaient entièrement d'opinions; l'un soutenait sa philosophie, l'autre ne voulait adopter que son systême : c'était, enfin, le déisme et le matérialisme en guerre ouverte l'un contre l'autre. La fin du dix-septième siècle et tout le dix-huitième n'ont que trop présenté le spectacle de ces scandaleuses divisions, dont le terme a été l'entière destruction des liens sociaux, dont elles avaient depuis long-tems sapé toutes les bases.

Toutefois, et sans que la gloire de Newton en puisse recevoir la moindre atteinte, il est de fait que la lutte que son systême a fait naître entre les savans et les philosophes, a arrêté et dut arrêter, tout le temps qu'elle a duré, la marche des sciences et les progrès que, sans elle, elles eussent nécessairement acquises.

Je crois, et suis même bien persuadé que les hommes instruits d'aujourd'hui, rendus aux paisibles jouissances de leurs facultés intellectuelles, n'admettent plus de vertus occultes dans la matière, et que de même que la densité, l'élasticité, ils ne considèrent l'attraction que comme une propriété imaginaire dont on est obligé de supposer la réalité pour arriver le plus approximativement possible au

calcul des effets du mouvement universellement communiqué à tous les corps. Mais dès lors qu'ils pensent ainsi, pourquoi ne pas ostensiblement le dire ? quel plus bel hommage les savans peuvent-ils rendre à l'immortel Newton, que d'interpréter son système d'après l'esprit qui le lui a fait composer ?

Une réflexion me vient cependant : si leur silence, à cet égard, était motivé par un esprit de prévoyance et de sagesse, si leur peu d'empressement à publier une telle vérité ne venait que de la juste crainte des fausses conséquences que les hommes peu aptes à la recevoir en pourraient tirer, loin de les blâmer, il faudrait les en louer au contraire. En effet, les opinions adoptées par l'ignorance, aussi passagères que l'aveuglement ou l'opiniâtreté qui les soutiennent, finissent toujours par céder à l'empire des lumières et de la saine philosophie, tandis que les interprétations diverses d'une vérité mal conçue, soutenues par l'amour-propre, ne se rectifieraient même pas, je crois, par l'autorité de celui-là même qui, le premier, serait venu l'annoncer.

Sans prétendre donc m'ingérer à donner mon avis ni le moindre conseil sur un objet aussi important, je vais me resserrer dans les

limites que je me suis tracées, et dont, malgré les incursions que je me suis permises, je ne crois pas m'être trop écarté.

Indépendamment de tout système et de toute opinion quelconque, il est de fait qu'il y a du mouvement dans la matière, et que l'homme, en recevant l'existence, a reçu l'impulsion de ce mouvement. Il est de même reconnu que l'homme a la possibilité de communiquer l'action de son existence par ses actes et ses paroles. Ce qui n'est pas encore admis, c'est la puissance qu'il a de pouvoir diriger cette même action sur le principe vital de ses semblables. Cette propriété, dans l'homme, annoncée par M. Mesmer, m'a été prouvée par ses effets, et comme on ne peut autrement la reconnaître, je vais dire comment et par quels moyens on peut, ainsi que j'y suis parvenu, acquérir la certitude de sa réalité.

CHAPITRE XII.

De la seule manière de se convaincre de la réalité d'une action magnétique dans l'homme. Etablissement de la société dite harmonique *de Strasbourg.*

L'OBSERVATION que j'avais faite du peu de succès qu'avaient retiré des cours de M. Mesmer tous ceux qui, comme moi, s'étaient empressés de les suivre, m'avait fait faire une réflexion dont ma propre expérience ensuite m'a prouvé la justesse; c'est qu'avant de songer à donner l'explication d'une chose, il faut d'avance s'assurer si ceux qui vous écoutent, sont aussi persuadés de l'existence de cette chose, que vous pouvez l'être vous-même. Comment M. Mesmer, par des raisonnemens, pouvait-il espérer de faire croire à ses élèves la réalité d'un phénomène de la nature qu'ils n'avaient pas aperçu? MM. Sicard et Haüy, avec tout leur génie et leur admirable talent, ont-ils jamais pu parvenir à procurer, l'un aux sourds-muets, l'idée juste des sons, l'autre aux aveugles-nés, celle de la lumière?

Il est une autre observation particulière au

magnétisme animal ; c'est, qu'étant le ressort d'une faculté dans l'homme, ce n'est qu'en faisant soi-même usage de cette faculté qu'on peut le reconnaître, ou en voyant inopinément ses effets se manifester sur des êtres à la foi desquels on puisse aveuglément se confier.

Tous les effets que produisait M. Mesmer étaient bien réels, sans doute, mais observés par le doute, et jugés par la prévention, ils ne pouvaient être admis comme des réalités.

Mais c'est après avoir acquis par moi-même la conviction de l'existence du magnétisme animal, que j'ai senti bien plus fortement encore l'impossibilité de la faire partager à d'autres. Le tableau que j'ai tracé du peu de succès des expériences et des faits qu'avait offerts à tout Paris le somnambulisme de la fille Magdeleine, ne peut donner qu'une faible idée des mortifications que la méfiance et la prévention m'avaient constamment fait éprouver. L'estime et l'amitié n'étaient même pas des préservatifs aux doutes élevés contre ma raison et ma bonne foi.

Telle était ma défavorable et pénible position dans le monde, lorsqu'au moment d'aller

rejoindre mon régiment à Strasbourg, en mai 1785, je reçus une lettre de M. le comte de Lutzelbourg, qui, au nom d'une société dont je faisais partie, me témoignait le désir qu'elle avait, non-seulement d'être instruite par moi des principes du magnétisme animal, mais encore d'observer les effets que j'annonçais en avoir obtenus.

On doit se rappeler l'espèce d'effervescence qu'il y avait alors dans les esprits, à l'occasion des différens systêmes métaphysiques qui, annoncés comme devant conduire les hommes à la connaissance de choses fort extraordinaires, avaient rendus très-célèbres les noms de leurs inventeurs. Les sociétés franc-maçonnes d'Allemagne et de Suède s'étaient ralliées à *Swedenborg*; à Rome et à Paris, *Cagliostro* avait fait de nombreux prosélytes; il y avait une société de *Martinistes* à Lyon. M. Mesmer, au milieu de ces grands personnages, ne paraissait que comme un prophète du deuxième ordre, puisque toute sa doctrine n'avait d'autres résultats que la guérison des malades. Mais les phénomènes du somnambulisme magnétique avaient piqué la curiosité, et désirant les connaître, MM. les franc-maçons de Strasbourg me faisaient assurer que, si j'agréais de

satisfaire à leur demande, ils suspendraient, jusqu'à mon arrivée, toute espèce de recherche sur des objets d'un autre genre.

Enchanté d'une occasion de rapprochement plus intime avec une société dont j'avais, en tout temps, reçu des témoignages flatteurs d'intérêt et d'affection, je m'empressai d'accéder à ses désirs, et, muni des pouvoirs que m'en avait donnés M. Mesmer, je partis pour aller, avec tout le zèle possible, remplir à Strasbourg, les fonctions de mon apostolat.

Dès le premier jour de mon arrivée, je vis quelques-uns des membres de la société, au milieu de laquelle j'étais attendu, et je les priai d'inviter tous les autres à un rendez-vous, le lendemain, chez l'un d'entr'eux, où je me trouverais à l'heure indiquée. Ils y vinrent au nombre de quinze ou seize. Une fois réunis, je leur tins à peu près ce discours :

Je suis intimement persuadé, Messieurs, de l'existence du magnétisme animal, et ce sera une satisfaction bien grande pour moi de pouvoir vous en convaincre également; mais avant d'entrer en aucune explication avec vous sur la doctrine de M. Mesmer, et sur tout ce que mon expérience m'a appris, tant à l'égard de l'agent-principe magnétique, que sur la ma-

nière d'en faire usage, je vous demande de remplir à mon égard une condition à laquelle ceux qui ne voudront pas souscrire ne seront point admis, par moi, aux instructions que vous m'avez jugé capable de vous donner. Un consentement presqu'unanime s'étant manifesté, je continuai ainsi : Cette condition préparatoire, et que j'exige, permettez-moi de vous le dire, impérieusement de vous, Messieurs, c'est de croire très-fermement, d'avance, à la réalité des effets dont je vous promets d'essayer ensuite de vous expliquer la cause. On doit bien juger l'étonnement que produisit cette annonce. Comment, me dirent quelques-uns d'entr'eux, vous exigeriez de nous un acte préliminaire de foi sur une chose dont nous n'avons nulle idée ? Non, Messieurs, répliquai-je, je ne vous demande point de croire en moi, mais en vous, et qu'après vous être mis en garde contre toutes les illusions de vos sens et de votre imagination, vous ne vous en rapportiez ensuite qu'à votre propre jugement.

Comme ils s'attendaient tous à ce que je commencerais à leur communiquer sur-le-champ les cahiers de M. Mesmer (ce que j'avais bien résolu de ne pas faire), il y en eut

plusieurs qui trouvèrent une sorte de mysticité dans ma conduite. Rendez-nous compte, me dirent-ils, de ce qu'on vous a appris; ajoutez-y ensuite ce que vous savez, nous ne vous en demandons pas davantage; ce sera à nous à voir après, si nous voulons croire ou ne pas croire ce que vous nous direz. Non, Messieurs, non, leur répliquai-je, je n'ai ni les connaissances physiques et médicales de M. le docteur Mesmer, ni l'éloquence entraînante et persuasive de Messieurs Bergasse et d'Esprémesnil; lorsque ces trois hommes célèbres n'ont pu persuader leurs auditeurs de la vérité du magnétisme animal, je n'aurai pas la folle présomption de m'en croire plus capable qu'eux. La certitude d'un phénomène de la nature a toujours précédé le désir d'en connaître la cause : on ne peut être curieux de savoir l'explication d'une chose à la réalité de laquelle on ne croit pas : les effets du magnétisme animal, Messieurs, dès lors qu'ils ne vous sont pas connus, sont absolument, pour vous, comme s'ils n'existaient pas; vous ne pourriez donc regarder l'explication que je vous en ferais, que comme le développement d'une illusion, que bien certainement vous ne partageriez pas. J'ai trop de désir de

vous amener à reconnaître la vérité dont je suis persuadé, pour ne pas écarter tous les obstacles qui pourraient vous empêcher de l'apercevoir.

Une fois d'accord sur la nécessité de se persuader de la réalité des effets du magnétisme animal avant d'en recevoir aucune explication, il ne fut plus question que des moyens à prendre pour les opérer; mais comme en agissant isolément, je n'aurais pu que renouveler les scènes de doutes et d'étonnement infructueux que m'avaient offertes mes précédentes expériences, je fis à ces Messieurs l'offre de six semaines de mon temps, pendant lequel je m'engageais à rester tous les matins chez moi pour y attendre les malades qu'ils m'ameneraient; qu'il m'était fort égal de quel âge ou de quel sexe ils seraient, ainsi que de la maladie dont ils seraient atteints; mais que pour éviter toute espèce de suspicion à leur égard, il fallait que quelques-uns d'entr'eux se rendissent tous les jours chez moi avant l'ouverture de la séance, pour en voir le commencement, et n'en sortissent qu'après le départ des malades, de telle sorte enfin que jamais je ne me trouvasse seul avec aucun d'eux. Il est impossible, leur ajoutai-je, que, sur quinze ou vingt individus, il ne s'en trouve

pas au moins sept ou huit susceptibles de manifester tous les effets de l'action magnétique. Ce sera alors à vous, Messieurs, à vous convaincre de leur réalité ; lorsque vous m'assurerez que vous n'en doutez plus, non-seulement alors je vous donnerai toutes les communications que vous pouvez désirer, mais je vous promets de plus, de vous indiquer les moyens de répéter vous-mêmes tout ce que vous m'aurez vu opérer.

Cet accord fait entre nous, il fut arrêté que chacun chercherait à se procurer un sujet d'expérience, et quelques jours après, ayant su qu'on pouvait en rassembler un certain nombre, j'ouvris mon traitement à tous ceux qui s'y vinrent présenter. Tout s'y passa ainsi que je l'avais prévu. Dès le premier jour, plusieurs malades ressentirent des impressions de mon action magnétique, et quatre ou cinq séances ne s'écoulèrent pas sans que plusieurs d'entr'eux devinssent somnambules magnétiques. Tant par considération pour les malades que je ne voulais pas déranger de l'attention qu'ils devaient donner à leurs maux, que pour ne pas exciter une surprise trop prématurée parmi tous mes observateurs, je ne les soumettais que graduellement à toutes les expériences

dont ils étaient susceptibles: parler de leur état, rendre compte de ce qu'ils éprouvaient, et de la cause de leurs maux, fut ce que je commençai d'abord à leur demander. Il fallait s'assurer s'il était vrai qu'ils ne se ressouvenaient pas, étant éveillés, de ce qu'ils avaient dit en somnambulisme; c'en était assez pour la première fois. Comme, parmi tous mes endormis (car il n'y avait que des hommes), j'en avais distingué deux plus mobiles que les autres, je les soumis ensuite aux épreuves qui devaient leur faire manifester très-passivement tous les phénomènes du magnétisme et de l'électricité. Chacun des assistans, en imitant ce qu'il me voyait faire, acquérait peu à peu la certitude de ces étonnans effets; mais ce qui acheva de les convaincre, fut la vérification qu'ils firent de l'accomplissement, à l'heure et à la minute, de tout ce que ces somnambules, quatre et huit jours quelquefois d'avance, avaient annoncé leur devoir arriver. Comme je m'étais imposé la loi de n'en aller voir aucun chez eux, je n'étais informé de ces résultats que par le rapport qui s'en faisait, le lendemain, à l'assemblée.

Un mois ne s'écoula pas sans que ceux qui avaient observé avec le soin et l'assiduité néces-

saires, tous les effets qui s'étaient opérés, ne vinssent m'assurer qu'ils étaient intimement convaincus de leur réalité. S'il en est ainsi, leur dis-je, nous pouvons, dès ce soir, commencer nos explications, cela ne nous empêchera pas de continuer, tous les matins, nos soins à nos malades; car, ayant commencé à les traiter, notre devoir est de les guérir, et je dois vous prévenir que la cure d'un somnambule magnétique n'est complétement effectuée, que lorsqu'après s'être réveillé de lui-même, son magnétiseur ne peut plus le rendormir.

A chacun de mes auditeurs, en particulier, j'aurais certainement pu donner, en peu de mots, la connaissance, tant de leur faculté magnétique, que de la manière d'en faire usage; mais ce qui, prononcé confidentiellement, persuade souvent un être isolé, n'obtient presque jamais le même succès sur une assemblée nombreuse. Cet appareil de leçons, d'ailleurs, et le développement des divers systêmes que je m'étais engagé à faire, ne me semblaient qu'un moyen de plus de disposer les esprits à reconnaître et à admettre la vérité si simple que j'avais à leur présenter.

Comme le magnétisme animal est une dé-

couverte dont toutes les sciences pourront probablement retirer quelqu'avantage, je crois qu'on ne sera pas fâché de savoir comment, dans l'origine, il a été conçu et expliqué. C'est ce motif qui va me faire entrer dans tous les détails de l'instruction que je crus alors devoir donner à la société de Strasbourg.

Je commençai mon cours, selon qu'il est d'usage, par un discours d'ouverture, après lequel j'entrai en matière sur le système de M. Mesmer. Je vais en donner un aperçu, tel que mes notes m'en rappelleront le souvenir.

PREMIÈRE SÉANCE.

Formation de l'Univers.

Il existe une matière première élémentaire, impénétrable.

Le mouvement a été primordialement imprimé à cette matière.

La fluidité donne l'idée de la matière en mouvement.

La compactibilité donne celle de la matière en repos.

Ces deux états ne sont que relatifs, car la matière, sous quelque forme qu'elle soit,

jouit d'un mouvement intestin, dérivé du mouvement primordialement imprimé.

La cause première du mouvement, est Dieu.

La matière élémentaire peut être considérée, comme est l'unité par rapport aux nombres arithmétiques ; elle peut donc s'assembler et se combiner.

Les corps déjà combinés peuvent être pris ensuite pour des unités ; par exemple, des *binômes*, des *ternes*, des *quaternes*, etc. Les corps composés de binômes ne seront pas les mêmes que ceux composés de ternes, ainsi de suite. Les parties constitutives de l'eau ne sont donc pas les mêmes que celles du fer, par la raison que les premiers agrégats ne sont pas les mêmes.

La figure extérieure des corps est formée par un repos relatif de matière, entouré de même matière en mouvement. Si tout était en mouvement, il n'y aurait pas d'agrégation, et dès lors point de corps.

Tous les corps jouissent de quelque propriété ; ils sont tous organiques : les uns ont pour propriété la dureté, d'autres l'élasticité, d'autres la diaphanéité, etc.

Lorsqu'ils jouissent de la propriété de se reproduire, on les appelle *moules*.

L'on a une idée des lieux et de l'espace, par les rapports divers que les parties de la matière ont entr'elles.

Quand cette matière change de lieu, on a l'idée du mouvement. Dans tout mouvement de la matière, on considère trois choses : 1°. la direction ou le changement de lieu ; 2°. la célérité ; 3°. le ton, qui est le mouvement intestin dont la matière élémentaire était imprégnée avant l'agrégation.

Ce mouvement se modifie suivant les corps dans lesquels il passe ; dans un tuyau d'orgue il propage un son ; dans une cloche, de même. Toutes les directions tendent ou à rapprocher ou à éloigner les parties de la matière. Lorsque le rapprochement se fait, il s'ensuit la combinaison ; au contraire, de l'éloignement des parties, naît la dissolution.

La fluidité parfaite est, lorsque les parties de la matière sont insensibles à la combinaison ou à la dissolution. A mesure que cette indifférence cesse, il s'ensuit la combinaison ou la dissolution.

Tout est plein, nous ne pouvons pas conce-

voir l'idée de rien. La matière élémentaire a donc toujours été ; elle est impénétrable. Donc le premier mouvement ou la première impulsion donnée à cette matière, a été la cause des agrégations diverses ; et dans toute la nature, la matière, une fois mue, conserve toujours le degré de mouvement qui lui a été donné primordialement.

Mais les diverses agrégations munies de sommes de mouvement différentes, ont dû produire des combinaisons de formes à l'infini, d'où dérive la diversité infinie des corps de la nature.

Une quantité de matière élémentaire, mue dans une direction quelconque, s'appelle *courant*.

Les interstices entre les molécules agrégées dont les corps se composent, et dans lesquelles les courans se divisent, forment les pores ou les filières.

L'accélération du mouvement est en raison du rétrécissement des filières.

Tout corps, dans un courant, obéit à son impulsion. S'il est mu dans deux courans, il obéit au plus fort.

La cause de l'attraction des corps est dans

les courans qui pénètrent les corps. Ils donnent l'exemple du bateau qui va de Paris à Sèvres; il n'est point attiré par Sèvres, il n'est point repoussé par Paris, mais il suit la direction du courant qui le domine.

Ainsi, entre le fer et l'aimant, il s'opère une attraction, parce que les courans qui pénètrent ces corps, tendent à les porter l'un vers l'autre.

Dans presque tous les autres corps de la nature, on ne découvre, pour ainsi dire, aucune attraction; cela vient de ce que les filières de mouvement sortent confusément, et n'ont pas plus de tendance à se combiner avec les corps qu'on leur oppose, qu'avec la matière environnante. Mais, entre le fer et l'aimant, les filières suivent la même direction, et le courant, sortant de l'un, est momentanément remplacé par le courant de l'autre.

DEUXIÈME SÉANCE.

Des Corps célestes, de la Cohésion et de l'Elasticité.

De l'action du mouvement des molécules or-

ganiques de la matière, nous avons vu qu'il en avait résulté des agrégations ou combinaisons diverses. A mesure que ces combinaisons se formaient, il s'ensuivait des interstices ou filières entre ces diverses molécules, lesquelles accéléraient nécessairement les courans qui les traversaient. D'autres molécules se trouvaient ainsi attirées et agrégées à ces premiers corps, lesquelles ajoutant de nouveaux interstices, augmentaient la somme et l'activité des courans. C'est ainsi qu'ont dû se former tous les grands corps de la nature, lesquels dûrent englober, jusqu'à une certaine distance, tous les corps graves qui se rencontrèrent dans leur sphère d'activité.

Les corps célestes n'ont pas tous la même grosseur en raison des premières agrégations qui ont formé leur centre d'activité. Par exemple, les premiers agrégats combinés qui forment le centre de la Terre, ont dû être différens de ceux qui forment le centre de Mars.

Le soleil peut être considéré comme le centre d'activité de tout notre système; tous les autres corps planétaires, en vertu du mouvement primordial, tournent autour de lui; et comme la forme ronde est celle que tous les corps mus dans l'espace ont prise, ils ont

nécessairement un mouvement de rotation sur eux-mêmes.

De ce mouvement de rotation résulte une pression latérale entre tous les corps célestes; ils se touchent en tourbillonnant par l'intermède du fluide universel dans lequel ils sont immergés.

Il y a donc une influence entre tous les corps célestes, et de tous ces corps sur toutes les parties de la matière.

L'influence réciproque et les rapports de tous les êtres existans, est ce que M. Mesmer appelle magnétisme.

De la Cohésion.

La cohésion est l'état dans lequel on suppose que quelques particules de la matière qui compose les corps, se trouvent rapprochées de manière à ne plus laisser d'interstices entr'elles.

Dans cet état il n'y a donc plus de matière subtile entre ces parties; tandis qu'elles en restent toujours entourées, cette matière subtile opère alors sur elles üne pression qui constitue la force de cohésion.

C'est ainsi que l'on peut expliquer comment

deux plaques de même métal, parfaitement lisses et polies, adhèrent avec violence, même sous la machine pneumatique. C'est alors une cohésion artificielle, la matière subtile ne peut s'y insinuer, et la pression extérieure les empêche de se disjoindre.

On ne connaît pas de corps dans un état de cohésion absolue ; un corps qui n'aurait aucun pore, aucune filière, serait impossible à casser, à diviser et à dissoudre. Le degré de cohésion dans les corps résulte du rapport qui existe entre la force de pression environnante qui tend à rapprocher les parties, et la force des courans qui, en traversant les filières, tend à les séparer.

De l'Élasticité.

L'élasticité, dans les corps, résulte de la forme et de l'arrangement des parties entr'elles, de manière qu'elles peuvent glisser, se déranger enfin sans se quitter et sans détruire leur cohésion. Lorsqu'un corps élastique est pressé, qu'arrive-t-il ? tous ses pores ou filières se trouvent rétrécis ; alors, suivant ce que nous avons dit plus haut, le mouvement s'accélère dans ces filières plus petites ; et lorsque la pres-

sion cesse, ce mouvement accéléré la rétablit dans sa première force.

Dans un corps mou, c'est tout le contraire; les parties se poussent et se déplacent sans resserrer les filières, de sorte qu'aucun mouvement accéléré ne peut le rétablir dans sa première forme.

TROISIÈME SÉANCE.

De la Gravité, du Feu, de l'Intension et de la Rémission dans les propriétés de la matière, du Flux et Reflux de la mer, et de l'Électricité.

Il existe une tendance réciproque entre tous les corps coexistans, laquelle dérive de l'action des courans.

La terre étant devenue le centre d'une sphère d'activité, a purgé l'espace, jusqu'à un certain point, de tous les corps graves environnans; de la prédominance des courans rentrans sur les courans sortans, résulte la gravité.

La terre ayant un mouvement de rotation sur elle-même, aurait dû, par la force centrifuge, éloigner de son centre les corps les plus graves; mais la force imprimée par les courans

convergens, cause de la gravité, étant augmentée, comme nous l'avons déjà vu, par la densité et la masse des corps, il s'ensuit que les corps les plus graves sont les plus près du centre. Si cette force imprimée par les courans, venait à le céder à la force centrifuge, il s'ensuivrait la dissolution de la terre.

Les causes qui augmentent la compactibilité des corps ou la force des courans, augmentent aussi leur gravité.

La gravité des corps se réduit donc à un courant prédominant, augmentant en raison de la compactibilité et de la densité des corps.

Règles générales, les causes de la compactibilité sont les causes de la gravité.

L'accélération dans le mouvement de rotation des corps diminue l'intensité des courans rentrans, ce qui revient à dire que lorsque la force centrifuge commence à gagner, la force centripète perd d'autant. Dès lors donc que la gravité suit l'intensité des courans, il est clair que les corps ont moins de gravité sur la terre tournant en vingt-quatre heures, que si elle ne tournait qu'en vingt-cinq heures.

Du Feu.

Nous avons remarqué deux sortes de courans dans la nature ; les premiers sont ceux qui, en se rapprochant et se combinant, produisent la combinaison des corps, et ceux qui, en s'éloignant, produisent la dissolution.

Le feu est un courant analogue à cette dernière espèce ; il tend à disjoindre toutes les agrégations des corps, et il a plus ou moins d'effet, en proportion du degré de cohésion des corps sur lesquels il s'applique. Le feu, dans ses effets, produit la lueur, la chaleur et la dissolution.

Le feu produit un mouvement oscillatoire qui, propagé jusqu'à la rétine, donne l'idée de la flamme : c'est là la première idée qui nous soit transmise. La seconde idée est celle de la lumière, qui n'est produite en nous que par la sensation que font naître les corps éclairés.

Un autre effet du feu est la chaleur ; c'est la propagation du courant même qui constitue le feu qui vient agir sur nous avec son intension, qui est de détruire la cohésion.

Ce courant a plus ou moins d'intensité, suivant la distance où il agit.

Le froid n'est occasionné que par un degré de cohésion de plus ; le feu détruit ce trop de cohésion par un courant dont l'effet est contraire ; si l'on approchait trop du feu, on brûlerait, ce qui n'est autre chose que la destruction des agrégations des parties constitutives élémentaires de la matière : c'est là le dernier effet du feu.

Le feu est un phénomène annonçant dans la matière un état opposé à celui de la cohésion : les corps dont les parties sont moins compactes et plus légères, ayant moins de cohésion, sont donc plus susceptibles des impressions du feu.

De l'Intension et de la Rémission.

La cause de la gravité, dans les grands corps, est la même dans les parties de ces corps.

Le mouvement de rotation des corps célestes fait que toutes les parties de leurs surfaces se trouvent journellement en conspect.

Entre deux corps célestes, la lune et la terre, par exemple, la gravité diminue sur

les parties en conspect. Les parties latérales, alors, jouissant de la même gravité, pressent et obligent la partie en conspect et son antipode, à s'élever et à former un sphéroïde.

Tous les corps participent plus ou moins aux effets alternatifs de la pression et de la dilatation indiqués ci-dessus.

Les causes qui font changer la gravité des corps, en changent aussi les autres propriétés, comme l'élasticité, le magnétisme et l'irritabilité.

Cette action, qui change continuellement les propriétés des corps, est ce qui s'appelle *intension* et *rémission* des propriétés de la matière.

Du Flux et Reflux.

Le flux et reflux des mers océanes est un des effets, pour nous sensible et apparent, de l'influence des corps célestes sur toutes leurs parties en conspect.

Cette influence a de même nécessairement lieu dans l'atmosphère d'une manière encore plus régulière ; et quant aux corps solides dont les parties ne peuvent être déplacées, elle ne s'y exerce que par le plus ou moins

d'intensité qu'elle procure aux divers courans qui les pénètrent.

Si tous les astres venaient à être en conjonction, ce serait un flux horrible qui causerait un bouleversement général.

Il existe un flux et reflux particulier entre tous les corps de la nature, analogue à celui des corps célestes.

De l'Électricité.

Il n'existe point de fluide électrique ; les phénomènes de l'électricité ne sont que des effets produits par la résistance d'un obstacle à l'émission d'un courant quelconque.

Si deux masses ayant le même ton de mouvement, autrement dit ayant en elles des courans d'une intensité et d'une direction analogue, viennent à se rencontrer, alors, sans aucun effet apparent, ces courans se pénètrent : dans tous les autres cas, il s'établit un combat entre les courans d'une nature différente, et ce n'est jamais que d'une manière plus ou moins brusque que l'équilibre se rétablit entr'eux.

On peut considérer le phénomène de la foudre comme le produit de deux nuages qui,

ayant des tons différens de mouvement, viennent à se rencontrer; si c'est par des pointes que l'équilibre s'établit, l'effet alors a lieu d'une manière paisible; si c'est, au contraire, par des parties rondes, il y a explosion, décharge subite, et tonnerre.

Tout ce qui s'est dit sur l'électricité peut s'adapter à ce systême, qui ne contrarie en rien les effets connus, mais qui satisfait beaucoup sur la cause qui les prôduit.

QUATRIÈME SÉANCE.

De la structure de la Terre et de l'Homme.

COMME tout est plein, il ne peut exister de courans rentrans, sans qu'aussitôt il y ait des courans sortans. Lors donc que les courans qui pénètrent la terre en convergeant vers le centre, cessent d'agir de cette manière, et par conséquent d'être principe de cohésion, alors ils retournent en arrière en divergeant; le terme où ils cessent de converger est alors dans un état prédominant contraire à la cohésion. M. Mesmer croit qu'intérieurement, il existe une zone de matière subtile à l'état de

feu, laquelle est le véhicule qui détermine l'émission des courans sortans.

De l'Homme.

L'homme n'est que matière et mouvement.

L'homme doit être consideré en état de sommeil ou de veille, de santé ou de maladie.

L'homme est, ainsi que tous les animaux, une machine composée de ressorts qui se tendent et se détendent successivement.

Ce que l'homme consomme de mouvement, est remplacé par une somme de mouvement universel. Le manger et le dormir remontent les ressorts de notre organisation, dont, pendant l'état de veille, toutes nos actions manifestent l'activité.

Dans l'homme il y a intension et rémission comme dans tous les corps de la nature, l'aspiration et la respiration en sont la manifestation la plus apparente. Les courans particuliers qui entretiennent la vie et l'existence de l'homme, sont continuellement alimentés par deux courans principaux toujours agissans et universels, dont il est environné; le premier est la gravité, et le deuxième le courant magnétique; qui va du sud au nord.

Quand un homme s'éveille, c'est qu'il a fait une provision suffisante de fluide universel.

Formation de l'Homme.

L'homme commence son existence dans l'état de sommeil.

Dans cet état, son mouvement sert à son accroissement ; il ne vient au monde que comme on passe de l'état du sommeil à celui du réveil ; lorsqu'il a fait une provision suffisante de mouvement, il s'éveille pour en dépenser ce qu'il a de trop. Le sommeil n'est si nécessaire aux enfans, que parce qu'il leur procure la provision de mouvement nécessaire à leur accroissement ; c'est, en petit, pour l'enfant, la même loi qui a régné pour la formation des mondes. Le mouvement est, de même, la cause de l'agrégation de ses parties, ou, ce qui revient au même, de son accroissement. Plus un enfant est petit, plus il a besoin de sommeil, parce qu'il a besoin de plus de mouvement, tant pour remplacer ce qu'il perd pendant le réveil, que pour opérer sa croissance.

Un homme est en santé, quand toutes les parties de son être sont en état de remplir toutes les fonctions auxquelles elles sont des-

tinées, et cet état s'appelle *l'état de l'harmonie*.

La maladie existe quand l'harmonie est troublée.

L'harmonie est une ligne droite ; l'aberration est infinie, comme toutes les lignes courbes qu'on peut mener d'un point à un autre.

Le remède aux maladies est le moyen de rétablir l'harmonie, et le principe qui constitue, entretient et rétablit l'harmonie, est le même que celui de la vie et de la conservation.

Les premiers agrégats formant le centre d'activité des corps organiques, sont ce que l'on appelle *moule* ou *germe;* le mouvement modifié dans ces moules devient le mouvement tonique des corps.

Ce mouvement tonique dans l'homme est le principe de la vie; par le canal des nerfs il entretient constamment tous les viscères, lesquels préparent, rectifient et assimilent les humeurs, déterminent les secrétions et excrétions.

Tout ce qui agit immédiatement sur les nerfs agit médiatement par eux sur les viscères, et sur tout ce qui compose l'économie animale.

L'influence réciproque de tous les corps entr'eux s'appelle magnétisme universel.

L'influence particulière des corps animés les uns sur les autres, est le magnétisme animal.

Le fluide universel modifié dans les filières animales, y établit des courans rentrans et sortans; ces derniers tendent toujours de préférence à s'échapper par les extrémités.

Des Courans, dans l'Homme.

Nous avons dit que l'homme est continuellement pénétré du fluide universel, et que ce fluide cherchait toujours à s'écouler par les extrémités; tels sont les doigts, les coudes, quand les bras sont pliés; le sommet de la tête, etc.

Les extrémités ou pointes, par où la matière fluide s'écoule, s'appellent *pôles*. L'écoulement se fait avec plus ou moins d'accélération, en raison de l'analogie qu'il y a avec les corps qu'on oppose à ces pôles; il s'opère alors entre leurs courans rentrans et sortans, un effet semblable à celui que manifestent entr'eux le fer et l'aimant.

Les pôles dans l'homme peuvent être détruits et renforcés comme ceux de l'aimant; si l'on détermine un pôle quelconque en lui, le pôle opposé se manifeste sur-le-champ : il y a

de même un équateur qui ne produit rien entre les pôles ; par exemple, dans la main, le pouce et le premier doigt forment un pôle ; le doigt du milieu est l'équateur, et les deux autres sont le pôle opposé. Si le coude faisait un pôle, il y aurait un équateur dans le milieu du bras, et le pôle opposé serait dans la main.

Pour agir sur un autre avec un de ces pôles, il faut toucher le pôle opposé de celui sur lequel on veut agir ; de même que pour faire attirer deux aimans, il faut les présenter à pôle opposé.

Plus il y a de continuité, et plus les courans acquièrent d'intensité. Dans la situation ordinaire de l'homme, ses courans sortent en se dirigeant dans l'air ; mais si l'on oppose un corps analogue à ces courans, alors ils convergent, comme on l'observe dans l'expérience d'électricité, avec la petite houppe de fil, qui, posée sur le conducteur électrique, diverge et vient à converger vers le point qu'on lui oppose.

Certains milieux par où se propagent les courans magnétiques, augmentent leur intensité. Plus les filières de ces milieux se trouvent rétrécies, et plus les courans sont renforcés. Les courans magnétiques, sortant du corps humain, conservent leur tonique et peu-

vent le communiquer comme tel aux autres corps. Ils peuvent être renforcés par le son, par le bruit, les vents, les frottemens, et aussi par l'intermède des corps durs, où ils se concentrent, pour agir ensuite avec plus d'intensité.

Le baquet autour duquel sont les malades, a pour but de concentrer le magnétisme animal dans des corps durs. Il y a un cercle de bouteilles posées de tête à queue, où le mouvement magnétique a été donné; l'eau dans le baquet s'imprègne de ce ton de mouvement, et les barres de fer qui s'y plongent communiquent une partie de ce mouvement aux personnes qui s'en approchent.

Lorsque l'on dirige le magnétisme animal suivant les courans généraux du monde, qui sont premièrement la gravité, et secondement celui qu'indique l'aiguille de la boussole, on fait beaucoup plus d'effet, puisque l'on donne par-là une augmentation considérable d'intensité à ces courans.

Les glaces ont la propriété de réfléchir l'action du magnétisme animal, comme elles réfléchissent les images et selon les mêmes lois.

CINQUIÈME SÉANCE.

Des Sensations, de l'Instinct et de la Maladie.

La faculté de sentir est, dans la matière organisée, la faculté de recevoir des impressions. Les corps étant formés par la continuité de la matière, la sensation résulte de la continuité des impressions que reçoit la matière organisée.

De la combinaison des sensations naissent les idées.

De tout changement dans les impressions, et de toute combinaison que l'on fait des différentes sensations, résultent de nouvelles idées.

Les sens sont des espèces de portes par où les nerfs reçoivent l'impression des objets extérieurs.

Les plus fortes impressions détruisent plus ou moins toutes les autres; de celles-là seulement naissent les sensations. Nous n'avons connaissances des choses que par les sensations qu'elles nous procurent.

De l'Instinct.

On nomme *instinct* la faculté qu'a un être de sentir dans l'harmonie universelle, les rapports utiles ou nuisibles que les choses ont avec sa conservation, ou ses appétits : cette faculté est soumise aux lois des sensations.

De la Maladie.

Nous avons défini la maladie, un état dans lequel l'harmonie est troublée. Il faut distinguer dans les maladies deux symptômes; savoir, les symptômes symptomatiques produits par la cause de la maladie, et les symptômes critiques causés par l'action qui tend à la guérir. Toutes les causes de maladies changent la combinaison de la matière universelle dans les viscères, et le mouvement tonique dans les fluides et les solides; d'où résulte plus ou moins de perturbations dans les propriétés de la matière ou des organes.

Pour remédier à ces désordres, il faut provoquer plus d'intensité dans le mouvement

tonique, ce qui s'opère par l'action du magnétisme animal.

Tout corps en harmonie est insensible à l'effet de cette action.

Mécanisme de la Guérison des Maladies.

M. Mesmer compare les canaux de l'économie animale, à des canaux par où l'eau s'écoulerait; supposant qu'un de ces canaux soit obstrué, de façon que la force du courant ne puisse chasser l'obstacle, si, par une chute d'eau plus considérable, on augmente la force du courant, l'obstacle, en cédant à son impulsion, rétablit, ainsi que dans tous les canaux adjacens, la libre circulation qui y existait avant la naissance de l'obstruction : tel est, suivant lui, l'effet de l'agent magnétique. L'homme en santé est celui dont tous les canaux sont libres, l'accélération de mouvement qu'on y détermine par le magnétisme animal n'y produit aucun effet.

Plus un corps est éloigné de l'état de l'harmonie, plus l'action magnétique a sur lui de quoi s'exercer; la lutte alors s'établit contre l'obstacle, et cette lutte existe jusqu'à ce que

l'obstacle ou l'obstruction ait cédé à l'effet du courant magnétique.

A l'application du magnétisme animal, les symptômes symptomatiques diminuent, et les symptômes critiques augmentent.

Le développement des symptômes se fait dans l'ordre inverse de la formation de la maladie; c'est comme une peloton de fil que l'on déploie dans le même ordre qu'il a été formé.

Aucune maladie ne se guérit sans une crise.

On distingue trois époques dans une crise, la perturbation ou le mouvement de la matière, la coction qui est un commencement de guérison, et l'évacuation.

Voici, dis-je à mon auditoire en achevant cette séance, un exposé très-succint des cahiers et des leçons de M. Mesmer, auquel je n'ajouterai aucune réflexion, afin de ne point influer sur l'opinion que vous en pouvez prendre.

Avant de nous séparer, chacun se demandait quel profit il avait retiré de ces enseignemens, et tous se plaignaient de ne pas savoir encore comment s'y prendre pour opérer

des effets magnétiques. Ce système de matérialisme, me dirent-ils, est peut-être fort beau et fort ingénieusement imaginé ; mais vous ne pensez certainement pas à tout cela quand vous magnétisez, et votre valet de chambre *Ribault* n'a sûrement jamais entendu parler ni de *matière cahotique*, ni d'*agrégations d'atômes*, etc...... Que faisait-il, que pensait-il, lorsqu'à Busancy il obtenait autant de somnambules que vous ? nous n'en voulons pas savoir plus que lui..... Encore quelques jours, non pas d'étude, Messieurs, mais de patience, leur dis-je, et je vous amenerai, j'espère, au degré d'instruction de Ribault. Vous ne devez seulement plus vous étonner, leur ajoutai-je, que la plupart de ceux qui n'ont fait qu'assister aux cours de M. Mesmer, en soient sortis sans ajouter foi à la réalité de l'action magnétique. Continuons de donner nos soins à nos malades, ajoutons certitudes sur certitudes, avant deux ou trois jours vous aurez toutes les satisfactions que vous pouvez désirer.

On sera, sans doute, étonné de ce qu'après six semaines d'observations et de conférences particulières avec moi, aucun de mes observateurs n'eut ni deviné, ni aperçu le moyen que j'employais pour opérer les effets dont ils

avaient vu tous les résultats. Ce moyen, si simple en effet, échappera toujours à l'intelligence; il n'y a qu'un seul homme à ma connaissance qui ait découvert le mécanisme des procédés de M. Mesmer, dès la troisième ou quatrième fois qu'il les lui avait vu employer, et cet homme est mon frère, officier de marine, connu sous le nom de *Chastenet*. Cette perspicacité en lui est d'autant plus étonnante, que le genre de ses études et les utiles applications qu'il en faisait aux choses de son métier, ne lui laissaient alors apercevoir de réalité que dans les résultats mathématiques : il découvrit donc, à travers le chaos des premiers baquets, la cause-principe de leurs effets. Dès le lendemain, il alla en faire part à M. Mesmer; ce dernier, en s'efforçant de cacher sa surprise, lui témoigna beaucoup de déplaisance, et encore plus d'inquiétude des suites fâcheuses qui pourraient résulter, tant pour lui que pour sa doctrine, de la manifestation trop prématurée des interprétations que l'on pourrait en faire. Mon frère, en approuvant ses motifs, lui promit de garder le secret le plus inviolable sur tout ce qu'il avait découvert et aperçu, et sa parole fut par lui si religieusement gar-

dée, que, malgré l'intimité de nos réciproques affections, il ne m'en avait même pas fait la confidence, lorsque quinze mois après il partit pour Saint-Domingue.

Quoique je lui eusse vu produire chez lui des effets en tout semblables à ceux de M. Mesmer, je restai donc, après son départ, ainsi que je l'ai dit précédemment, non-seulement dans l'ignorance totale de ses moyens d'opérer, mais totalement incrédule sur la réalité de ses résultats. Mais revenons à l'éducation de mes élèves et amis de Strasbourg.

SIXIÈME SÉANCE.

Cette séance fut employée à passer en revue les différens systêmes des spiritualistes, dont plusieurs sociétés avaient adopté les opinions; n'étant agrégé à aucune, je n'en connaissais que superficiellement les principes. Je prévins donc mes auditeurs de ne pas juger de la valeur et du mérite de ces systêmes d'après l'imparfaite conception que très-probablement j'en avais acquise.

M. de B...., officier d'artillerie, homme d'un mérite et d'une réputation distinguée

dans son corps, a fait à Lyon l'établissement d'une société, qui, m'a-t-on dit, se règle et se conduit d'après ses enseignemens. M. de B.... admet deux principes dans l'homme, l'un spirituel, et l'autre physique.

Tous deux ont leur centre d'action.

Le centre d'action spirituel de l'homme est son âme, d'où naît la pensée, et de cette dernière naît la volonté.

L'âme dérive nécessairement du centre d'action de tout l'univers, qui est Dieu.

De cette persuasion, il conclut que l'âme, en réagissant vers son principe, doit en recueillir de nouvelles forces, et d'encore en encore peut parvenir, par cette réaction continue, à acquérir une très-grande puissance.

Dieu, pur esprit, ayant formé la matière, l'âme de l'homme qui est une émanation de Dieu, doit pouvoir rectifier les aberrations de la matière.

Les filières physiques, conducteurs du mouvement dans la matière, ne sont point, suivant lui, nécessaires aux hommes pour agir les uns sur les autres.

Une continuelle et constante réaction de

l'âme vers Dieu, donne à la pensée les moyens d'agir sur la matière et de l'actionner sans l'aide et le secours des filières physiques.

D'après cette croyance, il ne considère le magnétisme animal que comme une manifestation du pouvoir de l'âme sur la matière; en conséquence de quoi, il trouve inutile de toucher les malades, la pensée fortement dirigée sur eux devant suffire.

De l'âme considérée comme centre d'action dans l'homme, et pouvant, en se réactionnant vers son principe, acquérir une grande extension de puissance, il en déduit la possibilité qu'ont deux âmes, ainsi réactionnées, de communiquer ensemble par la pensée.

Le centre d'action de la nature physique de l'homme est le principe matériel dans lequel l'âme est enveloppée.

Les inclinations, les penchans, les déterminations du principe matériel, sont subordonnés à la volonté, dérivant par la pensée du principe d'action spirituel.

De cette base de deux principes dans l'homme, M. de B.... en tire la conséquence d'une morale écrite dans le cœur de tous les hommes, laquelle dérive, physi-

quement parlant, si l'on peut s'exprimer ainsi, de la supériorité de l'action du principe spirituel sur le principe matériel, de telle sorte qu'il ne peut y avoir d'équilibre entr'eux, que lorsque le second est subordonné au premier.

Admettant et reconnaissant la divinité de J. C., M. de B..... revêt et pare cette morale platonicienne de tous les mérites et de toutes les observances dont sa foi lui fait découvrir l'esprit dans le texte de l'Evangile.

Quelques spiritualistes se rapprochent des opinions de M. de B...., en ce qu'ils font dériver, de même que lui, la direction et l'énergie de nos déterminations d'un centre d'action spirituel, lequel, en réagissant vers son principe, peut acquérir une très-grande puissance; mais ils en diffèrent, en ce qu'ils regardent l'usage de l'action magnétique comme devant être presque toujours dangereuse, tant pour le magnétiseur que pour le magnétisé, vu l'influence presqu'inévitable d'un agent actif de désordre, dont ils admettent l'existence dans l'univers.

M. de B...., ainsi que tous les spiritualistes,

admet bien de même l'existence de cet agent actif de désordre, mais il croit que l'homme, dont l'intention est pure et droite, est suffisamment garanti de toutes ses mauvaises influences par l'action du bon principe auquel la direction de sa pensée le réunit ; en conséquence, il ne voit dans l'action magnétique qu'un moyen de plus d'être utile à l'humanité, tandis que les Swedenborgistes, et surtout les Martinistes, arrêtés par les dangers auxquels on s'exposerait, désapprouvent l'usage du magnétisme, et ne le pratiquent pas.

Quoiqu'à cette époque (1785), Cagliostro eût beaucoup de partisans, notamment à Strasbourg, et que j'en connusse même plusieurs parmi mes auditeurs, cela ne m'empêcha pas de rendre également compte, dans cette séance, de tout ce qu'indirectement (car je ne l'avais jamais vu) j'avais appris des fantastiques visions de cet homme extraordinaire. L'opinion publique ayant fait depuis long-temps justice de la renommée de cet évocateur, je ne perdrai ni mon temps, ni ne le ferai perdre à mes lecteurs, en m'occupant plus long-temps de lui. Tout ce que j'avais débité jusqu'à ce moment n'ayant point en-

core fait apercevoir à mes auditeurs le but auquel ils désiraient arriver, qui était d'apprendre à magnétiser ; chacun d'eux était fort impatient de recevoir enfin de moi les communications de mes procédés ; mais la séance s'étant fort prolongée, et plusieurs de ces Messieurs y ayant manqué, il fut convenu qu'ils se réuniraient tous le lendemain pour recevoir leurs dernières instructions.

SEPTIÈME ET DERNIÈRE SÉANCE.

Lorsque tout mon auditoire fut complet et disposé à m'entendre, je m'exprimai ainsi : La certitude que vous avez acquise, Messieurs, de la réalité des effets du magnétisme animal, est ce qui vous donnera les moyens d'en opérer les effets ; vous allez juger par vous-mêmes si, avant d'avoir acquis cette certitude, il eût été possible à un seul de vous d'ajouter foi à ce que je vais avoir l'honneur de vous communiquer.

Ma volonté, Messieurs, moteur de tous mes actes et de toutes mes déterminations, l'est également de mon action magnétique.

Je crois à l'existence, en moi, d'une puissance.

De cette croyance, dérive ma volonté de l'exercer.

Et l'acte de ma volonté détermine tous les effets que vous m'avez vu produire, et que vous ne pouvez révoquer en doute.

Quoi ! ce n'est que cela ? s'écrièrent-ils tous avec étonnement. Je ne sais rien de plus, leur dis-je, c'est tout ce que m'ont appris Victor, Joli et Vielet, dont vous avez lu le détail des cures dans les rapports que j'en ai publiés. Comment, il ne s'agit que de mettre la main sur un malade, et de vouloir le guérir pour obtenir tous les étonnans et satisfaisans effets dont nous avons été témoins ? Pas davantage ; encore une fois, je ne sais rien de plus. Toute la doctrine du magnétisme animal est renfermée dans les deux mots *croyez* et *veuillez*, que j'ai écrits à la tête de mes premiers mémoires. Je *crois* que j'ai la puissance d'actionner le principe vital de mes semblables ; je *veux* en faire usage ; voilà toute ma science et mes moyens. *Croyez et veuillez*, Messieurs, vous en ferez autant que moi.

Toutes mes instructions se trouvant terminées par cette courte explication, nous ne nous occupâmes plus que des moyens à prendre pour fonder et établir une société de magnétiseurs à Strasbourg ; je proposai des statuts pour en régler les travaux, et des conditions à remplir pour y être agrégé ; nous les délibérâmes et nous les signâmes après les avoir arrêtés à l'unanimité. Ils furent ensuite adoptés par la société harmonique du régiment de Metz, et par celle qui dans le même temps s'établit à Nancy.

Avant de lever la séance, je demandai à tous ces Messieurs de leur donner, en les embrassant, un témoignage de ma reconnaissance pour la confiance qu'ils m'avaient témoignée, et le plaisir qu'ils m'avaient procuré de les instruire. A ce signe extérieur d'amitié, leur dis-je, je vous demande d'en ajouter encore un autre, que je ne regarde pas comme nécessaire aux succès de vos opérations magnétiques, mais qui, je l'espère, en régularisera les résultats : c'est de me donner les mains, et de recevoir, par mon toucher, le ton du mouvement, que vous communiquerez ensuite à tous les êtres que vous instruirez ou que vous magnétiserez..... *Eh!*

mais, mon cher Puységur, me dit vivement le comte de Lutzelbourg, *c'est une imitation cela, ce sont les formes de nos réceptions maçonniques. Est-ce que le magnétisme animal serait cette vérité perdue depuis si long-temps? et cette clarté dans l'état de somnambulisme magnétique serait-elle la lumière après laquelle nous aspirons?*..... Je ne l'affirmerais pas, lui répondis-je, mais j'avoue que j'y trouve, ainsi que vous, beaucoup de vraisemblance. Ce qu'il y a de certain, c'est que vous n'étiez, il y a six semaines, que des *apprentis* bien ignorans, bien inexpérimentés, qu'au bout de huit jours vous êtes devenus de très-bons et de très-habiles *compagnons* de mes travaux, et qu'aujourd'hui vous êtes *maîtres* et tout aussi instruits que je le suis. La formalité que je désirais, remplie, nous nous séparâmes, et comme le local des assemblées et du traitement des malades avait été préliminairement arrêté, dès le lendemain, la société s'y établit : le public a eu connaissance des résultats obtenus par cette estimable association. Les procès-verbaux des cures opérées par elle pendant plusieurs années, ont donné les preuves les plus multipliées de son zèle charitable et de ses suc-

cès. Lorsque je fus prendre le commandement du régiment de Strasbourg, artillerie, en 1789, j'eus l'extrême satisfaction de retrouver en activité l'harmonique réunion de tous mes anciens amis, et de la voir survivre à l'écroulement, qui se fit alors, de toutes les anciennes institutions sociales. Elle existait encore lorsque je quittai Strasbourg en 1791, et ce ne fut qu'après la dispersion forcée ou la réclusion de la plupart de ses membres, qu'en 1792, enfin, elle cessa d'exister.

CHAPITRE XIII.

Société harmonique du régiment de Metz, artillerie.

L'établissement d'une société de magnétiseurs à Strasbourg, le nom et l'existence des personnes dont elle était composée, et le succès qu'elle ne tarda pas à obtenir dans le traitement des maladies, éveillèrent bientôt l'attention générale. Chacun désirait connaître les procédés qui lui faisaient obtenir d'aussi satisfaisans résultats. : comme j'avais inséré,

dans ses réglemens, un article portant que non-seulement on ne recevrait personne comme membre ou comme associé, mais qu'on ne divulguerait même rien, soit de l'instruction, soit des procédés, qu'à ceux qui se soumettraient à suivre, pendant un mois, le traitement magnétique, il en résultait que la curiosité du public n'était ni ne pouvait être satisfaite.

Etant alors major du régiment de Metz, du corps royal d'artillerie, beaucoup de mes camarades me firent reproche de ne pas les avoir admis aux instructions que j'avais faites à la société de Strasbourg: non-seulement j'en aurais été charmé, leur dis-je, si vous m'en eussiez témoigné le moindre désir, mais je suis tout prêt à réparer mes torts; l'été n'est pas encore passé, que les officiers, non-seulement du régiment, mais de tous les autres de la garnison, qui voudront apprendre à magnétiser, remplissent, envers moi, les conditions préliminaires à leur instruction, et je la leur promets aussi complète qu'ils pourront la désirer. Pour abréger, il suffit de dire que je recommençai un nouveau traitement; tous les matins, ma chambre était remplie de soldats et de grenadiers, dont les maladies, devenues chroni-

ques, avaient plus ou moins résisté aux médicamens administrés dans les hôpitaux. Plusieurs chirurgiens majors de différens régimens m'amenèrent des malades, et en suivirent le traitement. Bientôt les phénomènes du somnambulisme magnétique, et tous les étonnans effets résultans de cet état singulier, persuadèrent, comme de raison, mes seconds élèves aussi promptement que l'avaient été les premiers, de la réalité du magnétisme animal, et il ne se passa pas quinze jours sans que j'eusse acquis la certitnde de les pouvoir aisément convaincre de l'existence de leur puissance et de leurs facultés magnétiques.

Après donc avoir rempli à leur égard toutes les mêmes formalités d'instruction et de réception que j'avais observées envers les membres de la société de Strasbourg, je leur communiquai de même des réglemens à suivre, pour le maintien de l'ordre et de l'unité dans leurs travaux. Il est inutile de les transcrire ici (1),

(1) Ceux qui seraient curieux de les connaître, les trouveront à la fin de ces Mémoires, ainsi que le discours à l'ouverture de mes deux Cours d'instruction.

d'autant qu'aujourd'hui je ne regarde pas comme nécessaires de pareilles associations, le magnétisme animal étant une faculté qu'il appartient à tout le monde de pouvoir exercer; mais alors il y avait tant de diversité d'opinions et tant de systêmes sur la manière de considérer la cause, et d'expliquer les effets de l'action magnétique, qu'il était indispensable de lier, par des engagemens, les nouveaux magnétiseurs à l'observance des mêmes procédés. L'expérience a pleinement confirmé ce que je n'avais fait que présumer; l'unité de principe et de pratique du magnétisme animal a fait que partout il y a eu la plus grande similitude dans les résultats. On verra, par les lettres que je citerai de plusieurs de mes camarades du régiment de Metz, avec quelle sagesse ils exerçaient leur bienfaisance, et quels furent les heureux résultats de leur exactitude à observer les réglemens de prudence auxquels je les avais engagés de souscrire.

Comme, à la suite de tous les systêmes dont j'avais présenté les aperçus, je n'avais rien manifesté de mes opinions particulières, et que plusieurs de mes amis m'avaient témoigné le désir de les connaître, je rédigeai un essai

d'instruction qui, en les contenant, pût procurer à tous les nouveaux magnétiseurs un moyen d'enseigner uniformément la pratique du magnétisme animal. En le transcrivant ici, je n'ai nullement la prétention de le donner comme règle de conduite à mes lecteurs; *croire* et *vouloir* est, je le répète encore une fois, toute la science du magnétisme animal, et chacun doit être libre de donner à ces deux mots le développement le plus conforme à sa manière de les admettre, et de les comprendre.

Cet essai d'instruction embrassant trois objets, 1°. la manière d'entendre et de s'expliquer l'action magnétique; 2°. mon opinion particulière sur l'essence-principe de cette action; 3°. les procédés que j'emploie pour magnétiser, je diviserai le chapitre suivant en trois sections.

CHAPITRE XIV.

Essai d'instruction pour apprendre à magnétiser.

SECTION PREMIÈRE.

De la manière d'entendre et de s'expliquer le mécanisme du magnétisme animal.

D. QU'ENTENDEZ-VOUS par magnétiser?

R. C'est toucher un malade à l'endroit de son mal, ou aux parties les plus sensibles de son corps, afin d'y occasionner de la chaleur.

D. Croyez-vous que cette chaleur puisse pénétrer dans le corps d'un malade?

R. Oui; et c'est à quoi l'on doit tendre; si cette chaleur n'était que superficielle, elle ne produirait pas beaucoup d'effet.

D. Comment considérez-vous cette chaleur?

R. Comme l'effet de l'accélération du mouvement tonique existant dans le corps du malade.

D. Le magnétisme animal est donc l'art

d'accélérer le mouvement tonique des corps de nos semblables?

R. Ce n'est point un art, c'est une faculté.

D. Tous les hommes ont-ils cette faculté?

R. Ils l'ont tous plus ou moins, selon le degré d'énergie de leur force et de leur santé.

D. Ils peuvent donc tous magnétiser?

R. Sans doute, lorsqu'ils en ont la volonté.

D. Pourquoi ajoutez-vous, lorsqu'ils en ont la volonté?

R. C'est que les hommes ne se déterminent à faire un acte quelconque, que lorsqu'ils ont la volonté de le faire.

D. C'est donc une action, de magnétiser?

R. C'est un acte aussi physique que de battre, caresser, piler quelque chose dans un mortier, travailler à un métier difficile, ou à la composition d'ouvrages qui demandent de l'adresse, de la force et de l'application, enfin comme tous les actes que quelques motifs nous inspirent la volonté de produire.

D. Si tous les hommes ont la faculté de magnétiser, comment se fait-il qu'ils ne l'ayent pas plutôt découverte en eux?

R. Tout atteste qu'autrefois les hommes ont joui pleinement de leur puissance magnétique.

Les fables, les mystères, les cérémonies des peuples anciens en laissent apercevoir des traces; mais probablement les formes, les procédés extérieurs pour magnétiser étouffèrent bientôt l'esprit qui les avait institués. L'usage de cette faculté une fois perdu, l'ignorance et les superstitions ont constamment persécuté les hommes qui, à différentes époques, ont annoncé l'avoir recouvré.

D. Une fois persuadé que l'on a en soi la puissance magnétique, ne s'agit-il plus que d'avoir la volonté de l'exercer pour produire des effets ?

R. Oui, pour produire des effets quelconques, il ne faut pas davantage; mais pour n'en produire que d'utiles et jamais de nuisibles, il faut encore agir d'une manière constante et régulière.

D. Qu'entendez-vous par agir d'une manière constante et régulière ?

R. Une comparaison vous le fera comprendre. C'est par l'agitation de l'air sur les ailes d'un moulin, que son mécanisme se meut; que cette agitation s'affaiblisse ou cesse, la meule du moulin se ralentit ou s'arrête à l'instant; que le vent change ou devienne trop

violent, le mécanisme du moulin se désorganise aussitôt. Notre action magnétique, c'est le vent qui donne ou plutôt accélère le mouvement tonique d'un malade; notre volonté, est ce qui donne à notre action sa direction convenable et nécessaire.

D. On pourrait donc faire du mal en magnétisant ?

R. Sans doute. Si l'on touche un malade sans intention ou sans attention, on ne lui fait ni bien ni mal; mais lorsqu'après lui avoir fait effet, on contrarie la première impression donnée par une autre, on occasionne alors en lui, nécessairement, du trouble et du désordre. Si, par indifférence ensuite ou par crainte, on ne remédie pas à ce désordre, il peut s'ensuivre les plus fâcheux résultats. Il n'est qu'une manière de magnétiser toujours utilement, c'est de vouloir fortement et constamment le bien et l'avantage de son malade, et de ne jamais changer ni varier la direction de sa volonté.

D. Mais avec la volonté ferme et constante de procurer le plus de bien possible à un malade, ne pourrait-on pas, quelquefois, produire trop d'action en lui ?

R. Jamais.

D. Comment, jamais ? Cependant les meilleurs médicamens nuisent souvent, lorsqu'ils sont administrés sans mesure et sans discernement.

R. On ne doit jamais comparer l'effet des médicamens à l'effet de l'action magnétique, puisque les premiers agissent d'abord sur des organes, tandis que le deuxième agit toujours immédiatement sur le principe vital, auquel il communique l'impression d'un mouvement qui lui est analogue, et qui ne vient qu'ajouter aux efforts qu'il fait sans cesse de lui-même pour entretenir l'équilibre ou la santé.

D. Quoique tous les hommes ayent plus ou moins la puissance magnétique, ne croyez-vous pas cependant que les médecins en feraient toujours usage avec plus de discernement que d'autres ?

R. Cela serait vrai, si le magnétisme animal était une science ou un art; mais dès lors que ce n'est qu'une faculté, tous les hommes, indistinctement, la peuvent exercer également bien.

D. Mais n'est-il pas des cas où il faut augmenter, et d'autres où il faut diminuer l'action du principe vital dans un malade ?

R. Oui, certainement.

D. Qui peut mieux donc qu'un médecin, juger d'avance s'il faut augmenter ou tempérer l'action du principe vital d'un malade ?

R. La science de l'observation de l'état du principe vital des malades, jointe à la connaissance des médicamens propres à lui procurer le ton du mouvement qui lui est nécessaire, est en effet l'art de la médecine ordinaire; aussi les médecins guérissent-ils beaucoup de maladies, mais les plus instruits et les plus expérimentés conviennent en même temps que la nature en sait encore plus qu'eux. Or, le magnétisme animal étant l'agent de la nature, il est tout naturel qu'il agisse toujours plus sciemment qu'eux.

D. Il n'est donc pas nécessaire de connaître ni l'espèce ni la cause des maladies pour s'employer à les guérir par le magnétisme animal?

R. Nullement : l'action magnétique dirigée et soutenue par la volonté ferme de soulager les maux d'un malade, donnera toujours à son principe vital une action qui lui sera le plus favorable.

D. Et le fluide universel, vous n'en parlez pas ?

R. C'est que cela est inutile.

D. Est-ce que vous ne croyez pas qu'il y ait un fluide universel ?

R. Je n'ai jamais dit qu'il y avait ou qu'il n'y avait pas de fluide universel ; je ne sais pas davantage s'il y a des fluides magnétiques, électriques, lumineux, etc. Ce dont seulement je suis sûr et très-certain, c'est qu'il est absolument inutile de savoir s'il existe ou s'il n'existe pas un seul de ces fluides-là pour bien magnétiser.

D. Comment admettre l'effet de l'action d'un corps sur un autre corps, sans l'intermédiaire d'un milieu qui lui communique et transmette son impulsion?

R. Le magnétisme animal n'est point l'action d'un corps sur un autre corps, mais l'action de la pensée sur le principe vital des corps.

D. C'est justement cela qui peut encore le moins se comprendre.

R. J'en conviens, aussi ne doit-on pas chercher à se l'expliquer ; *cela est, parce que cela est : la pensée meut la matière.* C'est cette vérité que Virgile a si bien rendue par ce beau vers de l'Énéide, que vous avez adopté pour l'inscription de vos salles de traitement :

Mens agitat molem et magno se corpore miscet.

D. Si la pensée meut la matière, elle est donc d'une essence supérieure à la matière?

R. Je ne vous répondrai point à cette question, qui ne vous instruirait que de mon opinion particulière; chacun doit être libre de la résoudre selon la mesure et les aperçus de son intelligence. Pour terminer cette première partie d'instruction aux nouveaux magnétiseurs, il suffit de leur répéter que n'importe la manière de se rendre raison du principe de toutes nos volontés et de nos actions, tout homme qui, avec l'esprit sage et le cœur compatissant, croira à sa puissance magnétique et voudra l'exercer, se procurera les jouissances les plus douces qu'il soit possible de goûter.

SECTION II.

Mon opinion sur la cause de l'action magnétique de l'homme.

L'OBSERVATION que j'ai faite, qu'une boule ne roule que lorsqu'une main la détermine à ce mouvement, m'a porté à juger que, puisque la terre et les planètes roulent dans l'espace, il faut de même qu'un agent quelconque leur

ait communiqué l'impulsion qui détermine leurs révolutions.

Mais une boule roulante s'arrête au moment où cesse l'action de la force d'impulsion qu'elle a reçue ; donc, puisque les planètes ne s'arrêtent pas, c'est la preuve, à mon sens, que l'impulsion de l'agent principe de leur mouvement ne discontinue pas.

Je vois, de plus, un mouvement tonique ou intestin, tant dans la masse entière de la terre, que dans toutes les parties qui la composent ; les vents, les orages, les marées, les intempéries, les feux souterrains, les météores, etc. d'une part ; la cristallisation des minéraux, la végétation des plantes, la génération des êtres, de l'autre, en sont pour moi la manifestation ; tout enfin m'annonce un mouvement imprimé à la matière, et la continuité de l'action principe de ce mouvement.

Mais au lieu d'admettre un agent moteur du mouvement dans la matière, ne serait-ce pas la matière elle-même qui serait la cause et le principe de tous ses effets ? Non, cela n'est pas possible, mon intelligence et mes sens me disent que rien ne se meut de soi-même. Dès lors donc que la matière est en mouvement, elle est nécessairement soumise à l'ac-

tion d'un principe supérieur à elle, et ce principe supérieur à la matière est Dieu, que je ne puis comprendre, il est vrai, n'étant qu'un des produits de sa toute-puissance, mais de l'existence duquel je suis certain.

Voici donc, jusqu'ici, deux réalités pour moi : 1°. *Dieu*, 2°. *son action* : Dieu, principe et cause ; la vie de l'univers, son action.

Voyons, à présent, ce qui se passe lorsque je magnétise : la compassion que m'inspire un malade fait naître en moi le désir ou la pensée de lui être utile, et du moment que je me détermine à tenter de le soulager, son principe vital reçoit l'impression de l'action de ma volonté.

N'apercevez-vous pas encore ici deux réalités ? 1°. *Le principe de ma volonté*, 2°. *son action* ; le principe de ma volonté, autrement dit mon *âme*, cause de mon action ; l'effet ressenti par le malade, le résultat de cette action.

L'effet de l'action de Dieu est le mouvement dans la matière indéfinie.

L'effet de l'action de mon âme est le mouvement dans la matière finie.

De la similitude dans les effets, je conclus qu'il y a similitude dans les causes.

Donc Dieu et mon âme sont de la même essence.

Or, Dieu est supérieur à la matière, par conséquent immatériel; donc mon âme est de même immatérielle.

Dieu, cause première, dont l'essence immatérielle n'est point renfermée dans les limites des formes, de l'espace et du temps, ayant tout créé et tout formé, peut tout détruire et tout conserver.

Mon âme, cause seconde, dont l'essence immatérielle est renfermée dans les limites des formes, de l'espace et du temps, ne peut rien créer, rien former, et ne peut seulement qu'entretenir et restaurer.

Je m'arrête à ce dernier aperçu d'une théorie métaphysique qui, non-seulement s'accorde avec celle que je vous ai précédemment donnée de l'action et des effets physiques du magnétisme animal, mais qui, de plus, en est véritablement la preuve et le complément.

Je laisse à des esprits plus éclairés que moi, à déduire de la certitude de l'existence de Dieu et de celle de notre âme, les règles de nos devoirs moraux, politiques et religieux; mon but n'est que de prouver la réalité du magnétisme

animal, et je ne sortirai pas des bornes que je me suis prescrites.

SECTION III.

Des Procédés que j'emploie pour magnétiser.

D. Quelle est la manière de s'y prendre pour magnétiser ?

R. Je vous ai dit, dans la première section de cette instruction, que pour magnétiser, il n'était nullement nécessaire de savoir s'il existait ou non un fluide magnétique; je vous le répète encore, cela est parfaitement inutile; néanmoins, pour mieux fixer son attention en magnétisant, on peut en admettre l'hypothèse.

D. Pourquoi dites-vous en admettre l'hypothèse ?

R. C'est que je ne suis pas aussi certain de l'existence du fluide magnétique, que je le suis de l'existence de Dieu et de celle de mon âme; dès lors ce fluide n'est pour moi qu'une hypothèse, et non une réalité.

D. Cependant l'opinion générale est qu'il existe un fluide magnétique ?

R. Vous pouvez y croire aussi, si bon vous semble; il n'y a aucun inconvénient à cela. Bien mieux, cette conviction pourra même vous servir à fixer votre attention lorsque vous magnétiserez.

D. Comment cela?

R. Considérez-vous comme un aimant dont vos bras et surtout vos mains sont les deux poles; touchez ensuite un malade, en lui posant une main sur le dos, et l'autre en opposition sur l'estomac; figurez-vous ensuite qu'un fluide magnétique tend à circuler d'une main à l'autre, en traversant le corps du malade.

D. Ne peut-on pas varier cette position?

R. Oui, l'on peut porter une main sur la tête sans déranger l'autre main; et, continuant toujours, faire la même attention et avoir la même volonté de faire du bien. La circulation d'une main à l'autre continuera; la tête et le bas de l'estomac étant les parties du corps où il aboutit le plus de nerfs, ce sont les deux endroits où il faut porter le plus d'action.

D. Faut-il frotter fortement ces parties?

R. Cela n'est point nécessaire; il suffit de les toucher avec attention, en cherchant à reconnaître une impression de chaleur dans le creux

des mains, ce qui, toujours, est la preuve qu'on produit un effet.

D. Quel est l'effet le plus désirable à obtenir en magnétisant ?

R. Tous les effets sont également salutaires; un des plus satisfaisans est le somnambulisme; mais il n'est pas le plus fréquent, et les malades, sans entrer dans cet état, peuvent également guérir.

D. Ne doit-on pas toujours avoir la volonté de produire le somnambulisme ?

R. Non, car le désir de produire un effet quelconque est presque toujours une raison pour n'en produire aucun. Un magnétiseur doit aveuglément s'en reposer sur la nature, du soin de régler et de diriger les effets de son action magnétique.

D. A quelle indication peut-on reconnaître qu'un malade est susceptible d'entrer dans l'état de somnambulisme ?

R. Lorsqu'en magnétisant un malade, l'on s'aperçoit qu'il éprouve de l'engourdissement, ou de légers spasmes accompagnés de secousses nerveuses, si alors on lui voit fermer les yeux, il faut les lui frotter légèrement avec les pouces, de même que les deux sourcils, pour empêcher le clignotement. Quelquefois même

il n'est pas nécessaire de toucher les yeux, à une petite distance, l'action pénètre avec autant d'activité.

D. Quoi, il n'y a pas autre chose à faire pour mettre un malade dans l'état de somnambulisme?

R. Non. En touchant un malade de la façon que je viens d'indiquer, avec beaucoup d'attention et avec une volonté bien ferme de lui faire du bien, vous obtiendrez souvent ce satisfaisant résultat.

D. A quoi pourrai-je reconnaître qu'un malade est dans l'état magnétique ?

R. Lorsque vous le verrez sensible, de loin, à vos émanations, soit en présentant le pouce devant le creux de son estomac, soit en le lui portant devant le nez.

D. N'y a-t-il pas encore d'indication plus forte ?

R. Un malade en crise magnétique ne doit répondre qu'à son magnétiseur, et ne doit pas souffrir qu'un autre le touche ; l'approche des chiens et de tous les êtres animés doit lui être insupportable ; et lorsque, par hasard, il en a été touché, le magnétiseur, seul, peut calmer la douleur que cela lui a occasionné.

D. Le magnétiseur a donc un empire absolu

sur le malade qu'il a mis en crise magnétique ?

R. Cet empire est absolu en tout ce qui peut concerner le bien-être et la santé du malade ; il peut encore obtenir de lui des choses indifférentes en elles-mêmes, telles que de le faire marcher, boire et manger, écrire, etc., enfin tout ce que l'on pourrait obtenir de la complaisance d'une personne dans l'état naturel ; mais si l'on voulait en exiger des choses faites pour lui déplaire, alors on le contrarierait beaucoup, et il n'obéirait pas.

D. Si l'on s'obstinait à lui vouloir faire exécuter des choses qui ne lui conviendraient pas, qu'en résulterait-il ?

R. Le malade, après beaucoup de souffrances, sortirait subitement de l'état magnétique, et le mal qui en résulterait pour lui aurait bien de la peine à être réparé par son magnétiseur.

D. L'état magnétique, autrement dit le somnambulisme, est donc un état qui exige les plus grands ménagemens ?

R. Il faut considérer l'homme en état magnétique, comme l'être le plus intéressant qui existe par rapport à son magnétiseur ; c'est la confiance qu'il a en vous qui l'a mis dans le

cas de vous en rendre maître ; ce n'est que pour son bien seul que vous pouvez jouir de votre pouvoir ; le tromper dans cet état, vouloir abuser de sa confiance, c'est faire une action malhonnête ; c'est enfin agir en sens contraire à celui de son bien, d'où doit s'ensuivre par conséquent un effet contraire à celui que l'on a produit en lui.

D. Y a-t-il différens degrés de somnambulisme ?

R. Oui ; quelquefois l'on procure seulement à un malade un simple assoupissement ; à un autre, l'effet du magnétisme est de lui faire fermer les yeux sans qu'il puisse les ouvrir de lui-même ; alors il entend tout le monde, et n'est point complétement dans l'état magnétique. Cet état de demi-crise est très-commun.

D. Ces deux effets sont-ils aussi salutaires que le somnambulisme complet ?

R. Ils ne sont pas aussi satisfaisans pour le magnétiseur, parce qu'il ne peut rien apprendre du malade ; mais ils sont aussi très-salutaires.

D. Y a-t-il quelques précautions à prendre envers un malade qui entre dans l'état de somnambulisme magnétique ?

R. Sitôt que l'on s'aperçoit qu'un malade a

fermé les yeux et a manifesté de la sensibilité à l'émanation magnétique, il ne faut pas d'abord l'accabler de questions, encore moins vouloir le faire agir d'aucune manière. L'état où il se trouve est nouveau pour lui ; il faut, pour ainsi dire, lui en laisser prendre connaissance. La première question doit être, *comment vous trouvez-vous?* ensuite, *sentez-vous si je vous fais du bien?* Exprimez-lui ensuite le plaisir que vous ressentez à lui en procurer. De là, peu à peu, vous venez aux détails de sa maladie, et l'objet de vos premières questions ne doit pas s'étendre au-delà de sa santé.

D. Pourquoi cela ?

R. C'est que votre but étant, en magnétisant, de guérir, toutes les facultés du malade se tournent vers l'objet qui vous a intéressé en le magnétisant. C'est donc de sa santé seule qu'il s'occupe, et en raison de sa plus ou moins grande sensibilité, il est plus ou moins clairvoyant sur son état présent, comme sur sa guérison future.

D. Quelle est la conduite qu'il faut tenir avec un somnambule magnétique ?

R. C'est de ne jamais rien faire qu'avec sûreté, de ne pas le contrarier ; c'est, ensuite, de le consulter sur les heures où il veut être

magnétisé, sur le temps qu'il veut rester en crise, sur les médicamens dont il a besoin, et de suivre, à la lettre, ses indications sans y jamais manquer d'une minute.

D. Est-ce qu'une personne en état magnétique ne peut pas s'ordonner des médicamens contraires à son état ?

R. Jamais cela ne peut être : quelqu'éloignée que soit l'ordonnance d'un somnambule, des idées que l'on peut avoir prises en médecine, sa sensation est plus sûre que toutes les données résultantes de l'observation ; la nature s'exprime, pour ainsi dire, par sa bouche, c'est un instinct lucide qui lui dicte ses demandes ; n'y point obéir à la lettre, serait manquer le but qu'on se propose, qui est de le guérir.

D. Comment fait-on sortir un malade de l'état magnétique ?

R. Lorsque vous l'avez magnétisé, votre but était de l'endormir, et vous y avez réussi par le seul acte de votre volonté ; c'est de même par un autre acte de volonté que vous le réveillez.

D. Quoi, il n'est besoin que de vouloir qu'il ouvre les yeux pour opérer son réveil ?

R. C'est la principale opération ; ensuite, pour mieux attacher votre idée à l'objet qui vous occupe, vous pouvez lui frotter légèrement les yeux en voulant qu'il les ouvre, et jamais cet effet ne manquera d'arriver.

D. Est-il d'autres renseignemens à prendre dans la conduite du magnétisme ?

R. Il peut arriver quelquefois qu'un malade prenne des tremblemens, ou de légers mouvemens convulsifs, la première fois qu'il est magnétisé : dans ce cas, il faut, tout de suite, cesser sa première action, pour ne plus s'occuper que de calmer ses souffrances.

D. Quel moyen employer pour cela ?

R. D'abord la volonté que ses maux s'appaisent et qu'il ne souffre plus ; porter ensuite toute votre attention, vos attouchemens, aux parties souffrantes, étendre pour ainsi dire le *fluide* dans toute l'étendue de son corps, et ne jamais abandonner le malade qu'il ne soit dans un état calme et tranquille.

D. Est-on toujours le maître d'arrêter les convulsions ou les souffrances d'un malade ?

R. Oui, lorsqu'elles sont causées par votre magnétisme, car vous devez vous rappeler que nous avons dit que le magnétisme animal pre-

mant toujours le caractère de la volonté du magnétiseur, doit appaiser les maux accidentels provenans de la première impression que l'on a donnée.

D. Et les souffrances habituelles d'un malade sont-elles de même dans le cas d'être anéanties par l'influence du magnétisme ?

R. Non, parce que quelquefois le mal a fait de si grands progrès et a jeté de si profondes racines, que l'influence du magnétisme ne peut en détruire les symptômes qu'à force de temps et de soins.

D. Si, après avoir fait tous ses efforts pour arrêter les convulsions que le magnétisme a produites, on n'en vient point à bout, que faut-il faire ?

R. Alors il faut ne pas s'en effrayer, et croire qu'apparemment la nature de la maladie exige une pareille crise pour débarrasser entièrement le malade; mais cette tranquillité ne doit être entière, qu'après que l'on se sera senti véritablement innocent sur la conduite que l'on a tenue. En général, le cas où un malade conserve des impressions fâcheuses, malgré son magnétiseur, est très-rare; cela ne m'est jamais arrivé qu'une fois; et l'on sera toujours dans le cas de douter des bonnes dispositions

d'un magnétiseur, quand plusieurs fois de suite on saura qu'il n'a pu empêcher les convulsions non prévues de se manifester.

D. N'avez-vous plus rien d'intéressant à m'apprendre sur la pratique du magnétisme?

R. Non; si ce n'est de vous ressouvenir de la grande base sur laquelle est fondée la doctrine du magnétisme animal, telle que je l'ai conçue, et telle que je vous en ai fait part dans nos leçons. Souvenez-vous que l'homme n'agissant jamais que pour son plus grand intérêt, il fera rarement du bien, s'il ne trouve pas un grand intérêt à le faire; et ce n'est qu'en reconnaissant en lui un principe spirituel émané immédiatement du principe créateur de tout l'univers, qu'il peut sentir la nécessité de satisfaire le besoin continuel de son âme, laquelle, de même que son principe, ne peut se plaire que dans le bien, l'ordre et la vérité. Rapprochez quelquefois votre âme de son principe, que votre pensée le reconnaisse sans cesse, ce sera l'hommage le plus pur que vous puissiez lui rendre, et cette conviction intime augmentera beaucoup votre pouvoir de faire du bien.

CHAPITRE XV.

Des Vérités positives et des Vérités relatives.

Les hommes ne sont la plupart du temps divisés d'opinions entr'eux que parce qu'ils ne font pas de distinction entre les vérités positives et les vérités relatives.

J'appelle vérités positives, toutes celles qui sont incontestées et incontestables, d'une extrémité du monde à l'autre, telles que *le tout est plus que sa partie, le contenant plus grand que le contenu, tout effet dérive d'une cause, rien ne se meut de soi-même*, etc.; j'appelle vérités relatives, toutes celles qui ne sont que locales et adoptées d'après des hypothèses.

Toutes les vérités mathématiques, par exemple, sont positives : aussi tous les résultats qui en dérivent sont-ils exacts *et presque vrais*.

Mais pourquoi la science d'Archimède et d'Euclide a-t-elle cette prééminence sur toutes les autres sciences? c'est que la base sur laquelle elle est fondée, approche de la réalité, autrement dit *de Dieu*, le plus près qu'il est peut-être physiquement possible aux hommes d'en approcher.

Qu'un géomètre admette ou n'admette pas l'existence de cette réalité; que de son intelligence il n'en conclue pas la spiritualité de l'essence de ses pensées, peu importe : dès lors qu'il est toujours obligé de supposer un point idéal et sans dimensions, il faut bien que toutes ses opérations en dérivent, et qu'en partant de cette source, il suive la route qu'elle lui trace, et dans laquelle il ne peut errer ni faillir.

Pouvant et devant donc toujours obtenir de satisfaisans résultats, il est à présumer que les mathématiciens ne s'empresseront pas de reconnoître ostensiblement les premiers l'existence de la réalité. Quand je dis les mathématiciens, j'entends parler de la classe entière; car je suis assurément bien loin de penser que, parmi tant de savans recommandables, il n'y en ait pas pas beaucoup qui, intérieurement, ne se fassent honneur de partager les opinions et de tenir à la philosophie d'Euler, de Leibnitz et de Newton.

J'en pourrais dire autant des médecins; les savans de cette seconde classe n'ont de même nul besoin, pour exercer leur art, de remonter à la reconnaissance du principe des choses; jamais, avant de se confier aux soins d'un habile médecin, un malade ne s'est

avisé de lui demander compte de ses opinions métaphysiques, et pourvu qu'il le guérisse, il lui sera toujours fort indifférent de savoir s'il croit au mouvement *inhérent*, ou au mouvement *imprimé* à la matière. Le médecin, au fait, ainsi que le mécanicien, n'a que des ressorts à réparer et des équilibres à rétablir dans la machine humaine; machine, il est vrai, bien compliquée, mais qui, à ses yeux, enfin, n'est et ne doit être véritablement qu'une machine, dans laquelle toutes les impressions et les affections morales n'ont besoin d'être considérées, par lui, que sous le rapport de l'influence qu'elles exercent sur son organisation.

Mais si la science de la médecine a cette ressemblance avec celle des mathématiques, qu'il n'est nul besoin, pour l'exercer, de reconnaître et d'admettre un principe moteur du mouvement dans la matière, elle en diffère essentiellement par la base et l'origine d'où dérivent toutes ses solutions. La source des mathématiques est la *presque réalité*; celle de la médecine est et ne peut être que des hypothèses, la plupart justifiées et sanctionnées, j'en conviens, par l'observation et l'expérience; mais, enfin, ce ne sont que des hypothèses, et la preuve, c'est qu'un médecin, tel habile et

tel expérimenté qu'il puisse être, ne sera jamais, comme un géomètre, assuré d'avance de la rectitude et de la justesse de ses résultats.

Si de la réalité seule dérivent des vérités positives, des hypothèses en médecine ne peuvent donc dériver que des vérités relatives, lesquelles admises par les uns, et rejetées par les autres, ont été et seront toujours, entre les médecins, le sujet de vives et d'éternelles discussions.

La chimie n'est plus, il est vrai, comme autrefois, hérissée d'hiéroglyphes et de mystères ; soumise, par le célèbre Lavoisier, aux règles de l'analyse, cette science aujourd'hui, d'après la rectitude de ses expériences et l'uniformité de ses résultats, est devenue, je le sais, pour ainsi dire exacte, entre les mains des savans qui la professent; mais quelle que soit la clarté de sa nomenclature, tel ordre et telle stabilité qu'il y ait dans ses principes, il n'en est pas moins certain que toutes ses solutions ne dérivant que d'hypothèses, il ne peut y avoir en chimie que des vérités relatives.

Une vérité tout aussi positive pour les chimistes que pour tous les autres savans, c'est qu'il y a du mouvement dans la matière, et que ce mouvement a dû nécessairement lui être

imprimé. Un calorique, des fluides vitreux et résineux, électriques et magnétiques, et même un fluide lumineux, avec lesquels ces savans expliquent les effets et les modifications de ce mouvement, ne sont que des vérités relatives dont la valeur et l'adoption seront toujours dépendantes du progrès des sciences, ou des découvertes à venir.

Avant Lavoisier, l'air et l'eau n'étaient-ils pas regardés comme des élémens ? Cette vérité relative est aujourd'hui remplacée par une autre de même espèce, et qui ne sera probablement pas de si longue durée.

Toutes les sciences se rattachant aux trois principales dont je viens de parler, je ne pourrais que répéter, à l'égard des savans qui les professent, tout ce que j'ai dit des mathématiciens, des médecins et des chimistes.

L'histoire naturelle me semble cependant mériter d'être distinguée parmi toutes les sciences secondaires, comme étant la seule qui, constamment, se soit tenue la plus attachée aux grandes vérités de la physique générale. Lisez les œuvres de *Linnaeus*, patriarche de cette science. Voyez, dans les écrits de l'infatigable et patient *Bonnet*, comment ce grand naturaliste, en partant des habitudes machi-

nales des insectes les plus imperceptibles, est parvenu à la preuve et à la démonstration de l'âme spirituelle dans l'homme. Mais lisez et méditez surtout *Buffon, l'immortel, oui, l'immortel Buffon,* que le philosophisme seul a pu vouloir restreindre à la gloire et au mérite de n'avoir été que le plus éloquent des écrivains. Je ne puis me refuser au plaisir de citer et de transcrire ici ses belles paroles sur l'homme et sur l'âme comparée au corps. Tous ceux qui, déjà persuadés de leur puissance magnétique, en ont utilement exercé l'action sur leurs semblables, verront, avec plaisir, dans les écrits de ce grand philosophe, la théorie la plus belle et la plus explicative de tous les effets et de tous les résultats qu'ils ont obtenus.

L'Homme.

« Tout annonce dans l'homme le maître de
» la terre ; tout marque en lui, même à l'exté-
» rieur, sa supériorité sur tous les êtres vivans;
» il se soutient droit et élevé, son attitude est
» celle du commandement, sa tête regarde le
» ciel, et présente une face auguste, sur la-
» quelle est imprimé le caractère de sa dignité;
» l'image de l'âme y est peinte par la physio-

» nomie, l'excellence de sa nature perce à
» travers les organes matériels, et anime d'un
» feu divin les traits de son visage; son port
» majestueux, sa démarche ferme et hardie,
» annoncent sa noblesse et son rang. Il ne
» touche à la terre que par ses extrémités les
» plus éloignées; il ne la voit que de loin et
» semble la dédaigner; les bras ne lui sont
» pas donnés pour servir de piliers d'appui à
» la masse de son corps, et la main ne doit
» pas fouler la terre et perdre, par des frotte-
» mens réitérés, la finesse du toucher, dont
» elle est le principal organe; le bras et la main
» sont faits pour servir à des usages plus
» nobles, pour exécuter les ordres de la vo-
» lonté, pour saisir les choses éloignées, pour
» écarter les obstacles, pour prévenir les ren-
» contres et le choc de ce qui pourrait nuire,
» pour embrasser et retenir ce qui peut plaire,
» pour le mettre à la portée des sens.

» Lorsque l'âme est tranquille, toutes les
» parties du visage sont dans un état de repos;
» leur proportion, leur union, leur ensemble,
» marquent encore assez la douce harmonie
» des pensées, et répondent au calme de l'in-
» térieur; mais lorsque l'âme est agitée, la
» face humaine devient un tableau vivant où

» les passions sont rendues avec autant de dé-
» licatesse que d'énergie, où chaque mouve-
» ment de l'âme est exprimé par un trait,
» chaque action par un caractère, dont l'im-
» pression vive et prompte devance la volonté,
» nous décèle et rend au dehors, par des
» signes pathétiques, les images de nos secrètes
» agitations.

» C'est, surtout, dans les yeux qu'elles se
» peignent et qu'on peut les reconnaître; l'œil
» appartient à l'âme plus qu'aucun autre or-
» gane; il semble y toucher et participer à
» tous ses mouvemens; il en exprime les pas-
» sions les plus vives, comme les mouvemens
» les plus doux et les sentimens les plus dé-
» licats; il les rend dans toute leur force, dans
» toute leur pureté, tels qu'ils viennent de
» naître; il les transmet par des traits ra-
» pides qui portent dans une autre âme le
» feu, l'action, l'image de celle dont ils partent;
» l'œil reçoit et réfléchit, en même temps, la
» lumière de la pensée et la chaleur du sen-
» timent; c'est le sens de l'esprit et la langue
» de l'intelligence ».

L'Âme comparée au corps.

« Notre âme n'a qu'une forme très-simple,
» très-générale et très-constante; cette forme
» est la pensée; il nous est impossible d'aper-
» cevoir notre âme autrement que par la pen-
» sée; cette forme n'a rien de divisible, rien
» d'étendu, rien d'impénétrable, rien de ma-
» tériel; donc le sujet de cette forme, notre
» âme, est indivisible et immatériel; notre
» corps, au contraire, et tous les autres corps,
» ont plusieurs formes; chacune de ces formes
» est composée, divisible, variable, destruc-
» tive, et toutes sont relatives aux différens
» organes avec lesquels nous les apercevons;
» notre corps et toute la matière n'a donc
» rien de constant, rien de réel, rien de gé-
» néral par où nous puissions le saisir et nous
» persuader de le connaître. Un aveugle n'a
» nulle idée de l'objet matériel qui nous re-
» présente les images des corps; un lépreux,
» dont la peau serait insensible, n'aurait aucune
» des idées que le toucher fait naître; un sourd
» ne peut connaître les sons : qu'on détruise
» successivement ces trois moyens de sensa-
» tions dans l'homme qui en est pourvu, l'âme

» n'en existera pas moins, les fonctions inté-
» rieures subsisteront, et la pensée se mani-
» festera toujours au dedans de lui-même :
» ôtez, au contraire, toutes ces qualités à la
» matière ; ôtez-lui sa couleur, son étendue,
» sa solidité et toutes les autres propriétés di-
» verses relatives à nos sens, vous l'anéanti-
» rez. Notre âme est donc impérissable, et la
» matière peut et doit mourir.

» Il en est de même des autres facultés de
» notre âme, comparées à celles de notre corps,
» et aux propriétés les plus essentielles à toute
» matière ; l'âme veut et commande, le corps
» obéit tout autant qu'il le peut. L'âme s'unit
» indistinctement à tel objet qui lui plaît ; la
» distance, la grandeur, la figure, rien ne
» peut nuire à cette union, lorsque l'âme le
» veut ; le corps ne peut s'unir à rien, il est
» blessé de tout ce qui le touche de trop près ;
» il lui faut beaucoup de temps pour s'appro-
» cher d'un autre corps ; tout lui résiste, tout
» est obstacle, son mouvement cesse au moindre
» choc ; *la volonté n'est-elle donc qu'un mou-*
» *vement corporel, et la contemplation un*
» *simple attouchement?* Comment cet attou-
» chement pourrait-il se faire sur un objet
» éloigné, sur un sujet abstrait ? Comment

» ce mouvement pourrait-il s'opérer dans
» un instant indivisible? a-t-on jamais conçu
» du mouvement sans qu'il y eût de l'es-
» pace et du temps? *La volonté, si c'est un*
» *mouvement, n'est donc pas un mouvement*
» *matériel;* et si l'union de l'âme à son objet
» est un attouchement, un contact, cet at-
» touchement ne se fait-il pas au loin? *ce*
» *contact n'est-il pas une pénétration?*
» Qualités absolument opposées à celles de la
» matière, et qui ne peuvent, par conséquent,
» appartenir qu'à un être immatériel ».

(Buffon.)

J'affaiblirais l'impression d'un si sublime aperçu en y joignant la moindre réflexion.

CHAPITRE XVI.

L'action de la puissance magnétique peut-elle être influencée par l'imagination des malades?

Le mot *imagination*, synonyme de *créer*, *se faire des images*, et qui, sans doute, provient du verbe *imaginer*, ne devrait jamais servir à désigner, ce me semble, la disposition

morale d'un être qui n'imagine rien. L'*Iliade* et l'*Odyssée*, par exemple, l'*Énéide* et les tragédies de Racine, n'ont certainement nulle ressemblance avec les crises et l'instinct d'un somnambule; et je ne croirai jamais que des produits si différens puissent dériver de la même source.

Mais dès lors qu'il est d'usage de confondre nos machinales et très-animales affections, telles que celles de *la colère*, de *la haine*, de *l'effroi*, etc. avec nos sentimens purement moraux, tels que ceux de l'amitié, de l'inquiétude, de l'espérance, de la commisération, etc. et qu'il paraît qu'on est tacitement convenu de mettre indistinctement tous leurs effets sur le compte de l'imagination, je vais, d'après l'acception que l'on donne à ce mot, rapporter deux faits qui éclairciront cette question beaucoup mieux que tous les raisonnemens que je pourrais faire.

Peu de temps avant l'ouverture des états-généraux, en 1789, MM. le *prince de Broglie*, les *comtes François de Jaucourt*, *Théodore de Lameth* et *de Ricé*, vinrent chez moi me prier d'aller magnétiser leur parent et ami, M. Alexandre de Lameth. Depuis plusieurs

jours, me dirent-ils, il n'évacuait ni ne pouvait rien avaler; sans avoir de fièvre, il éprouvait un tel éréthisme, qu'il n'avait de repos ni le jour ni la nuit; les médecins avaient témoigné de l'inquiétude, et étaient décidés, si cet état violent subsistait, de lui appliquer de la glace sur la tête, et, autant que je m'en rappelle, de le mettre même entièrement dans un bain de glace. Je résistai d'abord à leurs sollicitations, motivant mon refus sur la certitude que j'avais de l'opinion très-prononcée de M. le maréchal de Broglie contre le magnétisme animal. Soyez, sur cela, tranquille, me dirent-ils; alarmé, autant que nous, sur la situation actuelle de son neveu, il est instruit de notre démarche, et consent à l'essai du moyen que nous venons vous proposer de tenter. Après avoir demandé et obtenu d'eux la promesse que, pendant deux jours, on laisserait le malade entièrement à ma disposition, et que surtout on ne le mettrait point dans de la glace, je consentis à les suivre. Arrivé chez M. de Lameth, je le trouvai tel qu'on me l'avait dépeint, assis dans son lit et fort oppressé: il ne put me témoigner que par un sourire le plaisir qu'il avait de me voir. Je le magnétisai sur-le-champ, pendant une heure environ, et

tout autant de temps trois autres fois dans le courant de la journée ; il n'avait éprouvé aucun effet apparent, et la nuit fut aussi mauvaise que les précédentes. Le lendemain je lui continuai les mêmes soins, mais l'espoir qu'on en avait légèrement conçu ne se réalisant pas, on se livrait à de nouvelles alarmes, et l'on recommençait à parler des bains de glace. J'avais bien cru m'apercevoir, dans l'après-dînée, d'un peu de détente en lui, mais elle n'était pas assez déterminée pour que je pusse l'annoncer comme certaine. Ayant été obligé d'aller chez moi pour quelqu'affaire, j'emportai néanmoins l'espoir et la presque certitude de le trouver plus calme à mon retour. Mais quelle fut ma surprise et ma peine, lorsqu'au moment de rentrer chez lui, on vint me signifier la résolution que sa famille, en mon absence, avait prise de le remettre, dès le soir même, entre les mains de ses médecins! Quel est le motif, demandai-je, d'une détermination si subite? La fièvre s'est déclarée, me répondit-on, et n'a fait qu'augmenter depuis l'instant que vous l'avez quitté. *Il a la fièvre!* m'écriai-je; *ah! j'en suis transporté de joie, il est sauvé; c'est ce qui pouvait lui arriver de plus favorable. Ah! de grâce, laissez-moi le voir*

encore, je passerai la nuit près de lui, je ne le quitterai pas ; je vous réponds, à présent, de sa guérison. Ces assurances, exprimées du ton le plus persuasif, eurent tout le succès que j'en devais attendre, et l'on me rendit mon malade avec tous les pouvoirs dont on m'avait précédemment investi. Pour abréger, il suffit de dire que, le lendemain, la fièvre ayant baissé, la détente entière eut lieu, les évacuations prirent leur cours, et deux ou trois jours après, M. Alexandre de Lameth, entièrement rétabli, put reprendre les habitudes de sa vie ordinaire.

On doit bien penser qu'une guérison aussi prompte, opérée sans crise, sans somnambulisme, et sans aucun effet apparent, ne dut être attribuée qu'à la nature, et que l'on ne m'accordait même pas la gloire d'en avoir secondé les efforts. Heureusement un événement très-imprévu vint me donner le droit que j'avais à la réclamer.

Le postillon de M. de Jaucourt aujourd'hui sénateur et grand chambellan du roi de Naples, venait d'être renversé par un cabriolet ; on l'avait relevé dans la rue, et porté dans l'antichambre de M. de Lameth : en attendant

le chirurgien qu'on avait envoyé chercher pour le saigner, son maître me demanda si je voulais le magnétiser; j'y consentis volontiers, et l'on me l'amena. Je n'eus pas plutôt posé les mains sur ce jeune homme, qu'il entra dans l'état complet de somnambulisme magnétique, état qu'il est toujours facile de constater, par toutes ses similitudes avec les phénomènes de l'aimant et de l'électricité. A ma première demande s'il fallait le saigner: — Que l'on s'en garde bien, me répondit-il affirmativement. — Mais vous avez été froissé, peut-être même blessé? — J'ai manqué d'être écrasé, c'est vrai, mais cela ne sera rien. — Il faut bien que vous ayiez quelques maux, cependant, pour être devenu dans l'état où vous êtes actuellement? — Ah! oui, j'en ai, mais ils ne viennent pas de ma chute, ils sont bien plus anciens. Cet homme, enfin, nous conta qu'ayant été mis à l'hospice de la Charité pour une maladie grave, il en était sorti sans être parfaitement guéri, et il ajouta qu'il retomberait bientôt malade. Je lui demandai alors de m'indiquer le remède ou les moyens qui pourraient servir à lui rendre la santé. — Je ne veux plus de drogues, je n'en ai que trop pris. — Que vous faut-il donc? — L'état où je suis me

fait du bien, il faudrait m'y remettre souvent; mais qu'on se garde bien surtout de me saigner, ajouta-t-il, car cela me ferait bien du mal.

La curiosité de voir et d'entendre parler cet homme, en *apparence* endormi, attira bientôt autour de lui, tout ce qu'il y avait de monde dans la maison; maîtres et valets voulurent le questionner, s'en faire entendre ou le faire agir et marcher sans lui parler; il répondait d'un ton brusque et laconique aux questions qui lui étaient faites, et obéissait passivement à tout ce qu'on exigeait mentalement de lui.

Après lui avoir fait me répéter toutes ses ordonnances et l'avoir laissé pendant quelque temps se reposer des chocs étrangers qu'il avait reçus, je le remis dans son état naturel, et, d'après sa défense expresse d'être saigné, le chirurgien fut congédié.

L'étonnement de toutes les personnes témoins de ce fait, était au comble; on aurait voulu des explications qui servissent à le faire comprendre, et c'est ce que je ne pouvais donner. Le somnambulisme du postillon de M. de Jaucourt, leur dis-je, est un effet apparent de la même cause dont M. de Lameth n'a aperçu que le résultat; chacun peut, sur ce phénomène, adopter la théorie qu'il voudra; quant

à moi, je ne me charge que de le reproduire, et non de l'expliquer.

Je ne fus pas plutôt arrivé, le lendemain, chez M. de Lameth, que je demandai à M. de Jaucourt de me faire revoir son postillon. Il est d'une colère affreuse contre vous, me dit-il, ses camarades lui ont conté qu'on l'avait fait parler et marcher étant endormi ; il dit que si cela est vrai, il faut donc que vous l'ayiez rendu fou. Il ne veut plus, enfin, s'exposer à pareille aventure, et est bien résolu de ne plus se laisser toucher. J'étais très-fâché de ce contretemps, et voyais, avec peine, ce pauvre garçon victime de l'indiscrétion de ses camarades. D'après mes instances et celles de son maître, il consentit cependant à venir avec nous dans le salon : mais je vais bien me tenir sur mes gardes, me dit-il, en s'asseyant, et certainement vous ne m'endormirez pas. En effet, aussitôt qu'il croyait, ou qu'il craignait de ressentir la moindre impression, il me repoussait la main, se frottait les yeux, et me répétait que j'avais beau faire, qu'il ne dormirait pas. Je vis bien qu'il me fallait concentrer ma volonté, et en diriger l'action plus fortement que je ne l'avais fait la veille. Une fois ce parti pris, je ne l'écoutai plus, et, parvenu bientôt à vaincre

toutes ses résistances, ses mouvemens s'affaiblirent, ses paupières, malgré lui, se fermèrent, et il entra dans l'état de somnambulisme. Mais alors commença une scène aussi nouvelle pour moi que pour tous les assistans. — *Laissez-moi tranquille*, me disait-il, en me repoussant, *je n'ai que faire de vous auprès de moi; allez-vous-en; éloignez-vous*. Si je lui parlais, il me répondait aussi brusquement que si c'eût été à un de ses camarades. Quoique somnambule, cet homme conservait encore toutes les réminiscences de son état de veille. Il me fallut donc un nouvel effort pour le soumettre entièrement à ma volonté, et c'est ce que j'opérai promptement. Aussitôt il me répéta, fort tranquillement, tout ce qu'il m'avait dit la veille, mais, ajouta-t-il, quoique je sache à présent ce qu'il faudrait que je fisse pour me guérir, je *vois* en même temps que je ne le ferai pas; ils se sont trop moqués de moi là-dedans : quand vous m'aurez remis dans mon état naturel, je serai en colère contre vous et contre le magnétisme, et je n'en voudrai plus entendre parler. Je le fis sortir de l'état de somnambulisme avec la même facilité que la veille. Le lendemain, plus forte opposition de sa part, et de mon côté, plus de peines et de

temps pour le remettre en rapport avec moi. Le quatrième jour il se refusa entièrement à venir me trouver, et depuis je ne l'ai ni revu ni su ce qu'il était devenu.

Ces deux faits présentent un contraste frappant. Le premier malade dont l'imagination concourait avec l'action magnétique, guérit sans qu'il se manifeste sur lui aucun effet apparent. Le deuxième, malgré lui, devient somnambule, et ne retire aucun profit de ce lucide état, d'où l'on doit conclure que l'imagination d'un malade, et la volonté de son magnétiseur, ont bien véritablement chacune leur action particulière, mais indépendante l'une de l'autre, et que de leur réunion ou de lenr opposition doit toujours dériver le plus ou moins d'intensité, et par conséquent d'efficacité du magnétisme animal.

CHAPITRE XVII.

De la Clairvoyance des Somnambules, et de la cause, en eux, de cette faculté.

Parmi toutes les cures opérées par le magnétisme animal, et dont j'ai donné les détails dans mes précédens mémoires, il en est une qui, par les étonnans phénomènes qu'elle a

offerts à mon observation, a été particulièrement remarquable ; je veux parler de celle du nommé *Viélet*, maître d'école du village d'Epiez, près Château-Thierry.

Après avoir inséré, pour preuve de la lucidité de cet homme dans l'état de somnambulisme magnétique, le rapport que la nuit, et sans lumière, il m'avait déjà fait par écrit de la cause de ses maux et des moyens à employer pour les guérir, j'ajoutais que j'avais de lui un autre écrit bien plus intéressant encore, mais que la prudence m'empêchaït de publier. Les faits relatifs à la santé des malades paraissaient, en effet, déjà si extraordinaires, et étaient si peu crus, que cet écrit n'eût servi qu'à ajouter un motif de plus à tous les doutes élevés sur la véracité de mes récits.

Aujourd'hui qu'un grand nombre de magnétiseurs ont sanctionné, par des expériences semblables aux miennes, la réalité de tous les faits que j'avais annoncés, non-seulement il n'y a plus d'inconvénient, mais je crois l'écrit de Viélet utile au développement des idées que la clairvoyance des somnambules fera naître dans l'esprit de tous ceux qui magnétiseront.

J'avais demandé plusieurs fois, à Viélet, de tâcher de m'expliquer comment, les yeux fer-

més, il discernait les objets extérieurs, et comment il pouvait aussi sûrement juger de la nature de ses maux, et apercevoir intérieurement le jeu de ses organes, etc. Les crises violentes qu'il éprouvait lui laissaient rarement la possibilité de s'occuper d'autres objets que de sa santé. Cependant un jour, l'ayant trouvé calme et moins souffrant, je lui renouvelai les mêmes questions; il me répondit qu'il fallait le laisser toute la nuit en crise, que cela lui ferait du bien; et que comme il ne dormirait pas, si je lui voulais donner de l'encre et du papier, il satisferait par écrit, autant qu'il le pourrait, à tout ce que je désirais.

J'ai détaillé, dans mes précédens mémoires, toutes les précautions que nous prîmes, M. de Sérent, mon frère Maxime et moi, pour nous bien assurer que cet homme ne pût nous tromper. Nous marquâmes deux feuilles de papier à la tellière, et, après l'avoir conduit dans sa chambre, nous le laissâmes sans lumière, nous fermâmes la porte à double tour, et nous en emportâmes la clef.

Voici cet écrit (1) :

---

(1) On trouvera dans cet écrit dont je ne changerai aucune expression, beaucoup d'obscurités et de mots impropres; cela ne doit pas paraître étonnant de la part

« Après avoir parcouru intérieurement, sur
» la puissance du magnétisme animal, différens
» motifs m'obligent d'en raisonner, tant sur
» sa nécessité que de sa réalité. C'est ce qui
» m'oblige d'en écrire différentes circonstances
» affirmativement.

» On donne le nom *magnétisme*, parce que les
» effets se produisent par l'attouchement qu'on
» nous fait; mais on pourrait bien y ajouter
» aussi celui d'*optique préliminaire*; ce nom
» est régulier, puisque, par ses moyens, nous
» avons la faculté de voir, de sentir, pressen-
» tir, juger clairement des effets, tel que
» d'ordonner, omettre et juger définitivement
» par le moyen d'un aimant vital que nous
» appelons vulgairement *fluide animal*. Ce
» restaurateur est poussé par la volonté de
» l'âme, qui n'est point une partie grossière,
» puisque l'âme que nous possédons n'est
» composée d'aucune matière. Cet aimant est
» donc imperceptible, puisque du centre de
» notre corps il se porte au cœur, ensuite au
» cerveau; c'est par cet empire que de nous naît

---

d'un paysan qui, sans doute, éprouvait beaucoup de difficulté à exprimer dans son langage les idées que faisaient naître en lui les diverses sensations qu'il éprouvait.

» la volonté et l'action qui se porte au bien ou » au mal ; c'est de cette essence vivifiante que » naît la santé et la maladie ; ensuite tout se » communique avec un mouvement digne » d'admiration. Lorsque nous sommes mala- » des, cet être spécifique est interrompu par » les humeurs, qui *troublent et font pâlir* » *cette claireté préliminaire*, la fait souvent » porter au cerveau avec précipitation ; il naît » de-là des transports que l'on appelle redou- » blement de fièvre ; il est de toute nécessité » d'y porter du secours si l'on ne veut pas que » nous succombions. Pour le faire, il faut » donc nous procurer un supplément de cet » aimant pour fortifier l'individu, qui donne » et ranime le peu de ce fluide qui nous reste. » Lorsque nous en avons avec suffisance, il » devient maître de nos humeurs, les chasse » avec précipitation, ranime le sang, et par » conséquent rétablit toutes nos parties quel- » conques, les remet sur leur équilibre, jus- » qu'à ce qu'il plaise à Dieu de nous retirer ce » fluide, qu'il a bien voulu nous communi- » quer, pour l'attacher à d'autres objets si bon » lui semble. Or, pendant notre existence, » nous devons nous en servir pour le bien. » Voici, en peu de mots, le vrai moyen de le

» faire, sans néanmoins parler de la façon
» qu'exige l'attouchement.

» 1°. Dans chaque traitement, il doit y avoir
» un supérieur, quelque nombreux que
» soient les magnétiseurs; prendre chaque
» jour, de lui, l'indication de sa volonté, et
» faire le tout sous son rapport; 2°. n'avoir
» aucune crainte des effets du fluide, surtout
» lorsqu'on veut faire le bien, et se persuader
» que l'on est en état de le faire; 3°. ne point
» se distraire dans son entreprise, c'est ce qui
» arrive souvent. Si l'on savait ce qu'il en ré-
» sulte de toucher quelqu'un avec énergie,
» surtout lorsque les personnes sont en crise,
» on s'en donnerait de garde, car on risque
» toujours d'apporter obstacle à sa guérison;
» d'ailleurs, *on ne peut faire le bien lors-*
» *qu'on n'y pense pas;* 4°. ne point douter de
» la guérison du malade que l'on magnétise;
» 5°. ne point faire d'expériences sans avoir en-
» vie de porter soulagement, car les expériences
» sont plus dangereuses que l'on ne pense;
» toucher les crises aux endroits qu'il vous
» indique; 6°. que l'action se dirige avec pré-
» caution, 7°. *que la pensée soit conforme à*
» *la volonté;* 8°. de ne point abuser de l'empire
» que l'on a sur le malade, comme de le con-

» trarier : il est de nécessité importante de le
» consulter et de suivre à la lettre ce qu'il
» prescrit. 9°. Donner la facilité au malade de
» se faire toucher chaque fois qu'il le dé-
» sire, autrement ce serait le moyen d'un grand
» dérangement, et par conséquent obstacle
» presque définitif pour la guérison. 10°. Les
» mots, *croyez et veuillez*, ne suffisent pas,
» il faut le caractère impartial et l'humanité.

» Fait le présent écrit magnétique, à trois
» heures du matin.

» VIÉLET.

» J'oubliais aussi de dire qu'un regard pro-
» duit son effet lorsqu'il est suivi de la pensée ».

Au dos de la page était un autre écrit contenant des détails relatifs à sa santé. Comme je l'ai rapporté dans mes premiers mémoires, je ne le répéterai pas ici, il commençait ainsi :

C'est actuellement que je connais la cause des maux que j'ai soufferts depuis quatre jours, etc.

Lorsque précédemment j'ai défini la lumière, *un effet sensible à la vue, de la transmission d'un mouvement communiqué*, je n'en avais d'autres preuves à donner que l'illumination produite par la machine électrique,

et je sentais bien que dans ce cas elle pouvait n'être considérée que comme un dérivé du feu, manifesté par la succession rapide et spontanée des étincelles électriques; mais dans le somnambulisme, cette clarté, cette *optique préliminaire*, qui, dans l'obscurité, lui fait apercevoir les objets extérieurs, n'est précédée ni d'étincelles, ni d'aucune apparence de feu. Quelle est donc la nature de cette lumière? Elle ne peut être soumise aux lois de la réflexion et de la réfraction, encore moins être divisée par l'intermède d'un prisme, et jamais on ne déterminera par le calcul *les effets de ses rayons efficaces*. Pour se rendre raison de ce phénomène, il faut donc absolument remonter à la cause qui l'a produit; or, cette cause est bien certainement l'action magnétique sur *le principe vital, le calorique, le mouvement tonique*, comme on voudra l'appeler, du malade.

Je suppose que tant que nous sommes en bonne santé, notre électricité circule en nous d'une manière insensible et sans que nous nous apercevions de sa bénigne influence : que l'on magnétise un homme en cet état, il devra moins s'apercevoir de l'action de la volonté de son magnétiseur, qu'il ne s'apercevrait, n'étant pas isolé, de la transmission du mouvement

qui lui serait communiqué par la manivelle d'une machine électrique; mais si, par suite d'une maladie quelconque, le mouvement tonique est intercepté, et que dans ce cas l'on soit magnétisé, *probablement* alors il s'accumule une surabondance d'électricité autour ou auprès de l'obstacle qui s'oppose à son écoulement, et c'est dans ce cas *probablement* que la lumière se manifeste. Je dis *probablement*, parce qu'au fait je ne sais pas un mot de la manière dont tout cela se passe, qu'aucun somnambule n'a jamais pu m'en donner une claire et satisfaisante explication, et que sur des incertitudes et des probabilités il y aurait plus que de la présomption, à moi, d'établir la théorie de ce surprenant phénomène.

Ce que je puis affirmer, par exemple, c'est la lucidité qu'un aveugle a dans l'état magnétique, au moins sur tout ce qui le concerne. L'existence et la haute considération de celui qui m'a fait acquérir cette certitude, ne peuvent qu'ajouter beaucoup d'intérêt au récit que je vais faire.

M. le duc d'Aremberg, aujourd'hui sénateur, en revenant d'Italie (c'était en 1788), s'était arrêté à Marseille, où il avait consulté des somnambules magnétiques sur sa cécité;

sans lui avoir donné l'assurance positive d'en guérir; aucun, cependant, ne lui en avait ôté l'espérance. Ainsi donc, il était dans cette disposition d'esprit où, sans ajouter foi à l'existence d'une chose extraordinaire, on a néanmoins la curiosité d'en prendre connaissance.

L'intime amitié qui me liait depuis ma jeunesse à M. d'Aremberg, me fit le chercher avec empressement sitôt que je le sus arrivé à Paris; il me conta ce qu'on lui avait dit à Marseille, et me témoigna le désir de vérifier l'annonce qui lui avait été faite. Comme je n'avais pas alors de somnambules à ma disposition, je lui proposai, s'il le voulait, de le magnétiser sur-le-champ: peut-être, lui dis-je, deviendrez-vous vous-même votre médecin, et cela serait fort heureux; car alors vous jugeriez vous-même de votre état. De la part d'un autre, me dit-il, je n'accéderais point à cette proposition; mais de la tienne, mon ami, j'y consens; ma confiance en toi fait que j'ai du plaisir à t'en donner ce témoignage.

Je ne l'eus pas touché l'espace d'un demi-quart d'heure, qu'il entra le plus tranquillement du monde en somnambulisme magnétique; il s'y trouvait bien, ne souffrait nulle

part, et il ne parla, cette première fois, que des douces sensations qu'il éprouvait dans cet état paisible : réveillé par moi au bout d'une demi-heure, il fut fort surpris de ce qui lui était arrivé, et de ce qu'il ne se ressouvenait de rien de tout ce qu'il avait dit dans son sommeil. Il ne m'avait pas parlé de ses yeux; mais comme, d'après ce premier essai, j'étais bien sûr de le remettre dans l'état magnétique toutes les fois que je le voudrais, je ne doutais pas de pouvoir l'amener, dès le lendemain, à s'occuper de sa cécité. De quel espoir je me flattais, et quel bonheur pour moi, si M. d'Aremberg, en revoyant la clarté des cieux, eût pu devoir cette jouissance à l'active influence de mon intérêt, et de mon amitié !

Le lendemain et tous les jours suivans, je magnétisai M. d'Aremberg; et à chaque séance il devenait somnambule magnétique. Une fois qu'il était dans cet état, j'aurais voulu qu'il ne pensât qu'à ses yeux; mais il préférait toujours m'entretenir d'autre chose, et quand je le ramenais à cette pensée, il se taisait, ou, en me serrant la main, il me disait qu'il s'occuperait, dans un autre moment, de ce que je désirais.... *Cette somnambule de Marseille*, me dit-il un jour, *pourrait bien s'être trompée, ou*

n'avoir pas voulu me dire la vérité ;..... et sur l'inquiétude qu'il vit bien que ce propos m'avait donnée.... *Rassure-toi, mon ami*, reprit-il bien vîte, *ce que je te dis-là n'est qu'un doute ; il ne faut pas que cela te tourmente* : puis il me demandait de l'entretenir du magnétisme et de ses étonnans phénomènes. J'écrivais toutes nos conversations, afin qu'il pût se les faire relire dans son état naturel, et confronter ainsi ses deux modes d'existence.

Plus je le magnétisais, et plus je craignais de l'entendre me confirmer ce qu'il ne m'avait déjà que trop laissé soupçonner ; j'étais dans de continuelles alarmes : lui, toujours calme et serein, ne me parlait que de choses étrangères à son état. L'ayant cependant une fois pressé plus vivement de s'occuper uniquement de sa cécité, c'était un mercredi, il me dit que le samedi d'après il satisferait à mon impatience, et que d'ici là, il allait y penser sérieusement. *Je suis bien sûr d'avoir un œil tout à fait perdu*, me dit-il ; *pour l'autre, je te dirai samedi ce qu'il en est.* Un autre jour, il me dit qu'habitué, comme il l'était, depuis si long-temps à n'y pas voir ce ne serait pas un malheur, nouveau pour lui de rester aveugle ; *mais*,

ajouta-t-il, *tu serais si content, toi, si tu pouvais me rendre la vue, que tu auras plus de chagrin que moi si tu n'y parviens pas....* Enfin, le samedi arrivé, et lui dans l'état magnétique, je le sommai en tremblant de la parole qu'il m'avait donnée; c'était en effet plutôt mon sort que celui de ses yeux dont il allait décider. « Allons, mon ami, me dit-il, il faut
» du courage; je t'ai déjà dit que j'étais habitué
» à l'état où je suis; ainsi, pour moi, ne t'afflige
» pas; mais il est inutile que tu t'occupes plus
» long-temps de mes yeux : dès la seconde fois
» que tu m'as magnétisé, j'ai vu tout aussi clai-
» rement qu'aujourd'hui qu'ils étaient perdus
» sans ressource; le premier l'a été dès le mo-
» ment de l'accident; le deuxième ne l'a pas été
» tout de suite; mais les remèdes et la longueur
» du temps que l'on a laissé dessus les emplâtres
» et les bandeaux, ont produit la paralysie du
» nerf optique. Peu à peu, cette paralysie s'est
» prolongée, et aujourd'hui elle est telle, qu'il
» n'est plus possible au magnétiseur même d'y
» rappeler du mouvement; chaque fois que tu
» me magnétises, l'action de ta bonne influence,
» mon ami, vient échouer contre un obstacle in-
» vincible : j'ai vu cela tout de suite; mais je vou-
» lais bien m'en assurer, et d'ailleurs, je te voyais

» tant d'espérance, qu'il m'était pénible de te » l'ôter...». Je termine ici le récit de cette scène touchante..., dont M. d'Aremberg lui-même ne peut conserver le souvenir que par les détails que sur-le-champ je lui en ai donnés par écrit...

Malgré l'arrêt qu'il avait lui-même prononcé contre ses yeux, il conservait néanmoins, dans l'état naturel, l'espoir de voir réaliser les pronostics des somnambules de Marseille. Il devait trouver dans ses terres en Brabant, lui avait-on dit, un somnambule qui lui indiquerait des moyens de guérison, et il désira que je l'y accompagnasse. Rien n'était plus extraordinaire que de l'entendre, en somnambulisme, me répéter qu'il voyait mieux son état que personne, et éveillé, ne pas ajouter la moindre foi à ces déclarations...... Nos tentatives, comme on doit bien le penser, n'aboutirent à rien; et bientôt les événemens politiques et les grands intérêts qu'il avait à débattre en Brabant, lui ôtèrent le loisir de s'occuper d'autres objets.

Une particularité que m'a offerte le somnambulisme de M. d'Aremberg, c'est que sa lucidité n'avait lieu qu'à l'égard de sa santé; il voyait ou plutôt il *savait* à merveille toute l'anatomie de son intérieur; mais il ne pouvait marcher seul, et il ne répondait point à mes vo-

lontés mentales, ou, si l'on veut, magnétiques. Quant aux phénomènes de l'isolement et de la communication électrique, il les manifestait de la manière la plus prononcée. Ce fait isolé ne suffit pas, cependant, pour décider que le sens de la vue soit indispensablement nécessaire à la vision extérieure des somnambules.

CHAPITRE XVIII.

Des avantages à retirer, et des dangers à craindre la pratique du magnétisme animal.

J'AI avancé dans mes premiers mémoires que le magnétisme animal serait, pour les gens honnêtes et sensibles, un moyen de plus de faire du bien, et que jamais il ne pourrait être une arme dangereuse entre les mains des perfides et des méchans. Mais comme je ne pouvais donner, pour preuve de cette assertion, que le dire des somnambules que j'avais obtenu, peu de personnes y ajoutèrent foi.

« Vous n'avez sûrement eu que de bonnes » intentions en magnétisant, m'écrivait-on, » et, dès-lors vos somnambules, modifiés par » vous, n'ont fait que refleter vos propres » sentimens. Mais, etc...... ».

N'ayant pu vouloir, en effet, le bien et le mal en même temps, il m'était de toute impossibilité de citer une expérience à l'appui de mon opinion : cette question aujourd'hui ne peut rester indécise ; elle est même d'une telle importance, relativement à l'ordre public et au maintien, comme à la sûreté de toutes les transactions sociales, qu'il est de toute nécessité de la résoudre : si l'intérêt développé d'un somnambule magnétique pouvait le tromper, s'il était arrivé, une seule fois, qu'un être dans cet état se fût prescrit des choses, ou ordonné des remèdes contraires à son bien-être, ou à sa santé, on ne pourrait trop tôt proscrire un moyen qui présenterait un arbitraire aussi dangereux dans ses résultats.

Bien plus encore devrait-on le proscrire, et avec lui tous ceux que l'on soupçonnerait de le vouloir employer, si l'on pouvait citer un seul abus de confiance de la part d'un magnétiseur, à l'égard d'un être mis par lui dans l'état magnétique, ou si l'on pouvait seulement prouver la possibilité qu'un tel désordre puisse s'effectuer.

« Vous pouvez exiger de nous, m'ont dit » tous les somnambules magnétiques que j'ai » questionnés, tout ce que, dans notre état na-

» turel, vous auriez le droit d'attendre de notre
» complaisance, mais, passé ce terme, vous n'ob-
» tiendriez rien, et si vous persistiez dans une
» volonté qui tendrait à nous contraindre à des
» choses qui nous révolteraient, plutôt que d'y
» céder nous nous réveillerions, ou nous tom-
» berions dans un état tellement douloureux,
» qu'il ne vous resterait que le remords du
» mal que vous nous auriez fait, et le déses-
» poir de ne pouvoir peut-être jamais le ré-
» parer ».

Tous les faits magnétiques dont on lira les détails dans les lettres dont je rapporterai ci-après les extraits, confirmeront pleinement ce que ces premiers somnambules m'avaient annoncé. On y verra souvent les malades ne pas retirer des soins de leurs magnétiseurs tout le fruit qu'ils auraient dû en espérer, quelquefois même éprouver des effets plus ou moins fâcheux, de leur inexpérience, ou de leur indiscrète curiosité ; mais on n'y verra pas un seul exemple d'un empire obtenu par l'influence d'une volonté mal intentionnée.

Lorsque l'on comprendra bien le mécanisme de l'action magnétique, on sentira qu'il doit être impossible en effet de tromper un somnambule, dont l'instinct (si l'on peut ainsi

l'exprimer) veille sans cesse à ses plus chers intérêts ; et dès lors qu'on sera certain qu'un malade ne peut avoir été mis dans cet état lucide, que par la direction d'une volonté favorable à l'action de son principe vital, on en conclura que de l'influence et de la direction d'une volonté contraire, il ne peut en résulter qu'un choc, dont l'effet sera toujours en lui de détruire l'équilibre et l'harmonie de ses facultés.

Ce physique et machinal résultat dans un être magnétique à l'égard de son magnétiseur, n'est pas au reste plus extraordinaire que celui qui a lieu entre deux barres de fer aimantées : dans les deux cas, ce sont également des corps qui s'unissent à leur analogue, ou s'en séparent, selon l'accord ou l'opposition des courans qui les pénètrent, et dont ils sont modifiés. Dans le fer, il est vrai, ces courans sont toujours invariables, tandis que, dans l'homme, ils sont soumis aux déterminations de sa volonté ; mais il n'en résulte pas moins que, dès qu'une fois il les a fixés, il ne peut plus en vouloir changer la direction, sans que l'harmonie qu'il a précédemment établie ne soit à l'instant anéantie.

De ce que les magnétiseurs ne peuvent faire

aucun abus de leur puissance, cela ne doit pas rendre les malades indifférens sur le choix qu'ils en feront.

Si, dans le cours ordinaire de la vie, l'on n'accorde sa confiance qu'aux êtres que l'on en croit les plus dignes, combien à plus forte raison doit-on prendre de précautions, et s'assurer par avance du caractère et de la moralité de l'être sous la dépendance duquel on s'expose à tomber (1), du moment que l'on consent à s'en laisser magnétiser? Mais je suppose même, que l'on ne doute ni de la droiture de ses intentions, ni du désintéressement de ses motifs, ni de la pureté de son amitié, qui vous répondra de la constance de ses soins, de la tenue de sa volonté, et de son

(1) M. le D. d'A..... me dit un jour, étant dans l'état magnétique : « Il me fatiguerait de me refuser à » ce que vous exigez ; ma confiance est entière, mais » je sens que vous n'en abuserez pas. Dès que je vous » dirai qu'il ne me convient pas de vous dire une » chose, vous ne voudrez pas l'exiger ». Une autre fois : « J'ai craint, pendant plusieurs jours, d'a» voir dit, dans l'état où je suis, des choses que je » veux taire ; mais ce matin, dans mon état naturel, » vous m'avez assuré du contraire, et je ne le crains » plus ».

courage à seconder la nature dans les crises les plus salutaires à vos maux ? Faute cependant d'un seul de ces accessoires, il n'est que d'incertains, ou de fâcheux résultats à attendre. On lira dans les lettres ci-après le récit de quantité d'accidens ainsi arrivés, par la faute et l'inexpérience des magnétiseurs les mieux intentionnés.

Quant aux suites résultantes des réciproques affections que font toujours naître entre les personnes de sexe différent, les soins rendus d'une part, et la reconnaissance de l'autre, il suffit de prévenir que ces affections seront toujours augmentées par l'action magnétique, pour que quiconque en craindra le danger ne s'expose ni à communiquer, ni à recevoir son influence.

Pour que le magnétisme animal pût se pratiquer avec sûreté pour les malades, et devenir généralement utile à l'humanité, il serait à désirer que ses effets pussent être observés par des hommes en possession dela confiance publique, et capables en même temps de juger de leur efficacité ; et qui mieux que les médecins pourrait exercer cette utile surveillance ? Accoutumés à observer la marche de la nature, eux seuls

peuvent en tout temps en aider le travail, et en régulariser les résultats.

Une des plus grandes erreurs des premiers partisans du magnétisme animal, fut de dire et d'annoncer qu'avec l'aide de son action salutaire, on pourrait à l'avenir se passer de médecins. C'est comme si l'on eût dit que, parce que les semences et les plantes végètent d'elles-mêmes, il n'est besoin pour les cultiver, ni des ressources de l'agriculture, ni des talens des agriculteurs. Et dans quel temps avançait-on cette maxime erronée? c'était lorsque les effets tumultueux et mal réglés du magnétisme animal n'en avaient, pour ainsi dire, encore fait apercevoir que les dangers, et non les avantages. Certainement aujourd'hui ces derniers sont reconnus, mais plus les magnétiseurs ont obtenu de succès, et plus ils sentent la nécessité et l'utilité du secours de la médecine ordinaire. Tous les malades ne sont pas susceptibles de devenir dans l'état de lucidité: dans les maladies aiguës, cet état s'obtient rarement. Et qui peut alors y suppléer, sinon les médecins? lorsque, par expérience, on sait d'ailleurs combien de soins, de peines et de persévérances exige le traitement des maladies par le magnétisme animal, on ne peut trop

désirer qu'un si puissant moyen de guérison ne reste pas à la merci du zèle, et de la charité passagère de quelques individus. Je dis plus, pour que son existence et sa durée puissent être assurées, il est de toute nécessité qu'il soit adopté et pratiqué par les êtres aux lumières et à la sagesse desquels les malades, en tout temps, devront se confier.

Les médecins, je le crois bien, ne s'astreindront jamais à magnétiser, ils n'en auront ni le temps ni la possibilité; obligés de multiplier leurs visites et leurs soins, il leur sera toujours possible de se faire suppléer, en choisissant, près de leurs malades, la personne qu'ils en croiront le plus capable; et comme il ne faut aucune science pour exercer cette faculté, les gardes-malades, déjà subordonnées à leur autorité, seraient peut-être celles qu'ils choisiraient de préférence.

Dans les hospices et les hôpitaux, le magnétisme animal pourrait de même être employé avec succès au traitement des malades; mais avant d'en tenter l'essai, il est une observation à laquelle je ne puis trop recommander d'avoir égard, c'est que jamais un malade ne doit être soumis à l'action magnétique de plusieurs magnétiseurs : lorsqu'à Busancy,

j'en traitais un grand nombre, tous ceux que mon frère, ou les aides que je m'étais donnés, avaient fait entrer la première fois dans l'état de somnambulisme, ne souffraient mon approche, que lorsque leur magnétiseur me mettait en communication avec eux, et je ne pouvais alors exercer qu'une puissance secondaire ; maître absolu chez moi, je ne l'étais plus à l'égard des êtres que je n'avais pas d'abord magnétisés (1).

Dans tout traitement nombreux, il n'arriverait donc que du trouble et du désordre, s'il y avait contradiction ou croisement d'action magnétique; et c'est ce qui arriverait nécessairement si plusieurs magnétiseurs y voulaient opérer avec une égale autorité.

Le magnétisme animal et les résultats de son action bienfaisante offrent, peut-être, aux hommes la preuve la plus évidente, disons mieux, la preuve d'autant plus physiquement certaine, qu'elle est puisée dans la source même de leur faculté, que sans l'unité de pou-

---

(1) Voyez pag. 103, deuxième partie des Mémoires pour servir à l'Histoire du Magnétisme animal. *C'est Ribault qui m'a commencé*, me disait un jeune maçon nommé Amé, *il faut qu'il me finisse*, etc.

voir, et la subordination aux autorités établies sous la direction d'une seule volonté, il ne peut exister ni ordre ni harmonie dans la société, ni stabilité dans ses établissemens.

Lorsque, pénétré de cette vérité en 1785 et 1786, je l'exprimais de toutes les forces de mes facultés, et lorsque mes camarades et moi, dans le régiment de Metz, en faisions une si douce application, j'étais loin de prévoir les scènes douloureuses qui, en 1790, sont venues détruire l'accord et l'harmonie dont je jouissais de même au milieu de mes amis du régiment de Strasbourg.... O ma chère artillerie! arme brillante où mon esprit s'est alimenté si long-temps des plus solides instructions, corps honoré, où, pendant vingt-cinq ans, j'avais réuni tant et de si profondes affections, que je vous regrette, et que je vous regretterai toujours.... (1)! mais en parlant de magnétisme, c'est, en quelque sorte, me rapprocher de vous, mes amis.... Je reviens donc à mon sujet, et je dis que, dans tout traitement magnétique qui s'établirait dans les hôpitaux, il faudrait qu'un médecin en fût le seul régulateur, que ce fût lui seul qui décidât des maladies qui devraient lui

(1) J'ai quitté en 1792.

être soumises, et que les aides qu'il aurait choisis (car, je le répète, un médecin ne peut ni ne doit presque jamais magnétiser), que ses aides, dis-je, sans élever de rivalité entr'eux, n'agissent jamais que secondairement, et toujours en subordonnant leurs travaux à la direction de la volonté du chef auquel ils se seraient volontairement soumis.

EXTRAIT
DE MA CORRESPONDANCE
SUR LE MAGNÉTISME ANIMAL.

Les lettres dont je ne vais que rapporter les extraits, font partie d'une correspondance très-volumineuse, dont les pièces originales seront déposées dans un même carton, avec l'écrit de Viélet, chez *M. de Lachaume, notaire, rue d'Antin*, n°. 7. Ceux qui voudront en prendre connaissance, et en vérifier les signatures, pourront lui en demander la communication. Dans le nombre de ces lettres déposées, sont comprises toutes celles qui m'ont été adressées par les membres de la société de l'harmonie de Strasbourg, et que je ne rapporterai pas ici, vu que tous les faits dont ils voulaient bien successivement me faire part, ont été consignés dans les procès-verbaux imprimés des travaux et des expériences de cette société, et publiés par elle pendant les années 1786, 1787 et 1788.

Je supprimerai de même toutes les lettres qui, n'offrant que des répétitions de faits ou des observations de peu d'importance, ne feraient que grossir inutilement le volume de ces mémoires, comme il se pourrait faire néanmoins, que quelques personnes eussent la curiosité de les lire, je les liasserai toutes selon leurs dates, et les comprendrai dans le dépôt que j'ai précédemment indiqué.

CORRESPONDANCE PENDANT L'ANNÉE 1785.

PREMIÈRE LETTRE.

De M. Segrettier, propriétaire à Nantes.

Du 15 mars 1785.

MONSIEUR,

Je voudrais pouvoir vous exprimer tout le plaisir que vos mémoires m'ont procuré, etc....

Mais voici un fait arrivé dans les environs de cette ville, qui porte, ce me semble, un caractère plus merveilleux encore. Au mois de septembre dernier, dans le temps où l'incrédulité publique était, pour ainsi dire, bien motivée parla publicité des rapports combinés de MM. de l'académie et de la société royale, une jeune demoiselle distinguée par sa naissance, et qui paraissait jouir de la meilleure santé, se trou-

vant au château de M. le marquis de B..... son parent, se mêlait, comme le reste de la compagnie, de plaisanter sur le magnétisme. M. le baron de B.... son oncle, renchérissant sur les autres, gesticulait à tort à travers. Il dirige sur sa nièce sa prétendue influence, disait-il, et les voilà à se magnétiser réciproquement. D'abord la jeune personne rit beaucoup, mais on ne tarda pas à voir que son rire n'était pas naturel, et bientôt après on passa de la surprise de ce phénomène à une terreur inexprimable, en s'apercevant qu'elle perdait par degré la raison et l'usage de ses sens. Elle vint, en effet, au point de ne plus voir, de ne plus entendre, de ne plus parler; et les yeux fixés, le cou tendu, semblable exactement à un aimant plus faible qui est entraîné vers un aimant plus fort, elle suivait son magnétiseur partout, et n'obéissait qu'à ses diverses impressions. On voulut essayer de les séparer, mais cela ne produisit que des convulsions affreuses. Le baron de B.... éprouvait, de son côté, des sensations extraordinaires qui, jointes au saisissement que lui avait occasionné l'état de sa nièce, le rendaient méconnaissable par sa pâleur et son abattement. On prit le parti de l'aller rechercher, dans l'espérance que sa présence ramenerait le calme.

À peine l'eut-on déterminé à revenir auprès de la malade, que celle-ci, malgré l'éloignement et l'épaisseur des murs, recouvrant aussitôt la parole, s'écria : « Le voilà qui vient, je » le sens, je le vois, il entre dans l'anticham- » bre ». C'était vrai. Dès qu'il fut entré, les convulsions cessèrent entièrement, et à mesure qu'il la magnétisait, le calme revenait, et le jeu du sens interne recommençait. Au bout de quelques heures, cette crise se dissipant, la demoiselle se plaignit d'une grande douleur à l'estomac, qui se prolongeait vers la région du bas-ventre : on lui mit les pieds dans l'eau; elle parut tranquille, et la nuit se passa de même. Le lendemain elle se trouvait fatiguée, mais sans symptômes de vapeurs, genre de mal auquel elle n'avait jamais été sujette. Son oncle vint la voir, s'informa de ses nouvelles : elle lui répondit comme à l'ordinaire, ne se doutant nullement de ce qui était arrivé la veille. On cause, on rit, la demoiselle fixe son oncle, dirige son doigt sur lui, s'endort, et un moment après, retombe dans le premier état de somnambulisme. L'oncle la magnétisa, mêmes phénomènes, mêmes résultats. Alors on crut devoir recourir aux soins du médecin magnétiseur, à Nantes. Le baron de B... part, les

convulsions se renouvellent ; elle le voit, elle le suit d'idée sur toute la route, arrive avec lui à Nantes, indique ses moindres actions. « Il » pense à moi, il vient de quitter ses bottes, » son habit ; il en a pris un bleu, il entre là, » il dit cela, etc. ». A l'heure même qu'il est chez M. Boissière, elle dit : « Ah ! il parle de » moi, il va revenir avec un médecin que je » ne connais pas, etc. ». Ainsi se passa la journée et la nuit qui la suivit, tantôt en convulsions, tantôt en sommeil, tantôt dans un état de crise magnétique, tel que vous l'avez décrit, et je me persuade que ces alternatives ne dépendaient que du rapport instantané que la pensée ou les actions de son oncle pouvaient avoir ou n'avoir pas avec elle.

Enfin, le lendemain, elle s'écria : « Ah ! les » voilà qui partent pour venir ici, ils parlent » de moi, et elle répète ce qu'ils en disent : je » les vois, et elle eût été dans le cas de faire le » portrait du compagnon de voyage de son » oncle ; elle décrit leurs habillemens, etc. » Ces MM. arrivés aux relais ou arrêtés en route » pour quelques besoins, elle l'annonce et in- » dique le lieu. Son oncle se fâche contre un » homme qui faisait l'impertinent ; elle crie, » elle hurle, appelle du secours pour défendre

» son oncle, qu'un grand homme en habit gris » veut battre. La querelle s'appaise, son oncle » repart; elle s'appaise aussi, et sa joie se mani- » feste. Le baron de B.... enfin, arrive avec » M. Boissière; ils sont descendus loin du châ- » teau; elle le dit; elle dit qu'ils sont dans la cour, » qu'ils entrent dans le salon, qu'ils montent » l'escalier. M. Boissière paraît seul. Où est » mon oncle? lui demanda-t-elle. Il est resté » à Nantes, lui répondit-on. Ce n'est pas vrai, » je l'ai vu, je le vois encore, il est dans cette » chambre, etc. ».

Vous observerez, Monsieur, que tout ce qu'elle avait pressenti et avancé, était de la plus exacte vérité. Je borne là cette narration, dont je n'ai recueilli quelques circonstances principales, que pour vous confirmer dans l'opinion que vous avez de vos expériences, par un exemple frappant et d'autant moins incontestable, qu'il s'est passé au milieu des incrédules; qu'un incrédule lui-même a prêté sa main à la nature pour exécuter ce prodige et confondre les détracteurs du magnétisme animal. J'ajouterai seulement que M. Boissière parvint, à la longue, à ramener cette demoiselle dans son état ordinaire, qu'elle guérit probablement, puisque je n'en ai pas entendu parler

depuis. Ce fait intéressant m'a été communiqué par l'oncle lui-même et par plusieurs parens de la demoiselle, entr'autres par la marquise de B..... chez qui cette scène s'est passée, etc.

Signé SEGRETTIER.

OBSERVATION.

Le fait rapporté par M. Segrettier, dans la lettre que l'on vient de lire, est une des preuves les plus évidentes de l'existence du magnétisme animal et de son action sans cesse agissant en nous. Certainement la demoiselle dont il est question, et M. son oncle, étaient loin de penser qu'ils pussent influencer l'un sur l'autre. Leur *imagination* ne leur en laissait même pas apercevoir la possibilité. Le résultat de leur plaisanterie, non-seulement indépendant de leur volonté, mais contraire à leur intention, n'était donc que l'effet naturel résultant de l'analogie de leur courant magnétique, dont ils avaient déterminé, sans s'en douter, la direction. Si, avec une aussi légère et fugitive attention, il est possible de déterminer un effet aussi manifeste, combien, à plus forte raison, en doit-on produire avec une volonté constante et prononcée?

DEUXIÈME LETTRE.

De M. Boissière, médecin à Nantes.

Du 7 avril 1785.

MONSIEUR,

J'ai différé jusqu'à ce moment, etc.....

J'ai lu et relu plusieurs fois et toujours avec un nouvel intérêt, votre ouvrage sur le magnétisme. Il est plein d'observations bien intéressantes pour ceux qui ont considéré cette découverte sous son vrai point de vue. Elles m'ont confirmé celle que j'avais faite à la passade seulement, l'été dernier, et dont M. Segrettier vous a rendu compte. Cette jeune personne, dont les nerfs sont infiniment sensibles, serait, si elle était d'un état à pouvoir être vue commodément, le meilleur sujet possible pour arriver entièrement au degré de conviction où vous êtes déjà venu plusieurs fois; mais il n'y a pas moyen de la voir étant dans un couvent.

Parmi les autres malades que j'ai à mon traitement, j'ai bien, à celui des pauvres, deux jeunes filles somnambules, mais quelque pré-

caution que je prenne, je ne puis les conduire à cet état de prévoyance qui doit vous avoir donné tant de satisfaction dans Victor et les autres. Faut-il magnétiser extrêmement longtemps ? est-il mieux d'être, avec les malades, seul, ou d'opérer au traitement ? Pardon, Monsieur, mais votre amour pour le bien vous fera me pardonner ces questions.

Signé Boissière.

TROISIÈME LETTRE.

De M. Fitz-Gibbon, médecin royal et agrégé au collége de Médecine de Bordeaux.

Du 22 mai 1785.

Monsieur,

J'ai reçu votre ouvrage, etc......

Vos opérations sont si bien faites, et portent tellement avec elles le caractère de la candeur et de la vérité, que je m'estimerais heureux que vous voulussiez m'honorer de votre correspondance. J'ai un petit traitement de quinze ou vingt personnes, que personne ne voit que moi, et

que je viens d'établir chez moi. Mes affaires du dehors ne me permettant pas de continuer le traitement public que je présidais jusqu'à présent, si vous jugez à propos, je vous ferai part de mes expériences, qui se font sans éclat, sans étalage quelconque, et entièrement dans le silence. Une particularité que j'ai remarquée dans mon petit traitement, est un *état de plaisir extrême* que ressentent certains hommes, c'est *une extase, un état extatique de plaisir* qui surpasse tout autre connu, et lequel dure quelquefois un quart d'heure ou vingt minutes tout au plus, et qui se manifeste par ces paroles : *O mon Dieu, que c'est bon !* et ces mots répétés constamment, les yeux sont tout ouverts, le corps dans une espèce de roideur; la respiration un peu gênée, comme si l'on étouffait de joie ou de plaisir, comme l'on dit communément. Ils sont vraiment moitié somnambulistes et moitié cataleptiques pendant cette crise. Les femmes n'y sont point sujettes, du moins je n'en ai point vu dans cet état-là. Je ne sais, Monsieur, si vous en avez vu dans l'état que je vous décris ; il ne m'a jamais fallu plus de trois ou quatre minutes pour les mettre dans cet état.

Signé Fitz-Gibbon.

OBSERVATION.

Je n'ai inséré l'article de la lettre ci-dessus, que pour donner une idée des variétés qui peuvent se rencontrer dans les effets du magnétisme animal, et pour observer à ce sujet, combien il est inconsidéré de tirer quelques inductions de semblables faits. M. Fitz-Gibbon, en rendant simplement compte de ses observations, offre aux nouveaux magnétiseurs l'exemple de la prudence avec laquelle ils devront se conduire en pareille circonstance.

QUATRIÈME LETTRE.

De M. de Beyerlé, capitaine au régiment du Roi.

De Nancy, le premier août 1785.

Je suis d'une tristesse mortelle, Monsieur le M...., j'ai recours à vous comme à mon maître, et vous demande vos conseils.

On a présenté une fille sourde au traite-

ment. J'avais commencé à la soigner : un de nos élèves s'en est emparé, et je l'ai laissé diriger cette malade en lui donnant tous les renseignemens possibles.

Cette fille n'a pas tardé à éprouver de l'effet. Il s'est fait dans ses oreilles un bourdonnement considérable. Elle a rendu, par les oreilles, le nez et les yeux, des eaux et de la matière. Elle était dans un train de guérison satisfaisant, lorsque sa maîtresse l'a emmenée à la campagne pour huit jours. A son retour elle s'est remise au traitement, et elle a repris son sommeil magnétique ; au lieu d'exciter le sommeil, son magnétiseur le dissipait, quoi qu'on ait pu lui dire. Enfin il y a quatre jours que cette fille endormie s'est levée du traitement, endormie, et a été se placer ailleurs. Son magnétiseur l'ayant suivie, elle s'est levée et s'est remise au traitement. Poursuivie par son magnétiseur, elle s'est levée de nouveau, et a été se placer à l'autre extrémité du réservoir, d'où elle est sortie encore, comme pour fuir son magnétiseur. Sur ces indications, on m'a engagé à me charger de la direction de cette fille, à laquelle je donne tous mes soins. Je l'ai depuis cinq jours. Elle a commencé à parler en état somnambulique avant-hier. Hier diman-

che, elle a annoncé à une dame près d'elle, qu'elle guérirait dans un mois, qu'elle souffrirait beaucoup. Elle a fait d'autres annonces du même genre; mais (et voici le sujet de ma peine) lorsque je l'ai consultée sur son état, elle m'a dit qu'elle ne guérirait pas, qu'elle en mourrait. Son mal est au creux de l'estomac et dans les parties environnantes. L'intérêt que je prends à cette pauvre créature, plus encore peut-être que celui que je prends au progrès du magnétisme dans cette province, augmente le chagrin que me cause sa prédiction.

Ne se trompe-t-elle pas? ne prend-elle pas ce qu'elle souffre pour un signe de mort? Elle a annoncé qu'elle aurait, jeudi à quatre heures, beaucoup à souffrir; elle ne connaît pas le nom de *crise*. Oh! Monsieur, aidez-moi de vos conseils; dirigez-moi dans les moyens à employer; je sens ou je crois que cette fille n'est pas dans un somnambulisme parfait; je le désire pour voir annuller sa prédiction. D'abord elle n'indique aucun remède; elle ne dit pas la cause du mal; d'ailleurs, elle parle très-vaguement du siége et de la cause des maladies des personnes auxquelles elle a voulu parler.

Que je voudrais, pour le bien de l'humanité, pour celui de cette pauvre fille, pour ma tranquillité, pour mon plaisir, que je voudrais que vous fussiez ici! vous y recevriez l'effusion des sentimens que vous m'avez inspirés.

Signé BEYERLÉ.

CINQUIÈME LETTRE.

Du même.

Du 31 août 1785.

Je viens d'apprendre, Monsieur le M..., qu'on ne vous avait pas rendu le compte sommaire de la maladie de la nommée Marie Viriot, femme de chambre de madame Charpentier, ainsi que nous l'avions arrêté, n'ayant pas eu le temps de le faire moi-même. Je vous en fais un million d'excuses.

La crise du 4 août, annoncée par cette fille, a eu lieu. Votre lettre est arrivée le lendemain, et je me suis applaudi d'avoir fait ce que vous prescriviez. J'ai continué à donner mes soins à cette fille, aidé par une brave ma-

gnétiseuse, qui, bravant tous les sarcasmes, se voue à secourir l'humanité souffrante avec un zèle incroyable (madame Charpentier, épouse de M. Charpentier, négociant en gros, fils de la maîtresse de la malade). Le lundi 8 août, elle a annoncé qu'elle aurait encore 12 crises, dont la première le mercredi dix, et quatre autres le reste de la semaine. Le mardi 16 août, elle a annoncé sept crises, dont la dernière serait le samedi 20; l'heure du commencement et la fin de chaque crise étaient annoncées. Outre la surdité, qu'elle avait eue à la suite d'une fièvre putride, il y a douze ans, elle avait une maladie plus grave, qu'un de nos somnambules a dit être un polype au cœur. Dans le fait, elle se plaignait de l'estomac, de la tête, et surtout du cœur; il fallait, dans les crises, lui tenir fortement la main sur le cœur: encore très-souvent, lorsqu'elle avait les mains libres, se frappait-elle fortement sur le cœur et sur la poitrine. C'est dans cet état qu'elle est parvenue au samedi 20 août, sans apparence de soulagement, disant toujours qu'elle ne serait jamais parfaitement guérie de sa surdité. Le samedi, à trois heures trois quarts, ainsi qu'elle l'avait annoncé, elle nous répéta ce qu'elle avait dit le matin, qu'elle doutait de la guérison

parfaite de sa surdité, que la crise serait très-violente, qu'elle serait pendant une demi-heure sans connaissance, comme morte; qu'il ne fallait pas s'en inquiéter. Nous avions pris la précaution de mettre un somnambule en état magnétique, et il nous a été d'un grand secours. Il indiquait parfaitement la gradation de la guérison, et ordonnait ce qu'il fallait faire; mais au moment de l'évanouissement annoncé par la fille, le somnambule qui ignorait cette annonce, est tombé lui-même en faiblesse, en s'écriant: Donnez, donnez-lui tous vos soins. Elle n'avait plus en effet l'air de respirer, on ne lui sentait pas le pouls; ce qui inquiéta notre docteur et un autre médecin présent. Enfin, la crise finie, la pauvre fille, souriant aux spectateurs qui lui disaient qu'elle avait dû beaucoup souffrir, a dit qu'elle ne sentait rien, qu'elle allait bien. Elle s'était ordonné de venir au traitement encore huit jours, de prendre médecine le mardi.

Elle a encore un bourdonnement dans l'oreille gauche; mais elle n'a plus les palpitations. Je cherche à la remettre en état somnambulique, pour guérir radicalement cette humeur qui découle de son oreille dans la gorge.

Je l'endors déjà très-facilement; mais je me

refuse à toute expérience, persuadé que ce sommeil lui fait le plus grand bien.

D'après les réglemens que nous a envoyés le comte de Lutzelbourg, nous avons arrêté que je refondrais nos réglemens, pour y ajouter les articles que j'ai reconnu avoir été dictés par un de nos maîtres. Vous les verrez à votre passage ici. Vous y êtes attendu avec empressement par mes élèves. Vous n'avez pas d'idée de la joie qu'aura leur maître, qui doit le peu qu'il sait à l'étude réfléchie qu'il a faite de votre ouvrage, et qui veut prendre de vous, oui de vous, un rapport dans lequel il a toute confiance.

Signé BEYERLÉ.

OBSERVATION.

D'après le désir de M. de Beyerlé, la société de Strasbourg lui envoya ses statuts et ses réglemens. Je fus ensuite à Nancy vers la fin de l'été, et j'eus la satisfaction de voir le magnétisme animal s'établir et se pratiquer, dans cette dernière ville, sur les mêmes bases et avec les mêmes succès qu'il l'était à Strasbourg.

SIXIÈME LETTRE.

De Jean-Gaspard Lavater, ministre du saint évangile.

Zurich, le 31 août 1785.

Je prends la liberté, cher et respectable bienfaiteur de l'humanité, de vous interrompre dans vos occupations aussi étonnantes qu'utiles, et je ne demande pas pardon, car je sais que vous aimez la confiance. Ayez la bonté de lire le mémoire ci-joint, écrit par mon frère Diethelm, médecin, j'ose le dire, également habile et fidèle, et de réfléchir là-dessus. C'est ma chère et aimable épouse, pour laquelle j'implore vos secours. Hier au soir, elle était, comme elle croyait, sur le point d'expirer. Elle se sentait plus mal, plus affaiblie que jamais. Elle criait, riait, pleurait, et était après cela très-affaiblie, et avait des douleurs extraordinaires dans le dos et derrière le cou.... Je me fie à votre humanité. Vous aurez la grâce de me répondre par un de vos secrétaires sitôt possible. De mille choses que j'aurais à vous dire, je ne puis rien, qu'un mot : La grâce du Seigneur soit avec vous !

Une dame de quarante et quelques ans, assujétie dès sa jeunesse aux maux de nerfs, de motions convulsives, des évanouissemens et des attaques rheumatiques, même arthritiques, mariée depuis vingt ans, a engendré beaucoup d'enfans, et depuis cela a un échappement de la matrice (*prolapsum uteri*), un abdomen très grand et relâché, et depuis, beaucoup de douleurs coliques et ardentes dans le ventre, des obstructions alvines par trois ou quatre jours, si elle ne prend pas des médecines; de temps en temps, une migraine exorbitante; des vertiges souvent et presque perpétuels, peut-être, et était déjà souvent rétablie par des médecines propres, évacuantes, dérivantes, cautériques, nervines, corroborantes, etc. etc. Mais tout cela n'aidait que pour quelque temps, et après quelques mois ou après quelques émotions fortes ou altérations, le mal revenait. Dans cette situation, et ayant expérimenté que nulles médecines ne guérissaient radicalement, on a commencé de lui appliquer le magnétisme animal tout simple, sans aucune armature; c'est ce qui lui a fait, du premier traitement, des effets frappans, savoir, de malaise, de vomilaritions, des spasmes convulsifs dans l'œsophage, des douleurs véhémentes dans les membres, des assoupissemens dans lesquels elle restait des heures, qu'elle laissait après un abattement dans tous les membres par tout le jour. Les traitemens des jours suivans ont produit des convulsions exorbitantes dans tout le corps, tordant tous les membres, faisant des

tris, etc. (1), qui duraient des heures, et laissaient un mal de tête stupéfait et un abattement de forces; avec cela la transpiration et même des sueurs, qu'elles lui ont toujours fait du bien, et qui étaient souvent très-fortes, c'est-à-dire déjà avant ce traitement; et les selles sont actuellement, depuis les traitemens, journalières, sans autres médicamens. Les règles étant survenues entre ce temps, on a pourtant continué le magnétisme seulement plus légèrement, ce qui n'a augmenté ni diminué le flux menstruel.

Mais comme les convulsions sont toujours très-véhémentes, on n'a plus voulu hasarder le traitement universel, mais on a seulement donné les principales: mettant la poignée d'une main au creuset d'estomac, et l'autre sur le dos, vis à-vis même, sans les remuer. C'est ce qui lui a déjà fait tous les symptômes ci-devant mentionnés, excepté les convulsions. Il se demande: Qu'a-t-elle à espérer sur le magnétisme? comment doit-on le continuer? Les effets mentionnés peuvent-ils être trop forts, ou est-ce qu'on ne les a pas à craindre? Ne peut-on pas, et comment, tranquilliser les effets produits par le magnétisme? Quelle manœuvre est la plus habile pour faire le malade somnambulant?

Signé JEAN-GASPARD LAVATER.

---

(1) Comme elle n'avait jamais depuis vingt ans.

OBSERVATION.

Les témoignages d'estime que me donnait un homme aussi célèbre que l'était M. Lavater, ne me laissant nul doute sur la confiance qu'il prendrait en moi, je lui indiquai sans réserve tous les procédés qu'il devait employer pour magnétiser son épouse, et je lui ajoutais que, s'il opérait avec la ferme conviction de l'existence de l'agent, dont je l'assurais qu'il reconnaîtrait en lui la puissance, je lui pouvais répondre qu'il en obtiendrait les plus satisfaisans résultats. La lettre ci-aprèsdonnera la preuve de la docilité avec laquelle ce ministre évangélique voulut bien suivre mes indications.

SEPTIÈME LETTRE.

Du même.

Dimanche 11 septembre 1785.

Dieu merci, respectable P....... ! ma femme est venue, peu de jours après les effets horribles du M. A., dans le somnambulisme le

plus tranquille, et nous a indiqué tous les moyens de la sauver. Tout va bien. Moi, je l'ai magnétisée; et par ma main indigne Dieu l'a sauvée. Elle nous a indiqué beaucoup de moyens fort simples pour d'autres malades de sa connaissance. Je n'ose rien ajouter que les assurances les plus sincères de ma reconnaissance pour votre intérêt, quoique dépourvu de tout bon conseil. Je crois simplement qu'il vous était impossible à m'en donner. J'adore le grand et paternel Être qui opère tout en tous et par tous, qui *veulent* et *croient*.

Signé J. G. LAVATER.

HUITIÈME LETTRE.

Ma réponse à M. Lavater.

Strasbourg, 19 septembre 1785.

Je ne saurais jamais assez vous exprimer, Monsieur, le plaisir que m'a fait votre lettre, par laquelle vous m'apprenez que vous avez eu le bonheur de rappeler madame votre épouse à la vie. Puisque vos bonnes et honnêtes in-

tentions seules vous ont mené à procurer un effet aussi étonnant qu'il est salutaire, ne prenez à l'avenir des conseils sur les procédés magnétiques que de vous-même; vous devez reconnaître à présent combien j'étais loin d'approuver ces procédés extérieurs qu'on avait employés précédemment; enfin, vous voilà persuadé de cette vérité éclatante, que ceux qui *croiront* fermement que l'Être suprême leur a donné un moyen de faire du bien, et qui voudront avec ardeur en faire à leurs semblables, en auront la puissance : que ne puis-je, Monsieur, entrer plus au long, avec un homme aussi recommandable que vous, dans les détails nécessaires à savoir pour marcher avec sécurité et sûreté dans la voie délicieuse où vous êtes entré. Voilà seulement, en peu de mots, le principal; et votre âme et votre intelligence vous apprendront le reste.

Notre âme, immédiatement émanée de la Divinité, ne peut se plaire que dans l'ordre et le bien.

Notre âme donc nous inspire la pensée du bien.

De la pensée du bien naît la volonté de l'opérer. Jusqu'à présent toutes ses actions sont morales. Le fluide magnétique qui nous en-

toure, ou, pour mieux dire, notre électricité animale est à la disposition de notre volonté, comme le sont nos bras et nos paroles. — Cette électricité donc se porte où notre volonté la dirige; plus la volonté est bonne, plus elle part d'une âme bien droite et bien en harmonie avec son principe, plus notre électricité a de force. Croyez bien qu'elle prend toujours l'impression et le caractère de notre volonté; un homme donc qui veut constamment et ardemment le bien, ne peut jamais faire de mal: cette vérité est incontestable, et vous la reconnaîtrez de plus en plus. Si en magnétisant j'aperçois le moindre mal de nerfs, la plus petite convulsion, toute mon attention et ma volonté se portent sur cet effet qui me déplaît; je ne veux pas qu'il continue, et il cesse, si toutefois il n'est pas une crise favorable à la guérison du malade. Je voudrais, Monsieur, entrer dans de plus grands détails sur les effets physiques du magnétisme; la meilleure idée que vous en puissiez prendre, c'est d'en comparer l'influence aux effets de l'électricité, non pas l'électricité considérée comme fluide, c'est une erreur, mais comme mouvement. Je frappe une bille qui communique à cinquante autres, aussitôt la dernière s'échappe; la chaîne

électrique est absolument la même chose, et le magnétisme animal vient nous éclairer sur cette cause tant recherchée de l'électricité, qui ne devrait plus être un problême.

Nous autres hommes, nous sommes des machines électriques parfaites; notre âme en est la manivelle; nous électrisons positivement et négativement, rien qu'en voulant faire du bien, parce que la nature sage et passive obéit à notre direction.

Il ne faut que vouloir pour endormir et faire fermer les yeux; il ne faut que vouloir pour les faire ouvrir; les gestes sont de la plus grande indifférence; pour fixer seulement plus fortement l'intention, il est nécessaire d'agir à une petite distance, et même de toucher; mais une fois en rapport avec votre malade, si vous ne craignez point les causes secondes, vous pouvez agir sur lui de loin comme de près. Si vous pouvez vous procurer le livre que j'ai fait imprimer, sa lecture vous confirmera dans tout ce que vous apercevez déjà.

Je dirai ici, à mon départ, qu'on vous en fasse passer un; et si vous voulez vous associer avec la société que j'ai fondée dans mon régiment, nous nous glorifierons d'un collègue d'un mérite aussi reconnu que le vôtre.

A présent, Monsieur, il me reste à vous engager de ne parler de ma lettre à qui que ce soit ; il faut avoir votre âme pour *croire* et *vouloir* sans avoir vu ; et j'ai imposé la condition à tous mes élèves de ne jamais expliquer la cause du magnétisme qu'aux gens déjà persuadés par les effets, de son existence. Veuillez, Monsieur, entrer dans mes vues, c'est pour le plus grand bien, et pour amener plus vîte à la reconnaissance de cette belle découverte. Je vous prie de recevoir les assurances de mon estime et de mon amitié inviolable, la base qui nous lie doit la cimenter. La fin de mon cours est de recommander *foi*, *espérance* et *charité*.

Foi dans son moyen, espérance de réussite en l'employant, et charité pour en faire usage ; une des trois manquant, on ne peut rien faire de bien.

Signé PUYSÉGUR.

NEUVIÈME LETTRE.

De J. G. Lavater.

De Küsnach, près de Zurich, le 26 septembre 1785.

Votre lettre, cher et respectable ami, m'a fait, comme vous penserez bien, un grand plaisir. Elle est digne de vous et de tout ce qu'on m'a rapporté de votre sujet, de tout ce que j'ai lu de vous. Vous me semblez être sur le point du grand chemin.

Je n'ai qu'à vous dire trois choses dans ma lettre. La première, de vous témoigner ma reconnaissance sincère et profonde pour les communications amicales et fraternelles, que vous voulez bien me faire. Je les garderai bien dans le fond de mon âme : j'y réfléchirai bien, j'en ferai un digne usage.

La seconde est, mon principe est, d'apprendre de tous, et de servir à tous, mais de ne devenir jamais ni le disciple, ni le maître d'aucun mortel. M'entendez bien, digne ami; je ne veux jamais avoir des disciples proprement dits; car je vois que tout homme mor-

tel, quel qu'il soit, excepté un seul, ou gâte soi-même, ou les autres, en faisant des disciples. Et chacun, qui est devenu disciple, est en danger de vouloir devenir maître. Je ne désapprouve pas pourtant une réunion amicale, naturelle, spirituelle de tous, qui ont un même but, mais que cette union ne soit que d'âmes.... et point du tout politique.

La troisième chose que j'ai à vous dire, mon aimable ami, est de vous demander la permission de vous oser communiquer un mémoire que j'ai fait la semaine passée, intitulé: *Squelette de mon système de religion*, avec quelques additions, qui ont rapport au magnétisme animal, pour apprendre vos idées là-dessus.

Je n'ose pas abuser plus long-temps de votre patience.

La grâce de Dieu soit avec nous.

Signé J. G. Lavater,
ministre du saint évangile.

DIXIÈME LETTRE.

Du même.

De Zurich, ce 4 octobre 1785.

Je vous persécute, ami des hommes et ami de Lavater. Un ami, à qui je dois beaucoup, m'a remis le papier ci-joint. Pensez-vous qu'il peut être guéri, qu'il peut venir dans l'état de la *divination ?* Il n'est pas des facilement croyans. Mais un mot de vous, dont il a bonne idée, lui donnera *animo*. Il est très-honnête, mais incroyablement non-croyant. Mes *idées* ne sont pas encore traduites. J'espère que vous en serez content, ou que vous me corrigerez.

Est-il possible de somnambuliser une personne épileptique dans la première opération? et ose-t-on opérer immédiatement sur les yeux, dans ce but, avec la direction douce et ferme de la volonté?

Ayez la bonté, dans le tourbillon de vos affaires bienfaisantes, de vous dérober un moment, pour dicter à un de vos secrétaires un ou deux mots de réponse pour votre très-

dévoué et très-reconnaissant serviteur, ami et frère.

Signé J. G. Lavater.

OBSERVATION.

Je n'ai pas retrouvé le papier qui était joint à cette lettre, non plus que la copie de ma réponse; mais je me ressouviens que j'y improuvais fortement le mot *divination*, dont M. Lavater se servait pour désigner la lucidité magnétique. Cette lucidité, lui écrivai-je, ne peut être que le développement d'une faculté humaine, et non jamais un état de *divination*. En portant et en exaltant la pensée des somnambules sur des objets hors de leur portée, on court le risque de fatiguer les ressorts de leur intelligence. La pensée d'un être magnétique, lui ajoutai-je, est comme un miroir où viennent se réfléchir toutes celles de son magnétiseur; loin donc de recevoir de ses réponses, la manifestation d'une vérité, il n'en retire le plus souvent que le reflet de ses propres erreurs. Concluant de-là, je l'engageais à ne point prolonger, pour la satisfaction de sa curiosité, le somnambulisme de son épouse, et de s'occuper à la guérir le plus promptement possible.

M. Lavater fit probablement, en cette occasion, peu de cas des conseils que lui dictait mon expérience; car il ne m'écrivit plus. Quelques années après, j'appris que sa femme avait eu la tête totalement dérangée, et qu'au lieu d'en accuser son imprudence, il en avait imputé tout le tort au magnétisme animal ; j'ai même appris qu'il avait été jusqu'à se persuader que l'action magnétique était dangereuse, et ne pouvait provenir que de l'influence d'un mauvais principe.

Quant à la question relative à la guérison des épileptiques, je lui mandai probablement ce dont je suis encore plus certain aujourd'hui, c'est que, parmi toutes les maladies, c'est une de celles qui cèdent le plus promptement à l'action de l'électricité animale, en lui observant cependant que lorsque les attaques en sont fixées depuis long-temps à des époques déterminées, il y a bien plus de difficultés à les guérir.

Je ne puis mieux prouver ce que j'avance que par le fait suivant.

Cure d'une Épileptique.

Une jeune fille de dix-sept à dix-huit ans me fut un jour amenée à Busancy, par son oncle et

son tuteur. Ils étaient décidés, me dirent-ils, à la conduire à Charenton. Cette infortunée avait, depuis trois ou quatre ans, des attaques d'épilepsie, lesquelles s'étaient tellement multipliées, que, depuis un mois, elle en éprouvait jusqu'à huit ou dix par jour. Comme elle habitait à une lieue de chez moi, je dis à ses conducteurs, qu'il fallait me la laisser au moins deux ou trois jours, afin que j'eusse le temps d'essayer si elle serait susceptible d'éprouver les effets du magnétisme. Y ayant consenti, son tuteur alla lui chercher un logement dans le village, et tout aussitôt je la fis asseoir et la magnétisai devant son oncle. Au bout de quelques minutes, cette jeune fille, sans manifester la moindre émotion, sans même s'appuyer le dos contre sa chaise, ferma les yeux et demeura dans un état si calme, que je ne pouvais imaginer qu'elle fût dans l'état magnétique. Néanmoins je me hasardai de lui parler. — Comment vous trouvez-vous? — *Bien.* — Quelle est votre maladie? — *Je tombe d'un mal.* — Quel est ce mal? — *J'ai vu le diable.* — On vous aura fait peur sans doute? — *Oh non! je l'ai vu, j'en suis sûre : c'était en sortant de l'école des sœurs.* Après plusieurs semblables questions, elle me dit qu'en effet les sœurs,

mécontentes d'elle, l'avaient menacée d'être emportée par le diable; que c'était dans une circonstance où tout saisissement était dangereux pour elle, et que depuis ce temps elle était bien malade. — Votre tuteur est allé vous chercher une chambre dans le village; j'espère que le magnétisme vous fera du bien. — *Il m'en fait déjà beaucoup.*—Vous espérez donc guérir ? — *J'en suis sûre.* — Et quand? — *Dans trois jours.* — Comment dans trois jours ? et quand faudra-t-il que je vous magnétise ? —*Demain, à neuf heures du matin.* — Et dans la journée ? — *C'est inutile : je n'aurai pas d'attaque, avant demain neuf heures.* — Combien de temps voulez-vous rester dans l'état où vous êtes ? — *Une demi-heure.* J'abrégerai ce récit qui n'est intéressant que sous le rapport de la brièveté de la cure. Je renvoyai cette jeune fille dans son village, en faisant promettre à son tuteur de me la ramener le lendemain matin. Ils furent exacts au rendez-vous. La malade n'avait pas eu le moindre ressentiment de son mal. Je la touchai un quart avant neuf heures. Lorsqu'elle fut dans l'état magnétique, elle me dit de la mettre sur un matelas. A l'heure dite, les convulsions lui prirent et se manifestèrent avec une grande violence;

l'attaque passée, et elle toujours en somnambulisme, je lui fis remettre son bonnet, et rétablir le désordre de ses habillemens. Après quoi, lui ayant demandé de ses nouvelles, elle me répéta ce qu'elle m'avait déjà annoncé la veille; savoir qu'elle n'aurait point d'attaque avant vingt-quatre heures. Le lendemain, pareille scène; et le quatrième jour, après m'avoir confirmé sa guérison totale, elle se réveilla seule. Depuis lors, elle n'a pas ressenti la moindre atteinte de cette terrible maladie. Cette fille s'est mariée depuis : elle est aujourd'hui mère de plusieurs enfans (1), et habite le village de Septmont à une lieue de Soissons.

ONZIÈME LETTRE.

De M. de Klinglin, baron d'Esser.

D'Oberheskheim, le 6 septembre 1785.

Il n'y a pas de jour, Monsieur, que je ne sois pénétré de la plus vive reconnaissance de la bonté que vous avez bien voulu avoir de

---

(1) Son nom est Marie-Anne Trolet, femme Dauteuil.

m'initier dans la doctrine du magnétisme ; mais dans la position où je me trouve, je la sens redoubler à chaque instant, me trouvant dans une campagne, seul, et en état de soulager des pauvres malheureux qui sont abandonnés des médecins. J'ai deux malades entre les mains, qui éprouvent les effets salutaires du magnétisme ; un homme de soixante - deux ans, qui est attaqué depuis quatorze ans d'une rage qui lui prend la moitié de la tête, et qui, dans ses accès, est tellement hors de lui, qu'il a été plusieurs fois sur le point de se détruire. Il y avait plus de trois ans qu'il n'avait pu dormir un quart d'heure de suite. Je l'ai touché, dimanche, deux fois, et lui ai fait passer son mal. Pendant que je le magnétisais, il a dormi deux heures et demie. Le lundi, il a dormi quatre heures, et il a été purgé ce matin. Toutes les fois que je le touche, il lui sort beaucoup d'eau par l'œil droit et par le nez. J'ai magnétisé un arbre, dont il ressent les effets salutaires toutes les fois que les douleurs le reprennent dans la journée. Mon second malade est un hydropique ; cette maladie lui a pris à la suite de la fièvre. J'ai été le voir dimanche soir, il m'a fait peur, et il n'a pas fallu rien moins que la grande confiance que j'ai, et

le grand désir que j'ai de faire du bien, pour que j'aye osé l'entreprendre ; il était enflé comme un ballon, de la tête aux pieds; couché sur le dos, il ne pouvait pas se tenir sur son séant. J'avais souvent commencé à le magnétiser dans cette dernière position, mais cela lui faisait si mal, que j'ai été obligé de le faire coucher, et de le toucher ainsi. La première nuit il a uriné quatre fois; hier, dans la journée, trois fois et abondamment, et la nuit dernière, quatre, et il a été à la garde-robe en dévoiement. Lorsque j'ai été chez lui ce matin, j'ai été d'une joie indicible de le voir se mettre de lui-même sur son séant, sans douleur, son visage désenflé, l'enflure des bras, des mains et du ventre diminuée. Il commence à s'y former des plis. Je ne lui ai fait boire que de l'eau magnétisée. Je lui ai fait faire la chaîne deux fois aujourd'hui, il a ressenti beaucoup de chaleur dans tout le corps, et j'espère actuellement le tirer d'affaire. Je vous prie de me mander ce que vous jugez convenable à la suite du traitement, s'il ne faudrait pas le purger, et avec quoi (1). Comme je n'ai encore rien vu, j'espère que

(1) N'ayant aucune connaissance médicale, je l'ai engagé à consulter un médecin.

vous voudrez bien guider votre élève, qui vous remercie bien de l'avoir mis à même de secourir les malheureux. J'ai un curé qui est un galant homme, et qui est le premier à me recommander les malades qu'il a. J'ai un tilleul auprès d'une croix de mission, en laquelle tous mes paysans ont beaucoup de dévotion ; c'est un arbre que j'ai magnétisé, moyennant quoi les malades y vont avec plus de confiance. Je l'ai dit à mon curé, qui en a été comblé. Si vous voyez de nos confrères, etc.

Signé KLINGLIN, baron d'Esser.

DOUZIÈME LETTRE.

De M. le marquis de Baillet, ancien capitaine de dragons.

D'Espense, par Sainte-Menehould,
le 10 septembre 1785.

C'est à vous, Monsieur, que je dois rendre hommage exclusivement, à tout titre, d'un somnambule que je viens d'obtenir, puisque

c'est vous qui, le premier, avez bien voulu m'en faire connaître, et que c'est à vous uniquement, que je rapporte le peu de bien que j'opère, d'après les instructions et les exemples que vous m'avez donnés dans la théorie et la pratique du magnétisme animal. Daignez, etc......

Je ne crois donc pouvoir, Monsieur, mieux vous témoigner toute ma sensibilité à ce sujet, qu'en vous faisant part de la réussite de mes opérations, que je regarde, avec raison, comme votre propre ouvrage; j'ai même cru devoir attendre à vous en faire mes remercîmens, jusqu'à ce que je pusse mettre sous vos yeux le résultat d'un travail qui pût justifier l'adoption que vous avez bien voulu faire de moi.

Je n'entrerai pas, Monsieur, dans le détail d'une infinité de malades que j'ai guéris de maux accidentels, comme maux de tête, de dents, de poitrine, et points de côtés, etc.; mais je crois devoir vous parler d'une fièvre continue avec redoublement, dont une fille de onze ans était attaquée, et auprès de laquelle je n'ai été appelé que le cinquième jour : le premier jour que je l'ai touchée, beaucoup de fois, il est vrai, dans la journée, les re-

doublemens ont disparu le soir, et le lendemain la fièvre n'existait plus. Enfin, quatre jours après, l'enfant courait les rues. Une autre femme qui, pendant mon séjour en Alsace, avait eu une fièvre tierce, qui probablement avait été mal conduite, je l'ai trouvée à mon arrivée, avec une fièvre bilieuse des mieux conditionnée; je lui ai arrêté ses accès au bout de trois jours de traitement; je l'ai continué encore quelque temps, toujours avec le plus grand succès; mais comme la couleur jaune subsistait, j'ai cru aller plus vite en faisant prendre à la malade un peu de crême de tartre, et cet essai a parfaitement rempli mes vues. Deux autres filles, qui, tous les mois, étaient dans des états affreux, voilà deux fois que je leur ai fait passer leur temps sans le plus léger accident. Une autre femme, sourde comme un pot depuis deux ans, commence à entendre le son des cloches, la pluie tomber, le mouvement et la sourdine de mes montres; et en élevant ma voix ordinaire tout au plus d'un ton, elle m'entend à merveille, ce qui me donne l'espoir de la guérir tout à fait. Enfin mon somnambule, qui, depuis plus d'un an, avait la fièvre quarte et double quarte, ce jeune homme âgé de dix-huit ans,

avait épuisé toute la science des médecins et chirurgiens de mon canton. La première fois que je le touchai, mon homme, au bout de huit ou dix minutes, tomba en somnambulisme ; c'était le mardi 23 du mois d'août. Cet homme, dans sa crise, me dictait, et même écrivait l'heure à laquelle il fallait l'endormir, la durée de son sommeil, l'endroit où était son mal, la manière de le toucher, et les heures de ses repas. Ce somnambule n'entendait que moi et ne parlait qu'à moi. Un coup de fusil que madame la marquise de Chamissot de Boncourt, une de mes voisines, me pria de lui faire tirer presqu'à ses oreilles, ne lui causa pas la plus légère sensation. Au bout de quatre jours de somnambulisme, je l'endormais, le réveillais, le faisais lever, marcher, sans lui parler ni le toucher, rien que ma seule volonté et un regard direct à distance éloignée, ou le reflet d'une glace ; mais il fut, jusqu'au mercredi 31, sans me dire le jour de sa guérison ; seulement il disait (toujours dans l'état magnétique) que ce ne serait pas long. Enfin le mercredi, dans la crise de l'après-dînée, il m'annonça sa guérison parfaite pour le dimanche 4 septembre, sans jamais se démentir. Le samedi, il me dit que ce serait pour le lende-

main; le dimanche, il me dit que tout serait fini pour la nuit. Il voulut encore entrer en crise l'après-dînée, mais il ne demanda qu'un demi-quart d'heure, et depuis ce temps il se porte au mieux possible.

Signé DE BAILLET.

TREIZIÈME LETTRE.

De M. Servan, ancien avocat général au parlement de Grenoble.

Lyon, 17 septembre 1785.

C'est au nom de la société de l'Harmonie, établie à Lyon, etc.......

Mais ce que personne n'a fait dans la pratique du magnétisme, et ce que vous paraissez faire, Monsieur, c'est d'assembler, presqu'à votre gré, dans le même sujet, le somnambulisme et la guérison; ainsi vous unissez l'effet le plus étonnant au plus utile.

Après cette découverte, le triomphe du magnétisme n'est plus douteux, et c'est pour y participer nous-mêmes que nous nous hâtons

de vous demander la communication de vos procédés. Notre confiance doit vous plaire, et dans un fait qui touche de si près au bien de l'humanité, nous rougirions de vous croire capable du moindre mystère.

Ce n'est pas, Monsieur, que le somnambulisme nous soit un phénomène inconnu, mais nous l'obtenons très-rarement; nous ne le devons qu'à la nature, et pour l'ordinaire il est très-incomplet. Nous ne retrouvons point, dans la plupart de nos somnambules, ces êtres qui semblent n'exister que pour eux-mêmes et la personne qui les a magnétisés; ils n'ont point cet instinct qui tient du prodige, sur la nature, les remèdes, les progrès et le terme de leurs maux. Depuis quinze mois que nous exerçons le magnétisme, nous pouvons à peine compter trois véritables somnambules, et qui ressemblent, en quelque chose, à ceux que vous avez décrits.

Si nos somnambules diffèrent des vôtres, nos guérisons (ce qui est bien plus important) ne répondent point à celles que vous opérez; elles ne sont ni si promptes ni si nombreuses. Le magnétisme a fait sous nos mains des cures vraiment admirables; mais par quel temps, par quelles crises il a fallu les acheter! Et vous,

Monsieur, à juger des choses par le bruit public, et même par quelques-uns de vos récits, vous touchez et vous guérissez, ou, du moins, sans rien exagérer, votre pratique et vos succès nous semblent très-supérieurs aux nôtres.

Nous allons vous faire un libre aveu; animés par votre exemple, et pleins d'émulation, quelques membres de cette société ont cherché à deviner vos procédés; et ceux qu'ils se sont créés n'ont pas été sans effet; ils ont quelquefois produit ou hâté le somnambulisme. Ces procédés consistent principalement à magnétiser beaucoup les yeux et les parties environnantes; mais toujours d'une manière qui semble propre à y retenir une plus grande quantité de ce fluide si peu connu et si bien prouvé.

Nous n'osons croire que ces procédés soient les vôtres; leur effet, il s'en faut bien, n'est point aussi prompt ni aussi sûr; et pour vous dire plus, nous avons reçu quelques alarmes sur leurs suites. Daignez nous écouter, nous rassurer et nous éclairer, vous ferez notre loi.

Voici donc le motif de nos craintes : la seule nature nous a donné une somnambule d'une

rare sagacité, et sa véracité égale son intelligence; jugez avec quelle avidité nous l'avons écoutée : nous ne rougissons pas de vous dire qu'elle est presque devenue notre oracle; nous l'avons donc beaucoup consultée, et nos premières questions sont tombées sur le somnambulisme même; les réponses de cette somnambule, rédigées avec la plus sévère exactitude, formeront un jour un recueil digne de vous être offert, et nous nous empresserons de vous le présenter comme un juste hommage. Vous y trouverez, dans la bouche d'une jeune demoiselle, une physique et même une morale capables de vous étonner vous-même, Monsieur, qui devez être fort accoutumé à ce nouveau prodige; mais ce que vous pourrez y voir, c'est la condamnation formelle de tout somnambulisme procuré par les procédés particuliers dont j'ai parlé. A l'en croire, toute pratique qui tend à retenir le cours du fluide dans le cerveau, et qui ne s'attache pas, au contraire, à le dériver du haut en bas, peut devenir funeste : les moindres inconvéniens qui peuvent, selon elle, en résulter, seraient des maux de tête; mais la démence même en pourrait être la suite, ou, du moins, un trouble très-fréquent dans le cerveau.

Quelque confiance que nous ait inspirée la somnambule dont il est ici question, l'expérience constante d'un homme tel que vous, en mérite bien davantage; et nous sommes très-résolus d'adopter votre décision pour règle de notre pratique. Mais jusqu'à la réponse dont vous nous honorerez, nous allons suspendre tous nos procédés capables de hâter le somnambulisme. Quand vous nous aurez instruits, nous devons vous croire; mais jusque-là nous devons douter; et vous nous approuveriez, Monsieur, si, comme nous, vous pouviez être témoin de l'incroyable sagacité de notre somnambule sur le physique et le moral de l'homme. Au milieu d'une foule d'idées vraies, lumineuses et même profondes, nous avons trouvé cette proscription du somnambulisme artificiel; que pouvions-nous faire de moins, que douter et attendre? C'est de vous seul, Monsieur, nous ne pouvons trop vous le redire, c'est de votre expérience que nous espérons la fin de notre incertitude.

Nous présumons d'avance que nous vous avons mal deviné, et que vos procédés n'ayant rien de commun avec les nôtres, vous faites le bien sans aucun danger; tandis que peut-être nous faisons courir à nos malades un

grand risque pour leur faire un peu de bien.

Pardonnez encore, Monsieur, une question à notre curiosité; elle sera la dernière. Il nous est tombé dans les mains la copie d'une de vos lettres à M. l'abbé de Saint-Ruf; nous l'avons lue et relue; car il ne faut pas vous dissimuler, Monsieur, que notre maître commun, M. Mesmer, n'ayant rien écrit, tout ce que son plus grand disciple veut bien écrire devient l'évangile du magnétisme. Vous dites dans cette lettre que *si un malade venait à avoir des convulsions malgré vous et sans le préliminaire du somnambulisme, vous seriez tenté de le renvoyer*, etc.

Nous vous confessons ingénument, Monsieur, que dans ce peu de paroles, vous prononcez notre condamnation formelle; car depuis l'établissement de notre traitement magnétique à Lyon, nous avons vu beaucoup de convulsions et très-peu de somnambules; nous avions même regardé ces convulsions comme une crise que la nature opérait par le moyen des nerfs; ces nerfs étant évidemment l'instrument le plus actif, le plus étendu de la vie animale, nous pensions que la nature en pouvait faire aussi l'instrument le plus fréquent de ses guérisons; et pour tout dire, quand

nous étions témoins de ces convulsions, même violentes, nous comparions alors la nature à un joueur d'instrument qui tend ou détend, qui agite, enfin, une corde pour la mettre d'accord avec toutes les autres; mais, comme on dit très-bien, comparaison n'est pas raison; et nous vous demandons vos lumières sur ce point capital. Si vous blâmez ces convulsions, vous nous indiquerez assurément, Monsieur, les moyens de les éviter, soit par un somnambulisme utile, soit par quelques autres précautions qui, sans doute, nous échappent. Rien, dans cet art nouveau, n'est à négliger; et vous ne souffrirez pas que nous négligions rien. Nous ne vous dirons pas, Monsieur, que le sort du magnétisme peut beaucoup dépendre de ses succès dans la seconde ville du royaume. Nous vous adresserions nos questions avec la même confiance du fond du dernier village; eh! ne s'agit-il pas ici des hommes?

Mais ce que nous vous dirons en finissant, etc.

Signé Servan.

QUATORZIÈME LETTRE.

Ma réponse à la lettre précédente.

De Busancy, ce 13 octobre 1785.

Je voudrais bien, Monsieur, pouvoir répondre en détail à chaque article de la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. La confiance que vous voulez bien me marquer me flatte trop, pour que je ne cherche pas à vous en témoigner ma reconnaissance. Mais comment, dans une simple lettre, traiter de toute la doctrine et de tous les procédés magnétiques ? Il faudrait que nous fussions d'accord sur les bases, pour que je pusse espérer que les interprétations que vous mettrez à mes éclaircissemens, seraient conformes à mes principes.

Jusqu'à cet été, à Strasbourg, je ne m'étais pas permis de communiquer mes idées à personne, autrement que dans les mémoires que vous avez lus : si je goûte, à chaque pas que je fais, de nouvelles jouissances, j'entrevois, en même temps, de nouvelles difficultés, qui ne me permettent pas de donner mes opinions comme des certitudes. A la suite de faits bien évidens, bien multipliés, il m'a fallu

cependant céder aux instances qu'on m'a faites de dire comment je les produisais, et je me suis rendu; mais ce n'a été qu'après beaucoup de formalités, comme, par exemple, de ne rien divulguer de tout ce que je dirais de mes opinions particulières, afin d'éviter les combats d'opinions, qui toujours éloignent de la vérité. En effet, à quoi servent les disputes sur les causes d'effets qu'on n'a pas vus, ou qu'après avoir vus, on n'a pas cru véritables?... Finalement, il s'est formé à Strasbourg, sous l'approbation de M. Mesmer, deux sociétés dont les succès m'ont charmé. Comme tous les membres qui les composent étaient sans notions, et par conséquent, sans prévention sur le magnétisme, il m'a été facile de leur faire adopter mes idées. Les faits avaient précédé l'instruction. Personne n'était admis à cette dernière, sans qu'au préalable je fusse certain de sa conviction intime, aux effets surprenans et salutaires du magnétisme. Vous jugez quel accord s'en est suivi dans les traitemens: aussi en est-il qui déjà font mieux que moi, j'entends, qui guérissent plus vîte, car c'est là le seul but auquel on doit tendre. Les expériences ne sont que des accessoires très-peu intéressans, auprès du désir et de la certitude de guérir promptement.

Après ce préambule, Monsieur, que je ne vous fais que pour me servir d'excuse, vis-à-vis de vous, du peu d'éclaircissement que je pourrai vous donner, je vais cependant répondre à quelques articles de votre lettre. Ne croyez pas surtout que ce soit par réticence que je n'entre pas dans de plus grands détails. Votre caractère qui m'est connu, le ton de votre lettre, qui seul m'aurait appris à vous connaître, ne me laissent pas de doutes sur le désir que vous avez de faire le bien, et sur la puissance que vous en avez. Ma discrétion n'est relative qu'au plan que je me suis fait, et à l'insuffisance que j'attache à une simple lettre.

Vous me dites, Monsieur, que les somnambules que vous avez eus ne vous ont pas montré les mêmes caractères que ceux que j'ai décrits, et que, depuis quinze mois, vous n'en pouvez compter que trois bien parfaits à vos traitemens. A ces deux points, je vous répondrai que ces résultats sont conséquens à la manière dont vous exercez le magnétisme. Lorsque la cause est imparfaite, les effets doivent l'être. Je suis étonné cependant que les malades, qui, par le hasard seul, sont devenus somnambules magnétiques, ne vous ayent pas satisfait : car enfin, cet état doit être *un* dans

ses effets, de quelque manière qu'il soit produit. La raison de la différence que vous avez aperçue, ne peut venir, suivant moi, que du peu d'unité dans les causes agissantes : si vous êtes plusieurs magnétiseurs opérant sur le même sujet, si votre malade peut avoir des relations avec plusieurs, alors, il doit s'ensuivre des différences sensibles avec les somnambules que je fais, qui ne peuvent jamais supporter l'approche de personne. En second lieu, le désir bien naturel que vous avez peut-être de voir répéter sous vos yeux les phénomènes dont vous avez déjà été témoin, et ceux dont vous pouvez avoir entendu parler, fait qu'à vos traitemens, on se permet peut-être de faire des expériences inutiles à la guérison des malades : on entretient ainsi les sujets soumis aux expériences dans un état de désordre qui éloigne leur guérison, et leur fait prendre des habitudes dans leurs crises, qui doivent rendre fautifs tous les résultats qu'on en veut obtenir ; car il est bien certain, Monsieur, que les premières crises magnétiques sont toujours les meilleures. Il faudrait, pour les perpétuer dans le même degré de perfection, qu'un malade ignorât, pour ainsi dire, dans son état naturel, qu'il ait été somnambule, et tout ce qu'il a fait et

dit dans sa crise. Plus je réfléchis au peu de perfection où nous en sommes, plus je demeure convaincu que les grands succès en magnétisme ne s'obtiendront que dans le silence et le mystère le plus grand. Il y a une grande réforme à faire dans les traitemens : aujourd'hui on parle ouvertement du magnétisme; on en discute librement avec tout le monde; on opère en public. Croyez que la science n'est pas bien avancée. Lorsque l'on en parlera moins, lorsque tous ceux qui le pratiqueront, mettront une réserve infinie dans leurs actes, autant que dans leurs propos, alors, on commencera à être instruit; et plus nous nous glorifierons de la cause de notre puissance, plus nous serons prudens et discrets dans l'usage que nous en ferons.

Vous avez une somnambule qui vous a effrayé sur la suite du somnambulisme : sa sagacité vous étonne. Je vous conseille de l'écouter, et de suivre les conseils qu'elle vous donnera. Les suites du somnambulisme, par les procédés imparfaits (permettez-moi de vous le dire) que vous employez, sont affreuses, effrayantes, et peuvent vous causer les peines les plus cuisantes.

Règle générale : Il ne faut jamais chercher à

faire un malade somnambule ; je ne sais ni n'emploie jamais aucun moyen pour cela. Quand on veut le bien, quand on cherche à guérir, il ne faut avoir que cet objet en vue ; le somnambulisme s'ensuit sur de certains individus, quand leur bien-être l'exige, et sur d'autres, on opère d'autres effets analogues à leur situation. Tout procédé particulier doit être banni. Permettez que, pour plus grand éclaircissement sur cet objet, je vous renvoie à la note 7 de mes mémoires. La note 8, après, vous induira en erreur sur le magnétisme des yeux ; relisez-la, et vous verrez que c'est pour compléter l'état de somnambulisme, et pour empêcher le clignotement des yeux que j'y porte mon action, après m'être aperçu que mon action magnétique a porté le malade au sommeil.

Toutes les suites fâcheuses que vous a fait entrevoir votre demoiselle somnambule sont vraies à la lettre : j'en ai eu la preuve ; j'ai eu bien des chagrins, bien des inquiétudes ; il m'a fallu bien des soins et des peines pour raccommoder mes premières inconséquences ; tout n'est pas réparé ; ce ne sera que cet automne que je serai tout à fait consolé, à ce que jespère. Cherchez, croyez-moi, à guérir votre conseil : il vous a

trop bien éclairé, pour négliger son bien. Que de regrets vous auriez, si elle allait elle-même vous donner la preuve de ce qu'elle vous a fait entrevoir! Ne hâtez donc plus le somnambulisme, comme vous vous y êtes déjà fort sagement déterminé, et laissez à la nature le soin de guider ses effets. Votre dernière difficulté, Monsieur, concerne l'article de ma lettre à Monsieur l'abbé de Saint-Ruf, sur les convulsions. Je vous le répéterais encore, si vous n'aviez pas connaissance de cette lettre. Rien n'est plus certain que notre puissance à empêcher les effets violens que le magnétisme produit sur de certains individus; et dans le doute où je suis si les convulsions sont ou ne sont pas salutaires, je n'écoute que l'impression douloureuse qu'elles me font ressentir, et je cherche à les guérir comme un véritable mal, plus grand à mes yeux que celui que je veux chasser. Au reste, voyez ma note 9, elle vous assurera de ma façon de penser sur les convulsions, que je regarde toujours comme très-salutaires, quand elles sont critiques.

Vous avez sûrement parmi vous des magnétiseurs qui font usage de leur tact pour connaître les maladies, et qui, par suite, prétendent déterminer tel ou tel effet lorsqu'ils magnétisent. Je ne suis pas plus avancé dans cette

connaissance, que je l'étais l'an passé. Je ne puis blâmer des procédés que je ne connais pas, mais à coup sûr, je diffère d'opinion avec eux, quelle que soit la réalité de leurs sensations. C'est à l'expérience qu'il en faut appeler, pour juger des meilleurs procédés, et le temps seul peut nous éclairer; il est malheureux seulement qu'il faille expérimenter sur des hommes, car n'y ayant qu'une manière de faire le mieux possible, il y aura certainement des victimes de notre ignorance.

Je vais finir ici, Monsieur, ma trop longue réponse pour le peu de choses utiles qu'elle contient. Je serais bien charmé de pouvoir un jour, vis-à-vis de vous, justifier l'opinion avantageuse que vous avez bien voulu prendre de moi : ce serait un moyen de vous convaincre également de l'estime que je vous porte, et des sentimens distingués avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

Signé PUYSÉGUR.

QUINZIÈME LETTRE.

De M. Béatrix, capitaine au régiment de Metz, artillerie.

Strasbourg, 14 octobre 1785.

MONSIEUR,

Les effets que j'ai produits en magnétisant, à une certaine distance, sans voir la personne, me paraissent assez intéressans pour vous en faire part.

La personne dont il est ici question, ne sait que l'allemand et l'italien; ne sachant point l'allemand, je lui ai toujours parlé en italien. D'après les informations que j'ai prises auprès de son mari, elle n'avait d'autre idée du magnétisme animal, que celle qu'elle en avait pu prendre en voyant magnétiser une dame Leroux, sa voisine. Cette dame, que je magnétisai pour un mal de tête, venoit de sevrer son enfant depuis quinze jours, et s'était, sans ordonnance de médecin, purgée plusieurs fois. A cinq heures et demie je magnétise cette dame; au bout de quelques minutes elle ferme les yeux, sa tête se penche sur mon bras; je

la relève, et lui fais quelques questions, auxquelles elle ne répond point; je continue à la magnétiser, et lui demande au bout de quelque temps s'il faut la réveiller? — Dans trois quarts d'heure. — Quelle est votre maladie? — Mon lait qui m'étouffe; je me suis purgée trop tôt. —Si je ne vous eusse pas magnétisée, qu'en fût-il arrivé? — J'aurais eu une grande maladie. Du vin et de l'eau.— Je lui en fis boire un petit verre. Quand faudra-t il vous magnétiser? — Demain, à trois heures après minuit.— Son mari, *Italien*, qui était présent, ainsi que deux dames et un autre homme, parut fâché de l'heure qu'elle avait choisie. Je lui demandai si son mari, qui savait magnétiser, et qui n'était pas dans la maison au moment où elle s'était mise entre mes mains, ne pourrait pas la magnétiser? — Oui, lui, pour les trois heures après minuit; mais il faut que vous me magnétisiez dedans votre chambre à la même heure, et de plus, me magnétiser chez moi à quatre heures après midi. — J'ai remarqué, à la clarté de la lumière qui était dans la chambre voisine, et dont la porte était ouverte, que sa bouche faisait des mouvemens comme une personne qui sourit; elle n'avait point voulu que la lumière parût dans l'appartement où nous étions.

— Du sel. — Elle en avala une pincée ; son mari me pria de le mettre en rapport avec elle ; il lui demanda s'il lui faisait du bien ? — Oui ; mais M. de Béatrix fait mieux. — Son mari me pria de mettre madame Leroux, sa voisine, en rapport avec sa femme ; c'est une dame que je magnétise pour un rhumatisme qu'elle a au bras, à la cuisse, au genou et à la jambe droite. Je le fis. — Il faut magnétiser madame Leroux sur le genou à nu ; il faut qu'elle soit trois jours sans manger, que son mari ne se couche point auprès d'elle ; mais qu'il lui tienne la tête pendant qu'on la magnétisera. — Tombera-t-elle en somnambulisme ? — Non, elle a fait trop de différens remèdes. — Ce qui est vrai. — M. de Béatrix doit me magnétiser en l'honneur de Dieu, aller à neuf heures à la messe, l'entendre à genou. — Comme elle est dévote, que, d'ailleurs, dans l'après-dînée je ne l'avais pas trop édifiée, cela ne m'a point surpris. — Du vinaigre. — Je lui en présentai. — Sur le mouchoir et sous le nez. — Ses mains, qui au commencement de la crise étaient moites et chaudes, sont devenues froides, mais toujours moites ; je lui ai demandé quand elle serait guérie ? — Dans la semaine ; du lait. — Je lui en ai présenté. — Sur les yeux qui brûlent ; de l'air. —

J'ai fait ouvrir une fenêtre. — Le bruit me fait mal. — J'ai prié qu'on ne fît pas tant de bruit dans la chambre voisine; elle avait dîné dans cette maison où l'on m'a dit depuis qu'elle avait bu de la liqueur nommée *vespetro*. — Du vespetro et de l'eau. — Je lui en ai fait avaler un demi-verre; j'ai demandé de la lumière. — La lumière me fait mal. — Je l'ai réveillée à l'heure qu'elle m'avait indiquée. — Où suis-je? Ah! M. de Béatrix, que je suis reconnaissante du bien que vous m'avez fait; que je vous embrasse. — Tout le monde entrait, et j'ai été embrassé de bon cœur. Elle a eu une transpiration abondante, au point que les dames l'ont fait changer de chemise; elle s'est trouvée très-bien; on m'a fait mettre à table auprès de ma malade, qui a mangé pour elle et pour son médecin. Que je suis contente de vous avoir vu aujourd'hui! me disait-elle; et je ne sais pourquoi. Je vous ferai observer, Monsieur, que je n'ai pas eu la précaution de lui demander si elle consentait qu'on mît quelqu'un en rapport avec elle; c'est, je crois, la cause de ses déraisonnemens étrangers à sa guérison et à sa maladie, qui suivirent la manière assez particulière dont elle indiquait qu'il fallait magnétiser madame Leroux. Malgré que

j'eusse prié de ne point lui parler de ce qu'elle avait dit, on s'est permis quelques plaisanteries à table. Comme elle a entendu prononcer son nom, que, d'ailleurs, elle était inquiète de ce qu'on parlait en français, elle m'a dit tout bas: *On se moque de moi; je ne veux plus jamais me faire magnétiser.* A trois heures après minuit, son mari l'a réveillée pour la magnétiser, elle l'a envoyé promener, et s'est rendormie. A la même heure, je l'ai magnétisée dans ma chambre pendant une demi-heure, et pour fixer plus mon attention, je lui parlais en italien, comme si j'eusse été en sa présence. Le lendemain au matin elle a dit à son mari qu'on ne la magnétiserait plus, parce qu'on s'était moqué d'elle à souper, et qu'elle s'enfermerait toute la matinée. A trois heures et demie je me suis rendu chez elle. Vous ne me magnétiserez plus; d'ailleurs, je ne suis point malade. MM. Delamarre, St-Laurent (1) et son mari sont arrivés à quatre heures; j'étais d'une humeur terrible de me voir ainsi contrarié; je l'ai toujours magnétisée. Son mari, voyant ma constance, l'a tant priée de passer dans sa chambre, qu'elle s'y est déterminée;

---

(1) Deux officiers d'artillerie.

mon espérance a repris vigueur; elle s'est assise, de préférence, pour n'être pas vis-à-vis d'une porte ouverte, sur une chaise, le dos tourné à une fenêtre dont les rideaux étaient fermés. Du moment que je lui ai eu frotté les yeux et la tête, elle s'est penchée, et s'est appuyée sur une commode très-proche d'elle; à deux genoux j'ai recueilli ce qu'elle m'a dit, ne voulant pas la déranger. — Quand faut-il vous réveiller? — Dans six minutes. — Quand faudra-t-il vous magnétiser? — Encore une fois seulement, sans quoi cela me ferait mal. — A quelle heure? — A minuit dans votre chambre, *pensando a me.* Moi, dans ma chambre, pensant à vous qui serez dans votre lit. — *Della mente.* — *Si signore.* — Combien de temps faudra-t-il vous magnétiser? — Trois quarts d'heure, puis me réveiller. — Serez-vous guérie? — Oui, mon lait sera passé. — Je m'occupais d'elle sans lui faire de questions, lorsqu'elle a dit : — Madame Leroux doit se faire magnétiser par vous sur le bras. — Et sur le genou? — Oui. — De quelle manière? — A la manière ordinaire. — Quand sera-t-elle guérie? — Si elle ne l'est pas dans deux mois, il ne faut plus la magnétiser, ce serait inutile. — Cela ne vous fait-il pas mal de vous occuper

d'elle? — Oui, un peu. — Occupez-vous donc de vous. Cette nuit, votre mari vous a-t-il fait du bien en vous magnétisant? — Il ne m'a point fait de bien. — Et moi? — Oui; beaucoup de bien. — Pourquoi n'avez-vous pas voulu vous laisser magnétiser lorsque je suis arrivé chez vous? — Parce que je n'étais pas malade; de l'eau. — Je lui en ai présenté après l'avoir magnétisée. — En arrière. — Comme elle avait la tête appuyée sur son bras et sur une commode, j'ai trempé mes doigts, et en ai frotté son cou et les vertèbres du cou. — Pas assez. — J'ai recommencé. Son mari paraissait inquiet, vu que dans sa situation l'eau est absolument contraire; mais MM. Delamarre et Saint-Laurent l'ont rassuré. De quelle manière voulez-vous être magnétisée? J'avais mes raisons pour lui faire cette question; mais elle m'a répondu comme je m'y attendais. — Sans lumière et sans personne. — Je l'ai réveillée à l'heure qu'elle m'avait indiquée; elle m'a vu à ses genoux. — Pourquoi êtes-vous là? pourquoi suis-je dans ma chambre? — Je lui ai dit que vainement j'avais essayé de l'endormir; mais que je n'y avais pas réussi. Je m'en suis allé pour magnétiser ma première malade, madame Leroux. Depuis, elle m'a dit avoir été en moiteur,

qu'elle n'avait pas changé de chemise, parce que ces Messsieurs étaient restés quelque temps chez elle. A minuit précis, je me suis recueilli vis-à-vis de ma montre; j'ai commencé d'intention à magnétiser ma somnambule jusqu'à minuit et trois quarts; j'avais prié son mari de faire attention à ce qui se passerait pendant ces trois quarts d'heure; je vous l'envoie en original : que n'ai-je pu de mon côté tenir un état des questions que j'ai faites, et du moment où je les faisais! Je me ressouviens d'avoir désiré que son lait s'en allât par les règles. Fatigué de sommeil, j'ai eu quelques absences. Je lui ai demandé quand elle serait guérie; enfin, je l'ai toujours entretenue en langage italien, de son état, du rétablissement de sa santé; mais quelle peine! quelle contention d'esprit! mes jambes étaient rompues, tous les nerfs de mon estomac fatigués, des douleurs dans la charpente pectorale. Je n'ai pu jouir d'un sommeil tranquille, étant dans l'habitude de me coucher à dix heures. Je vous prierais, Monsieur, de me remettre à votre retour ce procès-verbal. Ma malade se porte bien; elle m'a dit que son lait était passé; elle ignore d'avoir été magnétisée *della mente*.

Signé BÉATRIX.

Procès-verbal qu'on m'a envoyé ce matin.

Strasbourg, ce 11 octobre 1785.

Minuit sonne, ma femme paraît dormir tranquillement; son visage est tourné du côté opposé à la lumière, je ne puis l'examiner qu'imparfaitement.

A trois minutes elle fait un mouvement, reste dans la même position, le visage toujours tourné.

A cinq minutes, autant que je peux voir, elle éprouve des émotions extraordinaires; ses yeux, sa bouche me semblent cependant dans l'état naturel d'une personne qui dort paisiblement; mais sa respiration est plus accélérée qu'à l'ordinaire. Elle fait, par intervalle, des mouvemens avec son corps, comme quelqu'un qui s'assoupit après un transport de fièvre. Je crois qu'elle souffre.

A onze minutes, elle a sorti son bras de dessous la couverture, s'est tournée sur le dos. Elle y reste. Je ne remarque rien sur sa figure qui ne me paraisse très-naturel. Elle est très-tranquille, et semble jouir du calme du sommeil.

A seize minutes, elle s'est écriée tout à coup : *no, non è bene*, j'ai eu peur. Ses yeux sont fermés, ses lèvres immobiles.

A vingt-une minntes, elle sourit, remue faiblement les lèvres.

A vingt-trois minutes, elle a plié son bras sous la tête; c'est une position dans laquelle ma femme dort ordinairement.

A vingt-cinq minutes, j'ai approché la chandelle de

plus près pour pouvoir mieux l'examiner. Je la trouve tranquille, et ne remarque rien.

A trente-une minutes, son air est changé ; elle fait la mine qu'elle prend ordinairement lorsqu'elle se fâche.

A trente-trois minutes, toujours la même mine ; elle remue les lèvres avec beaucoup de vitesse ; elle articule des mots que je ne comprends pas, *mir la quando*, très-distinctement. Elle sourit. Il me semble qu'elle a prononcé madame Leroux, mais je ne puis l'assurer ; elle parle comme entre les dents, et très-bas.

A trente-neuf minutes, elle a prononcé, avec vivacité, *si signore domani matina*. Elle fait des mouvemens avec le corps. Son bras n'est plus à la même place.

A quarante-trois minutes, elle s'est tout à fait tournée de mon côté. J'ai retiré la chandelle. Elle se remue toujours.

Les trois quarts sonnaient lorsque ma femme s'est réveillée : j'étais auprès d'elle, en feignant de me mettre au lit ; elle m'aperçut tout de suite, me demanda, d'un ton très-doux, pourquoi je m'étais levé ; je prétextai un besoin, et me couchai auprès d'elle pour voir si elle avait transpiré, et lui donner une autre chemise. Je ne le jugeai pas nécessaire, il n'y avait que ses mains qui fussent dans une faible moiteur, état assez naturel à ma femme, lorsqu'elle est au lit. Elle me fit des questions sur notre petite, si je l'avais entendu pleurer. Je lui dis que non. Elle se tut, se rendormit presqu'aussitôt, et moi peu de temps après.

A sept heures et demie du matin elle se réveilla ;

je lui demandai si elle avait bien dormi. Très-bien, me répondit-elle ; et se leva très-joyeuse.

Voilà, Monsieur, les détails les plus exacts de tout ce qui s'est passé cette nuit pendant les trois quarts d'heure que mon épouse vous prescrivit pour la magnétiser chez vous. J'ai l'honneur de vous les communiquer, bien persuadé qu'ils pourront servir à jeter quelque jour sur les effets surprenans du magnétisme mental. Je suis moralement sûr que madame d'Isnardy a été en crise pendant les trois quarts d'heure, et je regrette de n'avoir pas osé lui faire des questions. Je suis fâché du sommeil que cela vous aura fait perdre, mais je suis également sûr que vous vous en croyez bien dédommagé par le plaisir de vous rendre utile à l'humanité. Ajoutez à ce noble sentiment, celui de la reconnaissance la plus vive, dont sera toujours pénétré celui qui a l'honneur d'être, etc....

D'ISNARDY.

OBSERVATION.

La possibilité d'agir sur un être magnétique à des distances éloignées, constatée par le procès-verbal qu'on vient de lire, ne doit jamais engager un magnétiseur à en tenter l'expérience par curiosité (1), à l'exemple de M. Béa-

(1) J'en ai détaillé toutes les conséquences et tous les dangers à la suite du traitement de Charlotte

trix. Il faut tout attendre, tout espérer, et n'exiger d'un somnambule que ce que l'on imagine, ou espère lui être utile et avantageux. Celui qui, en magnétisant, n'aura que le désir d'opérer des choses extraordinaires, ne produira pas souvent même les effets les plus simples.

SEIZIÈME LETTRE.

De M. Grandchamp, médecin.

De Lyon, le 24 octobre 1785.

MONSIEUR,

Il y a deux mois environ qu'ayant pris lecture d'une lettre de vous à M. l'abbé de Saint-Ruf, je fus singulièrement frappé et de la vérité de vos principes sur le somnambulisme magnétique, et de leur unité. Vos idées sur les convulsions m'ayant d'abord paru un peu rigoureuses, et faisant la critique de ce qui se passait dans notre traitement de Lyon, j'avais

---

Vidion. *Voy.* suite des Mémoires pour servir à l'Histoire de l'établissement du Magnét. anim., pag. 113.

formé le projet de vous écrire pour vous demander des éclaircissemens relatifs. Je fis, en conséquence, une lettre qui, sans m'en douter, devenait une dissertation fort longue. J'en fis part à mon associé et confrère Bonnefoy; je la lûs à l'assemblée de la société formée à Lyon par nos soins; elle fut trouvée bonne, mais longue et dissertante, ce qui ne convenait point dans les circonstances. Je priai, en conséquence, M. Servan, l'un de nos élèves; la société se joignit à moi pour le prier de vous écrire le plus brièvement possible. Vous avez reçu la lettre, Monsieur, vous avez eu la complaisance d'y répondre. Que de grâces, en mon particulier, n'ai-je point à vous rendre! C'est pour vous en témoigner ma juste reconnaissance, Monsieur, dont personne ne peut se charger pour moi, que j'ai pris la liberté de vous écrire. J'étais très-jaloux de vous faire part de mes doutes, et vous venez de les éclaircir. J'ai une somnambule dont M. Servan vous a parlé; elle avait, dans plus de quinze observations écrites et rédigées, manifesté de *grands principes*, de *grandes vérités*; mais retenu par la description de ce que vous produisiez, et trouvant vos somnambules différer, en beaucoup de points, de celle-ci, je n'osais lui accorder

toute ma confiance ; cependant il se trouve que vous êtes d'accord parfaitement. Vous sentez, Monsieur, que je ne puis être indifférent à la satisfaction que cela me donne, et à la joie inexprimable que vous avez occasionnée dans l'âme de cette somnambule, à qui j'ai lu, dans cet état, votre lettre. Il va en résulter un grand bien, unité, accord, etc., et ce sera l'ouvrage et d'elle et de vous. Oserai-je, Monsieur, vous demander un conseil ? le voici : Cette somnambule magnétique et naturellement devenue telle, m'ayant d'abord paru précieuse, et j'ose dire *inspirée*, je sentis toute l'importance et l'avantage de l'écouter. J'ai, en conséquence, recueilli beaucoup de choses étonnantes, consolantes et ayant tous les caractères d'*une vérité auguste*, *sur le somnambulisme*, *les convulsions magnétiques*, *le fluide universel*, *les procédés*, *la volonté*, *le pouvoir*, *le magnétisme*, *les passions*, *une puissance supérieure*, *Dieu*, *la vie*, *la mort*, *les hommes*, *sympathie*, *pressentiment*, *sensations*, *vue*, *ouïe*, *odorat*, *toucher*, *goût*, *maladies*, *médecine*, *remède*, *vie future*, *etc.*; le tout connu d'un petit nombre, et décrit avec la vérité et l'exactitude la plus scrupuleuse. Je vous de-

mande, avec la plus aveugle confiance en votre décision, je vous demande si, à votre exemple, je puis livrer au public, ou bien à une portion du public, toutes les *vérités* que j'ai en dépôt, et dont la source est encore féconde pour quelques mois, ainsi qu'elle-même me l'a annoncé? Si je l'en crois, je dois le faire. Mais je me suis accoutumé, et pense toujours qu'il faut mettre de côté le petit intérêt de la gloire et de l'amour-propre; cette raison me tient en suspens, et me fait désirer votre avis à cet égard. Je ne cherche point, Monsieur, à vous faire de complimens, etc.....

Signé GRANDCHAMP.

OBSERVATION.

La lecture de la lettre de M. Grandchamp me fit l'impression que m'avait causée, quelques mois auparavant, celle de J. G. Lavater. Prenez garde, lui écrivais-je, ainsi que je l'avais fait à ce dernier, que les *grands principes et les grandes vérités* manifestées par la somnambule que vous qualifiez d'*inspirée*, ne soient que le reflet de vos opinions. D'après mes observations, M. Grandchamp voulut bien

déférer, par prudence, à la prière que je lui fis, de ne rien publier des choses dont il me faisait part; mais on ne cesse pas, pour cela, d'occuper et d'exalter l'esprit des malades en pareille circonstance, et l'on verra, dans la suite de cette correspondance, un bien funeste effet de cette inexpérience.

DIX-SEPTIÈME LETTRE.

De MM. de Villiers, chef de brigade, et Bertin, capitaine du régiment de Metz, artillerie.

Du château de Juzancourt, par Reims, le 2 novembre 1785.

MONSIEUR,

Depuis notre retour ici, nous nous sommes occupés, M. de Villiers et moi, à mettre en usage les leçons que vous avez eu la bonté de nous donner sur le magnétisme, et c'est pour acquitter le tribut de reconnaissance, etc..... que nous nous empressons de vous informer que

nous avons opéré ici plusieurs cures dont il serait trop long de vous faire le détail. Je me bornerai à vous dire que M. de Villiers a mis deux fois *Goussier* en état de somnambule, et il est maintenant guéri; il a eu aussi la satisfaction de guérir complétement une fille, servante chez lui, qui, depuis deux ans, avait fait des remèdes inutiles pour un dépôt qui s'était formé à la suite d'un effort qu'elle s'était donné : elle avait, sur l'estomac, une grosseur considérable, qui s'est parfaitement dissipée, et tout ce qu'elle a annoncé, dans son état de somnambulisme, s'est parfaitement confirmé. La dernière fois qu'elle s'est trouvée dans cet état, et pendant le temps d'une crise très-considérable qu'elle éprouvait, elle m'a appelé ; et, après avoir été mis en rapport avec elle, elle m'a dit de ne pas m'impatienter, que je guérirais une femme d'un village voisin que je magnétise tous les jours, et qui est dans l'état le plus pitoyable (c'est une malheureuse mère de huit enfans). Elle m'a recommandé d'éviter toute distraction en la magnétisant. Cette prédiction a ranimé ma confiance, et déjà je m'étais aperçu du changement le plus avantageux dans son état, lorsque j'ai appris qu'elle s'était fait saigner à mon insu. Dès ce moment, tous les

symptômes fâcheux ont reparu, et elle est maintenant beaucoup plus mal; je vais cependant lui continuer mes soins; j'espère parvenir à la rendre somnambule, parce que je lui vois la plus grande disposition au sommeil lorsque je la magnétise. J'aurai l'honneur de vous informer du résultat. Cette femme était mourante lorsqu'elle s'est mise entre mes mains.

Nos succès nous attirent, chaque jour, une foule de malades, et il nous sera impossible d'y suffire, surtout lorsque j'aurai quitté ce pays-ci, si vous n'avez la bonté de venir à notre secours. M. de Villiers vous prie donc instamment, et je me joins à lui, de vouloir bien lui donner des aides. Je prends la liberté de vous adresser ci-joint l'état des personnes notables de son voisinage, qu'il désirerait associer à ses travaux; ce sera un grand bien pour l'humanité, et je sais que ce sera un motif bien puissant pour vous déterminer à nous accorder notre demande; le magnétisme ne nous empêche point de faire la guerre aux perdreaux, etc....

Signé Bertin et Villiers.

DIX-HUITIÈME LETTRE.

De M. de Sancy, capitaine au régiment de Metz, artillerie.

De Strasbourg, le 4 novembre 1785.

MONSIEUR,

A la réception de votre première lettre, j'ai, etc.....

On travaille conformément à vos principes, et tous les résultats sont aussi conformes à ceux que vous avez obtenus. L'homme que vous avez remis entre les mains de M. de *Saint-Laurent* est en très-bon état; il n'est cependant pas encore complétement guéri; il lui reste une douleur, mais le bras est libre. MM. de *Saint-Laurent* et *Lamarre* ont établi chez eux un petit baquet pour leur soulagement, mais ils n'y admettent que leurs malades en nombre fort borné, et agissent en tout très-prudemment. M. *d'Argers* a eu trois somnambules; il y en a deux de guéries de maux d'estomac; la troisième l'occupera peut-être long-temps. Ce sont des maux de nerfs, elle reste cinq

heures en crise; encore soupçonne-t-il qu'elle abrége par égard pour lui. Comme il tient ses procès-verbaux avec beaucoup d'exactitude, il se propose de vous les mettre sous les yeux. Ils contiennent des détails très-curieux. M le *chevalier de Mauculle* a une somnambule qui ne doit être guérie qu'au mois de mai d'une hydropisie de poitrine. Elle tombe tous les quatre jours. Elle est très-clairvoyante, guide dans tout son magnétiseur, obtient, chaque séance, par la marche qu'elle lui fait suivre, des évacuations très-abondantes par les urines. Elle est fort bon médecin, mais au moins aussi tranchante que MM. Bouvart et Petit. M. de Charbonneau a aussi une femme attaquée de maux de nerfs, très-intéressante. On suit vos conseils, on ne fait point travailler toutes ces têtes-là sur des chimères, on s'en tient à ce qui peut intéresser leur santé et celle des autres malades.

Je suis chargé de vous présenter deux requêtes d'admission. La première est si étendue et fondée sur des motifs si intéressans, que je ne crois pouvoir faire mieux que de vous envoyer la lettre même que mon ami *Berthier* m'a écrite à ce sujet. Il ne pourrait que perdre si j'essayais de le traiter après lui. J'entre d'au-

tant mieux dans ses intentions, qu'il ne lui a manqué que votre adresse pour recourir directement à vous. La sienne est : *Au Châtel-Lensoi, par Coulanges sur Yonne, en Nivernais.* Il vous aura une grande obligation, si vous voulez lui donner directement la réponse à sa demande.

La seconde concerne M. d'*Ogeran*, vous connaissez sans doute son caractère doux et rassis ; il s'est toujours conduit avec beaucoup de discrétion depuis qu'il est au régiment ; mais ce qui milite plus puissamment encore en sa faveur, c'est que, poussé par le désir qu'il avait toujours eu de magnétiser, et aidé par les conversations qu'il avait eues avec *Villiers* auparavant que Villiers fût instruit, il a mis en somnambulisme une femme grosse, prête d'accoucher ; et fort inquiet sur sa santé et l'événement de ses couches, il s'est trouvé fort embarrassé de son chef-d'œuvre, malgré qu'il eût travaillé d'après les vrais principes. Il a demandé du secours à M. *de Charbonneau*, et s'est, après, adressé à moi. Je n'ai pas cru pouvoir me dispenser de l'affermir, c'était lui dire tout. Si vous le trouvez bon, je le proposerai, et nous l'admettrons tacitement, pour éviter d'autres demandes dont nous ne nous

sommes débarrassés que par notre engagement de n'admettre personne avant votre retour.

Je voudrais bien vous dire encore que le margrave d'Anspach s'est trouvé, hier, à une des séances de d'Argers. Il m'a paru qu'il se mêlait de médecine et d'histoire naturelle. Il a voulu consulter, et il a été émerveillé quand la somnambule lui a dit qu'il lui était resté des obstructions d'une fièvre opiniâtre qu'il avait eue. Sa figure n'annonce point cela, et la malade, femme d'un imprimeur, ne savait pas même qui il était. Il a suivi la séance avec un intérêt remarquable, et a demandé une copie de sa consultation. Je voudrais vous dire encore que les médecins paraissent prendre quelqu'intérêt, mais je ne puis plus que vous assurer, etc......

Signé SANCY.

DIX-NEUVIÈME LETTRE.

De M. Berthier, capitaine au régiment de Metz, artillerie, à M. de Sancy, incluse dans la précédente.

Il faut, mon cher Sancy, que tu viennes à mon secours, et bien vite, comme tu vas le voir. Je

n'ai entrepris de magnétiser, qu'après le tracas des vendanges passé. Le premier qui s'est mis entre mes mains est un homme en quelque sorte à moi, parce qu'il m'a beaucoup d'obligation. Depuis cinq ans il est affligé d'une maladie qui lui fait éprouver des douleurs aiguës dans le sein de temps à autres, surtout après avoir travaillé forcément. Il avait un mal de tête continuel et une douleur au cou très-forte. De plus, aussitôt qu'il avait bu un peu de vin, il ressentait des aigreurs insupportables. Eh bien! dès les premiers jours que le l'ai entrepris, le mal de tête, celui du cou et les aigreurs sont passés, mais malgré *ma puissance*, les douleurs du sein reviennent. Je crois que cela vient de ce qu'il est forcé de travailler. Je le magnétise deux fois par jour: j'espère encore le guérir.

Ma seconde entreprise est celle d'une fille, qui avait eu une fièvre tierce, vers la Saint-Jean, laquelle avait dégénéré en fièvre lente continue, avec des redoublemens tous les jours. Dès la première fois, je lui ai donné une forte sueur: elle était sur le point de se trouver mal. Je continuai mon opération malgré cela. Lorsqu'elle fut arrivée chez elle, elle fut très-étonnée de se trouver sans fièvre; son appétit est revenu

tout de suite avec ses forces. Elle a eu quelques jours après un accès de fièvre, pour avoir voulu se montrer à l'église le jour de la fête patronale. Il ne m'a fallu qu'une séance pour lui faire passer cet accès. Cette cure a fait du bruit, comme tu penses. Mes occupations ne me permettant de ne prendre que deux personnes par jour, les besoins du peuple surpassent mes facultés. Continuant toujours le premier, et suivant la loi que je me suis prescrite par nécessité, la deuxième finie, j'en ai entrepris un troisième et refusé les autres. Ce dernier m'a bien attrapé. Imagine-toi que, dès la première fois que je le magnétise, je lui donne une sueur comme à la fille. En conséquence je crois qu'il n'aura plus la fièvre; mais quel est mon étonnement lorsqu'il me dit que la fièvre ne l'a tenu que plus fort, plus long-temps et de meilleure heure! Je fus un peu sot; mais, après lui avoir donné séance deux fois dans la journée, il me dit le lendemain qu'il n'a eu que quelques frissons. Je le magnétise encore deux fois; plus de fièvre depuis. Alors ma réputation s'augmente encore, et la confiance commence surtout dans le peuple. Demandes multipliées. Je prends un jeune homme de dix-huit ans qui tombe dans l'instant somnambule,

et qui babille dès le moment qu'il est pris. Il me dit en somnambulisme que, si je l'avais différé encore quelque temps, dans quinze jours il était mort. Juge du bruit que cet événement fait dans mon petit pays. Le lendemain, il me vint plus de cinquante personnes voir ce phénomène. Personne ne doute alors de *mon pouvoir;* la confiance est au comble, et tous les malades, même suranés, demandent mes soins, bourgeois et peuple. Je suis ici comme Jésus-Christ. On ne me croit pas sorcier, parce que mon jeune somnambule fait ses prières dans son état passif. Je l'ai fait manger somnambule; il n'en a point été incommodé. J'entreprends encore une femme très-liée avec la mienne, qui me donne encore les plus grandes espérances. Son somnambulisme n'est pas parfait; mais elle est obligée de fermer les yeux à l'imposition de mes puissantes mains. Mon jeune homme m'a prédit que cette dame guérirait tout doucement de son incommodité, qui provient de la petite vérole. Elle a un œil qui pleure toujours. Aujourd'hui elle a moins pleuré qu'à l'ordinaire. J'ai oublié de te dire que mon jeune homme se porte tous les jours de mieux en mieux, et qu'il m'a promis de guérir bientôt. Plus j'opère, plus ma confiance

se raffermit ; mais plus aussi on veut me donner pratique. Pense, mon cher ami, combien il m'est dur d'être obligé de refuser mon secours à des malheureux. Je suis comblé de bénédictions. Tous ceux que je renvoie sont persuadés que ce n'est pas ma faute. Si je les renvoie, ils s'en vont, pour ainsi dire, résignés: mais qu'il m'est dur de les renvoyer sans espérance ! Toi, la bonté même, juge de ma situation, et expose-la à nos camarades de la société. Je me dois particulièrement à mon fils; et quand je n'aurais pas cette occupation, qui m'est si chère, moi seul je ne pourrais suffire aux besoins du pays. En conséquence je demande qu'on me permette de prendre de l'aide, et de donner le secret aux personnes que je vais te désigner, et sur la discrétion desquelles tu peux compter comme sur toi-même.

Je demande cette permission, premièrement, pour mon épouse qui est une femme forte, et ayant les qualités requises pour magnétiser. Elle a, comme toi et toute la société, la passion d'être utile. Je vous la recommande.

Deuxièmement, je demande pour mon frère de Grandry, je le recommande même à l'égal de mon épouse, parce qu'il demeure aussi au Châtel-Lensoi, dans le quartier le plus opposé

au mien. Ainsi moi et lui, ou mon épouse, quand je ne le pourrai pas, se partageront le pays, et peu à peu nous serons dans le cas d'être utiles à tout notre monde, auquel ni moi ni mon épouse, ne pourrions satisfaire. Il a le temps plus libre que moi, la même santé et la bonne volonté.

Troisièmement, je demande encore pour son épouse, s'il est possible, quoiqu'elle ne jouisse pas de la même santé, ni de la même force que son mari et mon épouse; elle a la même volonté et la même discrétion. Fiez-vous au rapport que je vous fais, il est sans prévention. Voilà les demandes que je fais pour ce pays-ci. Les mêmes motifs que ci-dessus m'engageaient à demander encore *la même grâce*, (eh! quelle plus grande grâce que celle de pouvoir faire le bien!) Je demande, dis-je, la même grâce pour ma sœur et son mari, M. de Cœur-de-Roi, qui demeurent dans une campagne qui a bien besoin de leur secours. Je t'ai parlé d'eux, mon cher ami: ils ont l'âme si bienfaisante! Ils ont d'ailleurs tant de moyens pour bien magnétiser! Ils m'ont témoigné tant de confiance, ainsi que les autres! Je suis aussi sûr de leur discrétion, que je suis persuadé qu'il n'y a aucun risque de leur apprendre ce

secret que j'ai tant de plaisir à exercer. Le plaisir sera doublé au moins, lorsque je verrai des coopérateurs qui pourront suppléer à ce que je ne pourrai pas faire ici, ou qui pourront faire le même bien chez eux. Si on m'accorde mes demandes, je serai au comble de mes vœux : recommande-les. Plusieurs personnes m'ont encore demandé le même secret, pour ici, entr'autres, le curé. Mais nous serons assez pour ce pays-ci, et je ne crois pas nécessaire que tout le monde le pratique, ni même utile. Je te prie même de motiver l'exclusion pour les autres. Si je savais l'adresse de M. de Puységur, je lui aurais écrit pour ces permissions. Je lui aurais témoigné toute ma reconnaissance de m'avoir admis, et j'aurais été bien aise de lui attribuer les succès qu'il m'avait promis que j'aurais, et dont j'étais pour ainsi dire sûr, d'après sa prédiction à mon égard. Je te prie de lui en faire part aussitôt ma lettre reçue. Mais hâtez-vous, mes chers amis, de m'accorder ce que je vous demande ; et si, comme je ne le crois pas, vous êtes obligés de le demander à notre instituteur, je te charge, mon cher Sancy, de m'en faire part sur-le-champ, et de faire presser ma demande. Il n'est pas concevable combien je

souffre de ne pas pouvoir faire tout le bien que je vois à faire. Mettez-vous tous à ma place : vous penseriez de même, et vous désireriez être tirés promptement d'une situation aussi pénible pour un cœur sensible.

Oblige le cher d'Argers à insérer l'histoire de ses cures dans ta lettre, s'il n'aime mieux m'en adresser une lui-même, et dont je lui serais bien obligé. Fais-lui mes complimens, ainsi qu'à Béatrix, et sois assuré de ma tendre amitié pour toi.

Signé BERTHIER.

VINGTIÈME LETTRE.

De M. le B. de Dampierre.

A Broyes, près de Sezannes, le 7 décembre 1785.

Il y a long-temps, mon cher Puységur, que je veux vous écrire; mais des occupations que m'a données une terre de laquelle je suis en possession depuis peu de temps, m'en a retardé le plaisir. Vous devez présumer que je vais vous parler magnétisme, ce sera pour vous renouveler mes remercîmens du bien que vous avez

mis entre mes mains. Vous m'avez fait jouir de deux avantages auxquels j'attache également un grand prix, celui de pouvoir secourir l'humanité souffrante, et celui d'avoir, etc....

Depuis que je vous ai quitté, j'ai été trop peu stable pour m'occuper sérieusement de faire usage du don si précieux que la nature nous a donné; j'ai cependant eu la satisfaction de faire quelquefois du bien; je serais trop heureux si j'avais un succès répété, des occasions d'en avoir de nouveaux et d'aussi satisfaisans que celui que m'a donné ce cavalier du régiment, qui, me mande-t-on, va toujours à merveille. J'ai passé quelque temps à Saint-Dizier, chez quelqu'un qui est infiniment de mes amis, et qui est connu de vous; c'est le chevalier de Frêne, capitaine dans le régiment de Toul; c'est encore un homme excellent, et fait pour pratiquer le magnétisme. Lui ayant fait voir un somnambule de Baillette et d'autres effets pas aussi intéressans, mais bons, que j'ai fait éprouver à des malades, sous ses yeux, et d'après le grand désir que je lui ai vu de pouvoir faire du bien comme moi, je l'ai instruit, persuadé que vous ne m'improuveriez pas. Il a une somnambule, mais qui n'est ni médecin pour elle, ni par conséquent pour les autres;

cela est malheureux, en ce qu'il agira avec plus d'incertitude. A cela près, elle a tous les caractères du somnambule, mais il lui manque l'essentiel. Il y avait, dans cette même ville, quelqu'un qui s'est dit avoir été instruit par M....., et qui y avait établi un baquet avant mon arrivée; il était enchanté quand il donnait de grandes crises; en un mot, il magnétisait à la diable. Il m'a prié de venir à son traitement, et sans lui dire le véritable mot, je lui ai donné de fort bons avis..... Les malades s'en sont trouvés infiniment mieux; et, à mon départ, il y avait deux somnambules fort intéressans pour eux et pour les autres malades. J'en ai vu à quelques lieues de là, deux autres fort bons aussi. Vous voyez, mon cher Puységur, que votre doctrine s'étend fort, bientôt tout le monde saura magnétiser; si cela était toujours dans des mains sages, le nombre ne pourrait en être assez grand. Les succès de Strasbourg se multiplient, tout cela doit faire grand plaisir à votre, etc.... Vous vous êtes sans doute occupé à la campagne cette année, comme les précédentes, à secourir les malheureux. Le phénomène que vous a offert Dupré subsiste-t-il encore? tombe-t-il en crise tous les trois jours, sans votre attouchement? Ah! mon

Dieu, que tout cela est extraordinaire ! Je suis occupé ici, tous les jours, de mes affaires; mais toutes les nuits je rêve magnétisme; cela a l'air d'une folie, mais au moins elle est bien pardonnable. Vous m'avez promis un exemplaire du livre, etc....

Signé le B. DE DAMPIERRE.

VINGT-UNIÈME LETTRE.

De M. Tardy de Montravel.

De Valence, le 11 décembre 1785.

MONSIEUR,

Il y a environ trois mois que mademoiselle M....., étant en sommeil magnétique, je lui demandai si elle n'imaginait point quelque moyen pour se mettre en communication avec un malade éloigné d'elle, et qu'elle n'aurait jamais vu.

Je ne vois, pour cela, me répondit-elle, d'autre moyen que de faire porter, pendant huit ou dix jours, à ce malade, et sur le creux de son estomac, un morceau de verre épais, et

d'environ trois doigts en tous sens; puis de me faire porter ce verre au même endroit et pendant le même temps; je crois qu'alors je verrais un peu ce malade.

Il y a un mois que madame la duchesse de......., habitant à vingt-cinq lieues de cette ville, et que je n'ai jamais vue, ayant entendu parler de quelques cures que j'avais opérées par le moyen du magnétisme, me fit demander des renseignemens sur la manière de la magnétiser : je pris cette occasion pour faire l'essai de ce que m'avait dit ma malade deux mois auparavant; et après avoir indiqué, pour madame la duchesse de........., quelques procédés généraux, et que je crois utiles dans tous les cas, je lui fis dire de porter le verre sur son estomac, et de me l'envoyer ensuite.

Le 8 novembre 1785, madame la duchesse de........ a mis sur le creux de son estomac, une glace de miroir de deux pouces en carré, enveloppée dans du linge, et de laquelle on avait ôté très-exactement tout l'étamage. Elle a porté ainsi jour et nuit cette glace jusqu'au 19, jour auquel M. le comte de B.... s'en est chargé pour me l'apporter exprès dans cette ville. Je l'ai fait porter de suite à ma malade,

sans lui dire pourquoi; et elle l'a gardé depuis le 21 jusqu'au 29.

Cette fille ayant été somnambule le 29 et le 30, je l'ai questionnée, pendant ces deux sommeils, sur l'état de la dame dont elle avait porté le verre. Elle a vu cette dame presqu'aussi bien que si elle l'eût touchée; elle m'a détaillé sa maladie, et elle en a connu la cause.

Tout le mal, m'a-t-elle dit, provient d'un poison que cette dame a pris il y a plusieurs années. Ce poison ne fit pas d'abord tout son effet, parce que précisément il se trouva être donné dans quelque chose qui en était le contre-poison; mais il se développa quelque temps après, parce que cette dame eut quelque frayeur ou un violent chagrin.

M. le comte de B...... avait voulu, à dessein, nous laisser ignorer toutes les particularités de l'état de madame la duchesse; mais lorsque je lui rendis les réponses de ma malade, il nous apprit qu'en effet madame la duchesse de...... ne pouvait pas douter qu'elle n'eût été empoisonnée dans un bouillon. Il nous dit que cette dame étant tombée malade quelque temps après, on n'avait su attribuer cette maladie, qu'on ne connut pas, qu'au chagrin qu'elle venait de ressentir à la mort de M. le duc de....,

son père; mais que les suites de cette maladie ont fait depuis juger à M. le R......., fameux médecin de Montpellier, que la cause première avait été le poison.

Ma malade m'indiqua ensuite la manière dont il fallait que madame la duchesse de..... fût magnétisée; elle lui prescrivit aussi plusieurs remèdes préparatoires, en attendant, dit-elle, que je voie mieux celui qui doit la guérir entièrement : remède que je ne fais qu'entrevoir aujourd'hui, mais que j'espère voir plus clairement dans mon sommeil du mercredi 14 décembre.

Il est bon d'observer que depuis l'instant où la communication par le verre a été assez bien établie, pour que ma malade ait pu voir madame la duchesse de...., cette fille a éprouvé, jour et nuit, de grandes douleurs dans les bras et dans les jambes. Elle m'annonça, dans son sommeil du 30, que ces douleurs dureraient aussi long-temps qu'elle avait porté le verre; et, en effet, elles n'ont cessé que dans la nuit du 8 au 9 décembre.

Tel est le récit exact d'une expérience neuve et d'un fait aussi intéressant qu'il est merveilleux. Il serait inutile de chercher à expliquer ce fait; et je ne crois pas que jamais on

y parvienne, et encore avant d'y travailler, faut-il attendre que le fait lui-même soit bien constaté.

Je peux répondre de l'exactitude et de la bonne foi que j'ai apportées dans cette expérience; je peux assurer que ma malade n'a pu me tromper; mais, enfin, toutes les circonstances qui paraissent être les plus surprenantes dans ce même fait, pourraient, à la rigueur, n'être qu'un effet du hasard: s'il est ridicule de nier avec obstination les faits les plus avérés et les mieux constatés, il ne l'est guère moins de croire aveuglément tous ceux qui se présentent, surtout lorsqu'ils sont aussi inexplicables que l'est le fait que je viens de rapporter. Je regarde l'expérience que je viens de faire, comme étant l'une de celles sur lesquelles on peut raisonnablement compter; mais il me faudra à moi-même mille expériences pareilles avant que je me décide à ne plus douter de la possibilité d'établir la communication de loin, au moyen d'un morceau de verre. Il faut surtout que la guérison de madame la duchesse vienne, dans cette occasion, me convaincre que ma malade a pu connaître son état par des moyens que je ne conçois pas, mais qui sont enfin dans l'ordre des possibilités.

Si madame la duchesse de...... guérit, si elle guérit par les remèdes que lui prescrira ma malade, j'avoue que la vérité du fait dont il est question, acquerra un grand degré de probabilité, quand on saura que ma malade ne sait ni lire ni écrire, qu'elle habite à vingt-cinq lieues de la résidence de madame la duchesse de......, et qu'étant éveillée, elle n'a pas même entendu nommer une seule fois cette dame. Si cette fille la guérit d'une maladie invétérée, et contre laquelle ont échoué, depuis longtemps, tous les efforts des meilleurs médecins, alors j'aimerai mieux croire à son somnambulisme, et à la communication qu'elle a imaginé d'établir par le moyen du verre, que de supposer que cette fille simple et ignorante en sait plus que tous les médecins.

En attendant ce moyen de conviction, que je ne tarderai pas à avoir, je ne puis m'empêcher cependant de donner un premier degré de croyance à l'expérience que j'ai déjà faite, et par laquelle j'ai déjà reconnu que ma malade avait pu lire dans l'intérieur de madame la duchesse. Je le répète, cette expérience ne suffit pas, à beaucoup près, pour décider mon opinion; mais elle a fait cependant assez d'impression sur moi pour m'engager à rechercher

quelles ont pu être les causes de cet effet singulier. Je ne me suis pas flatté de pouvoir les trouver; voici seulement ce que, jusqu'ici, j'ai pu me dire de plus satisfaisant.

Chaque individu, dans la nature, est, sans doute, le centre d'une sphère d'activité qui s'étend indéfiniment autour de lui. Nous ne connaissons pas l'étendue de cette sphère; mais si les temps et les distances ne sont réellement que des quantités relatives, on pourrait dire que la sphère d'activité de chaque individu n'a pas d'autres bornes que celles de la nature.

Chaque homme, en tous lieux et à tous les instans, est donc en relation physique avec tous les êtres qui se trouvent compris dans sa sphère d'activité; mais dans l'état de veille, il ne peut s'apercevoir de cette relation, parce qu'alors les impressions plus fortes que son âme reçoit directement et immédiatement de tous les objets, qui sont à la portée de ses sens extérieurs, étouffent et effacent, pour ainsi dire, les impressions qu'elle devrait recevoir, par le sens intérieur, de tous les êtres qui sont à la portée de ce sens.

Chez le somnambule magnétique, au contraire, les sens extérieurs étant suspendus, et le sens intérieur étant entièrement développé,

ce sens doit porter à l'âme toutes les impressions dont il est lui-même susceptible; il doit réagir sur elle, de toute l'action qu'il reçoit lui-même des êtres qui se trouvent en relation avec lui dans toute la nature.

De-là il suit qu'au moyen de son sens intérieur, le somnambule doit réellement communiquer avec toute la nature, dont il est le centre. Semblable à la glace d'un miroir, il doit réfléchir tout ce qui existe dans sa sphère d'activité; mais par la même raison que cette réflexion doit être générale, son âme ne doit la recevoir d'abord que d'une manière vague et inattentive; c'est, par exemple, une glace qui réfléchit tout à la fois un paysage immense, l'œil du spectateur y voit en gros l'image entière, l'ensemble; mais il n'en distingue, de préférence, aucune partie, à moins que quelqu'un, en lui indiquant cette partie *ad hoc*, n'attire sur elle toute son attention.

De même et dans le cas que je cherche à expliquer, le sens intérieur de ma malade somnambule peut être regardé comme la glace du miroir; son âme est l'œil du spectateur, et le verre, qui, par une longue habitude, a, sans doute, reçu le fluide dans la modification que lui donnaient les nerfs de madame la duchesse

de......, communiquant ensuite à celui de ma malade la même modification, montant ses nerfs sur le même ton, a été pour elle un avertissement de réunir toute son attention sur cette partie du tableau général qui se réfléchissait en elle.

Cette communication par le verre a si bien monté les nerfs de ma malade sur le ton de ceux de madame la duchesse de......., qu'elle éprouve réellement, dans toutes les jointures, les douleurs que celle-ci devrait ressentir, et qui sont les effets symptomatiques résultans de la cause du mal. Si madame la duchesse n'éprouve pas aujourd'hui ces mêmes douleurs, c'est que dans l'état de paralysie où sont ses nerfs, ils n'ont plus assez de ressort pour rendre à l'âme des sensations; et je ne doute pas que, pour parvenir à sa guérison, cette dame ne soit obligée de passer par cet état de douleurs, lesquelles lui deviendront toujours plus sensibles, à mesure que ses nerfs reprendront plus de ressort et plus de vie.

Signé Tardy de Montravel.

VINGT-DEUXIÈME LETTRE.

De M. du Petit-Thouars, capitaine au régiment du Roi.

Saumur, ce 28 octobre 1785.

Il est impossible, Monsieur, etc.....

Depuis vingt mois à peu près, époque de ses couches, ma femme se ressent d'une incommodité, etc... Je lui suis tendrement attaché, jugez quelle devait être ma douleur, de ne pas trouver de raisons pour espérer un terme à son mal! J'avais bien entendu parler du magnétisme, mais je n'en avais pas plus d'idée que de l'alcoran; cependant depuis, soit instinct, soit curiosité, j'ai profité de la première occasion pour en prendre quelque connaissance; j'ai d'abord été frappé de ses effets tumultueux, j'en ai démêlé de bons, j'ai essayé d'en produire de tels; j'ai réussi, je me suis persuadé; et depuis, lors de votre passage à Nancy, je me suis convaincu : je partais pour venir ici avec la ferme résolution d'employer mes nouvelles lumières a guérir ma femme; j'en concevais le doux espoir, lorsqu'en arrivant, il a été déçu par une

incrédulité invincible de la part de ma femme, qui cependant était toujours incommodée; je n'ai point voulu gagner sa confiance en lui racontant des effets vrais, mais merveilleux pour elle; si j'avais par ce moyen obtenu sa confiance, j'aurais pu exalter son imagination, ou donner lieu à ce qu'on appelle imitation; je voulais que tout fût naturel pour que tout fût plus propice à sa guérison. Je me suis donc contenté, pendant deux mois, de lui apporter quelques secours par un simple attouchement sur l'estomac ou la tête, elle souffrait souvent surtout du premier; enfin un jour, le 4 de ce mois-ci, y éprouvant des douleurs plus aiguës qu'à l'ordinaire, je l'ai prise entre mes bras; apparemment que j'ai redoublé de volonté, de désir de lui faire du bien; au bout de quelques minutes elle s'est endormie de sommeil magnétique: j'ai eu conversation assez longue avec elle, qui m'a été fort instructive pour sa santé, et depuis tous les jours, elle a acquis une telle netteté dans les idées, que j'ai fait un cours bien complet sur le magnétisme, qui m'a été expliqué par ce résultat de nos conversations, d'une manière aussi satisfaisante, je crois, qu'il est possible. J'ai toute la certitude possible d'obtenir sa guérison dans deux ou trois mois, qui sera retardée jus-

qu'à mon retour, si je la quitte dans ce moment, comme je vais y être obligé à la fin du mois prochain, par l'impossibilité où je suis d'obtenir une prolongation de congé; j'attends là-dessus le dernier mot de ma femme dans son état de crise, qu'elle m'a promis dans quelques jours. Il y a donc à parier que je serai, si je ne veux quitter, obligé d'emmener ma femme avec moi, ce qui, quoique je l'aime beaucoup, me contrarie, car vous savez combien dans nos mœurs on répugne de mener sa femme en garnison: cependant il n'y a pas à reculer si cela est nécessaire; mais il faut que je donne à ma famille, au public, des raisons plausibles: voilà ce qui m'embarrasse, et voilà où je vous prie de vouloir bien m'aider, etc....

Signé Petit-Thouars.

OBSERVATION.

Dans ma correspondance de l'année 1786, on verra deux autres lettres du M. du Petit-Thouars, faisant suite à celle que je viens de citer.

VINGT-TROISIÈME LETTRE.

De M. l'abbé Berthier, chanoine théologal.

De Sémur en Auxois, le 13 septembre 1785.

MONSIEUR,

Je n'avais pas osé m'adresser directement à vous pour obtenir la permission de communiquer le secret du magnétisme que j'exerce sous vos auspices, depuis plus de six semaines. Les succès que j'ai eus m'attirent plus de malades que je ne peux en traiter; je vous aurai donc la plus grande obligation, Monsieur, si vous voulez bien m'accorder la permission de me donner des coopérateurs, et de me prescrire les conditions que vous exigez pour cela. J'ai de mes confrères, des médecins, des chirurgiens, des citoyens honnêtes, instruits et sages, qui, en assistant aux traitemens, se sont convaincus qu'il y a un agent; ils attendent le mot, et je ne désire pas moins pouvoir le leur dire très-promptement, car je n'ai pas un moment à moi.

J'ai reçu hier une lettre de monsieur de Sancy qui me mande que *mon frère*, capitaine dans

votre régiment, *doit pouvoir remplir le juste désir que j'ai de m'associer plusieurs personnes, tant pour me soulager que pour augmenter le bien*, et il me le mande d'après une lettre qu'il a reçue de vous. Par la même poste, mon frère me mande de m'adresser directement à vous. Voilà, Monsieur, ce qui augmente ma confiance pour la demande que j'ai l'honneur de vous faire.

Vous serez peut-être bien aise de connaître le bien que vous m'avez mis à portée de faire, ce sera une jouissance, etc......

Un de mes confrères ayant un mal de tête continuel depuis quinze ans, avec des redoublemens qui le rendaient incapable de rien, surtout dans les mauvais temps, a été magnétisé une vingtaine de fois; il se trouve maintenant tellement soulagé, qu'il ne souffre plus que légèrement lorsque le temps veut changer; il continue et espère être bientôt entièrement guéri.

Un jeune homme avait la fièvre tous les jours; en quatre traitemens elle s'est dissipée.

Une fille de vingt ans avait à la tête et à l'oreille une douleur continuelle et très-vive depuis quinze jours; elle craignait que ce ne fût une rechute des mêmes maux qui lui avaient duré

l'année passée et le commencement de celle-ci, pendant quatorze mois. Elle est venue quarante fois au traitement, la douleur a toujours cédé au traitement, mais dans les commencemens elle revenait sur-le-champ : peu à peu les accès ont retardé, et enfin au bout de vingt-trois jours, ayant vomi les six derniers, elle a été complétement guérie.

Un autre de mes confrères, sujet à des coliques qui mettaient sa vie en danger, en avait des ressentimens tous les jours depuis trois mois : ils ont cessé, dès le second traitement, d'être journaliers ; ils sont revenus deux fois en trois semaines, ils ont toujours cédé au traitement.

Une pauvre femme vint il y a huit jours avec un bras qui paraissait entièrement perclus par un refroidissement ; ses doigts ne pouvaient pas se remuer : dès le premier traitement elle les remua, et elle va beaucoup mieux.

Un notaire, âgé de cinquante ans, avait été refroidi dans les neiges l'hiver dernier ; à force de remèdes, il était débarrassé en partie d'un rhumatisme qui le rendait entièrement perclus, mais il ne pouvait pas porter ses bras, surtout le gauche, plus haut que l'épaule ; il a été guéri en deux traitemens.

Jugez, Monsieur, d'après ces faits, de l'af-

fluence que j'aurais, si je pouvais traiter ceux qui s'adressent à moi; mais je ne peux donner au magnétisme que cinq heures par jour. Je n'ai pas de baquet, je ne suis pas assez instruit, ou plutôt je n'en ai pas vu; mais je donne aux malades des bouteilles magnétisées qui paraissent leur faire du bien.

Signé l'abbé BERTHIER.

P. S. Je ne suis pas heureux pour les fièvres quartes; il y en a deux que je traite depuis un mois, mais je ne vois pas beaucoup de progrès.

VINGT-QUATRIÈME LETTRE.

De M. le Pelletier d'Argers, capitaine au régiment de Metz.

Strasbourg, ce 30 décembre 1785.

MONSIEUR,

Daignez recevoir l'hommage de ma vive reconnaissance, etc......

Depuis votre départ j'ai fait tous mes efforts

pour répondre à votre confiance et mériter le titre de votre disciple, j'ai eu quelques succès dans des maladies légères, j'ai eu plusieurs somnambules, c'est-à-dire, quatre. J'avais entrepris une poitrinaire décidée ; mais je l'ai abandonnée par l'ordre de trois somnambules, en étant déjà un peu incommodé : la pauvre malheureuse est morte au bout d'un mois. J'ai un autre malade aussi déraisonnable qu'il est hypothéqué, c'est un boucher autrefois très-robuste, et dont l'estomac est abîmé par les excès : il y a deux ans qu'il est alité et qu'il a des vomissemens fréquens, etc....

Je n'entreprendrai point, Monsieur, de vous donner des nouvelles magnétiques, de vous entretenir des somnambules de cette ville, c'est un soin que je dois laisser à Sancy et à M. de Lutzelbourg, qui s'en acquitteront mieux que moi ; mais, etc......

Signé Pelletier d'Argers.

OBSERVATION.

Cette lettre, qui ne contient aucun détail de traitement magnétique, m'a paru intéressante à rapporter, comme une preuve de la

bonté et de la simplicité d'intention avec lesquelles MM. les officiers du régiment de Metz faisaient usage de leur puissance magnétique. M. d'Argers ne s'étonne ni ne se vante de ses succès, et ne m'en parle que pour avoir l'occasion de m'entretenir de toutes les satisfactions qu'ils lui procurent.

CORRESPONDANCE

PENDANT L'ANNÉE 1786.

PREMIÈRE LETTRE.

De M. du Petit-Thouars, capitaine au régiment du Roi.

Fontainebleau, le 24 janvier 1786.

PAR la date de ma lettre, vous verrez, Monsieur, que je suis en route pour rejoindre le régiment du Roi, et que j'ai suivi le conseil que vous m'avez donné en emmenant ma femme avec moi.

Je n'imagine pas, Monsieur, qu'il puisse y avoir d'état de crise magnétique plus doux, plus favorable et plus instructif que celui où je mets ma femme tous les jours ; je n'emploie pas d'autres procédés, pour l'endormir, que de me mettre vis-à-vis d'elle avec l'envie de lui faire

du bien, et lui mettant la main sur les parties de son corps qui éprouvent de la douleur. Elle en ressent souvent à la cuisse, c'est où son humeur de lait paraîtrait vouloir se fixer. Moyennant l'heureux magnétisme, je l'en empêche, et même j'ai déjà obtenu un mieux sensible, mais je ne dois obtenir la cure entière qu'à la fin d'avril. Il vous est aisé de juger, Monsieur, quelle doit être ma satisfaction d'arracher une femme que j'aime tendrement, à un état de langueur dans lequel, m'a-t-elle dit, endormie, elle serait tombée, et qui ensuite aurait terminé ses jours, la nature n'ayant plus assez de forces pour se rétablir d'elle-même; et puis, si l'on pouvait mettre au jour, si on l'entendait rendre un compte parfait de sa maladie, en dire la vraie cause, en annoncer le terme, et enfin donner une exacte définition du magnétisme, qui lui devient alors sensible et pour ainsi dire palpable.

Signé Petit-Thouars.

DEUXIÈME LETTRE.

Du même.

De Nancy, le 31 mars 1786.

Recevez, Monsieur, tous mes remercîmens, etc....

Je commence à cueillir les fruits de cette démarche qui m'a tant coûté. La santé de ma femme commence à revenir sensiblement, et elle m'assure tous les jours qu'elle sera parfaitement rétablie au mois de mai, etc....

La cure de la maladie de ma femme sera la troisième positive et authentique que j'aurai opérée, ce qui ne contribue pas peu à établir ce que vous avez avancé, que tout être qui a le désir et la volonté de faire le bien, a en soi la faculté de magnétiser, de guérir sûrement, etc....

Signé PETIT-THOUARS.

TROISIÈME LETTRE.

De M. Masson d'Autume, officier d'artillerie.

De Besançon, le 2 avril 1786.

Je vous envoie, mon cher Puységur, deux tableaux des résultats des épreuves faites dernièrement à Strasbourg sur différentes bouches à feu coulées d'après le système de MM. Poitevin. M. d'Arçon veut bien s'en charger; il vous parlera sans doute de quelques succès que le chevalier Durand et moi avons obtenus en suivant, avec beaucoup de confiance, les procédés dont vous avez bien voulu nous instruire à Strasbourg; je vous en réitère tous mes remercîmens, je ne connais point de bonheur au-dessus de celui de rendre la santé à un être qui nous intéresse.

Il serait bien essentiel, pour les progrès du magnétisme, à Besançon, d'y établir une société de l'Harmonie.

Nous vous ferons parvenir, dans peu, quelques détails sur nos cures les plus intéressantes. En attendant, je joins ici le journal de

ma belle-sœur, magnétisée par le chevalier Durand, lequel journal a été rédigé par mon frère, son mari, qui, de très-incrédule, est devenu un des plus zélés partisans du somnambulisme.

MASSON D'AUTUME.

OBSERVATION.

Le journal très-volumineux, annoncé par M. d'Autume, est du plus grand intérêt par les développemens qu'il présente de la lucidité des somnambules magnétiques. Mais telle certitude que j'aye du plaisir qu'auraient mes lecteurs à le lire, je crois prudent de différer encore à leur en offrir de semblables. L'opinion publique doit être arrêtée sur la nature des effets du magnétisme animal, avant de se permettre d'en publier qui puissent donner à l'ignorance ou à la superstition le droit de les interpréter d'après les erreurs de leurs systêmes ou l'exagération de leurs idées.

QUATRIÈME LETTRE.

De M. Vialeter d'Aignan, négociant.

De Montauban, 19 avril 1786.

Etant entré, à l'occasion de cette femme qui n'est pas encore guérie, dans d'aussi grands détails, je ne peux m'empêcher, Monsieur, de vous dire quelque chose de la nommée Jeanneton Pélissier, que j'ai eu le bonheur de débarrasser d'attaques qui ressemblaient à l'épilepsie, et de lui rendre un œil perdu depuis le mois d'avril 1785, et long-temps avant qu'on ne parlât ici de magnétisme. Cette fille me fut amenée le 13 juillet dernier, ayant des attaques violentes, que l'on me donna pour être d'épilepsie, et qui même le seraient devenues, si elle n'eût pas été secourue. Elles lui étaient survenues à la suite d'un terrible coup donné, il y avait trois mois, à l'œil droit, dont elle ne voyait plus, par la mauvaise manière dont il avait été traité. En commençant d'être magnétisée, elle fut somnambule, et elle a toujours continué à l'être jusqu'à la fin. Elle a été excellente pour la consultation, et vu mon inexpérience, elle dut sa perfection à M. Maxime,

votre frère, qui l'a magnétisée fort souvent, et qui m'a donné les meilleurs conseils à ce sujet. Cette pauvre fille, dans le cours de son traitement, qui a duré cinq mois, a éprouvé les accidens les plus fâcheux, qui ne l'ont cependant pas dérangée. Elle annonça, le 20 d'août, à M. M., qu'elle rendrait par le nez, le 25, beaucoup de sang extravasé, ce qui faciliterait beaucoup sa guérison. Cela arriva exactement. Enfin, le 14 septembre, elle me prévint qu'elle guérirait de sa tête et de ses attaques le 15 d'octobre, ce qui se vérifia, et qu'elle nous prouva en se réveillant d'elle-même. Le premier de novembre, étant en somnambulisme à la suite d'une frayeur, elle me confirma ce qu'elle m'avait déjà dit quelques jours avant le 15 d'octobre, qu'il serait possible de rendre la vue à son œil borgne, en me prescrivant ce qu'il fallait faire pour cela; que si je commençais mon traitement le 9 de novembre (ce que je ne manquai pas d'exécuter), le 20 elle recouvrerait la vue pour vingt-quatre heures, et me fixerait l'époque fixe de sa guérison. Elle recouvra la vue, la perdit, et m'assura qu'elle y verrait pour toujours de l'œil droit le 10 décembre suivant, ce qui s'est fort exactement accompli. J'avais un moyen de la faire ressouvenir de ce

qui s'était passé dans son somnambulisme, quand je le voulais, qui ne m'a jamais manqué. Pour preuve, entr'autres faits, en voici un bien singulier : elle m'avait assuré que, dans cet état, elle voyait par le plexus solaire, et non par les yeux. Je fus obligé de lui en faire la question en somnambulisme, et de la faire ressouvenir de ce qui s'y était passé, pour qu'elle voulût le croire. Je pourrais vous constater cette cure par le certificat du chirurgien qui soigna la malade dans le mois d'avril de l'année dernière, et qui la visita encore deux jours avant sa guérison, ainsi que deux médecins qui ont déclaré que sa pupille était trop dilatée pour qu'elle pût y voir. Mais je crois inutile pour vous, etc....

Signé Vialeter d'Aignan.

OBSERVATION.

La volonté du magnétiseur suffit pour qu'un malade, en s'éveillant, se ressouvienne de ce qu'il a dit ou fait dans l'état de somnambulisme; mais comme ce souvenir est aussi fugitif que celui d'un songe au moment de notre réveil, il est de toute inutilité d'en tenter l'expé-

rience; le seul cas où elle puisse être nécessaire, est celui où un malade s'ordonnerait un remède ou se prescrirait une chose à faire, hors de son somnambulisme et loin de son magnétiseur, en même temps qu'il ne voudrait pas qu'on l'en informât autrement. Presque toujours, alors, il dira lui-même de quelle manière il faudra s'y prendre, pour qu'au moment fixé par lui, il puisse exécuter son ordonnance; mais une fois faite et accomplie, il n'en conservera plus le moindre souvenir.

Comme les phénomènes servent bien plus que les cures des maladies à démontrer l'existence du magnétisme animal, je cherche et je choisis parmi tous les faits à ma connaissance, ceux qui peuvent le plus piquer la curiosité du lecteur, et lui offrir en même temps matière à de nouvelles réflexions.

Ayant un jour rencontré M. Gerbier, ce célèbre jurisconsulte me témoigna le désir qu'il aurait d'être rendu témoin de quelques faits semblables à ceux dont il avait lu le récit dans mes premiers mémoires. Je l'assurai de tout l'empressement que je mettrais à le satisfaire, et du plaisir que j'aurais à être utile à un malade auquel il s'intéressait. Il me parla de ma-

dame B..., fille de mademoiselle *Arnould*, laquelle souffrait, me dit-il, depuis plusieurs années, d'une complication de maux auxquels les secours de la médecine ordinaire n'apportaient plus aucun soulagement. Nous nous y donnâmes rendez-vous, et nous nous y trouvâmes le lendemain ensemble. Dès la première fois que je magnétisai *Alexandrine* (c'était le nom que lui donnait sa mère), elle devint somnambule magnétique, et d'une telle lucidité, qu'avec la plus grande assurance, elle put nous parler de tous ses maux. Mademoiselle Arnould, qui n'avait jamais rien vu de semblable, ne revenait pas de sa surprise, et ne pouvait surtout se persuader que sa fille, en un moment, pût avoir acquis tant et de si vastes connaissances; mais quand, du ton le plus ferme et le plus impérieux, elle m'ordonna de lui faire supprimer sur-le-champ un cautère qu'elle conservait au bras depuis sept ou huit mois, ce fut alors que sa mère crut décidément qu'elle était devenue folle. Jamais je ne consentirai à cela, me dit-elle; et aussitôt, avec toute la grâce et la gaîté ordinaire de son esprit, elle me pria instamment de lui rendre sa fille, et dans le même état (s'il était possible) qu'elle l'avait remise entre mes mains. Alexandrine n'eut pas

plutôt ouvert les yeux, que sa mère, enchantée, la vint embrasser, comme si elle l'eût vue échappée d'un grand danger, et rien ne fut plus amusant pour moi que d'entendre alors mademoiselle Arnould reprocher affectueusement à sa fille de s'être ordonné la chose du monde la plus contraire à sa santé, et Alexandrine (qui comme de raison ne se ressouvenait de rien) témoigner, de son côté, à sa mère toute sa reconnaissance de n'avoir pas accédé à une pareille extravagance. Le calme et la sérénité d'esprit d'Alexandrine, jointe au bien-être qu'elle assurait ressentir, firent cependant que mademoiselle Arnould m'engagea à revenir le lendemain. Cette deuxième séance se passa tout aussi gaîment, et sans plus de succès que celle de la veille, la malade, dans l'état magnétique, soutenant toujours fortement à sa mère qu'il fallait supprimer son cautère; et éveillée, la remerciant de s'y être opposée. La troisième séance ne se passa pas de même ; dès qu'Alexandrine eut les yeux fermés, elle me demanda de quoi écrire : *Quand je verrai ma signature*, me dit-elle, *au bas de mon ordonnance, je suis bien sûre qu'on ne la peut pas contrefaire, alors j'y ajouterai foi, et j'y ferai croire aussi*

maman. Je la conduisis près d'une table, et elle écrivit ce qui suit :

« Mon cautère est inutile à ma santé, il faut
» l'ôter tout de suite, et cela ne me fera au-
» cun mal.

» Ce 11 mai 1786.

» (1) *Signé* ALEXANDRINE ».

Il suffit de dire que le cautère fut supprimé dès le même jour, et qu'il ne s'ensuivit que du bien pour la malade, malgré tous les maux dont elle était affligée, et à la complication desquels beaucoup de peines et d'affections morales avaient fortement contribué.

Ayant été obligé de m'absenter de Paris pendant quelque temps, je remis Alexandrine entre les mains d'un de mes amis, qui voulut bien me promettre d'en prendre soin jusqu'à mon retour. Je passe, sans plus de détail, à la lettre que je reçus de lui une quinzaine de jours après mon départ.

---

(1) Cet écrit, et la lettre V ci-après, font partie de la collection déposée chez M. de Lachaume.

CINQUIÈME LETTRE.

De M. Leclerc.

Paris, ce 19 juin 1786.

Je n'ai rien à ajouter à la lettre que j'ai l'honneur d'envoyer à M. le M. de Puységur; Alexandrine la lui a écrite en crise, et elle ne dit que trop vrai sur son état; la paralysie qu'elle annonce commence déjà. J'en rendrai compte à M. de Puységur à la suite de cette maladie, qui est bien changée, etc.....

Signé LECLERC.

SIXIÈME LETTRE.

D'Alexandrine Arnould, en somnambulisme magnétique.

De Paris, ce jeudi 16 juin 1786, à onze heures trente-deux minutes du matin.

J'ai reçu, Monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire; je vous en re-

mercie infiniment, ainsi que de toutes les marques d'amitié et d'intérêt que vous voulez bien me témoigner; je n'ai point eu ma maladie le 13 de ce mois, ainsi que je l'avais annoncé; il s'est pourtant fait en moi ce jour-là une grande révolution, mais pas aussi heureuse que je l'avais prédit; les temps orageux qu'il a fait depuis dix jours, en sont en partie cause: une mauvaise tête, des chagrins qu'il ne me sera jamais possible d'oublier, et d'autant plus malheureusement qu'ils sont sans remède; tout cela, Monsieur, a tourné mon sang, et a empêché ma maladie, car, à pareille époque, au mois de juin il y a quatre ans à present, c'est dans ce temps-là qu'est venue la source de tous mes maux; enfin, je ne dis ça qu'à vous, parce que vous êtes loin, et que vous ne le direz pas à maman. Pour lui faire plaisir, il faut me guérir, et cela est moins aisé que jamais, je suis dans un cruel anniversaire; mais voici, je crois, ce qui pourra m'arriver de pis, j'ai depuis trois jours un poumon endommagé, mais point attaqué; j'ai, depuis dix, un dépôt de sang joint à mon dépôt de lait, et qui engorge l'obstruction; si on a le malheur de me saigner, je deviens pulmonique sans remède; je suis menacée de quatre maladies: fluxion de poitrine, fièvre maligne, hy-

dropisie de poitrine et pulmonie; cette dernière est la plus éloignée : quant à l'hydropisie de poitrine, j'ai le remède tout prêt, il ne faut pas s'en effrayer. Et vous, Monsieur, qui sans doute avez des soldats dans votre régiment qui ont cette cruelle maladie, vous pouvez leur faire prendre mon remède en toute assurance : quatre, cinq ou six grains d'émétique pris dans une cuillerée d'eau, force magnétisme, saignée le lendemain jusqu'au blanc plus ou moins selon la force du malade, il n'est pas d'hydropisie que cela ne guérisse : si les médecins voyaient ma recette, ils me croiraient pour le moins folle; mais j'y vois mieux et plus clair avec mes deux yeux quand je dors, qu'eux avec tous les yeux de leur Société et Faculté. Quant à moi, je guérirai, mais avec infiniment de souffrances, et ma guérison sera beaucoup plus longue que je ne me l'imaginais; mais je guérirai, si l'on veut bien avoir la bonté de me soigner comme je le dirai : je serai cinq fois à la mort dans le cours de ma maladie; mais surtout qu'on ne me donne de drogues que par mes ordres; j'aurai avant quinze jours tout le côté gauche paralysé, alors j'indiquerai les remèdes nécessaires; surtout qu'on ne s'inquiète pas, car mon plus grand chagrin est l'inquiétude que

tout ceci donnera à maman : je me tirerai cependant de cette maladie avec les étrivières, car j'y perdrai la moitié du poumon gauche ; mais j'en aurai toujours assez. Si l'époque de ma guérison eût été dans tout autre temps que dans ce maudit mois de juillet où les orages du temps et ma tête ont empêché ma parfaite guérison, tout cela ne me serait pas arrivé ; mais enfin.... Adieu, Monsieur et cher ami, ne vous effrayez pas des nouvelles que, sans doute, vous recevrez mauvaises de moi d'ici à quelque temps ; car je vous jure foi de magnétisme et d'Alexandrine, que je n'en mourrai pas, et que j'en serai quitte pour la moitié de mon poumon, et il m'en restera encore assez pour déclamer, etc...

Signé Alexandrine.

SEPTIÈME LETTRE.

De M. Leclerc.

Paris, ce premier juillet 1786.

En recevant, Monsieur, votre lettre que m'a remise madame de M..., je me suis aperçu de

mon étourderie; et je me préparais à vous écrire pour la réparer, lorsque j'ai reçu la dernière que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. L'état d'Alexandrine m'intéresse infiniment sous tous les rapports ; et je suis bien déterminé à lui continuer mes soins tant qu'elle en aura besoin; je lui ai même souvent proposé de les doubler en la voyant tous les jours, ce qu'elle n'a accepté qu'une fois; c'était dans le temps que sa paralysie commençait à se former; elle avait annoncé qu'elle aurait une progression de quinze jours, qu'elle resterait le même temps dans toute sa force, et qu'elle disparaîtrait en vingt-quatre heures; mais sa mauvaise tête, cet anniversaire dont elle vous parle, a encore changé l'accomplissement de ce pronostic. La paralysie n'est plus et ne sera qu'un engourdissement à la main et au pied gauches, et le côté reste libre: ce changement vient d'une hydropisie commencée; tous les jours elle a la fièvre, et de temps à autres elle rend une ou deux pintes d'eau; son poumon commence à s'entamer, et pour ce mal elle fait un grand usage du cresson en nature. Les eaux ne gagnent pas la poitrine, ainsi il n'y a pas lieu au remède qu'elle a indiqué; jusqu'à présent elle ne s'en est pas ordonné; elle ne peut encore pressentir la fin de sa mala-

die, et elle attend et désire une époque; c'est alors qu'infiniment soulagée, elle serait plus éclairée sur son état. Il paraît qu'elle l'est beaucoup sur celui des autres; je lui ai mené, suivant votre désir, madame de M...; elle l'a touchée, et lui a dit tout ce qu'elle devait éprouver; elle lui a conseillé le magnétisme en lui ajoutant qu'il la soulagerait, mais qu'il ne pouvait la guérir tout à fait de coliques auxquelles elle est fort sujette. Au moment de l'éveiller, comme elle m'a dit qu'elle avait un grand secret à me confier, j'ai prié tout le monde de sortir; alors: « Comment » voulez-vous, me dit-elle, que cette dame guérisse? il faudrait la refaire, et le magnétisme » ne va pas jusque-là; ses intestins n'ont pas » le quart de la place nécessaire, voilà ce qui » cause ses coliques; je n'ai pas voulu l'affliger, » mais je l'avais sur l'estomac, il a fallu que je » vous le dise; vous en instruirez maman quand » elle sera seule, afin qu'elle n'imagine pas que » je lui fasse un secret ». Cette dame qu'elle n'avait jamais vue, et qui est arrivée pendant sa crise, est effectivement très-contrefaite, et nous craignions beaucoup qu'elle ne lui parlât devant nous de son défaut de conformation. Je regarde ce fait comme un phénomène de plus; je ne croyais pas qu'au milieu de la franchise et

de l'abandon de cet état extraordinaire, on pût conserver autant de réserve ; il faut qu'elle tienne à cette bonté qui caractérise généralement les êtres qui y sont sujets.

Demain je lui remettrai votre lettre, etc....

Signé LECLERC.

HUITIÈME LETTRE.

Du même.

Paris, ce 22 juillet 1786.

MONSIEUR,

Depuis m'a dernière lettre, il n'est arrivé aucun changement dans l'état d'Alexandrine; seulement, depuis le quinze de ce mois, elle a annoncé un accès de fièvre tous les jours. Le jour qu'elle est magnétisée, elle est de nerfs; le lendemain elle est d'humeurs, et ainsi de suite jusqu'au quinzième jour : alors elle s'en débarrassera en mangeant au milieu de l'accès. Cette fièvre passée, elle croit qu'elle sera plus clairvoyante sur son état, et sur le terme de sa

maladie. Souvent elle vomit ; entr'autres, ce matin, elle a rendu, avec des efforts incroyables, de son humeur et du sang ; et pour en avoir moins, elle s'est ordonné, pour demain matin, une saignée de trois palettes, qui lui sera faite : quand je suis arrivé chez elle, elle a vomi avec son déjeûner une très-grande quantité de bile. Je lui continue mes soins avec le même zèle, et toujours avec la persuasion de leur utilité. Je serai fort aise quand je pourrai vous mander l'annonce de leur succès....

Signé Leclerc.

OBSERVATION.

Revenu à Paris, j'ai revu Alexandrine; mais obligé de repartir peu de temps après pour mon service militaire, je l'ai laissée entre les mains de M. Leclerc, et la suite de son traitement ne m'a pas été communiquée.

NEUVIÈME LETTRE.

De M. de Polier de Loys, capitaine.

De Lausanne, premier août 1786.

MONSIEUR,

Je n'ai point l'honneur d'être connu de vous, mais vous l'êtes, etc.......

M. de Servan est venu établir un traitement magnétique à Lausanne : par diverses circonstances notre ville est peut-être celle où cette belle découverte devait éprouver le plus de contradictions. Le parfait désintéressement de M. de Servan, la haute considération dont il jouit à tant de titres, son entier dévouement à cette belle cause, la guérison d'une malade abandonnée de la Faculté, le soulagement de plusieurs autres, le phénomène des somnambules, l'impossibilité d'attribuer à aucune autre cause toutes les merveilles du magnétisme, rien n'a pu appaiser nos critiques.

Cependant, mis au pied du mur, ils avouaient des effets, et bientôt ils allaient être forcés à avouer qu'ils pouvaient être curatifs, lorsqu'une marquise parisienne, femme aimable

et respectable, est arrivée dans notre ville, où elle est très-connue. Chacun s'est empressé à la questionner sur l'état actuel du magnétisme à Paris. Elle répond que, malgré la décision de l'Académie, ses puissans effets ne sont plus contestés, qu'il a operé et qu'il opère des cures avérées; mais qu'aussi il produit plus fréquemment des maux affreux, qu'il est fréquent de voir une mort cruelle suivre au bout de quelques mois une guérison apparente. Elle cite M. le marquis de Brezé, Court de Gébelin, etc.. . . . ; elle dit que ce fluïde, trop actif pour les nerfs délicats, produit souvent la folie; enfin elle nous accable, en assurant qu'elle sait, à n'en pouvoir douter, que M. le marquis de Puységur lui-même, convaincu de tant de suites fâcheuses, a renoncé pour toujours à la pratique du magnétisme, et qu'il n'existe maintenant à Busancy ni chaîne, ni traitement, ni arbre magnétisé, ni somnambules, etc........ Mon respect pour cette dame ne m'empêche point de douter qu'elle est mal informée, et M. de Servan s'en croit assuré. Cependant, comme le fait est possible, et que lorsqu'il s'agit de la santé et de la vie des hommes, la plus légère imprudence devient un crime, je suis en suspens, et je

résiste à magnétiser des nouveaux malades, jusqu'à ce que j'aye reçu la réponse dont je vous supplie, Monsieur, de vouloir m'honorer. M. de Servan m'assure que vous m'accorderez cette faveur : vous êtes notre guide dans cette voie; nous marchons avec confiance sous vos drapeaux, persuadés que, si elle est périlleuse, vous mettrez le même zèle à nous en détourner, que vous avez mis à nous en frayer la route, lorsque vous l'avez crue bonne.

Un fait vient malheureusement à l'appui de nos scrupules. Une demoiselle de vingt-deux ans, attaquée depuis cinq années de maux de nerfs, occasionnés par des maux hystériques, et ayant, il y a dix-huit mois, éprouvé d'heureux effets du magnétisme qu'elle suivit durant cinq semaines à Castres, est venue, il y a environ deux mois, se joindre à la chaîne de M. de Servan. Dès les premiers jours, elle y éprouva des redoublemens d'accès effrayans; mais bientôt ils se calmèrent. Elle tomba dans un somnambulisme imparfait à bien des égards, puisqu'elle entendait tout ce qu'on disait dans la salle, ne pouvait parler, et ne connaissait point son intérieur ; mais parfait, relativement à une délicatesse exquise dans les sensations et les sentimens. Ses maux diminuè-

rent bientôt ; mais M. de Servan, voyant, au bout de six semaines, que quinze jours s'étaient écoulés sans aucun progrès, et qu'au contraire les accès reparaissaient, voulut savoir quelle en était la cause. Depuis quelques jours, elle parlait dans le sommeil magnétique. Il la questionna ; elle lui apprit en fondant en larmes que des raisons très-fortes lui avaient fait perdre tout rapport avec son magnétiseur, et qu'à moins qu'on ne lui en donnât un autre, elle perdrait tout espoir de guérison. M. de Servan me crut propre à ce remplacement, et la demoiselle m'accepta avec reconnaissance. Dès le troisième jour, le rapport s'établit parfaitement : c'était le vingt-un du mois dernier. Elle fit des progrès rapides, vit son intérieur, jugeait des maux des autres, n'entendait que moi ; mon seul regard la mettait en somnambulisme : elle annonçait ses crises. Enfin, le vingt-cinq, elle m'annonça une crise qui devait durer trois fois vingt-quatre heures, et annoncer une léthargie complète. Une frayeur qu'elle eut dans la nuit du 25 au 26, retarda la crise de douze heures : ses règles qui devaient la précéder ne parurent point ; la crise est venue, la léthargie a été complète. Cet état effrayant fut produit par le sang qui s'était

porté au cerveau, et avait abandonné les extrémités. Au bout de trois jours, au lieu d'être à peu près guérie, comme elle me l'avait annoncé, elle est tombée dans le délire accompagné de fièvre ardente. Aujourd'hui la fièvre a diminué, mais elle est toujours en démence; les règles suspendues ont paru; mon âme est navrée de tristesse. M. de Servan qui a plus de confiance au magnétisme, et bien plus d'expérience, espère que tout ira, dans peu, au gré de nos désirs; et vous, Monsieur, que pensez-vous des suites de cet événement, d'autant plus inquiétant, que la malade ne veut plus être magnétisée, et qu'elle prétend être toujours en crise? Pardonnez la longueur de ces détails, ils ne peuvent être indifférens pour celui que l'on sait être sans cesse animé, etc........

Signé DE POLIER DE LOYS.

Dans la même lettre, M. de Servan joignit ce qui suit :

Je me flattais, Monsieur, de l'établissement du magnétisme animal à Lausanne, et par conséquent en Suisse, lorsque l'accident que vient de vous décrire l'homme estimable de qui vient cette lettre, a renversé nos espérances. Je joins

mes prières aux siennes, pour vous supplier de nous honorer d'une réponse et de vos conseils. L'état de démence me paraît se confirmer : les règles ont reparu, la fièvre a diminué, et cependant l'ordre des idées ne s'est point rétabli.

Jugez de notre état par votre cœur, et par les épreuves cruelles où le magnétisme vous a souvent exposé vous-même. Acceptez en même temps, etc.......

Signé Servan.

P. S. Du 2 août. Cette lettre n'ayant pu partir hier, la démence a augmenté, et la fièvre a diminué ; la nuit a été affreuse. Quatre personnes ne pouvaient la contenir. On a profité d'un moment de calme pour la mettre dans un bain tiède : il a appaisé le transport ; mais la démence subsiste, sans fièvre. Tel est dans ce moment à midi l'état de cette infortunée. J'ai inutilement tenté de la mettre dans le sommeil magnétique. Elle a paru s'assoupir quelques secondes, et s'est animée de plus en plus. J'ose, Monsieur, vous importuner encore par la réitération de mon ardente prière, de nous honorer d'une prompte réponse, d'autant plus essentielle, qu'indépendamment du sort de cette infortunée, un grand nombre de ma-

lades restent en suspens, et attendent votre décision avec une vive inquiétude.

DIXIÈME LETTRE.

Du même.

Lausanne, le 17 août 1786.

C'est comme si vous l'aviez vu, Monsieur, du moins quant à l'état de la demoiselle. Relativement aux propos de la marquise, ils n'influèrent en rien sur mon opinion, avant et durant la léthargie; ma confiance était complète; l'état de mort apparent et absolu qui dura plus d'un quart d'heure, ne me causa aucun trouble, etc....

Ma confiance allait en croissant; mais lorsqu'au lieu de voir terminer cette terrible crise au bout des trois jours, je la vis, à la suite d'une saignée au pied, battre la campagne, exiger de moi et de dix assistans, des minuties presqu'infaisables, comme placer autour de sa tête des rubans dans un certain sens, et se dire perdue...Si l'on n'observait ponctuellement une foule de babioles qu'elle ordonnait coup sur

coup, et qu'elle faisait défaire et refaire sans relâche et sans nous donner le temps de respirer, tous les assistans étant d'ailleurs convaincus qu'elle était folle, et se riant de ma prévention; accablé de fatigue, par une action continuelle de trente-six heures, durant laquelle, en outre-passant de beaucoup mes forces, je m'étais soutenu par la conviction de voir, à l'époque marquée, le moment d'un réveil tranquille, et le commencement de sa guérison, j'avoue, dis-je, que cette totale déception, l'épuisement complet de mes forces, mon inexpérience, l'absence de M. de Servan (c'était la nuit), me jetèrent tout à coup dans l'abandon du désespoir; cette extrême fatigue m'accabla, l'épuisement, le trouble, le malaise de l'inanition, et plus encore la conviction d'avoir contribué au malheur affreux que j'avais sous les yeux, tous ces motifs me jetèrent dans un état si fâcheux, que M. de Servan fut plus en peine de moi que de la demoiselle. Nous vous écrivîmes le surlendemain, Monsieur; la démence de la demoiselle était à son comble; mon sang se glace en pensant aux dangers qu'on lui a fait courir: les personnes chez qui elle logeait avaient résolu de lui faire une grande frayeur; la sœur de la demoiselle arriva heureusement

de la campagne, et s'opposa à ce détestable remède; on l'avait déjà contrariée et violentée de mille manières, elle prétendait (et je le crois) être toujours en somnambulisme, etc...

M. de S...., qui l'a endormie deux fois par jour, m'a permis d'aller la voir ce matin; je l'ai trouvée d'un sens et d'une tranquillité parfaite, et au bout de deux minutes je l'ai mise dans le sommeil; aussitôt elle m'a dit que non-seulement je lui avais sauvé la vie dans sa léthargie, mais que dès lors je n'avais cessé de la lui sauver encore, en conservant notre rapport. Malgré tout ce qu'on a fait pour vous dissuader (m'a-t-elle ajouté), votre volonté a été ferme (et c'est vrai); de mon côté, je n'ai cessé de l'entretenir malgré la distance, et il ne finira qu'à la guérison complète de tous mes maux que j'espère, si du moins vous persistez dans votre volonté, et surtout dans votre confiance en mes directions. Je lui ai répondu que telle était mon intention, d'autant plus qu'un ami (pardonnez, Monsieur, cette expression que mon cœur a placée dans ce moment sur mes lèvres, et que vous savez nécessaire à l'intelligence d'un somnambule) m'avait écrit sur elle précisément les mêmes choses. — Ah! mon ami, c'est que la vérité est une, cet ami sait la voir. *Il*

vous a envoyé de l'action, et malgré la distance il nous a sûrement fait du bien : — voici sa lettre qu'il me recommande de placer sur votre estomac. Ah! quel plaisir elle me fait, elle va aussi vous donner des forces, etc...

J'ai cru devoir avec prière l'empêcher, etc...

La marquise, faiseuse de fausses nouvelles, mériterait, sans doute, de payer tout le mal qu'elle nous a fait, et de boire jusqu'à la lie le calice d'amertume que vous avez mis dans mes mains : cependant, en me procurant cette excellente lettre, je lui dois un plaisir qui compense la peine ; et en détrompant les personnes qu'elle a si fort induites en erreur, j'aurai soin de ménager son amour-propre ; j'oublierai que c'était de vous-même, M. le M...., qu'elle prétendait tenir tout ce qu'elle disait. Permettez-moi de vous, etc.....

Signé DE POLIER DE LOYS.

ONZIÈME LETTRE.

De M. de Servan, ancien avocat-général du parlement de Grenoble.

Lausanne, le 17 août 1786.

M. de Polier vient de me communiquer, Monsieur, la lettre intéressante qu'il a reçue de vous. Vous y marquez pour la malade qui nous a beaucoup alarmés, un intérêt digne de, etc...... et je crois vous faire quelque plaisir en vous apprenant les suites de cet événement: je pris la liberté de vous écrire à la hâte quelques mots dans la lettre de M. de Polier; mais je fus obligé de contraindre mes idées; vous avez démêlé la vérité, Monsieur, le trouble de M. de Polier, joint à une frayeur soudaine dans le moment le plus critique, où la nature s'occupait d'une révolution décisive au milieu d'un sommeil magnétique tel que je n'en ai jamais observé, ces deux causes jetèrent notre jeune malade dans une démence effrayante; ni mes forces, ni mes occupations ne m'avaient permis de m'en charger. Ma femme commençait elle-même un sommeil magnétique, où je voulais m'appliquer tout entier;

et d'ailleurs j'étais bien loin de connaître la sensibilité presqu'incroyable de mademoiselle *Sirven*. Je fus obligé, après l'avoir retirée des mains d'un de mes domestiques dont l'action ne faisait que la tourmenter, d'en charger un jeune homme de l'âme la plus sensible, confiant, mais tout à fait inexpérimenté dans le magnétisme; ce fut encore, j'ose le dire, un malheur que la malade donnât elle-même, dès les premiers momens de sa dernière crise, l'ordre le plus formel et le plus rigoureux de ne laisser approcher d'elle nul autre que son magnétiseur. Je savais combien je devais respecter cette défense; mais en même temps je la voyais livrée à l'inexpérience et aux inquiétudes de son jeune magnétiseur.

Mes craintes ne furent que trop justifiées. Le mal de la démence ne fut pas d'abord celui que je craignis le plus, mais celui des faux remèdes. A l'instant de cet événement, ce fut un soulèvement général contre le magnétisme; j'étais accusé de tout : ce ne fut qu'avec une peine infinie que je pus arracher cette infortunée à la cabale, etc......; déjà on employait la violence contre la malade, et je frémis de ses effets : enfin j'obtins heureusement qu'elle fût transportée dans une maison de campagne à

portée de la ville et sous la garde d'une parente sensée, douce et vigilante. C'est là, Monsieur, que j'ai pu observer à loisir un phénomène tout nouveau pour moi. M. Mesmer avec qui je venais de passer tout l'hiver, m'avait dit que les fous n'étaient au fond que des somnambules dérangés, et j'avais fait peu d'attention à cette espèce de paradoxe; mais je puis assurer que j'en ai vérifié toute la justesse, du moins dans ce sujet que j'avais sous les yeux, tandis que les témoins ordinaires ne pouvaient voir dans mademoiselle Sirven qu'une simple démence. Je m'aperçus bientôt qu'ayant toujours les yeux également ouverts, elle rentrait périodiquement à certaines heures du jour en crise magnétique: ce période commençait à midi et finissait vers le coucher du soleil; elle était véhémente et pleine d'action, et vers le matin elle dégénérait en enfance imbécille. Je constatai l'état de crise magnétique par toutes les épreuves imaginables, et je puis dire, Monsieur, que cette malade vous aurait donné une grande preuve de la vérité des poles; elle ne voyait, ne faisait rien qu'en se dirigeant du nord au midi; elle était d'une sensibilité exquise aux procédés magnétiques, et cette sensibilité marquait toujours sans erreur la nécessité d'obser-

ver les poles (1). Quant à son discernement des maux et des pensées de ceux qui l'approchaient, il passe tout ce qu'on en peut croire. Je serais infini, Monsieur, si je vous racontais en détail les phénomènes de ce somnambulisme; je les ai rassemblés avec quelque soin, et l'on pourrait, de tous ces faits, tirer une théorie sur la folie, bien neuve et vraisemblablement utile; mais je vous avoue que j'ai trop de répugnance pour les théories, d'après quelques observations qui ne tombent que sur un seul sujet : c'est l'inconvénient de l'ouvrage de monsieur T...; il est à souhaiter qu'on l'évite. Quoi qu'il en soit, Monsieur, c'est en séparant sans cesse l'état d'enfance et de démence de l'état de crise magnétique, que je suis parvenu à suivre le véritable instinct de ma malade, et c'est en le suivant à la piste, qu'enfin sa raison s'est entièrement rétablie; elle est maintenant rentrée dans le cours du somnambulisme qui n'a rien d'extraordinaire; la tête et l'estomac veillent et dorment chacun à leur tour, sans se troubler et se combattre comme auparavant; tout est à merveille, mais je ne suis pas sans alarme pour le retour pro-

(1) Le petit *Amé* m'avait déjà présenté cette particularité. *Voyez* page 103 des Mémoires précités. Je n'en ai point eu d'autres exemples.

chain des règles. Au reste, Monsieur, vous jugez bien que je n'ai pas cru madame la marquise de....., quand elle a publié votre désertion du magnétisme ; je savais bien que vous n'abandonneriez pas le champ de bataille le lendemain de vos victoires. Puissiez-vous les continuer long-temps, Monsieur ! mais au nom de l'intérêt vif et sincère que vous m'avez inspiré, puis-je me flatter que vous voudrez bien quelquefois m'en faire part, ainsi que des découvertes nouvelles dans ce beau champ d'expériences où vous avez montré ? etc.......

On nous parle ici de plusieurs inventions du père Hervier ; mais j'attends que vos épreuves les ayent confirmées. Veuillez, etc...

Signé SERVAN.

DOUZIÈME LETTRE.

De Madame la baronne de Reich.

De Zientzheim, près Colmar, le 17 novembre 1786.

Combien je me trouverais coupable, Monsieur, d'avoir si long-temps différé ! etc...

Je ne me suis pas dissimulé que je trouverais des entraves au magnétisme ; peut-être

ai-je à m'applaudir de ce qui souvent afflige. Mon âge me rend intrépide, tout en sentant que je n'eusse pas osé montrer ce courage autrefois; je dis courage, parce que je me trouve seule femme en vue, et que les sarcasmes d'enthousiaste et de fanatique me sont prodigués amplement: ce n'est pas là ce qui m'affecte, mais l'abus de pouvoir qu'exercent souvent des supérieurs sur ceux qui leur sont soumis. J'espère vous donner incessamment un procès-verbal bien intéressant sur un religieux de l'ordre de Malte, que le cagotisme et la vindicte de son chef avait forcé de me quitter: ce malheureux languissait depuis trente ans, il avait ressenti les effets les plus heureux et les plus marqués du magnétisme, lorsque je me le vis arracher par la violence. J'avoue que j'ai ressenti un sensible chagrin! Je voyais cet infortuné, victime de son supérieur, et je me décidai à réclamer l'autorité du Prince, grand prieur de l'ordre, parce qu'indépendamment de mon vif intérêt pour mon malade, j'envisageais encore ce que pouvait faire à la société un pareil éclat, qui infailliblement eût fait sonner le tocsin contre les magnétiseurs. Monsieur le grand prieur m'accorda tout ce je lui demandai; injonction au supérieur de me renvoyer son religieux,

et forte réprimande d'en avoir agi ainsi. L'infortuné, forcé de céder aux ordres de son chef, se consumait de douleur, parce que son état s'était fort aggravé d'une lacune de six semaines; enfin la veille de me rejoindre, une fièvre des plus violentes se manifeste avec les symptômes les plus critiques et les plus alarmans, et il est en peu de momens si mal, qu'on lui administre tous les sacremens : un chirurgien qui avait sa confiance, m'est dépêché en diligence par lui, pour me dire qu'il meurt faute de secours, et ayant l'entière confiance que le magnétisme le sauverait encore. M. de Lutzelbourg était chez moi : dans un péril si pressant, il osa ce qu'autrement il ne se serait jamais permis, il initia le chirurgien, et fit part à la société de l'indispensable nécessité où il s'était trouvé de le faire; eh bien ! Monsieur, toujours nouvelle merveille ! cet homme moribond, en vue de toute la ville de Selestatt, n'a pas été cinq minutes rendu au magnétisme, qu'il est revenu à lui, et par suite a craché un dépôt de sang caillé et d'humeurs affreuses; il est encore bien faible, mais tout nous fait espérer que nous le sauverons. Lundi prochain, en dirigeant notre route pour Strasbourg, nous

devons, MM. de Lutzelbourg, Dessert et moi, nous y arrêter toute une soirée pour bien consigner la vérité de ces faits. Mes parens, bien touchés de votre souvenir, me chargent de vous présenter les plus empressées assurances de leur attachement. Vos leçons, Monsieur, sont pour nous une doctrine précieuse que nous chercherons à étendre et à transmettre dans les mêmes vues que vous; malgré tous les détracteurs, vos principes feront toujours des prosélytes, c'est la seule récompense digne de nos travaux. L'intempérie des saisons a rendu pour nous cette année moins féconde en cures; j'en ai eu peu de saillantes ici, et dans un groupe assez considérable, pas un somnambule pour moi; cela me chagrinait un peu, lorsque, tout à la fin de mon traitement, j'obtins le baron de l'Espérance, brigadier des armées du roi, et ci-devant gouverneur des îles septentrionales : il avait, depuis six ans, âgé de soixante, une surdité considérable d'une oreille, journellement de violens maux d'estomac, et deux ou trois accès de migraine par semaine; dès les premiers momens, il dit qu'il guérirait de tout, hors de la migraine, parce qu'elle est de naissance et de famille, mais que les accès s'éloigneraient et seraient moins violens; à cela

il ajouta que je lui verrais bien des accidens dont il ne fallait pas m'effrayer, parce que tout opérerait pour son bien. Il eut à la vérité des convulsions si affreuses à plusieurs reprises dans différentes crises, qu'il y avait de quoi alarmer quiconque n'aurait pas été persuadé de l'agent salutaire; ses crises étaient très-longues, il en eut une de douze heures : pendant tout ce temps, personne ne pouvait, même à une grande distance, l'approcher sans lui donner de forts frémissemens, ainsi que le moindre contact étranger; sa dépendance pour moi était si entière, qu'il ne pouvait du tout se mouvoir d'aucune manière, sans un acte de ma volonté, le déterminant à tout ce que je voulais de lui, marchant, écrivant quand je voulais; l'être enfin, je puis le dire, le plus étonnant pour moi, d'après tout ce que j'ai écrit sous sa dictée; très-bon médecin pour mes malades, enfin ne me laissant rien à désirer, puisque j'ai eu le bonheur d'obtenir son entière guérison : la surdité a cessé totalement depuis un mois, et cet homme, obligé de se ménager sur tous ses alimens depuis nombre d'années, peut impunément se livrer à tout son appétit. Ce qui me flatte le plus, Monsieur, et ce que je suis bien pressé de vous dire pour l'avantage du magnétisme, c'est que bon

nombre de personnes à Paris, ont connu le baron de l'Espérance infirme, et que sa femme qui habite Versailles, où bientôt il espère la joindre, nous servira encore de témoin; bon nombre de ceux de ses environs, ravis d'admiration, ont signé mon journal. Mais représentez-vous mon étonnement, quand, ma cure finie, pour un léger mal de dents, j'obtins non-seulement une crise, mais l'assurance que j'en obtiendrais quand je le voudrais, en raison du germe toujours existant de migraine : voici sept semaines qu'elle n'a paru, etc...

Signé la baronne DE REICH.

Premier Procès-verbal qui m'a été adressé par M. le Vavasseur, capitaine d'artillerie des colonies.

CURE MAGNÉTIQUE.

Douay, le 20 janvier 1786.

Le 14 juin 1786, mon frère ressentit, vers les huit heures du matin, une grande lassitude accompagnée d'une fièvre violente et d'un point de côté. Je le magnétisai, ce qui lui fit rendre par le haut beaucoup de vents (1). Comme il était très-faible, il se coucha. Il fut toute l'après-dînée sans uriner, et il souffrait beaucoup dans la région de la vessie. Je ne l'eus pas plutôt magnétisé, qu'il urina abondamment.

Le magnétisme lui a constamment procuré le même soulagement toutes les fois que je l'ai employé, et j'avais soin, avant que de le toucher, de lui faire essayer d'uriner, pour m'assurer si c'était effectivement au magnétisme que je devais attribuer cet effet.

Le 15 il n'avait plus de fièvre, mais le point de côté et la difficulté d'uriner subsistaient toujours. A environ une heure et demie, étant levé, il eut une faiblesse

---

(1) Toutes les fois que je l'ai magnétisé, j'ai remarqué le même effet, et j'ai actuellement un autre malade qui éprouve la même chose dès que je le touche.

que je fis cesser en le magnétisant, mais je ne pus le faire uriner comme je le désirais. Je le mis en communication avec un petit arbre magnétisé (1), qui était dans sa chambre, et il urina. Je continuai de le magnétiser, et il ferma les yeux.

Comme son côté lui faisait beaucoup de mal, j'y appliquai un conducteur de verre de la main gauche, et je conduisis, le long du conducteur, les doigts de la main droite, en allant du corps vers ma main gauche, comme si j'eusse voulu soutirer le mal, ce que j'opérai en effet, car, en fort peu de temps, le mal disparut. Le malade respira librement, et, à mon grand étonnement, ses yeux s'ouvrirent sur-le-champ, et il se trouva dans le meilleur état possible; la nuit se passa fort bien.

Le 17, à deux heures après-midi, il eut une convulsion très forte, et envie d'uriner sans possibilité de le faire. Je lui procurai une évacuation en le magnétisant; dans l'après-midi il eut deux fois les mêmes douleurs, et je lui appliquai deux fois le même remède avec un pareil succès.

Cette rétention d'urine que j'appaisais instantanément, mais qui revenait sans cesse, me donnait de l'inquiétude.

Heureusement M. de Puységur venait d'arriver, et demeurait à côté de chez moi; je courus chez

---

(1) On ne saurait trop recommander l'usage des arbres pour réservoirs magnétiques; on pourrait, sur chaque baquet, mettre un arbuste encaissé, et il faudrait préférer ceux qui gardent leur verdure pendant l'hiver.

lui pour le prier de voir mon frère et de le magnétiser.

Des considérations particulières l'empêchèrent d'acquiescer à mes sollicitations, mais il voulut bien m'aider de ses conseils, lorsque je l'eus instruit, en détail, des accidens de la maladie, et surtout de cette crise de la veille.

Il me dit que la crise ayant cessé spontanément avec le point de côté, je ne pouvais espérer de crise salutaire qu'en reproduisant ce point, ce qui n'était pas impossible, pourvu que je le voulusse fortement (1).

Je retournai promptement vers mon malade, qui avait besoin de mes secours, étant dans des convulsions; je le fis uriner, et je continuai de le toucher avec intention. Comme je n'opérais pas assez vîte selon mon désir, je me renforçai de mon arbre, et j'eus la satisfaction de voir mon frère tomber en somnambulisme parfait. Et le point de côté étant revenu, je le consultai sur son état; il me dit qu'il ne durerait pas long-temps, et qu'il n'urinerait plus que deux fois avec peine, que sa crise finirait naturellement à sept heures du matin, quand il aurait uriné (il était environ neuf heures du soir), et que le lendemain matin il aurait une crise naturelle, qui finirait naturellement comme l'autre.

Je lui demandai s'il voulait écrire cette *prédiction*, à quoi il répondit qu'il n'y voyait pas, mais qu'il

---

(1) Les magnétiseurs ne doivent jamais oublier que *confiance et volonté* sont leur devise.

l'écrirait à tâtons. En effet, il écrivit ces mots : *Je ne pisserai plus que deux fois avec peine* (1). Sur son assurance qu'il serait tranquille toute la nuit, je l'ai laissé avec sa garde, que j'ai mise en rapport avec lui pour qu'elle pût s'en faire entendre et lui donner ce dont il aurait besoin. La nuit s'est en effet bien passée. A sept heures du matin, le 18, il a eu une convulsion plus forte qu'il n'en avait encore eu ; il a uriné, et ses yeux se sont ouverts. Il ne s'est rappelé de rien de ce qui s'était passé depuis le commencement de la crise. A huit heures trois quarts il est rentré naturellement en crise parfaite. A neuf heures trois quarts il a éternué, ses yeux se sont ouverts, il a entendu ceux qui parlaient dans le moment, et à l'instant même il est retombé en somnambulisme. Consulté sur son état, il a répondu que cette crise serait la dernière qu'il aurait; qu'à plus de midi il aurait une convulsion plus forte encore que les précédentes, et qu'il sortirait de crise après avoir uriné. A midi un quart, il a eu une convulsion terrible ; cinq personnes robustes pouvaient à peine le contenir : cet état a duré jusqu'à une heure un quart.

Dans les momens de relâche, interrogé si le magnétisme lui ferait du bien, il a répondu qu'il le soulagerait, mais qu'il ne le ferait pas uriner plutôt. A une heure, on lui a demandé si sa convulsion durerait en-

---

(1) On ne doit pas regarder cet écrit comme un tour de force ; je ne l'ai fait faire que pour pouvoir convaincre mon frère du somnambulisme dans lequel il était tombé, dans le cas où il refuserait d'y croire.

core long-temps ; il a répondu qu'elle durerait un quart d'heure.

A une heure un quart il a uriné, et à l'instant a ouvert les yeux. Il était très-fatigué, mais ne se souvenait de rien, pas même d'avoir souffert. Ses urines, qui, depuis le commencement de sa maladie, avaient été fort claires, étaient troublées et chargées; le point de côté était disparu. Il a uriné plusieurs fois dans l'après-midi, sans difficulté ni douleur. J'ai tenté de le magnétiser le soir, et je n'ai pu parvenir à lui faire éprouver aucun effet.

Aujourd'hui 20, il se porte parfaitement bien.

Je certifie les détails ci-dessus conformes à la plus exacte vérité.

Signé LE VAVASSEUR.

Deuxième Procès-verbal qui m'a été adressé par M. le C. de Sérent.

EXTRAIT DE MES JOURNAUX.

Saint-Omer, en août 1786.

Le 12, à dix heures et demie, je mis Malvall en crise. C'est dommage, me dit-il, je ne serai pas parfait aujourd'hui ; j'ai cependant beaucoup de choses à vous dire, je ne le puis, mais ma guérison n'en sera pas retardée. Deux choses s'opposent à ma perfection ; premièrement, je souffre d'une douleur à la jambe, et

d'une autre à la poitrine; secondement, de l'état de la température. Vous avez besoin de vous purger ici et à Montbrison, si vous ne voulez pas être malade à la fin de l'automne. Faites bien attention à ce que je vous dis, car je serais fâché de vous perdre. Faites-vous faire une ordonnance de médecine légère, et je verrai demain si elle vous convient; j'aurai le soin de vous indiquer le jour où vous vous purgerez ici, et celui du mois d'octobre. Il demeura en crise demi-heure.

Je le mis en crise le 13 à la même heure, en présence de M. de Pélerin; il me pria de le laisser tranquille, afin qu'il pût songer à sa guérison, lorsque tout à coup il eut un moment de frayeur, en nous disant qu'il avait vu passer quelque chose qui lui avait bien fait peur. — Qu'est-ce que c'est? — Je le vois encore; s'il repasse, je lui donnerai un coup de pied. — Parle donc? — C'est un diable qu'il y a par-là, c'est un mâtin noir et une chandelle. — Je le calmai, mes efforts étaient vains; il a repris la parole, en disant: La mort est là, quelqu'un mourra. Comme il n'a nommé personne, Pélerin et moi avons été très-effrayés: moi, je me suis rappelé tout à coup ce qu'il m'avait dit la veille, et mon esprit se frappa pour un moment. Pélerin croyait que cela ne pouvait que le regarder, m'ayant indiqué la veille les moyens d'éviter une maladie dangereuse. Il nous tira enfin d'embarras, en nous disant: Soyez tranquilles, n'ayez pas peur, Messieurs, cela ne vous regarde pas. Ce mâtin m'a dit que mon frère Robert, perruquier, mourra cet hiver; aussi pourquoi l'avez-vous laissé passer? il ne tenait qu'à vous de l'en empêcher. Si j'avais eu

mon sabre, je lui aurais coupé le cou. Je me battrais aujourd'hui contre tous les diables possibles. Je suis fou. J'aurai une maladie à Montbrison. Voilà tout ce que j'en ai pu tirer. Je l'ai éveillé quand il me l'a demandé ; quand je l'ai eu tiré de cette crise, il était tout tremblant, et ne savait ce qu'on lui avait fait : il a été un moment sans pouvoir marcher.

L'après-dînée il est venu chez moi à trois heures et demie, me demandant à être magnétisé : je l'ai mis en crise en présence de M. de Pélerin. Il a été un moment tranquille. La même vision lui a paru, en nommant toujours son frère. Je l'ai calmé, il est devenu plus tranquille. Si j'étais à Montauban, je le guérirais en lui faisant prendre un remède. Indique-le-moi, j'écrirai sur-le-champ. Mais quoi ! toutes les fois que je pense à lui, je revois toujours ce mâtin ; c'est inutile, je ne pourrai le sauver. Vous vous portez bien, mais n'oubliez point de vous purger ici, et le 17 octobre. Que ce que vous voyez aujourd'hui ne vous empêche point de magnétiser, soulagez toujours l'humanité. Il m'a demandé à être réveillé ; il est très-bien au sortir de crise.

Le 14, je l'ai endormi à onze heures du matin chez M. le comte de Troussebois, en présence de M. le comte et de Pélerin. Le temps s'est opposé à ce qu'il soit parfait.—Je suis moins fou aujourd'hui qu'hier. — N'est-ce pas de t'être lavé les jambes, le 12, dans de l'eau froide, qui te fait mal, et cause sans doute que le mercure est monté à la tête ? — L'eau m'a fait mal, mais ma tête ne s'en sent pas. Encore le mâtin et la chandelle ! empêchez-le donc de passer. Quoi ! mon

frère Robert mourra donc dans l'hiver ! je lui donnerai un coup de pied. Si j'avais mon sabre, je l'abattrais, je n'en aurais pas peur. — Tu es fou. — Pas si fou. — Pélerin et moi, nous mîmes une volonté décidée à le calmer : il fut tranquille alors. M. le comte l'interrogea. Pourquoi ce mâtin te fait-il peur ? — Parce qu'il m'annonce une mauvaise nouvelle. — Qu'en sais-tu ? — Il me l'a dit en passant. — Que t'a-t-il dit ? — Il m'a dit que mon frère Robert, perruquier, mourrait cet hiver. — Etait-il bien gros ? — Aussi gros qu'un cheval ? — De quelle couleur ? — Il était noir. — Avait-il des oreilles ? — Non. — Avait-il l'air effrayant ? — Oui, il avait un masque qui lui couvrait la figure, il avait quelque chose de tout blanc, en forme de signe, qui était au milieu du front. — Portait-il la chandelle à la gueule ou aux pattes ? — Elle le précédait et était énorme. — De quel côté est-il venu ? — Il est venu à gauche, le mâtin, du côté du cœur ; si cela avait été à droite, je m'en moquerais. — La même vision lui apparut plusieurs fois. Je le calmai, il dormit tranquille ; j'observerai que c'était toutes les fois que je voulais qu'il m'indiquât un moyen de guérison pour son frère. Je ne sais si c'est rêves, cochemars ou prédictions, mais ces idées noires l'occupent sans cesse. Je l'ai cependant consulté sur ma santé, il a approuvé l'ordonnance de ma médecine, qui consiste en deux onces de manne, un gros de follicule de séné, et un gros de sel de Glauber ; il m'a dit de prendre, deux jours avant de me purger, de l'eau de chicorée, et des bouillons aux herbes le jour de ma médecine. En me disant qu'il fallait me purger le 17,

afin qu'il puisse voir, dans son dernier sommeil, si elle m'aurait fait assez d'effet, et s'il ne serait pas obligé de faire ajouter quelque chose pour celle que je devais prendre le 17 octobre, il a conseillé à M. le comte de Troussebois les eaux du Mont-d'Or, pour des rhumatismes qu'il a, qu'il ne fallait pas les boire, et en prendre des bains; a donné à Pélerin des avis sur sa santé. Il a été en crise demi heure.

Le 15, je l'ai endormi en présence de Pélerin, à la même heure; la crise a été beaucoup plus calme que les trois autres précédentes, mais le temps s'opposait toujours à sa perfection : il voyait cependant par intervalle; il a vu que la décoction d'eau de chicorée amère, que je buvais, était très-bien faite; il a vu tomber la pluie; il m'a dit qu'il me voyait aussi. Comment me vois-tu ? — De partout, et je vous vois plus joli garçon que vous n'êtes, car vous me paraissez bien beau. Ah! je ne vous aperçois plus, le temps s'y oppose. Quelques jours après le 17 octobre, que vous serez purgé, vous aurez soin de me magnétiser, je redeviendrai somnambule, et alors pourrai-je indiquer un remède à mon frère. Mais je ne vois pas le mâtin et la chandelle impunément; je n'avais pas tort de m'alarmer sur son compte, car j'ai reçu aujourd'hui une lettre de ma mère, qui me mande qu'il a été mordu par un chien, et que sa plaie va toujours en empirant.— Ne peux-tu pas, d'ici, lui ordonner des remèdes? — Il faudrait que je le visse — Cherche bien. — Non, je ne pourrai lui en indiquer que lorsque je serai somnambule à Montbrison; mais je crois que ce sera trop tard, et qu'il n'y en a pas. Je ne vois pas toujours ce mâtin

impunément. — Est-ce que tu ne savais pas que ton frère avait été mordu ? — Non, je ne l'ai su que d'aujourd'hui, que Fromont, le facteur, m'a rendu cette lettre dont je viens de vous parler. — Te mande t-elle où il a été mordu ? — Oui, à la jambe. — A quelle jambe ? — Elle ne me le mande pas, mais je sais et je vois que c'est à la jambe droite. — Le chien était-il enragé ? — Non, mais il avait la dent bien venimeuse, et mon frère, avant cette époque, avait le sang très-bon.—Depuis trois mois qu'il a été mordu, n'en avait-tu nulle connaissance avant la lettre de ta mère ? sa lettre est cependant datée du 2 août, et tu ne l'as reçue qu'aujourd'hui. — Vous pouvez m'en croire, je vous ai toujours dit la vérité dans cet état ; d'ailleurs informez-vous auprès de Fromont le facteur, et de mes camarades, ils vous diront tous que je n'ai reçu cette lettre qu'aujourd'hui ; j'en ai même fait part à Pélisson, soldat de la compagnie du chevalier de Puymirol. — Comme il y a plusieurs soldats au régiment de Montbrison, ou de la province du Forez, ne leur aurait-on pas écrit que ton frère était malade ? — Plusieurs ont reçu des nouvelles de leurs parens, mais on ne leur a jamais parlé de mon frère.

Lettre de la mère de Malvall, datée de Montbrison le 2 août, et reçue le 15 à Aire.

Article concernant son frère, copié mots pour mots.

Votre frère Robert, perruquier, a un mal de jambe

depuis environ trois mois, de la morsure d'un chien; et ne peut pas guérir; il y a toujours mal; je crains beaucoup qu'il n'en ait pour long-temps, car elle est plus malade qu'au commencement.

Fromont m'a assuré qu'il ne lui avait remis cette lettre que le 15. Je me suis informé, auprès des soldats qui sont de sa province, si, dans les lettres qu'ils avaient reçues de leurs parens, on leur avait parlé du frère de Malvall; tous m'ont assuré que non.

Le 16, je l'ai mis en crise chez M. le comte de Troussebois; l'idée de son frère le troublait toujours. Je lui ai demandé s'il n'y aurait pas moyen de le guérir, il désespérait toujours de son frère, parce que toutes les fois qu'il voulait m'indiquer un remède, le chien lui reparaissait toujours et l'empêchait de parler. Ce n'est que dans la séance du 17, comme on va le voir, qu'il en a trouvé le moyen.

Le 17, je l'ai endormi en présence de MM. de Roquefeuille, Bressolles, Pélerin, et M. le comte de Sérent, qui a eu la complaisance de rédiger ce qui suit :

Le nommé Malvall a été mis en crise à dix heures un quart du matin; il a été d'abord très-absorbé, et ne voulant pas répondre, mais faisant des signes par lesquels il indiquait qu'il était concentré en lui-même, et ne voulait pas être distrait. Lorsqu'il a commencé à parler, il a déclaré qu'il ne pourrait pas être parfait ce dernier jour, vu l'état de la température, et encore parce qu'il était absorbé par le chagrin que lui don-

nait la situation de son frère, qu'il apercevait parfaitement; il paraissait alors désespéré de son état, le regardant comme entièrement perdu et sans possibilité de guérison. Il ne sortit de son accablement que pour exprimer sa douleur et ses regrets d'une manière très-énergique. Touché de ses plaintes, je l'ai exhorté à chercher en lui-même s'il ne pourrait pas trouver quelques moyens de guérison applicables aux circonstances où se trouvait son frère; il répondit aux premières propositions, comme un homme qui n'espérait rien des remèdes, et qui jugeait qu'il était trop tard. Cependant, roidissant ma volonté sur cet objet, je parvins à lui faire distinguer parfaitement l'état de son frère. Alors commença la scène la plus touchante; il se représenta son frère devant lui, considéra son mal avec attention, et commença, avec lui, un dialogue, dans lequel il l'exhortait à avoir confiance au magnétisme et en lui: Je te calmerai, je te guérirai, lui disait-il: puis, s'adressant aux personnes qu'il se représentait dans la chambre de son frère: N'ayez pas peur, ma mère, criait-il, ôtez ces onguens, donnez de l'eau pour laver sa plaie: puis s'adressant au chirurgien: Sortez d'ici, disait-il, sortez, vous allez faire du mal à mon frère; et il lui faisait d'énergiques et de touchans reproches; et, revenant à son frère, il le magnétisait. Prends courage, lui disait-il, il m'a sauvé, je te sauverai. Il étendait sa main, qui paraissait éprouver des crispations à l'approche du mal, et ressentir l'impression du venin. Mon pauvre frère, disait-il, c'est dommage, je donnerais ma vie pour la sienne; et, cédant à son enthousiasme: Sauvons notre sang, s'écria-

t-il, croyons au magnétisme, c'est une belle chose. De temps en temps il retombait dans son accablement; dans cet état, la position de son frère était toujours l'idée dominante; des signes d'affliction et d'attendrissement annonçaient qu'il s'en occupait sans cesse. Je lui proposai alors d'écrire à mon frère pour le magnétiser; il le refusa, ajoutant que moi seul, si j'étais à Montbrison, je pourrais lui inspirer la confiance nécessaire. Je lui demandai alors si, jusqu'à mon arrivée, lui-même, Malvall, ne pourrait pas me suppléer, et qu'en cas qu'il jugeât la chose possible, je lui apprendrais à magnétiser et le renverrais sur-le-champ dans son pays, que M. le comte de Sérent lui en donnait l'agrément. Il est si charitable, mon colonel, qu'il met toute sa gloire à soulager les malheureux; il fera mon bonheur en sauvant mon frère; je ne le guérirai pas, mais je le calmerai, et sans doute j'y mettrai bien de la bonne volonté. Et s'adressant de nouveau à son frère : Viens, dit-il, allons chez M. Duguet, il m'a guéri et te guérira; nous sommes des pauvres infortunés, mais MM. Duguet sont de bons et honnêtes gens. Lève-toi; tu ne peux pas marcher, nous te porterons, ma sœur et moi. Viens, Cécile, m'aider; prenez courage, ma mère, ne pleurez pas, laissez-nous faire. Sa figure, qui jusque-là avait été très-sombre, commença à se dérider; il entrevit et promit la guérison de son frère.

J'ai raconté cette scène, sans interruption, pour ne pas en affaiblir l'intérêt; je vais ajouter maintenant les différentes notions qu'il nous a données tant sur la

cure de son frère que sur les principes généraux du magnétisme.

Faudra-t-il magnétiser la jambe de votre frère, lui dis-je ? — Non, il faudra commencer par songer à l'endormir, et laver seulement la plaie avec de l'eau magnétisée. — Faudra-t-il lui mettre la main sur le creux de l'estomac ; ou peut-on l'endormir en touchant toute autre partie du corps, ou par simple acte de la volonté ? — La volonté suffit. — N'y a-t-il donc pas de fluide ? — Si fait, mais c'est la volonté qui le fait agir. — Votre frère sera-t-il endormi avant que j'arrive? — Oui, mais fort peu de temps avant : il me faudra trois semaines pour le mettre en somnambulisme. Voulez-vous que mon frère vous dirige dans votre manière d'opérer? — Oui, M. votre frère aîné, il pourra même vaquer à ses affaires une fois qu'il m'aura instruit. — Faudra-il que votre frère aille au baquet, et combien de temps? — Tous les jours deux fois, une demi-heure chaque; je le magnétiserai pendant ce temps-là. — Combien de temps durera la cure ? — Deux mois; il ne faudra mettre sur sa plaie que de l'eau magnétisée, avec une compresse; il s'y formera une croûte.

Malvall étant rassuré sur l'état de son frère, nous pûmes lui faire d'autres questions. Je commençai par lui parler de l'effet de ma médecine ; il jugea qu'elle m'avait déjà beaucoup purgé, et qu'elle le ferait encore, surtout si j'avais soin de me promener beaucoup dans ma chambre ; il me recommanda encore de ne pas oublier la médecine du 17 octobre, qui devait être précédée de trois jours d'eau de chicorée; et,

interrogé sur la dose de la médecine, il l'ordonna plus forte, c'est-à dire, un gros de sel de plus. Il m'a recommandé de ne magnétiser personne aujourd'hui, et me rappela qu'après ma médecine du mois d'octobre, je devais le magnétiser, qu'il tomberait encore en somnambulisme, et qu'il pourrait être parfait si la température le permettait.

Il donna ensuite quelques avis à MM. de Pélerin et de Roquefeuille, sur leur caractère et leur santé; et, satisfait de ceux qui l'entouraient, il déclara qu'il les reconnaissait tous pour d'honnêtes gens, et finit en me rendant grâce dans des termes touchans, et assurant de nouveau que c'était le dernier jour qu'on pût l'endormir, et demanda à être réveillé. Cette séance a duré une heure trois quarts.

Le 18, Malvall est venu chez moi à dix heures et demie; j'ai essayé, à trois reprises différentes, en présence de M. de Roquefeuille, de l'endormir; ma bonne volonté et mes efforts ont été inutiles.

Signé le comte DE SÉRENT.

Lorsque les savans n'avaient pas encore reconnu l'existence d'un agent universel de tous les effets dans la nature, et que les erreurs du philosophisme avaient conduit les hommes jusqu'à nier celle en eux d'un principe agissant hors de l'espace et du temps, il eût été imprudent de publier le procès-verbal que l'on vient de lire, dont tous les faits n'eussent pu, comme aujourd'hui, s'expliquer d'après les lois de la physique générale.

CORRESPONDANCE

PENDANT LES ANNÉES 1787, 1788, 1789.

PREMIÈRE LETTRE.

De M. le comte de Mellet, maréchal de camp.

Paris, ce 8 octobre 1787.

Long-temps, Monsieur, et très-long-temps avant l'arrivée du docteur Mesmer, je croyais à une médecine aérée, céleste, que les anciens avaient connue et exprimée sous le nom de *Rapha-el* (de la médecine de Dieu); j'y croyais surtout, lorsque je voyais les *Rapha-im* annoncés comme les puissans de la terre; et quels hommes pouvaient être puissans chez le peuple primitif antédiluvien, si ce n'est ceux qui lui procuraient l'avantage de la santé? Il jouissait déjà de tous les autres avant d'avoir

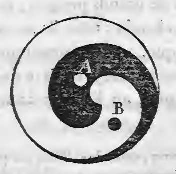
abusé des dons de la nature forte, et des ressorts puissans que Dieu avait répandus partout pour le maintien de ses ouvrages.

D'après quelques connaissances sur l'électricité, je croyais aussi cette médecine applicable par le feu, modifié, sans doute, d'une façon analogue à la nature vivante, tel à peu près que nous le respirons avec l'air qui lui sert de véhicule, sans pouvoir imaginer comment on le communiquait, parce que je redoutais la machine électrique ordinaire, comme opérant avec trop de rapidité et de puissance. Enfin Mesmer parut, et je soupçonnai qu'il était un de ces *Rapha-im* que je cherchais. Tout ce qu'on en dit pour et contre, ne fit qu'augmenter mes espérances et le désir de voir renaître la médecine adamique. J'avais vu une médecine d'attitudes dans les mémoires chinois, qui m'avait donné à réfléchir; je fis donc une petite collection des ouvrages sur le Mesmérisme, et je l'envoyai à Pékin, au père Amiot, missionnaire d'un très-grand savoir, dont je connaissais la complaisance vraiment apostolique pour le progrès des sciences et le bonheur de l'humanité, et je le priai de me mander si le *cong-fou* ne tiendrait pas à tout cela. Sa première lettre, que je n'ai malheureusement pas ici, fut très-

satisfaisante, et il me promit une plus grande instruction pour l'année d'après. Vous trouverez ci-joint un extrait de la seconde, et je vais, si vous voulez bien le permettre, vous tracer ici, de mémoire, l'essentiel de la première, qui servira d'explication à l'espèce d'exorde de celle que je viens de recevoir.

Les Chinois peignent la nature, qu'ils appellent *Tay-ki*, sous la forme d'un œuf, à peu près semblable à celui d'*Isis*. Cet agent général, ce *Tay-ki*, forme un tout mâle et femelle, c'est-à-dire, renfermant les principes opposés, qu'ils nomment *yang* et *yn*, et c'est par l'action de cet *yn-yang* que tout est produit, que tout naît pour être détruit, et se détruit pour renaître sous de nouvelles formes.

Figure du Tay-ki.



L'*yn* A a un foyer ou *ly-yang*; et l'*yang* B a un *ly* ou moteur *yn*.

Ces deux *ly*, marqués par deux petits ronds, dont l'un est blanc dans le noir, et l'autre noir dans le blanc du *Tày-ki*, cherchent toujours à se rejoindre à leur analogue, font des efforts continuels, communiquent le mouvement à toute la matière, et en produisent le flux et reflux, suivant la puissance de leurs explosions successives.

Voilà, Monsieur, un exposé succinct du systême chinois; mais pour revenir à ce qui me touche, je vous avouerai que j'ai lu tout ce qu'on a fait sur le mesmérisme, le somnambulisme, tant celui qui a eu lieu à Bayonne, que les cures que vous avez opérées, même les Aphorismes de Mesmer, tout, à peu près, excepté la Médecine corpusculaire, que je vais acheter aujourd'hui, et vous voyez que si je n'ai pas fait de grands progrès, mes désirs ont fait bien du chemin; mais ils ne sont pas remplis, parce que, n'entrevoyant qu'un crépuscule, je n'oserais essayer d'être utile, de peur de faire du mal, au lieu du bien que je voudrais faire.

Qu'il est heureux, celui dont l'âme un peu matière,
Goûte dans l'ignorance une tranquille paix;
Qui, toujours satisfait, toujours sûr de bien faire,
A le don précieux de ne douter jamais!

Pour moi, si je suis sûr des principes, je suis peu rassuré sur mes moyens; si j'allais maladroitement donner une crise que je ne saurais arrêter, où cela menerait-il le malade et mon cœur? Je resterai donc là, sans oser faire un pas, parce que j'ai des affaires en province, et n'ai pas le temps d'attendre votre retour à Paris, à moins que vous ne permettiez au baron de Fumel de m'éclairer.

Je possède un vieux chêne sur une belle fontaine, dont je pourrai, grâces à vous, tirer le plus grand parti. Mettez-moi à même, je vous prie, d'ajouter à mon très-parfait attachement, la reconnaissance la plus vive et la plus sincère.

Signé MELLET, maréchal de camp.

DEUXIÈME LETTRE.

Du père Amiot, missionnaire en Chine, à M. de Mellet.

MONSIEUR,

Je n'eus que le temps, l'année dernière, de

vous dire deux mots sur le *magnétisme animal*, annoncé pour la première fois, en Europe, par M. Mesmer, et je vous promis de vous en parler plus au long, supposé que, dans le courant de cette année, je vinsse à acquérir de nouvelles lumières sur ce qui concerne cet important objet. J'ai réfléchi, je me suis informé, et j'ai eu occasion de m'instruire en lisant, avec attention, les brochures que vous avez eu la bonté de m'envoyer par le canal de monseigneur de Bertin, dont je vous remercie avec tous les sentimens de la plus parfaite reconnaissance.

Le fruit de mes réflexions et de mes recherches a été une conviction intime de l'existence d'un *agent universel* qui influe sur tout, à qui tout est soumis, et qui, depuis le premier moment de son existence jusqu'à celui où il doit cesser d'être, agissant constamment par les lois les plus simples possibles, a produit et produira, sans discontinuer, toutes les causes, secondaires qui constituent le vaste univers, ainsi que tous les agens physiques qui sont nécessaires pour le conserver et le maintenir dans l'ordre tant qu'il plaira au Créateur de le laisser subsister. *Cet agent corporel, mais invisible*, occupant tout l'espace créé, est nommé

Tay-ki par les Chinois. On peut lui donner tel autre nom qu'on voudra. Ce nom de *Tay-ki*, dans l'idée chinoise, signifie *premier principe matériel, grand comble, ce dans quoi tout se trouve*, etc. etc. Il renferme, dans son essence, l'*yn* et l'*yang*, qui en sont les deux *grands mobiles*, et un *ly*, qui en est le *premier moteur*. Cet *yn* et cet *yang*, mis en jeu par le *ly*, cherchent à se joindre; ils se mêlent et se combinent alternativement en plus, en moins et en égalités; et de ce mélange se forment une infinité d'*êtres* qui participent plus ou moins de la nature de leurs *constituans*..... Je parle le plus clairement que je puis d'une chose qui n'est pas elle-même tout à fait bien claire; mais il est des personnes intelligentes qui entendent à demi-mot ce que d'autres ne comprendraient pas après les explications les plus longues. Comme vous êtes, Monsieur, du nombre des premiers, je continue sur le même ton.

Tous ces êtres particuliers ne reçoivent la manière d'être qui est propre à chacun d'eux, qu'en raison de la plus ou moins grande quantité d'*yn* ou d'*yang*, dont chacun d'eux est constitué; et c'est cette quantité plus ou moins grande qui les rend plus ou moins dépendans

de l'un ou de l'autre de deux agens universels *yang* et *yn*, lesquels, en leur communiquant la vertu d'agir sur les autres êtres analogues qui leur sont subordonnés, leur impriment une action qu'ils communiqueront eux-mêmes, à leur tour, à d'autres êtres semblables, jusqu'à l'indéfini.... Je vous ai dit équivalemment tout cela dans ma première lettre; mais j'ai dû le répéter ici pour entrer dans ce que je dois dire.

L'agent à deux poles que, pour cette raison, M. Mesmer nomme *magnétisme animal*, n'est que l'un de ces êtres particuliers et subalternes soumis aux *deux agens généraux yn* et *yang*. Ses fonctions sont limitées au règne animal; et l'on ne peut en tirer parti pour la guérison des maladies qui affligent l'humanité, si l'on n'a pas préalablement une parfaite connaissance de l'*yn* et de l'*yang*. Il faut, outre cela, connaître encore le sujet sur lequel on veut diriger sa *vertu sanative*; et c'est là, à mon avis, ce en quoi gît toute la difficulté, ou du moins la plus grande difficulté; car si le sujet, par exemple, étant affecté par un excès d'*yang*, le médecin ajoute à cette surabondance en dirigeant sur le malade l'*yang* au lieu de l'*yn*, il est certain qu'au lieu d'affaiblir ou d'extirper le

mal, il l'augmente et le fortifie, et qu'il procurera la mort, au lieu de la guérison qu'on avait droit d'en attendre. C'est, je pense, pour cette raison, que M. Mesmer assure qu'à moins d'être dépositaire de son secret, on ne peut employer avec succès le secours du *magnétisme animal*. C'est ainsi, en d'autres termes, que s'expriment les Chinois, quand ils disent que, sans une connaissance parfaite de l'état actuel où l'*yn* et l'*yang* se trouvent dans un malade, on ne peut pas se flatter d'opérer sa guérison. C'est à acquérir cette connaissance, que, depuis plus de quatre mille ans, tous ceux qui veulent ici faire une profession publique de l'art de guérir, consacrent leurs pénibles études; mais quels qu'ayent été leurs succès en différens temps, il ne paraît pas qu'ils soient jamais parvenus, comme M. Mesmer, au point de pouvoir se passer des médicamens ordinaires. Ils se servent de ces médicamens comme d'autant de conducteurs de l'*yn* et de l'*yang*, en proportion convenable de l'un ou de l'autre, pour faire disparaître le mal et rendre la santé. On ne trouve, dans leurs livres de médecine, qu'un seul exemple de guérison opérée par le moyen de l'*yn-yang*, sans remède quelconque, sans autre conducteur qu'un simple tube, sans tou-

cher ni même voir la personne malade. Voici le fait, tel qu'il m'a été raconté par un médecin qui l'a lu dans un ouvrage fait sous les *Soui*, ou au plus tard sous les *Tang*, c'est-à-dire, il y a tout au moins dix siècles.

« Un mandarin du haut rang, est-il dit dans » cet ouvrage, avait une épouse chérie qu'il » voyait dépérir de jour en jour, et s'avancer » à grands pas vers le tombeau, sans qu'elle se » plaignît d'aucune sorte de mal: il voulut la » soumettre à l'inspection d'un médecin; elle » s'y opposa, en lui disant qu'en entrant dans » sa maison, elle avait pris la ferme résolution » de ne se laisser jamais voir par aucun homme, » et qu'elle ne voulait pas y manquer, dût-» elle mourir. Le mandarin eut beau prier, » presser, solliciter, tout fut inutile. Il con-» sulta les médecins, qui tous lui dirent qu'ils » n'avaient point d'avis à donner sans avoir au » moins quelques indices de la maladie dont » était affectée la personne pour laquelle il les » consultait. Un vieux lettré se présenta, et » assura qu'il la guérirait sans la voir, sans » même entrer dans l'appartement où elle » était, pourvu néanmoins qu'elle voulût bien » tenir d'une main l'un des bouts d'un long » tube de bambou, dont il tiendrait lui-même

» l'autre bout. Le mandarin trouva l'expédient » curieux ; et sans y ajouter foi pour la guérison qu'on lui assurait devoir s'ensuivre, il le » proposa néanmoins à la malade comme quelque chose qui pouvait l'amuser, plutôt que » comme un remède. La malade s'y prêta de » bonne grâce; le lettré vint avec son tube, » dont il tenait l'un des deux bouts, et fit tenir » l'autre bout à celle qu'il voulait guérir, en » lui disant de l'appliquer à l'endroit de son » corps où elle pouvait soupçonner qu'était » son mal, et de le promener d'un endroit à » l'autre jusqu'à ce qu'elle eût éprouvé des ressentimens de douleur. Elle obéit; et quand » elle eut porté le bout du tube vers la région » du foie, les douleurs se déclarèrent et lui » firent jeter les hauts cris. Ne lâchez pas » prise, lui dit le lettré, *infailliblement vous* » *serez guérie*. Après l'avoir ainsi tenue dans » l'état de douleur, pendant l'espace d'environ » un quart d'heure, il se retira, et promit au » mandarin de revenir le lendemain, à la » même heure, et ainsi chaque jour de même, » jusqu'à une parfaite guérison, laquelle n'alla » pas plus loin que le sixième jour ».

Le mandarin, plein de reconnaissance, le

récompensa libéralement, mais il exigea de lui qu'il lui avouât, avec franchise, si sa manière n'était pas un *sié fa*, c'est-à-dire, un art superstitieux, ou, comme on dirait chez nous, un sortilége Mon art, lui répondit le lettré, est dans les lois les plus ordinaires de la nature, et c'est parce qu'il est tel qu'il est toujours efficace. Il ne consiste que dans la connaissance que j'ai de l'*yn* et de l'*yang*, qui sont dans mon corps, et dans mon adresse à diriger l'un ou l'autre à propos vers quelqu'un dans qui l'*yn* et l'*yang* ne seraient point en équilibre, afin de l'y rétablir, etc. Cette historiette, vraie ou controuvée, prouve, 1°. qu'il y a au moins dix siècles, qu'en Chine, l'on avait l'idée d'un agent concentré dans chaque individu, sous le nom d'*yn-yang*, dépendant de l'agent universel répandu dans l'espace, sous le même nom; 2°. que chaque individu pouvait disposer à son gré de cet agent propre, pourvu qu'il eût acquis les connaissances nécessaires pour cela; 3°. qu'il pouvait, en le dirigeant à propos, en faire passer une quantité quelconque à un autre individu, pour le joindre à l'agent propre de cet autre individu, et qu'il pouvait enfin s'en servir comme d'un moyen très-effi-

cace pour la guérison des maladies. C'est bien là, si je ne me trompe, ce que M. Mesmer attribue à ce qu'il appelle le *magnétisme animal*. Je dis plus, l'*yn-yang*, cet agent universel qui produit et modifie tous les corps, qui les soumet tous en général, et chacun d'eux en particulier, à la loi générale à laquelle il est soumis lui-même, est la seule clef qui puisse nous ouvrir le sanctuaire de la nature. Ce n'est que dans lui et par lui que nous pouvons nous rendre raison de tous les phénomènes qui se rencontrent à chaque pas dans les régions ténébreuses de la physique, et que nous pouvons parvenir à nous former une idée claire de la vraie théorie du monde. Avouez, Monsieur, que vos présomptueux savans, qui regardent les Chinois comme de si mauvais physiciens, seraient bien étonnés s'il leur fallait adopter le système de ces mêmes Chinois, comme étant, sinon le vrai, du moins le plus satisfaisant et le plus approchant du vrai; et comme ce système est très-ancien chez eux, qu'on n'en nomme pas l'auteur, et qu'on l'a par tradition depuis les premiers temps de la monarchie, il faudrait en conclure, avec M. Bailly, qu'ils le tiennent d'un peuple antérieur, d'un peuple perdu; en un mot, du peuple antédiluvien,

qui était probablement beaucoup plus avancé dans les sciences que nous ne pourrions l'être aujourd'hui.

Signé Amiot.

OBSERVATION.

La lettre du P. Amiot ne prouve que l'état de stagnation où sont restées les sciences en Chine, depuis des temps immémorials. Un magnétiseur y passerait sûrement, encore aujourd'hui, pour un sorcier, et la guérison d'une maladie par le somnambulisme magnétique pour un miracle, ou un *sié-fa*. En revanche, et ce qui vaut mieux que le magnétisme, leur gouvernement y est stable et durable, et cela par la seule raison que leurs lettrés, à l'exemple de leur premier législateur *Confutsée*, croyant comme *physiciens* à l'existence de Dieu, comme *métaphysiciens* à celle de leur âme, et comme *philosophes* à l'utilité de la prière, n'ont jamais mis ces grandes vérités en discussions ni en probabilités; encore moins s'occupent-ils des religions, qui, partout respectables et nécessaires, ne sont nulle part du domaine des sciences. Quant à leurs médecins, ils ne sont pas; après quatre mille ans de recherches, plus avancés, ce me semble,

que les médecins des autres pays ; mais lorsque nous nous entendrons avec les Chinois en *philosophie*, il nous sera aisé, je crois, de leur faire adopter notre petit Catéchisme magnétique. (*Voyez* pages 161 et 162 de ces Mémoires.)

TROISIÈME LETTRE.

De M. le comte de Gomer, lieutenant général et inspecteur du corps royal d'artillerie.

De Dieuze, le 23 juin 1788.

Vous avez bien voulu, Monsieur et cher camarade, vous prêter au désir de madame de Gomer, et tenter en conséquence la guérison du jeune homme épileptique que vous avez magnétisé. M. Husson l'a continué avec succès, et j'ai l'honneur de vous envoyer ci-joint le journal qu'il en a tenu, qui nous donne toute espérance, ainsi que vous pouvez le voir. Je ne suis plus maintenant incrédule en rien sur cette apparence de mystère, depuis que je vois la marche gradative du traitement de ce

jeune homme. Je trouve que c'est une suite qui me confirme d'anciennes idées dont je vous ai entretenu, etc......

Signé Gomer.

Procès-verbal du traitement d'un épileptique.

Le 17 juin, jour du départ de M. de Puységur, à sept heures du matin, je magnétisai mon malade, ainsi qu'il l'avait demandé, deux heures auparavant.

Etant encore endormi, entre neuf et dix heures, madame de Gomer me fit appeler, pour me dire qu'il venait d'avoir un accès, et que croyant que cela provenait de l'avoir touché, il fallait le questionner pour s'en assurer. Je lui demandai comment il se trouvait ? — Quelqu'un m'a fait bien du mal, dit-il. — Où avez-vous mal ? — A la tête. — Comment cela ? — En me touchant. — Cela durera-t-il? — Non, cela va se passer. — Qu'est-ce qui vous a touché? — Je n'en sais rien. — Espérez-vous que vous serez bientôt guéri ? — Oui, quand j'aurai confiance aux remèdes. — Pourquoi n'y avez - vous pas confiance, puisqu'il faut cela pour votre guérison ? — Je tâcherai qu'elle me vienne. — Le magnétisme vous fait-il du bien ? — Un peu. — Vous serez donc guéri ? — Je l'espère.... C'est de ma faute si je ne le suis pas.

— Pourquoi? — C'est que j'ai une idée. — J'insistai long-temps à vouloir savoir son idée, mais il ne voulut jamais la dire. Je le réveillai à midi, ainsi qu'il l'avait demandé.

A quatre heures je le rendormis ; à huit heures moins un quart, heure à laquelle il m'avait dit qu'il pourrait me parler, je le questionnai....

Comment vous trouvez-vous ? — Bien. — Espérez-vous toujours guérison ? — Oui, dans un mois, si je n'ai plus mon idée. — Expliquez-moi votre idée, vous me l'avez promis. — On m'a donné un sort. — Cela n'est pas possible ; chassez cela de votre esprit. — On me l'a dit. — Ceux qui vous ont dit cela sont des bêtes, car c'est une absurdité. — Il se tourna de l'autre côté, avec un air souffrant, et fut un moment sans vouloir me répondre. Après l'avoir exhorté à chasser cette idée de son imagination, je continuai mes questions... Quels remèdes vous faut-il ? — Des bains de pieds pendant un mois. — Que faut-il encore ? — Boire sur des fleurs de tilleul, toute ma soif. — Combien de temps ? — L'un et l'autre en même temps. — Ne vous faut-il point d'autres remèdes ? — Je ne le sais pas à cette heure. — Faut-il vous magnétiser pour cette nuit ? — Non, ce sera pour demain, à sept heures.

Du moment qu'il fut réveillé, on commença à lui faire prendre un bain de pieds et à le faire boire de l'infusion de fleurs de tilleul. Il passa la nuit dans de grandes agitations, mais il ne tomba que deux fois.

Le 18, au sortir de son bain, je l'endormis à sept heures. A neuf heures je le questionnai, en lui demandant combien de temps devait durer chaque bain ?

— Trois quarts d'heure. — Combien de fois par jour? — Soir et matin. — Outre les remèdes que vous m'avez indiqués, vous en faut-il encore d'autres? — Oui, me purger souvent. — Combien de fois? — Tous les cinq jours. — Quels remèdes voulez-vous prendre? — Des médecines ordinaires. — Que faut-il vous donner à boire les jours de médecine? — La boisson que je vous ai indiquée, ou de la tisane, ou du bouillon de pois. — Quand faut-il commencer à vous purger? — Quand vous voudrez. — Quand voulez-vous être magnétisé? — Demain, à six heures du matin. — Voulez-vous prendre vos remèdes quand vous serez en crise? — Non. — Faut-il que vous observiez un régime? — Tout ce qu'on peut me donner ne me fait ni bien ni mal. — Le magnétisme vous fait-il du bien? — Oui, pour m'indiquer mes remèdes. — Votre idée se passera-t-elle? — Je tâcherai. — Quand pourrez-vous marcher, étant endormi? — Je ne le sais pas; je m'endors trop vîte, et vous me magnétisez trop souvent. — Pouvez-vous m'indiquer une autre manière de vous magnétiser? — Non. — Combien de fois avez-vous tombé cette nuit? — Deux fois. — Combien de fois tomberez-vous aujourd'hui? — Je ne le sais pas. — Si d'autres que moi vous touchaient, cela vous ferait-il du mal? — C'est selon. — Pourquoi les remèdes qu'on vous avait fait prendre, ne vous ont-ils rien fait? — Je serais guéri si on m'avait ordonné des bains de pieds.

Le 19, je voulus changer de procédés pour le magnétiser, afin qu'il s'endormît moins vîte : je ne lui laissai mes mains qu'une minute, l'une sur la tête, et

l'autre sur l'estomac ; je ne fis que deux passes de la tête aux pieds, à environ un pied de distance de son corps, et le plus lentement qu'il me fut possible ; mais il s'endormit encore plutôt qu'à l'ordinaire. A huit heures je l'interrogeai.... Pourquoi vous êtes - vous endormi si vîte ? — Je n'en sais rien. — Cherchez-en la cause ? — Je ne peux pas vous la dire. — Comment avez-vous passé la nuit ? — Bien. — Vous n'êtes pas tombé ? — Je n'en sais rien. — Voyez-vous votre mal ? — Oui. — Pouvez-vous me dire ce que c'est ? — C'est une maladie naturelle. — Depuis quand l'avez-vous ? —Depuis deux ans. — Que faut-il faire pour vous en guérir ? — Les remèdes que je vous ai indiqués. — D'où viennent vos démangeaisons aux jambes, quand vous tombez ? — C'est que j'ai le sang bouleversé. — Depuis quand les éprouvez-vous ? — Depuis que je prends des bains. — Croyez-vous toujours que vous serez guéri ? — Oui. — Vous faudra-t-il encore d'autres remèdes ? — Je vous le dirai. — Faudra-t-il encore vous magnétiser long-temps ? — Je vous le dirai. — Quand voulez-vous que je vous touche ? — Samedi, à sept heures du matin. — Pourquoi pas avant ? — Ce serait trop souvent. — Faut-il vous magnétiser les jours de médecine ? — Non. — Faut-il que vous preniez des bains ces jours-là ? — Oui, matin et soir. — Pouvez-vous prendre médecine au sortir du bain ? — Oui, tout de suite.

Le 20 il prit médecine, qui ne le fit aller que quatre fois.

Le 21, dans la matinée, je voulus voir s'il s'accorderait à tout ce qu'il m'avait dit jusqu'alors ; il me fit

exactement les mêmes réponses qu'il m'avait faites précédemment, sans se démentir en aucune manière. Je lui demandai ensuite s'il connaissait son mal? — Ce sont des étourdissemens. — Ce n'est donc pas le mal caduc? — Le mal caduc! (dit-il, avec un air très-étonné,) oh! sûrement non. — Qu'est-ce que c'est donc? — C'est trop de vivacité et de chaleur dans le sang. — Quand vous tombez, qu'est-ce que vous éprouvez? — Des éblouissemens, et je perds la connaissance; mais je ne souffre pas. — Ne faudrait-il pas vous saigner? — Oh! nenni. — Que faudrait-il donc vous faire? — Eh bien! je vous l'ai déjà dit. —Rien autre chose? —Quand vous m'aurez retouché, je vous le dirai. — Pourquoi la médecine d'hier vous a-t-elle si peu purgé? — C'est que je suis dur à aller. — Il faudra donc faire les autres plus fortes? — Non, la seconde aura plus d'effet. — Espérez-vous toujours guérison? — Oui, mais cela demande encore un peu de temps, car mon idée n'est pas encore passée. — Comment! vous l'avez encore? — Qu'est-ce que je risque? je me guérirai malgré elle. — Que faut-il donc faire pour la faire passer? —Ne me pas laisser dans le désœuvrement. — Que voulez-vous faire pour vous amuser? — Tout ce que vous voudrez, pourvu que je sois occupé. — La promenade au grand air vous ferait-elle plaisir? — Oui, mais il ne faudrait pas me laisser seul. — Pourquoi vous endormez-vous si vîte? — Je n'en sais rien. — Vous ne pourriez donc pas m'indiquer une autre manière de vous magnétiser? — Oh! pour cela non, je n'y connais rien; c'est à vous à savoir ce que vous avez à faire. — Me connaissez-

vous ? — Non. — Comment, moi qui vous touche, vous ne me connaissez pas ? — Comment voulez-vous que je vous connaisse ? Vous êtes un garçon, voilà tout ce que je sais. — Quand voulez-vous que je vous touche ? — Mardi, à six heures du matin. — Mais, n'est-ce pas le jour que vous prenez médecine ? — Non, parce qu'il faut quatre jours entre. — C'est donc mercredi que vous prenez médecine ? — Sûrement. — Voyez-vous du changement dans votre état ? — Oui, je tombe moins souvent.

Ce sera donc demain mercredi, 24 juin, qu'il sera magnétisé, ainsi qu'il l'a demandé.

Le 24 juin.

A six heures du matin je magnétisai Gaumier. Après l'avoir laissé reposer une heure, je le questionnai. — Combien avez-vous eu d'étourdissemens cette nuit ? — Je n'en ai eu qu'un. — D'où vient que vous tombez si peu la nuit, et que le jour vous tombez si souvent ? — C'est selon... Quand je tombe peu la nuit, je tombe plus souvent le jour, et réciproquement. — Sentez-vous du changement dans votre état ? — Oui.... mon mal n'est plus aussi violent. — Pourquoi crachez-vous le sang quand vous tombez ? — Cela vient de la force avec laquelle le sang se porte au cerveau. — Pourrait-on vous soulager dans ce moment-là ? — Non... il n'y a rien à faire. — Faut-il toujours continuer le même traitement pendant le mois ? — Oui. — Ensuite serez-vous guéri ? — Non, mais cela me soulagera beaucoup, en calmant l'action du mal. — Quand serez-

vous guéri ? — Je tomberai encore, comme cela, près d'un an, et je ne serai parfaitement guéri qu'à vingt ans. — Mais vous m'avez dit que vous seriez guéri peu après votre traitement ? — Oh ! c'est que je ne voyais pas aussi bien mon mal que je le vois à cette heure. — Se serait-il passé sans le magnétisme. ? — Oui.... mais plus tard, et j'aurais beaucoup plus souffert. — Que faut-il donc faire pour vous guérir plutôt ? — Il n'y a rien à faire... Il faut que cela se passe comme cela est venu. — Croyez-vous que si on vous continuait le même traitement pendant l'année, cela ne vous ferait rien ? — De me purger souvent, cela ne me vaudrait rien ; mais de continuer de prendre des bains et de boire de l'eau de tilleul, cela me soulagerait beaucoup. — Quand on vous a traité, on ne vous a donc pas fait prendre de bains ? — Si fait.... mais tantôt le matin, tantôt le soir.... bah !.... — Combien de fois faudrait-il vous purger ? — Une fois chaque mois suffirait. — Croyez-vous que d'être saigné, cela ne vous ferait rien ? — Il faut bien s'en garder... je ne l'ai déjà été que trop. — Vous dites que, lorsque vous eûtes la fièvre, votre mal vous quitta ; seriez-vous guéri si elle vous venait actuellement ? — Si elle durait un peu de temps, je serais parfaitement guéri. — Pourquoi ? — Parce qu'un plus grand mal en abat un plus petit. — N'y aurait-il pas moyen de vous la donner, cette fièvre ? — Non, il faut qu'elle vienne naturellement. — N'êtes-vous pas retombé malade d'avoir bu ? — Cela est vrai. — Le vin ne vous vaut donc rien ? — Il ne m'est pas contraire, mais la trop grande quantité m'est nuisible. — Pourriez-vous tou-

cher d'autres personnes pour connaître leurs maladies? — Non, car si je pouvais les toucher, je vous connaîtrais. — Beaucoup de somnambules connaissent cependant leurs magnétiseurs, pourquoi ne me connaissez-vous pas? — C'est qu'ils sont comme il faut pour cela, et que moi je ne le suis pas. — Qu'est-ce qu'il manque pour que vous soyiez comme il faut? — Je n'en sais rien. — Est-ce dans ma manière de vous magnétiser qu'il manque quelque chose? — Je ne sais pas si c'est en vous ou en moi; tout ce que je sais, c'est que, s'il n'y manquait rien, je verrais mieux que je ne vois. — Quand voulez-vous que je vous touche? — Samedi, à quatre heures du soir. —

Le samedi 28.

A quatre heures après midi, je magnétisai Gaumier, et je ne tardai pas à le mettre en crise; il parla beaucoup plus distinctement qu'à l'ordinaire, présumant que la cause de ce qu'il ne voyait pas, était que je ne le magnétisais pas assez long-temps : je le magnétisai donc beaucoup plus long-temps qu'à l'ordinaire, avec une ferme volonté de le faire tomber en crise parfaite, mais tous mes efforts furent vains. Son sommeil dura cinq quarts d'heure; j'employai ce temps à lui faire les questions suivantes : — Me voyez-vous? — Non. — Pourquoi donc ne me voyez-vous pas? — Je n'en sais rien; c'est à vous à le savoir. — Me connaissez-vous aujourd'hui? — Oui. — Mon nom? — Vous vous appelez Husson. — Pourquoi ne m'avez-vous pas connu plutôt? — Parce que je n'étais pas

comme aujourd'hui. — Croyez-vous que dans peu vous verrez? — Je n'en sais rien ; mais chaque fois que vous me touchez, il y a du changement. — Cherchez bien s'il n'y aurait pas un autre moyen de vous magnétiser? — Quand j'y verrai un peu mieux, je pourrai vous en indiquer. — Comment vous trouvez-vous aujourd'hui? — Fort bien. — Sentez-vous du changement dans votre état? — Beaucoup... Je sens d'avance quand je dois tomber, je ne perds plus la connaissance, et mes accès sont beaucoup moins violens. — Guérirez-vous bientôt? — Cela demande encore du temps; je vous ai déjà dit que je ne serais parfaitement guéri que dans dix-huit mois. — Mais vous pouvez être guéri plutôt, car il y a sûrement d'autres remèdes que ceux que vous indiquez? — Il n'y en a pas d'autres.... Je pourrais être guéri plutôt, il est vrai, mais cela me reprendrait... Il faut que cela se passe comme cela est venu. — Sans le magnétisme, cela se serait-il passé de même? — Oh! non... cela m'aurait duré quatre ans. — Les médecins disent qu'il y a des remèdes plus efficaces que ceux que vous indiquez, et que vous pourriez être guéri plutôt. — Les médecins?... ils n'y entendent rien. — Entendez-vous les personnes qui sont ici? — Non, je n'entends que vous, quand vous me touchez. — Il paraît cependant que, quand on rit, cela vous gêne? — A moi, cela ne fait rien; mais c'est à vous que cela fait du tort, parce que cela vous donne des distractions; il vaudrait mieux que vous fussiez seul quand vous me touchez. — Voulez-vous que M. le médecin vous parle? — Si vous le voulez... mais il faut le mettre en rapport avec vous. — (Le médecin.) —

Me connaissez-vous ? — M. Husson m'a dit qui vous étiez. — Soyez bien sûr qu'il y a des remèdes qui vous vaudraient mieux que ceux que vous indiquez, et que vous pourriez guérir beaucoup plutôt. — Soyez bien sûr, répondit Gaumier, avec un air un peu fâché, que, s'il y en a d'autres, je saurai bien les trouver. — Ne faudrait-il pas vous saigner ? — Je ne l'ai été que trop souvent.... Cependant je sens qu'il faudra que je le sois dans deux mois, parce qu'on m'en a fait une habitude.

Je continuai de l'interroger. — Si vous alliez aux eaux, cela vous ferait-il du bien ? — Je serais guéri six mois plutôt. — Quelles sont celles qui vous conviendraient ? — Celles de Plombières ou de Luxeuil sont les seules qui me conviendraient. — Si on vous en faisait venir ici, vous feraient elles le même effet ? — Non, il faut que je les prenne à la source. — Voudriez-vous boire des eaux de Vergaville (1) ? — Non, elles ne me vaudraient rien. — Est-ce que vous les connaissez ? — Ce sont des eaux minérales. — De quel minéral ? — De fer. — Il me semble que l'eau de tilleul vous est contraire, que vous ne devriez prendre que du petit-lait, et ne manger que du laitage ? — Il m'est indifférent de boire du petit-lait ou de l'eau de tilleul,

---

(1) Vergaville est un village à trois quarts de lieues de Dieuze, où il y a une fontaine qui passe pour avoir différentes propriétés. Quand Gaumier fut dans son état naturel, je l'interrogeai sur ces eaux. Il me dit qu'il savait bien qu'il y avait une fontaine à Vergaville, mais qu'il n'en savait pas davantage.

parce que l'un ou l'autre me ferait le même effet; quant au laitage, il ne me faudrait pas d'autre régime si j'allais aux eaux. — Quand voulez-vous être magnétisé? — Vendredi, à six heures du matin.

Du vendredi 4 juillet.

A six heures du matin, je magnétisai Gaumier pendant près d'une demi-heure, sans pouvoir, pour cela, obtenir de lui une crise plus clairvoyante que la précédente. Son sommeil dura une heure. Pendant ce temps je lui fis les questions suivantes: — Me voyez-vous? — Non. — Quand pourrez-vous me voir? — Je ne sais pas. — Est-ce de ma faute, que vous ne voyez pas? — Je ne sais si c'est de la vôtre ou de la mienne. — Est-ce que vous dormez? — Oh! sûrement non..... je n'ai nulle envie de dormir. — Comment faut-il donc appeler l'état où vous êtes? — Crise. — Etes-vous parfaitement en crise? — Non, je ne suis encore qu'en demi-crise. — Pourquoi avez-vous eu mal à la tête le jour et le lendemain que vous avez été magnétisé? — Cela vient des coups que je me donne lorsque je tombe. — Pourquoi tombez-vous aussitôt que vous prenez l'air, après avoir mangé? — Cela m'arrive ordinairement quand je sors d'un endroit obscur pour aller au grand jour. — Pourquoi avez-vous des étourdissemens quand vous regardez dans du verre ou dans une glace? — Parce que cela me trouble la vue. — Avez-vous songé aux remèdes qu'il vous faut? — Il n'y en a point que ceux que j'ai indiqués, et je suis sûr qu'il ne faut que ceux-là tant que le mois ne sera pas écoulé. —

Puisque vous n'êtes qu'en demi crise, vous ne pouvez donc pas connaître tous les remèdes qu'il faut pour votre guérison? — Ah! si je pouvais devenir comme il faut!... j'aurais bientôt trouvé des remèdes pour me guérir tout de suite; mon état actuel ne sert qu'à indiquer ceux qui peuvent me soulager. — Ne serait-ce pas le monde qui est dans la chambre, qui empêche que vous soyiez comme il faut? —Ce n'est pas à moi que cela fait quelque chose, puisque je n'entends ni ne vois rien; mais c'est à vous que cela fait du tort; cela vous cause des distractions, ce qui fait que vous n'avez pas toute l'attention possible: je ne puis pas vous assurer si c'est cela, mais c'est l'attention qui fait tout... —Pourrais-je vous laisser encore quelque temps comme cela? — A cette heure cela me gênerait; mais à la suite, cela pourra me faire tomber parfaitement en crise. — Pourriez-vous répondre, si on vous questionnait, sur toute autre chose que sur votre maladie? — Je pourrais répondre, mais sur rien autre chose que sur ce que je sais. — Quand voulez-vous que je vous touche? — Vendredi, à sept heures du matin.

Un accident arrivé à Gaumier, l'après-midi, me mit dans le cas de le magnétiser encore une fois; il venait de tomber d'un étourdissement, et dans sa chute il se fit si mal aux reins, qu'il souffrait au point de ne savoir plus comment se tenir, ce qui me détermina à le magnétiser, pour savoir ce qu'il fallait lui faire pour le soulager. Quand il fut endormi, je le questionnai. — Ai-je bien fait de vous magnétiser encore une fois? — Cela ne me fera pas de mal, mais vous avez eu tort de me toucher. — Je ne l'ai fait qu'à cause de vos reins.

— Il n'y a rien à faire pour mes reins, ce ne sera rien.... il ne faut me toucher que quand je le demande. — Quel mal cela peut-il vous faire? — Je n'en sais rien, mais il ne faudra plus le faire. — Si vous vous faisiez bien du mal, il faudrait donc vous laisser là? — Si je tombe encore sur mes reins, il faudra me les frotter tous les jours avec de l'onguent d'althéa, et me donner sur-le-champ de l'eau de boule. Il ne faut plus me toucher pour si peu de chose. — Pourquoi ne vous asseyez-vous pas quand vous sentez venir vos étourdissemens? — C'est que je crois toujours que ce ne sera rien; mais j'y ferai attention. — Vous souviendrez-vous que vous me promettez d'y faire attention? — Non.... mais je ne peux pas l'oublier, car on me le dit assez souvent. — La cause de ce que je ne peux pas vous mettre parfaitement en crise, ne serait-elle pas que je suis peut-être trop faible pour magnétiser? — Oh! que non.... vous êtes assez fort. — Ou le magnétisme ne me ferait-il pas du tort? — Il ne peut vous en faire.

Je ne fis cette question à Gaumier, que parce qu'un magnétiseur venait de persuader madame de Gomer que je n'étais pas assez fort pour magnétiser, et que c'était la cause que ce somnambule ne tombait pas tout à fait en crise, car je me suis toujours senti assez fort, et n'ai jamais éprouvé aucune incommodité depuis que je magnétise. Le seul motif qui m'engagea à faire cette question, ne fut donc que pour bannir toute crainte qu'on aurait pu avoir à ce sujet.

Nota. Je n'ai pas eu connaissance de la suite de ce traitement.

QUATRIÈME LETTRE.

De M. le comte de Bruhl, colonel au service de Prusse.

De Berlin, 6 mai 1789.

Monsieur,

Eloigné de toute basse adulation, permettez, etc....

C'est principalement à vous que je dois le bonheur de voir évanouir sous mes mains les douleurs les plus aiguës. Votre ouvrage donna le mouvement à la machine, et ce ne fut qu'après l'avoir lu, que je pris la résolution de devenir martyre du magnétisme, car c'est à quoi il faut s'attendre dans ce pays-ci, etc....

Enfin le magnétisme est regardé comme une supercherie, ou comme une chose sur laquelle on ne peut fonder aucune espérance, ou comme une adhérence subtile aux principes jésuitiques. Malgré cela, j'ai trouvé quelques personnes honnêtes que j'ai admises à mes opérations magnétiques, elles ont vu, ont été convaincues et aussi étonnées de croire ce qu'elles voyaient que ce qu'elles avaient cru avant de voir, etc....

Enfin, mon zèle ne saurait plus se ralentir d'après les preuves que j'ai eues, et je me croirais criminel envers l'humanité, si les difficultés à surmonter, le ridicule à combattre, pouvaient m'arrêter dans ma course bien épineuse et difficile. Votre exemple m'anime, et je sens, d'après mon expérience, combien vous devez avoir eu d'hydres à combattre. Il est malheureux d'être le premier combattant sans secours; mais a-t-on vaincu, il est heureux de l'avoir été.

C'est en quoi je fonde mon espérance, etc...

Signé Bruhl.

CINQUIÈME LETTRE.

Lettre de madame la baronne de Reich (1).

Strasbourg .... 1789.

Monsieur,

Cette somnambule, qui a mérité votre attention à l'égard du docteur Schouser, était, dans

(1) Le fait qu'on va lire est une nouvelle preuve que non-seulement les idées, mais encore les sentimens,

l'origine, à M. d'Hauterive, officier au corps du génie, qui l'avait ramenée deux fois des portes de la mort. Cette double cure se trouve dans le dernier volume, sous la lettre initiale D. Un concours de circonstances ayant empêché M. d'Hauterive de reprendre madame Lefebvre, que son magnétiseur m'annonça même être rebutante par son incrédulité, je résolus de m'en charger, par la considération que, rebuté par toutes sortes de mauvais propos, cette femme, fort en danger, faisait le désespoir de son mari, en se refusant au magnétisme. Ma recherche fut fort agréée par lui, et la condescendance du pouvoir marital me soumit la femme. A chaque séance, une moue affreuse était le seul accueil que je recevais d'elle; de fortes assurances que rien ne tournait à bien, accompagnaient, de sa part, la plus forte répugnance de se voir entre mes mains; mais, Monsieur, tout ceci n'était que pour l'état de veille: en crise, les plus douces jouissances m'attendaient! Cet être si récalcitrant se jetait pour lors dans mes bras, des larmes tombaient de ses yeux, elle me deman-

---

peuvent être, dans le sommeil magnétique, très-différens de ce qu'ils sont dans l'état de veille.

dait mille pardons des tourmens qu'elle voyait bien, pour lors, qu'elle me faisait endurer. Ah! ne m'abandonnez pas, disait-elle, à mon opiniâtreté; sans vous, sans la persévérance que je vous demande au nom de Dieu, je suis perdue; mes pauvres enfans n'auront plus de mère, car rien, hors du magnétisme, ne peut me sauver; rien n'est plus cher à ma situation présente, que vous. Je vois le bien que vous me voulez; mais, hélas! hors de crise, je vous déteste, par la seule raison que vous vous obstinez à vouloir me magnétiser. Promettez-moi, jurez-moi que ces affreuses disparates ne vous éloigneront pas de moi. Je vous soumettrai encore à de rudes assauts, mais le temps vous rendra victorieuse de tout. Vous sentirez mieux que je ne puis le dire, M. le M......, que je trouvais un fort véhicule au courage, dans ces épanchemens de l'âme. Je promis tout; et quel autre eût refusé le prix qui m'attendait? Trois mois se sont écoulés ainsi, où, inutilement, j'ai fait tous les essais de mon pouvoir pour dompter cette répugnance. Tout m'était soumis en elle, hors cette volonté en veille. Souvent elle m'annonçait une faiblesse qu'elle aurait le lendemain, par l'horreur que lui inspirait ma vue; une autre fois, les plus effrayantes

convulsions, point de subterfuges dont elle ne se soit servie pour éluder ses crises. Instruite par elle-même, elle me fournissait les moyens pour la combattre, et je suis arrivée au but si désiré d'avoir acquis sa confiance et son entier attachement dans tous les temps. Présentement, en raison d'un prochain rétablissement, ses crises s'éloignent, et elle s'en afflige sincèrement en état de veille. J'espère qu'elle fournira, peut-être, le premier exemple d'une maladie de poitrine accompagnée de pertes dont on ne peut se faire d'idée, guérie avec peu de remèdes, par le puissant secours du grand agent de la nature. J'ai lutté avec elle pendant des temps infinis, où elle me disait toujours ne rien voir et ne rien pouvoir trouver pour sa guérison. Intimement persuadée que la lumière qui lui était donnée, devait éclairer ses recherches, je ne cessais de la ramener à mon objet, et je tiens d'elle l'assurance, si chère à mon cœur, qu'elle sera parfaitement rétablie. A présent, elle est pour huit jours en vendanges, et me mande qu'elle est au mieux. Nous n'avons pu, Monsieur, rien vérifier avec le professeur Schouser, qui ne laisse à regretter que le danger où le plongeront ces vaines spéculations. Ce malheureux savant, poussé à bout, un jour

nous dit: Vous renverseriez tout mon édifice, si je croyais tout ce que je vois; j'aurais la douleur d'avoir consumé mes jours dans le travail pour ne rien savoir. Nous étions convenus de mettre la déclaration de ma somnambule, etc....

Signé la baronne DE REICH.

OBSERVATION.

Les prompts et étonnans effets obtenus par madame la baronne de Reich, sont la preuve des succès que les femmes obtiendront toujours lorsqu'elles feront usage de leur puissance magnétique : leurs dispositions morales et leurs habitudes domestiques les rendent même, en quelque façon, plus capables que les hommes, de développer cette faculté physique, au soulagement des êtres auxquels elles porteront affection. Les hommes, distraits par des affaires politiques, spéculatives, ou par des travaux manuels, ne peuvent, sans une sorte de sacrifice de leurs pensées ou de leur temps, se vouer à la pratique du magnétisme animal. Les femmes, une fois qu'elles en auront goûté le charme, en feront leur principale affaire. L'agent de la douceur, de la compassion et de la

bonté, n'est, pour elles, qu'une extension de leur sentiment, et la nature semble les avoir particulièrement destinées à procurer non-seulement le bonheur, mais le soulagement des maux de tous les êtres auxquels elles s'intéressent.

CONDITIONS auxquelles Messieurs les Fondateurs de la Société Harmonique de Strasbourg ont souscrit envers M. de Puységur, ces conditions lui ayant paru nécessaires à observer dans le commencement de leur établissement de bienfaisance.

1°. Messieurs les Fondateurs soussignés promettent de ne jamais divulguer, hors de leur assemblée d'instruction, les principes qui leur ont été communiqués par M. de Puységur, pour se conduire avec autant de sûreté que de sécurité dans la pratique du magnétisme animal.

2°. M. Mesmer étant le premier qui ait reconnu et propagé l'existence du magnétisme animal, ils le reconnaîtront pour président perpétuel de leur société.

3°. Ils promettent de ne jamais recevoir personne, de quelqu'état et de quelque condition qu'elle soit, à l'instruction de leur principe, qu'après que le proposé aura suivi, pendant l'espace d'un mois, le traitement magnétique de la société.

4°. Que la voie du scrutin décidera ensuite de son adoption dans la société, et que trois boules noires suffiront, sans autres éclaircissemens, pour qu'il soit refusé.

5°. Comme tout être raisonnable et pensant ne peut admettre d'effets sans cause, toute personne ne croyant point à la réalité d'un principe incréé, cause première de tout l'univers, et par conséquent de notre existence, ne sera point admise comme membre de la Société Harmonique de Strasbourg.

6°. Que le titre d'élève de M. Mesmer, ou de tout autre magnétiseur, de quelqu'école que ce soit, ne sera point un titre pour être admis dans les assemblées d'instruction, et que l'on ne se permettra point d'y discuter, avec personne, aucun des principes adoptés.

7°. Que les magnétiseurs étrangers, quand ils seront munis de patente de leur société, ne pouvant être refusés dans les salles de traitement, l'on se tiendra sur la réserve avec eux,

afin de ne pas entrer dans des discussions qui ne pourraient qu'apporter du trouble et de la discordance dans les traitemens.

8°. Que si des considérations majeures faisaient trouver avantageux de rendre quelques personnes distinguées par leur rang ou leur connaissance, témoins des phénomènes du somnambulisme, on leur donnera rendez-vous dans une maison tierce, ou chez le malade lui-même, cette précaution remédiant aux abus de la publicité, comme aux inconvéniens d'un trop grand mystère.

9°. De porter dans le monde un esprit calme et une conversation tranquille sur les effets du magnétisme animal, et de ne jamais prétendre à convaincre, par des raisonnemens, de leur réalité.

10°. De ne point chercher à étendre beaucoup leur société, surtout dans son commencement, vu les différens schismes qui se sont répandus sur la doctrine du magnétisme animal.

11°. Que dans aucun temps ils ne désireront point d'être nombreux, vu la difficulté qu'il y aurait à entretenir un accord parfait entre une multitude d'individus, de caractères, d'opinions et d'intérêts différens.

12°. Que les correspondances avec les autres Sociétés Harmoniques ne feront mention que des effets et des cures obtenues dans les traitemens, et jamais des principes adoptés, jusqu'à ce que, connaissant la façon de penser et d'opérer des autres sociétés, on ne coure plus le risque de se compromettre.

Signés LUTZELBOURG, le baron DE BERSTELT, KLINGLIN D'ESSER, capitaine au régiment de Montmorenci, dragons; LANDSPERG, GALLIMART, SCHWENDT, GAU, MOUILLESAULT, etc.

Au bas du même Réglement adopté par la société du régiment de Metz, sont les signatures suivantes :

A Strasbourg, le 30 avril 1785.

Le chevalier DE CHARBONNEAUX, VILLIERS, PELLETIER D'ARGERS, RIVERIEULX DE JARLAY, SANCY, le chevalier DUTEIL, LEBLANC D'ÉGUILLY, BURTIN, le comte DE JAUBERT, le chevalier DURAND, CINTRAY, SAINT-BLAISE DE CRESPY, ROTALIER, BERTIER, BÉATRIX, VILLERS, etc.

Nota. Je supprime mon discours, qui ne contient que des réflexions morales.

AVIS AUX MAGNÉTISEURS,

Donné par mon frère Maxime, lors de son cours, à Bayonne, en 1784.

Tout traitement magnétique ne doit avoir pour but que de détruire *la maladie* et de rappeler la santé dans les individus qui y sont soumis.

L'ordre et l'harmonie *troublés* dans un individu, sont ce qui constitue *la maladie*. Le moyen de la guérir est de détruire ce trouble, en lui opposant l'*ordre* et l'*harmonie*.

L'ordre et l'harmonie la plus parfaite, sont donc la base invariable de tout traitement magnétique. Le type de l'ordre est l'*unité*.

Le moyen le plus simple et le plus sûr que des hommes puissent employer pour maintenir entr'eux l'ordre et l'harmonie, est de se rapprocher, autant qu'il est possible, de cette *unité*, en se soumettant volontairement à *la volonté d'un seul*, et cela, sans aucune restriction.

Dans tout traitement magnétique, il doit

donc y avoir un *chef*, et ce chef doit être *absolu*. Tous les magnétiseurs doivent se faire un devoir de se conformer en tout à sa *volonté*, c'est un moyen certain de renforcement individuel pour chacun d'eux; et le chef de traitement vient-il à se tromper, s'il ne reconnaît pas son erreur à la première représentation, il vaut mieux se tromper avec lui que de le *combattre de parole ou d'intention*.

Le traitement étant fini, et les malades congédiés, si un chef de traitement s'était trompé d'une manière essentielle, c'est alors que chaque magnétiseur peut le lui représenter à son aise, discuter son avis autant qu'il le désire, et même se séparer entièrement de lui s'ils ne peuvent s'accorder; car il vaudrait mieux former autant de traitemens particuliers qu'il y a de magnétiseurs, que de porter dans son cœur, au milieu d'un traitement de plusieurs, un germe quelconque de division.

Autant qu'il sera possible, on choisira une heure dans la journée pour tenir le traitement; cependant le chef sera toujours le maître de la changer quand il le jugera à propos.

Avant de commencer le traitement, le chef doit appeler auprès de lui tous les magnétiseurs, leur toucher les pouces à tous, pour

leur donner *le ton*, et faire ensuite la chaîne avec eux pendant un instant, en signe de l'*union intime* qui doit régner entr'eux, tant de leurs facultés *morales* que *physiques*.

Chaque magnétiseur se rendra ensuite auprès de ses malades, qui seront réunis dans le même quartier, autant qu'il sera possible.

Chaque magnétiseur aura ses malades, qui lui auront été affectés par le chef du traitement, et il n'en touchera pas d'autres, à moins d'un cas de nécessité, et d'après l'ordre du chef.

Le chef, au contraire, pourra toucher tous les malades, et en donner le pouvoir à qui il voudra; mais il n'usera de cette faculté que pour rétablir l'ordre ou pour produire un renforcement momentané qu'il jugera nécessaire.

Le chef de traitement aura quelques malades à lui particulièrement; mais plus le traitement sera nombreux, et moins il en conservera, afin d'être plus à même de veiller à l'harmonie générale.

L'instant de faire la chaîne sera toujours déterminé par le chef de traitement, ainsi que le temps de sa durée.

Pendant la chaîne, on fera observer le silence aux malades; lorsque la chaîne aura cessé, le

chef de traitement pourra leur permettre de parler.

Quoique les heures du traitement soient fixées, néanmoins chaque magnétiseur qui aura des malades susceptibles de *crises magnétiques*, se conformera, avec la plus scrupuleuse exactitude, aux indications qu'ils lui donneront pour la manière et le temps précis où il doit les toucher et les mettre en crise.

Quand les indications des crisiaques se trouveront contraires aux intentions déjà exprimées du chef de traitement, leur magnétiseur aura soin de l'en prévenir, soit qu'ils veuillent être traités à d'autres heures, ou bien ne pas faire la chaîne pendant qu'ils seront en traitement; et dans ce dernier cas, il suffira de les mettre à part. En tout, il faut chercher à les satisfaire, sans, pour cela, porter aucun préjudice à l'ordre général.

Le magnétiseur doit conserver toujours l'empire *de volonté* sur ses crisiaques, mais il doit déterminer *sa volonté* d'après les lumières qu'il tire de leurs indications. C'est ainsi qu'il acquerra, chaque jour, de nouvelles connaissances, et qu'il deviendra de plus en plus capable de produire tous les effets qu'il désire, et

principalement le soulagement des maux qu'il veut combattre.

Outre les règles ci-dessus prescrites, et que l'on croit nécessaires pour maintenir l'ordre d'un traitement et le rendre d'autant plus *bienfaisant*, il est encore, pour chaque magnétiseur en particulier, *des dispositions intérieures* que l'on ne peut dicter, mais que l'on ne saurait trop leur recommander, comme étant les *seules capables* de rendre *à leurs facultés naturelles* la force et l'énergie dont elles sont susceptibles, et par-là de les mettre à même d'accomplir l'*œuvre* qu'ils se proposent en magnétisant, qui est *de guérir*, c'est-à-dire, vaincre le *désordre par l'ordre même*, et le faire régner à sa place.

Ces dispositions si précieuses sont *la paix avec soi-même, la tranquillité d'esprit et du corps, le désir sincère de guérir*, ému par la *sensibilité* et non par l'*amour-propre; l'égalité dans le caractère, la douceur* unie avec *la fermeté, la patience* sans *indifférence*, et l'habitude *de concentrer ses idées* à ne s'occuper que de ce que l'on fait.

CORRESPONDANCE

Que madame de R.... m'a permis d'insérer dans ces Mémoires.

PREMIÈRE LETTRE.

Paris, le 16 janvier 1807.

En recevant une lettre de moi, Monsieur, vous croirez, etc...

Lorsque vous vous occupiez du magnétisme, j'ai un peu suivi vos opérations; j'ai lu des livres, j'ai vu Mesmer, j'ai même essayé de magnétiser; mais tout en reconnaissant que cette découverte était peut-être une des plus belles qui eût été faite, une de celles qui pouvait être la plus utile à l'humanité, j'ai senti que je n'y entendais rien du tout; de ce moment, je me suis tenue tranquille, et je n'ai même jamais discuté une cause que je ne me sentais pas en état de défendre.

Il y a un an, madame de B... dont le mari est employé dans les contributions et s'occupe des intérêts et des affaires de mon fils à M..., a éprouvé diverses souffrances, causées par un dérangement qui nous l'a fait soupçonner grosse: cette femme a vingt-neuf ans, est

grande, forte, fraîche, et semblait ne devoir jamais être malade. On l'a saignée plusieurs fois, on lui a fait prendre divers remèdes, etc., ses souffrances ont augmenté, et il y a un mois ou cinq semaines, elle se trouvait mal de temps en temps, ne perdant pas connaissance, mais étant un quart d'heure ou une demi-heure comme anéantie, les yeux fermés, ne pouvant parler, mais entendant tout ce qu'on disait : ces accidens ont augmenté graduellement ; bientôt elle a perdu connaissance, les évanouissemens ont été plus longs, elle a éprouvé des mouvemens de nerfs dans les membres, qui petit à petit se sont augmentés. Je lui ai fait prendre inutilement de l'éther, de l'eau de fleur d'orange, etc. ; m'approchant souvent d'elle, je prenais ses bras qu'elle tordait sur sa tête, et la calmais : j'imaginai alors de la magnétiser, et je lui fis éprouver des effets surprenans ; mais ce qui me l'a paru davantage, c'est qu'elle ne veut souffrir personne que moi auprès d'elle : son mari qu'elle aime beaucoup, son frère, mes enfans, ma fille, tous lui causent des commotions terribles, non-seulement en la touchant, mais en me touchant moi-même, ou en passant à trois ou quatre pieds d'elle : le moindre mouvement extérieur, une porte qu'on ouvre, quelqu'un qui parle dehors, la font tressaillir ; mes enfans ont essayé de la toucher avec un grand tube de verre, elle n'a rien senti ; mais avec un égal morceau de fer, elle a ressenti avec la même violence qu'en la touchant ; dans ce cas, je la calme à l'instant en touchant le membre qui tressaille, quelquefois ma voix suffit ; lorsque je m'assieds près d'elle, elle vient souvent s'appuyer sur mon épaule, quoiqu'elle ait les yeux toujours fermés ;

quelquefois elle met ses bras autour de moi, ou elle me serre les mains dans les siennes, ou elle pose une de mes mains sur son estomac ou son ventre, et l'y tient serrée de manière à ce qu'il me serait impossible de l'en retirer. Un jour, étant fatiguée de la tenir appuyée sur moi, et ayant tenté très-inutilement de la remettre sur les carreaux dont on l'entoure, je lui ai dit (et depuis, plusieurs fois) : Je suis lasse, laissez-moi me reposer; et aussitôt elle s'est rejetée elle-même sur les carreaux. Après m'être promenée un moment, je reviens près d'elle, et sitôt que je la touche et lui dis : Voulez-vous vous appuyer sur moi, elle se relève et s'appuie sur moi. Il m'est arrivé plusieurs fois aussi, elle me serrant la main assez fort pour me faire mal avec mon anneau, sans pouvoir par mes efforts retirer cette main, de lui dire : Laissez ma main, que je prenne une prise de tabac; et elle, de me lâcher aussitôt.

Voyant cette facilité à m'entendre, j'ai espéré pouvoir la faire parler, ce qui aurait pu être bien important pour elle en me faisant connaître la cause de ses maux. En conséquence, je l'ai questionnée nombre de fois sur sa santé, mais inutilement; elle m'entend parfaitement, car elle témoigne faire tous les efforts possibles pour me parler; elle remue les lèvres, et quand je la presse pour me répondre, elle s'agite extrêmement, frappe du pied, ou si elle me tenait entre ses bras, elle me serre de tout son cœur en se plaignant, comme pour me témoigner combien elle est fâchée de ne me pas répondre; il m'est même arrivé, en la voyant plus souffrir, de dire : *Pauvre femme!* et elle, me tenant la main, de me la serrer fort, comme pour me dire : Je vous remercie de votre pitié.

Malheureusement le mariage de ma nièce m'a forcée de la quitter mercredi dernier; je crains bien qu'elle n'ait eu de fortes convulsions en mon absence, qui durera quinze jours en tout, car il m'est arrivé pendant ses attaques de sortir un moment de la chambre, et alors elle en avait; je dis malheureusement, et c'est sur cela qu'il m'est bien important de vous consulter. Ne lui ai-je pas fait de mal? J'en suis bien inquiète. Il est constant que, depuis que je la magnétise, ses attaques ont doublé de longueur, de force, et se sont renouvelées deux fois par jour, au lieu d'une : dans ce cas, ce serait un grand bonheur que je fusse partie; mais si vous pensez au contraire que le magnétisme ne peut faire que du bien, enseignez-moi donc le moyen de l'opérer, celui de la faire parler sur sa santé; enfin dites-moi ce que je dois faire. Je me désole bien que vous ne soyiez pas à portée de moi pour me donner vos avis, et je suis persuadée que cela vous intéresserait.

J'oubliais de vous observer que, fatiguée un peu de mes quatre heures de séances, je désirais qu'elle pût être magnétisée par son mari ou un de mes fils; j'ai tenté plusieurs fois, inutilement, de les mettre en rapport avec elle : enfin, le dernier jour avant qu'elle se trouvât mal, j'ai voulu qu'elle magnétisât son mari elle-même, pour tâcher d'établir le rapport; mais en posant les mains sur lui, elle a éprouvé une si violente secousse dans tous les nerfs, et particulièrement à l'estomac, qu'elle l'a bien vîte quitté. Ayant essayé de poser les mains sur mon fils, la secousse a été encore plus vive.

Recevez, Monsieur, etc.

P. S. Je vous prie de me répondre tout de suite ici, rue C....., n°. 7, parce que je désire avoir votre réponse avant de retourner auprès de ma malade, et que je ne passe plus que huit ou neuf jours ici.

DEUXIÈME LETTRE.

Soissons, le 21 janvier 1807.

Je savais depuis long - temps, Madame, que vous vous étiez occupée du magnétisme, et que vous aviez eu l'occasion d'en constater l'existence et ses étonnans effets; mais votre réserve avec moi, sur ce chapitre, lorsque depuis quelques années j'ai eu l'honneur de vous revoir, m'avait fait penser que des motifs que je devais respecter, sans les connaître, vous imposaient la loi de ne plus vous en occuper. Je suis trop flatté de votre confiance pour ne pas m'empresser de vous donner les éclaircissemèns que vous me demandez.

Il vous arrive exactement, madame, avec la dame dont vous me parlez, ce qui m'est arrivé à moi-même lorsque, ne portant encore aucune confiance à la réalité de la découverte de M. Mesmer, je voulus essayer de m'en convaincre sur un paysan, dans ma terre, etc...

Qu'il vous suffise, en attendant, Madame, de savoir et de vous bien convaincre que, d'une volonté forte soutenue de votre courage, dépend tout le succès de votre entreprise.

Il faut que votre malade (en crise magnétique) vous devienne entièrement soumise; je dis plus, elle ne doit

pas être même dans la possibilité d'avoir d'elle seule une volonté.

Toutes vos incertitudes, la moindre crainte que mentalement même, vous pouvez éprouver en la magnétisant, non-seulement sont un mal en les lui faisant partager, mais encore l'action de ces craintes sur vous-même diminue d'autant vos moyens de la secourir.

Ce peu de mots doit vous faire concevoir, Madame, toute l'efficacité du magnétisme employé avec force et sagesse, en même temps que tout son danger, quand il est mal administré. Si donc vous ne vous pénétrez pas de la vérité entière de ce que j'ai l'honneur de vous dire, je vous engagerais, je vous supplierais même, pour votre propre bonheur, de ne pas continuer à rendre des soins à votre intéressante malade; en vous en séparant, vous lui avez fait moins de mal que vous ne lui en feriez en la magnétisant de nouveau avec des incertitudes.

Mais si, au contraire, vous vous armez de confiance dans vos moyens, si vous avez la volonté unique et absolue de soulager et de guérir, sans autre but que le bien et l'avantage de votre malade, car je vais même jusqu'à ne pas tolérer les moindres jouissances de curiosité ni d'amour-propre, je vous promets, Madame, *avec sûreté*, des succès qui vous dédommageront amplement de toutes vos peines, en vous procurant les plus pures et les plus douces satisfactions.

Persuadez-vous bien que vous êtes maîtresse absolue de votre malade, lorsque, par votre approche ou par l'émanation de votre fluide (ou électricité animale), vous l'avez fait entrer dans l'état de crise ou

de sommeil magnétique. Ce mot de *maîtresse* ne doit être entendu, toutefois, qu'à l'égard de ce qui a trait à son bien-être et à sa santé.

Ce qui vous a surprise, lorsque, fatiguée de la tenir appuyée sur vous, vous lui avez dit de vous laisser reposer, et qu'aussitôt elle s'est rejetée sur des carreaux, c'est la preuve évidente et de votre pouvoir et de son obéissance ; lui demander ensuite son avis pour savoir si elle veut se rappuyer sur vous, est déjà, dans l'état de mobilité de votre malade, une invitation pour elle de le faire.

Remarquez que ce n'est qu'après vous être senti fatiguée de la tenir dans vos bras, ou bien par suite de la douleur, que votre bague, serrée par elle, vous avait occasionnée, que vous l'avez vu céder sur-le-champ à vos désirs. La raison en est que c'est dans ces seules occasions que vous avez manifesté *une véritable volonté*. Commencez donc, Madame, par avoir *celle* de dominer entièrement la sienne.

Voici ce que vous avez à faire en arrivant à M....

Sans attendre que votre malade ait une attaque bien naturelle, faites-la venir ou allez la trouver, et magnétisez-la ; il serait possible qu'elle prît des convulsions, par la raison que vous les lui avez laissé continuer dès le principe, et qu'elles sont, pour ainsi dire, maintenant en elle une espèce d'habitude en cet état ; mais ne vous en inquiétez pas, ne pensez à autre chose, d'abord, qu'à la calmer ; veuillez-le fortement, en passant vos mains de la tête aux pieds, et le long des bras, en la touchant légèrement ; ensuite laissez-la tranquille dans l'état de spasme qui s'ensuivra, et qui

ne doit point vous inquiéter ; au moindre mouvement de nerf qui voudrait reparaître, recommencez à la magnétiser, pour la calmer par votre toucher bienfaisant.

Je pourrais presque vous répondre que, par ce moyen, vous vous rendrez maîtresse des convulsions de votre malade, et que vous parviendrez à ne lui laisser que celles qui peuvent fort bien être nécessaires à sa guérison, et que d'avance elle vous annoncera elle-même devoir lui arriver. Mais encore une fois, c'est ce qu'elle ne pourra dire que lorsqu'elle sera entrée dans l'état parfait de somnambulisme.

Je suppose donc à présent votre malade, soit avant, soit après sa convulsion, dans cet état non achevé de somnambulisme, tel que vous me l'avez dépeint, dès ce moment commencez vous-même par reposer votre imagination, ne vous fatiguez plus à magnétiser, et reprenez tout le calme moral qu'un état si doux, occasionné par votre bienfaisant attouchement, doit procurer à votre âme charitable. Persuadez-vous bien, Madame, que, dans cet état d'harmonie qui se trouvera établi entre vous et votre malade, vous n'aurez pas une sensation, pas une pensée qui la concerne, qui ne soit à l'instant partagée par elle : jugez combien, au contraire, tous les sentimens troublés que vous éprouveriez, causeraient en elle de désordre, et surtout aujourd'hui que vous voilà bien instruite, car, avant cela, l'ignorance où vous étiez rendait vos opérations moins dangereuses.

Vous sentez-vous fatiguée d'une position quelconque auprès d'elle, dites-lui alors : *Restez seule et*

laissez-moi m'éloigner, ce qu'elle consentirait à faire; quand même vous ne feriez que le vouloir et le penser. Peu à peu, rendez-vous ensuite maîtresse de toutes ses actions, et pour y parvenir sûrement et en peu de temps, veuillez d'abord la faire sortir de cet état de sommeil apparent, ce à quoi vous parviendrez *toujours*, *toujours*, *entendez-vous bien?* quand ce sera vous qui l'y aurez fait entrer.

Si votre malade ne vous a pas parlé quand vous l'avez questionnée, soyez sûre que c'est parce que vous ne l'avez pas voulu. Si elle s'y refusait encore, ne cessez pas pour cela de désirer, de vouloir y parvenir.

Commencez par lui demander : *Ce que je fais vous est-il salutaire? vous faisais-je du bien?* Voilà la première chose dont vous devez vous informer, ce à quoi elle peut répondre par un signe affirmatif ou négatif, car enfin, si elle allait vous répondre que non, quel motif auriez-vous de continuer à la magnétiser? Mais elle ne vous fera sûrement pas cette réponse.

Je suppose donc qu'elle vous fera le signe de *oui* avec la tête, ou en vous serrant la main; voilà déjà un bon commencement.

Autre question.

Voulez-vous rester long-temps dans l'état où vous êtes?.... Point de réponse peut-être, et même elle s'agitera, frappera du pied, etc. — *Tenez-vous tranquille et tâchez de répondre à mes questions et au désir que j'ai de vous être utile.* Si elle ne pouvait pas encore parler, ce serait le cas de lui demander d'écrire ses réponses; si elle ne cédait ni à l'une ni à

l'autre de ces demandes, prenez alors votre montre; fixez vous-même et selon votre commodité, le temps que vous croirez nécessaire à lui donner, et annoncez-lui que, dans une demi-heure ou un quart d'heure, vous la rendrez à l'état naturel. Tenez-lui parole, et ne vacillez jamais dans votre détermination. (Je suppose toujours que toutes convulsions ont cessé, et que l'état de calme a succédé.) D'ailleurs, vous aurez toujours pu, en la questionnant, vous assurer par ses réponses ou par ses signes, si elle doit ou ne doit pas avoir encore des convulsions.

C'est ainsi que, petit à petit, vous réparerez d'abord ce que votre inexpérience a pu occasionner de légers désordres en elle; et une fois maîtresse de ces déterminations, vous n'aurez plus qu'à suivre, à la lettre, ce qu'elle-même vous indiquera d'utile ou de nécessaire à sa guérison.

Mais encore une fois, Madame, autant je vous encourage à la confiance aveugle dans tous les remèdes et les moyens qu'un être en crise magnétique indique pour sa santé, autant je vous engage à vous tenir en garde contre la domination que la faiblesse même de ces êtres les porte à exercer sur leurs magnétiseurs. Ne prenez donc pas de trop forts engagemens. Lorsque vous n'aurez vraiment pas le temps, lorsque des affaires ou votre santé nécessiteront ailleurs l'emploi de vos momens, dites à votre somnambule qu'elle voie à chercher le moyen que cela ne nuise pas à sa guérison; enfin, considérez-la comme un simple miroir qui, passif en lui-même, ne réfléchit jamais que les objets qui lui sont présentés.

Si, lorsque vous serez de retour à Mo. : . . . , vous voulez de plus amples éclaircissemens, ne me ménagez point, et croyez, Madame, à tout le plaisir que j'aurai, dans tous les temps, à vous donner des preuves de mon dévouement et de mon ancien et respectueux attachement (1).

Signé PUYSÉGUR.

TROISIÈME LETTRE.

Mo . . . . ce 9 février 1807.

Votre lettre et vos instructions, Monsieur, m'ont fait grand plaisir; elles me sont arrivées à temps à Paris, où j'ai même un peu prolongé mon séjour; à mon arrivée j'en a fait usage, et j'ai éprouvé de grands succès, mais pas encore tels que je les voudrais, comme je vous en rendrai compte tout à l'heure.

Vous me dites que vous avez cru que des motifs respectables m'avaient éloignée du magnétisme : non,

---

(1) Le fer a fait plus d'effet sur elle que le verre, par la seule raison qne celui qui a tâtonné cette expérience, en avait probablement l'idée, la pensée fugitive seulement. Vous avez entre vos mains un être extrêmement mobile, et par cela même, le plus facile à guérir et à désorganiser. Prenez y garde, interdisez-vous toute espèce d'expériences. La rendre bonne et clairvoyante somnambule, et la guérir promptement, voilà ce qui doit être votre seul but.

Monsieur; loin de penser que le magnétisme puisse éloigner de la religion, je crois que rien n'est plus fait pour en rapprocher. D'où peut donc vous venir cet étonnant pouvoir ? comment comprendre les espèces de miracles qu'il opère ? qui a pu y mettre des bornes ? et qui, opérant par nous ces merveilles, a voulu qu'elles fussent pour nous aussi incompréhensibles ? si ce n'est celui qui peut faire de bien plus grandes choses encore, et qui a posé lui-même les bornes de notre esprit et de nos forces, comme celles de notre pouvoir magnétique.

Ce n'est donc que par admiration pour la découverte, par la crainte des abus qui peuvent en naître, et par la conscience de la faiblesse de mes connaissances, que j'ai renoncé à l'exercer. J'ai toujours également évité d'en parler, me sentant hors d'état de soutenir une cause qui ne peut l'être par le raisonnement, mais seulement par les faits. C'est donc le hasard seul qui m'a fait entreprendre ce que j'ai commencé, parce que cette pauvre malade étant tout le jour avec nous, et la voyant souffrir, j'ai espéré la soulager sitôt que je me suis aperçu de mon pouvoir magnétique sur elle ; mais il m'est arrivé tout ce que vous dites ; une incertitude, une inquiétude que je ne puis vous rendre : votre lettre les a diminuées beaucoup, mais pas entièrement détruites ; et s'il arrivait quelque chose d'extraordinaire, comme les convulsions de madame de..., que j'ai vue faire toucher en arrière, la tête à ses talons, je ne sais ce que je deviendrais. Aussi je vais continuer ma cure ; mais après je n'y retournerai plus, cela m'inquiète trop.

Venons au compte que je dois à votre complaisance.

Pendant les quinze jours qu'a duré mon absence, elle a eu des convulsions terribles, et elle était si fatiguée de ses attaques, qu'à peine elle avait la force de se traîner de sa chaise à son lit, ou de se lever pour se déshabiller. Ordinairement elle se mettait sur son lit quand elle se sentait souffrante; on l'entourait de carreaux et de couvertures; elle se débattait cruellement, et qui que ce soit ne pouvait l'approcher (1). Le jour même de mon arrivée, elle était en crise dans mon salon, et je l'ai soignée deux heures en arrivant; le lendemain elle a eu une crise d'une heure et demie le matin, et de plus de trois heures le soir. Le jour suivant, ayant remarqué les heures de ses crises, j'ai suivi vos conseils et l'ai magnétisée d'avance. J'avais tenté inutilement, jusque-là, de la faire parler et écrire. Ce jour elle a reçu une plume et a tracé quelques mots sans suite, suivis d'une espèce de parafe fort bien fait, parce qu'elle a une très-belle écriture. Le lendemain elle a écrit plus clairement, mais je ne comprenais rien au même parafe de la veille, qu'elle ajoutait à toutes ses phrases.

Avant de continuer, il faudrait que vous dissiez si les idées dont on est frappé, éveillé, ne se représentent pas dans le sommeil magnétique, et ne trompent pas. Voici pourquoi. Le médecin a dit qu'elle avait mal à la

(1) Pendant mon absence on l'a saignée, et elle en a été soulagée, mais quelques jours seulement.

matrice, par suite de ses dernières couches, et que le remède, pour elle, était d'avoir encore un enfant; qu'il fallait, pour soulager momentanément ses nerfs, qu'elle prît, avant dîner, une cuillerée d'eau de fleur d'orange. Remarquez tout cela.

Quand elle a été éveillée, je lui ai montré son écriture, lui demandant si elle y comprenait quelque chose; elle l'a déchirée aussitôt qu'elle l'a eu lue, en me disant : *Vous me ferez écrire des sottises.* Aussitôt le dire du médecin m'est revenu à l'idée, et j'ai vu que c'était cela.

Le lendemain, étant restée avec elle dans mon cabinet, parce que j'avais quelqu'un, je me suis aperçue qu'étant seule avec moi, elle écrivait plus facilement et mieux; je lui ai demandé : Que faut-il faire pour vous faire du bien? Elle m'a écrit : *Prendre une cuillerée d'eau de fleur d'orange avant de manger.* — Faut-il y mettre de l'eau?— *Oui.* — Du sucre? —*Oui.* — Ne puis-je faire autre chose pour vous soulager?— *Ce que vous faites.* Le soir je l'ai questionnée sans lui proposer de plume, et elle m'a répondu sur-le-champ, et toujours depuis; mais c'est seulement quand je suis seule. Sitôt que son mari ou mes enfans viennent, elle ne dit plus mot. Elle me répond souvent les choses les plus touchantes.—Je voudrais vous faire plus de bien. — *Vous m'en faites beaucoup*; ou, *que vous êtes bonne!* La questionnant sur son mal, elle m'a dit comme le médecin. Et sur le remède? — *Oui*, *mais je ne veux pas.* — Pourquoi? —*Parce que je ne veux pas.* — Je lui ai fait ce que j'ai pu de questions pour découvrir la cause de cette volonté, et toujours: *Je ne*

veux pas. Enfin, après trois ou quatre séances, la pressant fort de me dire cette cause, afin de la combattre éveillée, lui disant : Est-ce que vous n'aimez pas votre mari ? — *Si*, *je l'aime beaucoup !* — Est-ce que vous n'avez pas de confiance en moi ? — *Je l'ai toute*. — Eh bien ! pourquoi ne pas me la dire ? — *Parce que vous trouverez que j'ai tort*. — Qu'importe ! dites toujours, nous en raisonnerons. Enfin, après assez d'agitations, elle m'a dit : — *Parce que si j'ai un enfant*, *je ne l'élèverai pas !* — Cette réponse m'a glacée ; je lui ai dit : Chassez cette pensée, c'est sûrement une illusion ; ne pensez plus qu'à vous, et à votre guérison. Y a-t-il un autre remède pour vous tirer de l'état où vous êtes ? — *Non*. — Eh bien ! voulez-vous rester votre vie entière comme vous voilà, ou vous exposer à des maux pires encore ? — *Ah ! quel affreux remède !* — Ne vous tourmentez pas, n'en parlons plus. C'était hier. Aujourd'hui je lui ai redit de bien penser à son état (je savais qu'elle était à son époque); elle m'a dit sur cela tout ce que j'ai cru utile d'apprendre d'elle pour lui être utile, mais quand je parle du remède, *je ne veux pas*. Enfin, je désirais savoir si, en cas qu'elle devînt grosse, elle ferait une fausse couche, ce que l'autre phrase ne disait pas. La voyant parfaitement calme et bien parlante, je le lui ai demandé ; elle m'a répondu, sans agitation : *Je ne le porterais pas à bien*. — Mais à quelle époque ferez-vous une fausse couche ? — *Comme des deux autres*, *entre sept et huit mois*. — Il faut encore vous faire observer, Monsieur, que, depuis ces deux fausses couches, elle est persuadée qu'elle ne peut plus porter

d'enfant, quoiqu'elle en ait un bien portant; tout cela me fait donc croire que les idées habituelles se peignent dans le sommeil magnétique, et peuvent tromper. Vous pensez bien que je n'ai rien dit et ne dirai jamais rien de cela à elle, ni à son mari que cela désolerait, et je vous prie même de n'en parler à personne, à cause des rapports que vous avez ici. Mais mandez-moi si, *comme je l'espère*, on peut se tromper en crise. Elle m'a dit aujourd'hui, pour la première fois, qu'elle n'aurait point de crise demain matin, mais demain au soir; elle me dit les heures, le temps où il faut la réveiller, et mille autres détails que je vous dirais; mais je suis indiscrète de vous en avoir dit si long déjà.

Il faut que vous sachiez encore qu'elle m'a dit qu'elle irait mieux dans quelques jours, qu'il fallait la baigner jeudi prochain, qu'il ne faut point la saigner, comme le médecin en avait encore envie, etc....

Que je regrette que vous ne soyiez pas venu chez madame votre n..... pendant tout ce temps: je serais bien plus habile que je ne suis, si nous avions causé; mais votre lettre m'a été d'un grand secours.

Pensez bien, je vous prie, d'après ma lettre, si vous avez encore de bons conseils à me donner, car je sens combien je suis peu forte, etc....

QUATRIÈME LETTRE.

Soissons, ce 13 février 1788.

Votre lettre du 9 de ce mois, Madame, m'a fait un plaisir extrême; vous avez parfaitement suivi les indications que je vous avais tracées, et je me félicite d'avoir pu contribuer par les conseils de mon expérience à assurer vos succès actuels et à venir, à l'égard de l'intéressante malade à qui vous donnez vos soins.

La réticence qu'elle a mise à ne vouloir pas vous parler devant témoin, vous donne d'abord la preuve de la raison que l'on conserve, et de la lucidité que l'on acquiert dans l'état magnétique: sans doute que cette jeune femme jugeait que ses réponses auraient inquiété son mari.

Je suis votre lettre. Lorsque vous lui avez montré, après l'avoir rendue à son état naturel, ce qu'elle avait écrit plus clairement dans son somnambulisme, vous avez fait une imprudence, mais bien réparable et de peu de conséquence : il vaudrait mieux en général ne jamais instruire un malade dans l'état de veille, de toutes les particularités de sa vie magnétique (si je puis m'exprimer ainsi), et cela, pour ne pas l'exposer à la surprise ou à l'inquiétude dans l'état de veille, ou à des réminiscences inutiles dans l'état de sommeil magnétique.

Oui, Madame, un somnambule a toutes les réminiscences des idées qu'il a eues dans l'état ordinaire; la différence qu'il y a entre ces deux états est, qu'au contraire il n'a, étant éveillé, aucune réminiscence de

ce qu'il a dit et fait étant somnambule ; moins on fera donc participer l'état de veille à celui du somnambulisme, et mieux on fera, surtout, lorsque commençant comme vous le faites, à magnétiser, on n'est pas encore ni assez assuré, ni assez maître de son action magnétique, pour pouvoir réparer sur-le-champ les petites fautes que l'on pourrait commettre.

Je reviens à votre lettre ; j'en suis au détail du lendemain, où, se trouvant seule avec vous, elle vous a, soit par écrit, soit verbalement, bien instruite de tout ce qui pouvait le plus satisfaire à votre sollicitude, ainsi qu'à sa reconnaissance. Vous ne pouviez obtenir, Madame, un entretien plus satisfaisant : voici les conséquences que j'en tire avec une sorte de certitude.

Cette jeune femme a, je n'en doute pas, mal à la *matrice*, j'en ignore la cause (mais elle vous le dira). Le médecin qui l'a ainsi jugée, a parfaitement reconnu la cause de ses maux ; probablement, et je le crois, il a également bien jugé le remède : et où en serions nous, Madame, si parce qu'un malade dans l'état de somnambulisme magnétique, ne peut se tromper, ni sur la cause des maux, ni sur les moyens de les guérir, nous allions en conclure que parce qu'un médecin n'y voit pas si clair, il doit toujours se tromper ? Non, certes, je ne pense pas ainsi, et je crois au contraire aux bons médecins, dont un jugement sain et de sages observations ont dirigé l'expérience. L'art de guérir par l'action magnétique est sûrement le plus certain ; mais en même temps si difficile à pratiquer, que c'est la plus grande erreur dans laquelle sont tombés dans le temps quelques magnétiseurs inconsidérés, que d'en avoir conclu

qu'avec son secours, on n'aurait bientôt plus besoin de médecins : c'est comme si l'on eût dit, lorsque l'art de l'imprimerie fut inventé, que cette manière de transmettre sa pensée étant plus lisible et plus correcte, on n'aurait plus besoin de savoir écrire. Si le dire de votre malade se rapporte donc si parfaitement à celui de son médecin, je vous prie d'en faire à ce dernier mon bien sincère compliment.

Vous me demandez ensuite : *Si je pense, ainsi que vous l'espérez, qu'on puisse se tromper étant en crise?* Savez-vous que cet espoir, s'il était réalisé, serait la condamnation formelle et bien motivée du magnétisme?... Non, certes, persuadez-vous le bien, Madame, jamais un malade ne peut se tromper dans l'état magnétique ; toutes les connaissances qu'il y acquiert, n'étant que le produit de nouvelles sensations, elles sont aussi certaines pour lui, que l'est pour nous qui avons de bons yeux, l'existence de la lumière ; mais de ce qu'un somnambule magnétique ne peut jamais se tromper sur ce qu'il dit *voir*, sentir ou plutôt *savoir*, il ne s'ensuit pas qu'il *voie*, qu'il *sente*, et qu'il *sache* tout, et c'est le cas où se trouve votre malade : elle *voit* la cause de son mal, *il est dans la matrice*, elle en *voit* le remède, *c'est de devenir grosse*, elle *voit* encore très-distinctement *que*, *devenant grosse*, *elle fera à six ou sept mois une fausse couche.* Tout cela est très-positif, est et arrivera comme elle le dit, si vous n'y mettez ordre.

Pourquoi *sa vue, sa science,* ne s'étend-elle pas plus loin qu'au terme de sa fausse couche? c'est que, d'après l'état de faiblesse de la partie malade, qui indubitable-

ment a été la cause de ses deux précédentes fausses couches, dès lors qu'il resterait le même, elle en doit pressentir les mêmes résultats; rien n'est plus simple, cela l'effraie, arrête l'énergie de sa perspicacité, et lui fait prononcer en se décourageant: *Ah! quel remède affreux.* Eh bien! madame, c'est à vous à avoir du courage et à soutenir le sien. Dites-lui, *ordonnez-lui*, et non-seulement par le motif de sa santé, mais par celui de satisfaire à sa reconnaissance envers vous, pour tous les soins et l'intérêt que vous lui témoignez; ordonnez-lui, dis-je, *de chercher à découvrir quels sont les moyens à employer par elle pour prévenir sa fausse couche, et amener son enfant à bien au terme de neuf mois*; ajoutez hardiment pour l'y déterminer, tout ce que votre cœur pourra vous inspirer de plus charitable et de plus touchant; dites-lui enfin, que ce qu'il y aurait d'affreux, serait le chagrin que vous éprouveriez vous-même, si elle faisait une fausse couche, parce que vous auriez à vous reprocher d'en être pour ainsi dire la cause.

Ne vous arrêtez à aucune des oppositions, que d'abord elle pourrait vous faire. Combien de malades, effrayés des progrès d'un mal qu'ils apercevaient pour la première fois en eux, m'ont annoncé qu'ils n'en guériraient pas, qu'ils en mourraient même, et que mes soins leur devenaient inutiles! *Non, vous n'en mourrez pas*, leur répondais-je; si ce n'est pas aujourd'hui, demain, dans quelques jours, vous me direz, *je le veux*, ce qui peut prévenir votre mort et opérer votre guérison. Leur profonde tristesse, leurs pleurs même, ne m'ont jamais effrayé; chaque fois que je les remettais dans

l'état magnétique, je n'occupais leurs facultés qu'à chercher les moyens de me tranquilliser sur leur sort. *Jamais*, Madame, *jamais*, je vous en donne ma parole la plus sacrée, aucun d'eux n'a manqué de me satisfaire.

Que tout cela est beau, Madame! Que j'ai de joie de vous en entretenir, et que vous êtes bien faite pour jouir de l'ineffable satisfaction que cet actif agent de la charité procure! Ce que vous m'avez déjà prouvé de confiance, me présage celle que vous allez encore avoir à mes nouveaux renseignemens. Aussi est-ce avec toute certitude, je vous le répète, que je vous annonce encore de nouveaux succès.

Je ne vois aucun inconvénient à ce que le mari de votre malade ait connaissance de cette lettre, si, comme je le crois, il a pour sa femme la tendresse, et pour vous, Madame, la confiance et la reconnaissance qu'il doit avoir. Quant à la malade, je vous conseille de la consulter elle-même toujours en particulier et sans témoins, sur ce que vous pourrez ou devrez lui dire; par ce moyen, vous ne risquerez jamais de commettre la moindre indiscrétion.

Vous pourriez lui lire ma lettre, lorsqu'elle sera dans l'état magnétique, et elle vous dirait ce qu'elle en peut savoir dans son état naturel. On fortifie ses moyens magnétiques, par l'union de sa pensée à celle de ceux dont on estime et prise les intentions; d'après cela, la lecture de mes lettres ne peut qu'être agréable et même utile à votre malade, par la conformité de tous les sentimens que j'y exprime avec tous ceux dont vous êtes pénétrée.

Quant à la suite de son traitement et à la conduite que vous avez à tenir à son égard, je ne vois rien de nouveau à vous recommander : puisqu'à présent vous pouvez savoir par elle-même tout ce que vous avez à faire, je ne puis que vous renouveler l'assurance que toutes ces indications jamais ne seront fausses, et qu'en les suivant vous ne pourrez jamais vous tromper.

Je serai à Paris dans quelques jours; vous me ferez beaucoup de plaisir de m'y donner de vos nouvelles, hôtel de Vauban, rue Saint-Honoré, près la place Vendôme.

Recevez, etc. etc....

CINQUIÈME LETTRE.

A Mo.... ce 28 février 1807.

Votre lettre m'est arrivée, Monsieur, pendant des jours de repos où ma malade a beaucoup de malaises, mais presque point de crises ; elles ont repris deux jours, et vont probablement durer dix ou quinze jours. Vos conseils avaient ranimé ma confiance et mes espérances ; mais me voilà de nouveau toute abattue. Depuis ces deux jours j'ai fait l'impossible, d'après votre conseil, pour obtenir d'elle de me dire les moyens d'éviter sa fausse couche ; toutes mes prières, tous mes ordres sont inutiles ; elle m'assure qu'il n'y en a pas, et me dit, avec effusion de cœur : *Croyez que s'il était en mon pouvoir de vous le dire, je ne vous ferais pas attendre à demain, et qu'il faut une impos-*

sibilité absolue pour que je ne vous satisfasse pas tout de suite. Elle m'a dit et répété cela de vingt manières, sans agitation, et en paraissant y avoir réfléchi. Je crains donc bien, Monsieur, qu'en effet il n'y ait point de remède, et jugez quel chagrin ce sera pour moi, si cette femme devient grosse, d'être sûre qu'elle ne peut porter son enfant! Vous me dites bien de ne me pas décourager de ses premières oppositions, aussi continuerai-je à demander et à exiger; mais chaque refus, surtout fait dans ces termes, diminue mon espoir à chaque réponse négative, et, je le crains bien, diminue aussi mes moyens.

Je regrette bien, Monsieur, que votre voyage ne vous ait pas conduit dans notre voisinage; c'eût été pour vous, non un objet de curiosité, puisque rien de tout cela ne vous est étranger, mais sûrement un d'intérêt. Je serai toujours charmée d'avoir un prétexte pour vous rapprocher des lieux que j'habite, et je voudrais faire valoir celui-là.

Ma lettre, qui devait partir le 23, ce matin, Monsieur, ne peut partir que demain; ainsi voilà encore une séance de passée, et aussi infructueuse que les autres. Je continuerai encore, mais sans beaucoup d'espoir. Enfin, Monsieur, s'il n'y a pas de remède, et elle ne peut en trouver, il est cruel de penser que son rétablissement lui coûtera aussi cher; d'ailleurs comment une fausse couche, et si avancée, rétablit-elle la santé? Sans cette cruelle circonstance, j'aurais eu un grand bonheur à lui prodiguer mes soins, mais ces tristes suites me la font bien regretter.

Après ses crises, depuis trois jours, après s'être

réveillée à l'heure qu'elle m'a indiquée, elle se rendort fort tranquillement, comme de fatigue, pendant une heure à peu près; avant-hier je l'ai laissée seule, j'ai écrit, et elle a été tranquille. Hier, lui ayant vu remuer le bras, je lui ai pris la main; elle m'a tirée doucement auprès d'elle, s'est appuyée sur moi comme en crise, et a répondu à mes questions, et de même aujourd'hui, sans que je la magnétise ni que je lui mette la main sur les yeux. Elle m'a dit, entr'autres, de ne la pas réveiller, qu'elle se réveillerait seule, à telle heure, et elle n'a pas manqué. Elle m'a dit qu'Ad.... pouvait me faire la lecture, et ordinairement elle ne veut même personne dans mon cabinet; et dans ce sommeil il ne faut pas plus qu'on la touche que dans sa vraie crise.

Elle m'a dit aujourd'hui que sa fausse couche serait causée, comme l'avaient été les autres, par une grande faiblesse de la m......

Il faut bien, Monsieur, que je compte sur les assurances que vous me donnez que mes détails ne vous importunent pas, pour user de votre complaisance avec si peu de ménagement. Je vous remercie bien d'être si indulgent; je vous remercîrais encore plus, je crois, si vous me trouviez moyen d'empêcher cette fausse couche.

Vous connaissez, etc....

J'écrivis alors une lettre à madame de R...., dans laquelle la suivante était incluse, pour

n'être remise à la malade que lorsqu'el leserait dans l'état magnétique.

SIXIÈME LETTRE.

A Madame de S...., dans l'état de somnambulisme magnétique.

De Paris, ce 27 février 1807.

La confiance que madame de R.... a en moi, Madame, et ce qu'elle m'a mandé de votre position actuelle, me font désirer de pouvoir vous être à toutes deux également utile.

Quant à madame de R...., Madame, elle a rempli tout ce que la charité la plus active peut inspirer d'entreprendre; elle désire votre guérison, et ne peut faire plus qu'elle n'a fait pour l'opérer.

Il n'en est pas de même de vous, Madame; en ne vous donnant pas la peine de chercher les moyens de vous guérir sans causer de la peine à madame de R...., vous ne faites pas envers elle tout ce que la reconnaissance vous doit dicter.

Je crois, parce que vous l'avez dit, Madame, dans l'état actuel où vous êtes, et dans lequel vous ne pouvez vous tromper; je crois, dis-je, que vous guérirez en devenant enceinte: mais si vous devez en même temps perdre votre enfant en accouchant avant terme, ce moyen de vous guérir n'est pas le meilleur, puisqu'il

vous ferait de la peine, et plus encore parce qu'il en ferait à madame de R....

Il est trois partis à prendre, Madame, dans la situation où vous vous trouvez; le premier, c'est de ne pas être guérie du tout, en priant madame de R.... de ne plus vous continuer ses soins; et vous jugez, en effet, que s'ils devaient n'être couronnés que par des larmes, il vaudrait mieux qu'elle ne vous en eût jamais rendus.

Le second parti, c'est de vous guérir, ainsi que vous en êtes sûre, par la grossesse; mais, dans ce cas, il faut que vous preniez la peine de voir plus loin que l'époque de vos précédentes fausses couches, et que vous disiez à madame de R.... ce qu'à cette époque, il y aura à faire pour l'éviter.

Le troisième parti, si toutefois vous avez bien cherché et que vous n'ayiez pu trouver enfin les moyens de vous empêcher de faire une fausse couche; le troisième parti, dis je, c'est de chercher et de *trouver* une manière de vous guérir sans le secours de la grossesse.

Je joins donc, et vous le permettrez, j'espère, Madame, dans l'état où vous êtes; je joins donc ma volonté expresse à celle de madame de R...., qu'elle n'ait qu'à se louer et à se féliciter du bien qu'elle veut vous faire. Si je voulais vous présenter un motif de plus aux efforts que je vous conseille, Madame, je vous dirais que Dieu n'a pas permis que vous vinssiez par une main aussi pure que l'est celle de madame de R...., dans l'état de clairvoyance où vous vous trouvez, pour que vous ne profitiez pas de ses dons;

mais devant madame de R.... je me tais sur cet article; et ce que lui dicteront ses propres pensées, aura plus de poids et devra faire plus d'impression sur votre esprit, que ce que je pourrais y ajouter.

Permettez-moi seulement de me joindre d'intention à elle, et de vous ajouter que je partagerais toutes ses peines, si votre guérison ne s'achevait pas; et que devant aller à Mo...., autant j'aurais de bonheur de vous voir heureuse par ses soins, autant je souffrirais, en vous voyant, de l'idée que vous n'auriez pas obéi aux intentions de la divine Providence.

Vous jugez mon cœur, Madame, et vous en agréerez, j'espère, la pure expression.

Signé PUYSÉGUR.

SEPTIÈME LETTRE.

A Mo...., ce 8 mars 1807.

J'ai enfin obtenu, Monsieur, ce que je désirais si vivement; je sais que ma malade ne fera pas sa fausse couche, elle m'en a dit les moyens; mais que j'ai eu de peine! Louis d'Au... est venu ici passer vingt-quatre heures dans notre solitude, et sans savoir les détails que je vous ai dits, il m'a querellée d'avoir trop de complaisance et de m'être trop laissé dominer. Je crois qu'il a raison, mais je crois aussi que la différence des caractères en met à ce qu'on peut obtenir de tel ou tel somnambule; celle-ci est naturellement

dominante, elle a profité de l'ascendant que lui donnaient ma pitié pour ses maux et mon amitié pour elle. Enfin c'est par ce moyen d'amitié et de reconnaissance infinies, dont elle a toujours les expressions à la bouche, endormie comme éveillée, que j'ai obtenu ce que je désirais. Voici donc où nous en sommes. Elle ne tombera plus que trois jours, et toujours en diminuant; ensuite elle sera dix ou douze jours très-bien portante. Si, d'ici-là, elle devient grosse, *elle croit* qu'elle ne retombera plus; si elle ne le devient pas, elle retombera pour huit ou dix jours, jusqu'à la même époque que cette fois, et cela durera ainsi deux ou trois mois, huit jours dans le mois, à la même époque; puis elle sera guérie.

Je vous dois, Monsieur, toute la satisfaction que j'éprouverai de ce bien que j'aurai fait. Sans vous je n'aurais eu que des peines, et sûrement beaucoup de chagrin, car ses premières assurances qu'elle ne pouvait éviter son malheur, m'avaient mise au désespoir, et, sans vos encouragemens, je ne m'en serais jamais tirée.

A présent je vous dois le compte de l'effet de votre dernière et très-intéressante lettre, je suis sûre que vous allez trouver bien des fautes dans ma conduite; mais puisque j'ai réussi, tout est réparé. Votre lettre arrivée, ma malade en crise, je lui ai parlé de vous, des obligations que je vous avais, et dont elle recueillait le fruit; je lui ai dit que j'avais une lettre de vous que je désirais lui lire; elle m'a répondu qu'elle ne voulait pas la voir, s'est agitée; et quand

j'ai pris la lettre, elle me l'a arrachée des mains. J'ai été obligée d'y mettre toute mon autorité ; elle l'a écoutée; mais quand je lui ai proposé la vôtre, les oppositions ont redoublé ; tout ce que j'ai pu obtenir a été la permission de la lui lire ; mais loin qu'elle produisît l'effet que vous en attendiez, elle a été dans une agitation affreuse, a voulu m'empêcher de finir ma lecture, et après, s'est mise dans une colère affreuse contre vous, en me disant : *Il dit que je ne suis pas reconnaissante de vos soins ; ne me parlez jamais de cet homme-là ; il veut unir son intention à la vôtre, je ne le veux pas.* Après une agitation terrible que j'ai calmée de mon mieux, en lui prouvant que vous ne l'accusiez pas de manquer de reconnaissance, mais que vous disiez qu'elle en manquerait, si, etc.... la colère appaisée, elle a fondu en larmes; je l'ai reprise dans mes bras. *Qu'avez-vous donc ? pourquoi vous tourmentez-vous ainsi ? Il vous dit de m'abandonner, de cesser vos soins pour moi ! Ah ! le vilain homme !* Et, se jetant dans mes bras : *Ne m'abandonnez pas, ne m'abandonnez pas.* Je l'ai encore calmée, en lui expliquant vos expressions; je l'ai bien assurée que je lui continuerais mes soins ; je pleurais plus qu'elle. Enfin elle s'est tranquillisée, mais m'a répété vingt fois : *Ne me parlez plus de cet homme-là.* J'ai caché vos lettres, et l'ai réveillée à l'heure dite. Réveillée, elle a dit à ma fille et à moi : Je ne sais ce qui m'est arrivé, mais je suis rompue, tous mes membres sont douloureux à ne pouvoir remuer; on dirait qu'on m'a battue tout le temps que j'ai été en crise. Depuis, il lui est arrivé plusieurs fois, étant en cet état, quand

elle reconnaissait dans mes expressions quelqu'une de vos idées, de me dire : *Ne me parlez pas de ce Monsieur.*

Enfin ce matin, après m'être informé d'elle en crise, si je pouvais lui dire les nouvelles consolantes qu'elle venait de me donner, je l'ai réveillée, l'ai laissé reposer, et lui ai conté tous les tourmens qu'elle m'avait donnés, dont elle ne se doutait pas, la consolation qu'elle venait d'en recevoir, et les obligations infinies que nous vous avions l'une et l'autre, puisque je vous devais tout le succès de mes soins, et elle sa santé et la vie de l'enfant qu'elle devait avoir. Elle m'a répondu comme elle le devait ; et aujourd'hui, en crise, elle m'a laissé lui parler de vous, et tout le chagrin est passé. Je vous rends compte naïvement de tout ; n'allez pas prendre ma pauvre malade en grippe ; voyez que toute sa mauvaise humeur a eu pour cause son attachement pour moi. Je ne lui ai rien montré, éveillée, de vos lettres ; êtes-vous d'avis que je les lui montre, et quand.

Mille pardons de mes longs récits ; il faut que vous ayiez la patience de les lire, pour contribuer, par-là, à la bonne œuvre. Voyez-vous encore quelques avis à me donner ? Je m'en suis trouvée si bien, que je ne veux pas y renoncer, et je trouve, à vous les demander, une satisfaction de plus, celle de vous renouveler, etc.

HUITIÈME LETTRE.

Paris, ce 15 mars 1807.

Si j'ai tardé quelques jours à répondre à votre dernière lettre, Madame, c'est que je n'ai véritablement plus aucun éclaircissement à vous donner. Je jouis de votre satisfaction, et je suis heureux d'y avoir pu contribuer. Vos propres réflexions à présent vous en apprendront plus que mes avis; mon neveu a bien eu raison de vous avoir querellée un peu sur votre trop de bonté, qui vous a laissé subjuguer: soyez donc bien persuadée, Madame, qu'on ne doit jamais rien craindre en voulant le bien, et avec un cœur comme le vôtre, on n'a que de ces volontés-là. Je sais bien qu'avec un bon cœur, il faut ensuite un bon guide pour en régler les mouvemens; ce guide, c'est la charité. Que voulez-vous obtenir par votre action magnétique, c'est le bien, c'est la santé de votre malade. Eh bien! il faut donc le forcer de contribuer à l'opérer; dès l'instant qu'on aperçoit du désordre ou du mal, il faut vouloir le réparer. Je suppose, par exemple, qu'un malade, la première fois que je le touche, prenne des convulsions, quoique je sache très-bien que quelquefois elles sont curatives, toujours est-il que cette première fois-là, je ne sais si elles sont salutaires; mais ce que je sais très-positivement, c'est que les convulsions sont fâcheuses à éprouver, et très-pénibles à voir; c'en est assez pour que sur-le-champ je n'aye plus qu'une volonté, c'est d'empêcher mon malade d'avoir du mal,

et moi de la peine ; je veux donc que les convulsions cessent, et *jamais*, oui, Madame, *jamais* elles n'ont continué sous ma main, quand ça été ma main qui les a occasionnées : voilà ce que j'appelle arrêter le mal... Le désordre doit s'arrêter de même. Lorsqu'un être en somnambulisme magnétique m'ira parler de la pluie ou du beau temps, des opinions de tel ou tel philosophe, ou de ce qui se passe à la Chine ou dans la lune, je trouve cela très-désordonné : s'il me dit de même qu'il mourra ou qu'il lui arrivera des accidens que rien ne peut empêcher, c'est encore de même, je juge qu'il y a du désordre. Il est impossible, me dis-je, que le produit d'une action bienfaisante puisse être des malheurs et des accidens. Dans le premier cas, je veux donc que l'être que je n'ai magnétisé que pour le guérir, ne pense qu'à sa santé, et toutes les illusions de son imagination cessent à l'instant : dans le deuxième cas, je veux qu'il porte sa vue plus loin que l'accident qu'il prévoit, et il alonge sa lunette, si je puis ainsi m'exprimer, au-delà du mal réel qu'il apercevait, et il voit sur-le-champ le remède ou le préservatif... Vous avez eu l'exemple bien frappant de ce dernier cas, et je me félicite avec vous de votre bonne réussite ; mais que de réflexions cela doit nous porter à faire sur tous les dangers du magnétisme animal, pratiqué par des mains inhabiles et inexpérimentées !

Il ne faut pas que votre intéressante malade voie la lettre que je lui ai écrite ; pour me tranquilliser même l'esprit sur cela, je vous prie de me la renvoyer, d'autant que je n'en ai pas gardé la copie, et je veux la revoir. Quand je dis qu'elle ne doit jamais voir cette

lettre, je n'entends que pendant tout le temps de l'effet qu'elle doit opérer, car, une fois accompli, sa grossesse bien décidée, l'assurance donnée par elle de sa couche heureuse au terme de neuf mois, elle guérie enfin, et ne tombant plus en crise, il n'y aura plus nul inconvénient à la lui montrer, cela ne fera plus que l'amuser comme l'histoire qui lui serait comptée d'un autre. Adieu, Madame, ne me laissez jamais rien ignorer de ce qui vous intéresse, et croyez que dans tous les temps personne, etc..

NEUVIÈME LETTRE.

A Mo...., ce 23 mars 1807.

Je me conforme à votre demande, Monsieur, en vous renvoyant la lettre que vous désirez ravoir; mais soyez bien assuré que je ne la montrerais pas à ma malade, puisque vous le désapprouvez : vous voyez que je n'avais pas voulu le faire sans votre avis. Je me suis conformée à tous ceux que vous m'avez donnés, hors à celui de lui faire faire ma fantaisie; je fais trop la sienne, je la laisse trop dire des inutilités quand elle se porte bien (dans sa crise); mais je ne l'y excite pas, et ce n'est jamais sur des objets sérieux. Une seule fois je lui ai demandé comment elle voyait ce que je ne voyais pas? — *Vous ne pouvez le comprendre.* — Mais sont-ce les mots qui vous manquent pour me l'exprimer? — *J'aurais de la peine à*

vous le dire ; mais quand je vous le dirais, vous ne le comprendriez pas. — Voilà les seules questions sérieuses que je me sois permises ; vous ne serez pas étonné qu'elles me soient venues à l'esprit, cela s'est passé sans aucune fatigue ; et enfin, si j'ai fait quelques fautes, elles ne me paraissent pas nuisibles, puisque, si elle devient grosse, elle ne fera pas de fausse couche, et que, de toute manière, elle sera guérie dans deux ou peut-être trois mois ; il y a déjà beaucoup de mieux. Ce qui me fâche, c'est qu'elle ne veut pas absolument me dire si elle deviendra grosse, ce qui, m'a-t-elle dit, hâterait la guérison ; elle me répond toujours : *Je ne sais pas ;* et comme cela ne me paraît pas nécessaire à savoir, je ne l'en tourmente pas.

Le soir du jour où je vous ai mandé qu'elle m'avait dit son traitement pour sa grossesse, je le lui ai fait écrire, et en l'écrivant, elle y a encore ajouté quelque chose. J'ai pensé que de le voir écrit par elle, lui donnerait encore plus de confiance dans sa prédiction, et je vous ai marqué qu'elle était absolument frappée, depuis long-temps, de l'idée qu'elle ne pouvait plus porter un enfant à bien. En effet, elle est à présent tout à fait tranquillisée ; elle souffrira davantage encore dans trois ou quatre jours, pendant huit ou dix jours ; et puis moins dans un mois, et le troisième, point ou très-peu : elle dit n'en être pas sûre.

Je vous renouvelle, Monsieur, mes sincères remercîmens de vos bons et utiles conseils ; s'ils me redevenaient nécessaires, j'en profiterais avec une parfaite

confiance ; je suis charmée que cette correspondance, etc........

DIXIÈME LETTRE.

A Mo....., ce 17 avril 1807.

Vous apprendrez avec plaisir, Monsieur, que ma malade étant grosse, est, à ce que j'espère, entièrement guérie. Elle est cependant tombée en crise pendant l'époque où elle a été sûre de sa grossesse, et plusieurs jours avant et après ; mais pendant ce temps, j'ai encore eu bien des tourmens, et il m'en reste encore que je vais vous exposer.

A peine a-t-elle cru avoir certitude d'être grosse, qu'elle s'est encore désolée endormie et éveillée. Après lui en avoir fait plusieurs fois reproche, endormie, en lui représentant que, d'après ce qu'elle m'avait dit, et même écrit, elle ne pouvait plus être inquiète, elle m'a répondu : *Si ce que je vous ai dit ne regarde que la possibilité d'amener mon enfant à bien, mais ne préjuge rien sur ce qui me regarde...* Me voilà donc désolée de nouveau. Alors je lui ai fait ces quatre questions : premièrement, n'avez-vous rien à craindre pour vous pendant votre grossesse ? deuxièmement, pendant votre travail ? troisièmement, pendant vos couches ? quatrièmement, après vos couches, serez-vous bien guérie de la maladie qui vous fait tant souffrir depuis six mois ?

Après bien des jours et des sollicitations, après

m'avoir assurée qu'elle cherchait, après m'avoir remise du dimanche au lundi, puis au mardi, puis au mercredi, elle m'a dit : *Je souffrirai, pendant ma grossesse, des maux de cœur pendant six mois, et d'autres maladies jusqu'à la fin, mais sans aucun danger. Mon travail sera long et pénible, huit heures au moins, mais naturel et sans accident ; je n'ai rien à craindre non plus, pour moi, pendant tout le temps de mes couches.*

Mais à la suite de cela, Monsieur, elle a été dans un tourment, une agitation ; elle m'a dit mille moitiés de phrases qui ne m'ont laissé aucun doute qu'elle ne prévoie la mort de son enfant peu après sa naissance. Je l'ai questionnée d'abord, elle a refusé de me répondre. Depuis, elle m'a dit de la questionner, qu'elle me répondrait. J'ai refusé de la questionner à mon tour, et lui ai dit : *Il est évident que vous êtes menacée d'un malheur ; s'il est sans remède, il est inutile que je le sache ; mais j'exige de vous d'employer toutes vos facultés à trouver le moyen de vous préserver de ce malheur ; alors seulement vous me ferez part de vos craintes et des moyens de les faire cesser.* J'ai ajouté, à cette expression de ma volonté, tout ce que vous m'avez appris à dire, pour la fortifier ; je n'avais plus que deux crises à attendre ; mais elle retombera, le 26 de ce mois, pour une dixaine de jours encore, et j'ai exigé d'elle de ne cesser de s'occuper des moyens de me donner satisfaction sur ce point. Mandez-moi si ce que j'exige est possible, et si je puis faire plus pour l'obtenir. Elle m'a dit que cette époque du 26 au 5 ou 6 de l'autre mois, passée, elle croyait

ne plus tomber du tout, ou qu'au moins ce serait très-peu de chose à la même époque du mois suivant.

Quoiqu'elle m'ait dit, il y a quelques jours, que d'ici au 26 elle n'aurait plus rien, elle s'endort régulièrement depuis, à l'heure de ses crises; son sommeil est sans doute encore magnétique, car, lorsque je m'approche d'elle, elle me tire près d'elle, s'appuie sur moi, mais ne me répond à rien; et, en se réveillant, elle bâille comme en sortant de ses crises.

Voyez, Monsieur, si vous pouvez encore m'éclairer de ces lumières qui m'ont déjà si bien servie; je serai charmée, en recevant une nouvelle leçon, de recevoir en même temps, etc....

ONZIÈME LETTRE.

Paris, ce 24 avril 1807.

Ce n'est plus à votre intéressante malade que je m'adresserai aujourd'hui, Madame, mais c'est vous que je serais bien tenté de gronder. Comment, après tout ce que vous avez déjà fait et observé, pouvez-vous encore vous laisser aller aux craintes et aux inquiétudes; et comment ne sentez-vous pas qu'il ne se passe pas une impression, une seule pensée dans votre âme, qui ne se communique instantanément dans celle de l'être mis par vous en crise magnétique?

Déjà je n'approuvais pas que vous vous fussiez contentée de tous ces *je crois* qu'avant de devenir grosse, votre malade vous avait dit : Il n'y a pas et ne

doit pas y avoir d'incertitude dans des sensations ; et c'est qu'elles ne sont pas distinctes, quand on dit *je crois.* Lorsqu'on sent une rose, on en est sûr ; de même, lorsque l'ou a mal à la tête, on ne dit pas qu'on le croit, on en est sûr ; mais j'espérais que, fortifiée par mes lettres et mes avis, vous auriez peu à peu acquis plus de courage et plus de confiance en vous. Mais venons à votre lettre ; tout est à merveille, et tout est fort bien annoncé jusqu'après ses couches ; mais ensuite, que de faiblesse de votre part! Permettez-moi de vous en faire de sensibles reproches. Comment, parce qu'elle manifeste des inquiétudes, vous voilà arrêtée dans la marche de votre action, de votre volonté ? Dès le moment qu'elle vous a dit cette phrase : *Si ce que je vous ai dit ne regarde que la possibilité d'amener mon enfant à bien, mais ne préjuge rien sur ce qui me regarde...*, il fallait dès lors ne pas la laisser en repos qu'elle ne vous eût expliqué cette énigme. Pourquoi ensuite, lorsqu'elle vous a dit toutes ces demi-phrases, auxquelles vous ne pouviez attacher de sens, vous êtes-vous persuadée qu'elle prévoyait un grand malheur ; et quelle raison avez-vous eue de penser que ce malheur serait la perte de son enfant ? Voilà déjà un grand tort pour un magnétiseur, c'est d'imaginer ce que le somnambule ne dit pas ; mais un bien plus grand, c'est de lui manifester cette pensée. Au lieu donc de lui dire : *Il est évident que vous êtes menacée*, etc., il fallait vous restreindre à lui manifester votre volonté qu'elle vous expliquât ouvertement le sujet de ses craintes. Permettez-moi de vous le dire, Madame, convenez que

vous vous êtes effrayée, et que l'effet de cette crainte a été de vous porter à redouter d'entendre de sa bouche ce que serait ce malheur dont elle semble menacée. Voilà où je vois principalement votre faiblesse. Eh bien! je suppose qu'elle vous eût dit: Je prévois que mon enfant mourra, ou ce qui est encore plus triste, je mourrai moi-même des suites de ma couche, qu'est-ce que cela devrait vous faire? Tant mieux si elle vous disait cela, car ce serait la preuve qu'après ses couches elle prévoyait en effet quelqu'accident. Croyez-vous que cet accident en arrivera moins, pour vous être évité le petit chagrin d'en avoir entendu l'annonce? ne devriez-vous pas être, au contraire, charmée que sa vision, fort obscure sur cet accident, vous pût donner le moyen de l'en garantir? Et c'est ce que vous opéreriez certainement en suivant, à l'égard de ce nouvel accident prévu, la même marche que je vous ai conseillée pour sa grossesse, et qui vous a procuré tant de succès.

Allons, Madame, relisez mes précédentes lettres, et fortifiez-vous dans le bien que vous désirez et pratiquez avec tant de zèle. Si vous ne vous mettez pas l'esprit en repos sur le sort à venir de votre malade, le sien même, après qu'il ne sera plus en crise, restera affecté tristement, sans qu'elle puisse s'en expliquer la cause. Demandez-lui si, lors de ses couches, elle retombera en crise; si, alors, elle pourra donner les moyens de faire qu'elle et son enfant se portent bien. Encore une chose, demandez-lui pourquoi elle s'endort seule, quelle en est la cause; cet état n'est pas bon, puisqu'il a lieu sans votre volonté.

il faut le faire cesser, et qu'enfin, après ses dernières crises annoncées, elle rentre absolument dans son état ordinaire, de telle sorte que vous n'ayiez plus à vous en occuper qu'à l'époque où elle vous aura d'avance annoncé qu'il faudra l'endormir de nouveau. Faites-moi le plaisir de m'écrire promptement, afin de me faire partager votre tranquillité, comme vous m'avez fait partager l'impression de toutes vos peines, et recevez les expressions de mon bien sincère et respectueux attachement.

DOUZIÈME LETTRE.

A Moreuil, ce 17 mai 1807.

Malgré mes torts que je ne désavoue pas, Monsieur, je suis venue à bout de tout ce que je désirais. J'aurais sûrement été moins tourmentée, si j'avais eu une foi plus ferme en vos avis; mais enfin, l'enfant viendra à bien; la mère n'a aucun danger à craindre, ni pendant sa grossesse, ni pendant son travail, ni pendant ses couches, ni pendant sa nourriture; l'enfant sera nourri sans danger jusqu'au terme ordinaire; seulement il faudra que le médecin veille et soigne l'enfant le troisième jour, je ne sais de quoi; mais elle a toute confiance en ce médecin, qui est son accoucheur, et a beaucoup de mérite; vous savez comme il avait bien vu son état.

Si vous voulez me gronder encore, et je vous en prie bien, vous le pourrez verbalement: un procès

m'appelle à Paris pour huit ou dix jours; j'y serai mercredi prochain. Si vous vouliez venir jeudi déjeûner à onze heures, vous me feriez grand plaisir.

Signé Mo.... DE R....

TREIZIÈME LETTRE.

Dav.... ce 17 juin 1807.

J'ai été hier déjeûner à M...; madame de S... est tout à fait guérie, elle ne retombera plus en somnambulisme, à moins d'accidens qu'elle ne peut pas prévoir; sa grossesse se passera très-heureusement, seulement on la touchera pendant quelques jours à son septième mois. Madame de R... doit vous écrire pour vous faire part de tout cela: elle est bien contente que sa malade soit guérie; le traitement a été long, elle y a mis bien de la constance, et est bien récompensée de tous ses soins.

Signé D'AUNAI DE LA MYRE.

Aujourd'hui 29 juin, j'ai reçu de madame de R... la confirmation de cette bonne nouvelle.

CONCLUSION.

On doit être étonné qu'une multitude de faits constatés par tant d'autorités respectables, et qui, jusqu'en l'année 1789, se reproduisaient partout de la même manière et avec le même succès, n'ayent pas dissipé, dès cette époque, les doutes qui, prématurément, s'étaient élevés contre la réalité du magnétisme animal; mais telle était alors, en France, la disposition des esprits, que rien ne pouvait arrêter l'effet de leurs fausses conceptions.

Si la doctrine des matérialistes avait déjà séparé les hommes de la divinité, la théorie de l'égoïsme par *Helvétius*, et celle de la tyrannie par *Machiavel*, avaient achevé de détruire en eux toute idée, non-seulement de leurs devoirs réciproques, mais encore envers toute espèce d'autorité. Et comment, imbus d'aussi perfides et insidieux systêmes, leur eût-il été possible d'apprécier une découverte dont l'esprit et les résultats ne tendaient qu'à resserrer tous les liens de la société ?

Les corps savans eussent pu peut-être empêcher les effets de la dégradation morale; mais, par l'insouciance qu'ils avaient mise à en arrêter les progrès, ils s'étaient eux-mêmes ôté le plus beau de leurs droits, celui de diriger et de maîtriser l'opinion publique. Qu'ils jugent cependant de l'ascendant qu'à cette époque encore, ils exerçaient sur elle, puisqu'il n'avait fallu

qu'une décision de quelques-uns de leurs commissaires pour lui faire rejeter, comme une erreur ou une illusion, la plus éclatante de toutes les vérités.

Soyons justes, cependant, et convenons qu'il n'en est pas de la marche des sciences comme de celle du génie. Si celui-ci, par la hauteur et l'étendue de ses conceptions, s'élance dans l'avenir et franchit tous les obstacles qui s'opposent à l'action de sa pensée, les sciences, plus mesurées et plus prudentes, ne préjugeant rien, ne peuvent admettre pour constant, ce qui leur est démontré tel par le calcul, ou prouvé par l'expérience; et nous avons vu que celles qui furent faites du magnétisme animal, n'étaient pas de nature à persuader de sa réalité: je dis plus, quand même quelques savans célèbres eussent isolément obtenu la preuve de ce phénomène (et il y en a certainement eu), ne pouvant ni s'en rendre raison ni l'expliquer, il était de leur sagesse de n'en pas convenir, l'ignorance d'une vérité étant, ainsi que je l'ai déjà observé, bien moins préjudiciable aux hommes que les interprétations erronées qu'ils en peuvent faire.

Il en est d'ailleurs de la végétation morale de notre esprit, comme de celle physique de tout ce qui a forme ou vie dans la nature. Si, pour ces derniers résultats, le travail ou le temps peuvent seuls en amener la perfection ou le développement, pour qu'une vérité puisse être adoptée, il faut non-seulement des savans pour la reconnaître, et des oreilles en état de l'entendre, mais encore une majestueuse et ferme autorité qui, ne considérant l'éclat de cette vérité que comme un ornement de plus à sa gloire, en puisse faire servir toutes les

applications et tous les développemens au maintien de sa puissance, et à la durée de ses tutélaires institutions.

A la fin du 17[e] siècle, lorsque la base des sciences physiques étaient méconnues ou discutées, et que la chimie était encore au berceau, l'annonce d'un agent universel dans la nature, soumis à l'action de notre volonté, n'eût été reçu que comme une chose magique et tenant encore à tous les prestiges de l'astrologie judiciaire. Pendant tout le 18[e], le philosophisme dont il sapait tous les systêmes, ne l'eût vu et considéré que comme une absurdité. Pour qu'il pût être reconnu et admis comme une réalité, il fallait donc, d'une part, que la chimie, en se perfectionnant, fût devenue une science presqu'exacte, et que, d'autre part, les fruits du philosophisme en eussent fait abhorrer et rejeter tous les principes.

C'est le point où nous en sommes. Que reste-t-il à découvrir à la chimie ? quel pas, aujourd'hui, pourrait-elle faire encore? par ses décompositions de l'air et de l'eau, qui lui ont démontré que, puisque ces élémens sont composés de parties séparables, chacune de ces parties, et les parties de ces parties, peuvent et doivent l'être de même. N'est-elle pas arrivée, ainsi que les mathématiques (proprement dites), à un but audelà duquel elle n'aperçoit plus que l'infini? Je ne parlerai pas de la terre élément, pure abstraction depuis long-temps pour elle, puisqu'aucune de ses manipulations n'a pu la réaliser. Il n'y avait donc plus que le feu sur lequel la chimie avait à prononcer; et c'est ce qu'elle a fait par l'admission de ce *calorique*, agent de *cohésion* et de *désagrégation*, qui, se retrou-

vant partout sans pouvoir être saisi ni contenu, ne se peut reconnaître que par ses effets.

Mais cet aperçu d'un agent universel de toutes les formes et de tous les effets, dans la matière, n'eût pas encore suffi aux chimistes pour le leur faire admettre, si, par une expérience frappante et palpable, il ne leur eût pas été prouvé que, de ce principe de vie dans la nature, dérivent tous les produits auxquels ils avaient, par leur nomenclature, assigné comme une sorte d'existence indépendante. Et c'est cette admirable et satisfaisante manifestation que le *galvanisme* leur a présenté. Tout est soumis aux lois du galvanisme; disons mieux, tout est pile de Volta dans la nature; dès lors qu'il y a du *mouvement*, de l'*électricité*, parlons chimiquement, du *calorique* dans tous les corps, et qu'il n'en est aucun qui n'ait un milieu et deux extrémités, il faut bien que ce soit par ces extrémités que ce calorique s'en échappe; de-là, nécessairement, deux courans, autrement dits deux poles opposés, l'un rentrant, l'autre sortant; le premier, électrique en plus, l'autre en moins; l'un dit *résineux*, l'autre dit *vitreux*, etc. Ce n'est pas tout encore, ce *mouvement*, ce *calorique* des chimistes, ne serait pas l'agent universel de tous les produits de la nature, s'il ne les opérait pas tous en se modifiant à travers les filières qu'il pénètre; il faut donc que tous les gaz, quelle que soit leur dénomination, en dérivent. Et c'est encore ce dernier et grand résultat que les piles galvaniques, selon la composition et formation de leurs parties intégrantes, offrent déjà et offriront toujours de la manière la plus victorieuse. Les piles galvaniques mé-

talliques, végétales, végéto-métalliques, animales, etc. la pile galvanique humaine, l'homme enfin, a donc des effluves électriques, et ce sont les savans qui l'ont démontré, et non les magnétiseurs, qui n'en eussent pu que faire usage, sans jamais pouvoir se l'expliquer.

Ainsi donc la chimie que Lavoisier avait déjà mise au niveau du calcul et de la géométrie, doit, aux travaux, aux recherches et aux manipulations de ses habiles successeurs, d'être devenue la science de la vérité, autrement dit, la science de la physique. Le galvanisme est la preuve et la démonstration de cette science, et le magnétisme animal n'est que la manifestation du principe et de la source d'où nécessairement elle dérive. Je dis manifestation et non révélation, parce qu'au fait le magnétisme animal ne nous a rien révélé. Tous les sages, disons mieux, tous les philosophes des temps anciens et modernes, le grand Newton lui-même, n'avaient, certes, point attendu le secours d'une aussi chétive expérience de physique, pour croire à la dignité de leur *être* et à l'indépendance de leurs morales déterminations.

Quels avantages ne doivent pas résulter de ce ralliement de toutes les sciences secondaires, à la science de toutes les sciences, à la physique générale, source de toutes les vérités saisissables à notre intelligence ! Ne pouvant plus adopter ni propager des erreurs, les savans, par l'accord qu'ils entretiendront entre les vérités senties et les choses explicables (1), redevien-

(1) La ligne de démarcation entre les sciences psychologiques et la physiologie, vient d'être tracée, d'une manière

dront ce qu'ils ont été et doivent être dans tous les temps, les précepteurs du monde, et par leur sacerdoce sur l'opinion publique, les plus fermes appuis des institutions sociales, et les véritables soutiens des gouvernemens qui les apprécieront et les protégeront.

Toute découverte dans les sciences devant donc, pour être admise, être revêtue de la sanction des savans, c'est à eux seuls qu'il appartient de prononcer tant sur l'existence que sur l'utilité du magnétisme animal. Certain de la réalité des faits contenus dans ces Mémoires, autant je mets de prix à les en persuader, autant je leur soumets avec docilité tous les aperçus et toutes les conséquences que mon esprit ou mon sentiment en auraient pu tirer. Quelque sévère que soit leur jugement à mon égard, il ne pourra que satisfaire au désir que j'ai non-seulement de n'admettre que des vérités, mais qu'il n'en soit de généralement reconnues qu'autant qu'elles seront sanctionnées par leurs lumières et revêtues de leur autorité. L'utilité des sciences et l'estime que je leur porte me feront toujours être flatté des leçons que je recevrai des savans, et n'être affligé et choqué que de leur indifférence.

---

aussi lumineuse que savante, par M. *Cuvier*, à l'ouverture de son Cours d'Anatomie comparée.

FIN.

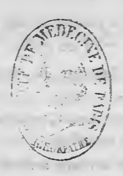
TABLE

DES MATIÈRES.

Correspondance pendant l'année 1786.

Correspondance pendant les années 1787, 1788 et 1789.

FIN DE LA TABLE.



E R R A T A.

Page 2, *ligne* 23, et dans tous, *lisez* et dans toute.
Page 16, *ligne* 27, par elle, *lisez* par lui.
Page 29, *ligne* 15, *après* découverte, une *virgule;* *ligne* 16, *après* connaissance, *deux points.*
Page 32, *ligne* 20, d'adopter un, *lisez* d'adopter aucun.
Page 73, *ligne* 11, les contester, *lisez* le contester.
Page 114, *ligne* 3, du magnétisme, *lisez* de l'aimant.
Page 151, *ligne* 2, imitation, *lisez* initiation.
Page 210, *ligne* 22, magnétiseur, *lisez* magnétisme.
Page 212, *ligne* 10, *lisez* de la pratique.